



LE NOUVEAU
THÉATRE
ITALIEN.
TOME TROISIÉME.

TOME TROISIÈME.

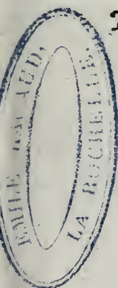
LE NOUVEAU THÉATRE ITALIEN, OU RECUEIL GENERAL DES COMÉDIES

Repréſentées par les COMÉDIENS ITALIENS Ordinaires du Roi.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & très-augmentée, & à laquelle on a joint les Airs gravés des Vaudevilles à la fin de chaque Volume.

TOME TROISIE'ME.





A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LA DOUBLE INCONSTANCE.

COMEDIE

EN TROIS ACTES.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens du Roy, le 6. Avril 1723.

A PARIS;

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

A MADAME
LA MARQUISE
DE PRIE,

MADAME,

On ne verra point ici ce tas d'éloges dont les Epîtres dédicatoires sont ordinairement chargés ; à quoi servent-ils? Le peu de cas que le public en fait devroit en corriger ceux qui les donnent, & en dégoûter ceux qui les reçoivent. Je serois pourtant bien tenté de vous louer d'une chose, MADAME ; & c'est d'avoir véritablement craint que je ne vous louasse ; mais ce seul éloge que je vous donnerois, il est si distingué, qu'il auroit ici tout l'air d'un présent de flateur, sur tout s'adressant à une Dame de votre âge, à qui la nature n'a rien épargné de tout ce qui peut inviter

l'amour propre à n'être point modeste. J'en reviens donc MADAME, au seul motif que j'ai en vous offrant ce petit ouvrage; c'est de vous remercier du plaisir que vous y avez pris, ou plutôt de la vanité que vous m'avez donnée, quand vous m'avez dit qu'il vous avoit plû. Vous dirai-je tout? Je suis charmé d'apprendre à toutes les personnes de goût, qu'il a votre suffrage; en vous disant cela, je vous proteste que je n'ai nul dessein de louer votre esprit; c'est seulement vous avouer que je pense aux intérêts du mien. Je suis avec un profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
D. M.

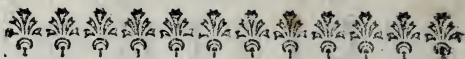
LISTE

Des Pièces de Théâtre de Monsieur
DE MARIVAUX,

Pour le Théâtre Italien.

Arlequin poli par l'Amour, Comédie.
La Surprise de l'Amour, Comédie.
La Double Inconstance, Comédie.
Le Prince travesti, Comédie.
La Fausse Suivante, Comédie.
L'Isle des Esclaves, Comédie.
L'Héritier de Village, Comédie.
Le Jeu de l'Amour & du Hazard, Com.

On trouvera toutes ces Piéces chez le Libraire qui débite cette Comédie, chez qui l'on trouve aussi le *Nouveau Théâtre Italien*, dix Vol. *in*-12. & les *Parodies*, quatre Vol. *in*-12. & plusieurs autres Recueils de Théâtre.



ACTEURS.

LE PRINCE.
UN SEIGNEUR.
FLAMINIA.
LISETTE.
SILVIA.
ARLEQUIN.
TRIVELIN.
DES LAQUAIS.
DES FILLES DE CHAMBRE.

La Scène est dans le Palais du Prince.



LA DOUBLE INCONSTANCE, COMEDIE.

****

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SILVIA, TRIVELIN, & *quelques femmes à la suite de Silvia.*

SILVIA *paroît sortir comme fâchée.*

TRIVELIN.



Ais, Madame, écoutez-moi.

SILVIA.

Vous m'ennuyez.

TRIVELIN.

Ne faut-il pas être raisonnable ?

SILVIA *impatiente.*

Non, il ne faut pas l'être, & je ne le serai point.

TRIVELIN.

Cependant....

SILVIA *avec colere.*

Cependant je ne veux point avoir de raison ; & quand vous recommenceriez cinquante fois votre cependant, je n'en veux point avoir : que ferez-vous-là ?

TRIVELIN.

Vous avez soupé hier si légerement, que vous serez malade, si vous ne prenez rien ce matin.

SILVIA.

Et moi je hais la santé & je suis bien aise d'être malade ; ainsi vous n'avez qu'à renvoyer tout ce qu'on m'apporte, car je ne veux aujourd'hui ni déjeûner, ni dîner, ni soûper, demain la même chose ; je ne veux qu'être fâchée, vous haïr tous tant que vous êtes, jusqu'à tant que j'aye vû Arlequin, dont on m'a séparée : voilà mes petites résolutions, & si vous voulez que je devienne folle, vous n'avez qu'à me prêcher d'être plus raisonnable, cela sera bien-tôt fait.

TRIVELIN.

Ma foi, je ne m'y jouerai pas, je vois bien que vous me tiendriez parole ; si j'osois cependant ...

SILVIA *plus en colere.*

Eh bien ne voilà-t-il pas encore un cependant?

TRIVELIN.

En vérité, je vous demande pardon; celui-là m'eſt échapé, mais je n'en dirai plus, je me corrigerai, je vous prierai ſeulement de conſidérer....

SILVIA.

Oh vous ne vous corrigez pas, voilà des conſidérations qui ne me conviennent point non plus.

TRIVELIN *continuant.*

Que c'eſt votre Souverain qui vous aime.

SILVIA.

Je ne l'empêche pas, il eſt le maître: mais faut-il que je l'aime moi? non, & il ne le faut pas, parce que je ne le puis pas, cela va tout ſeul, un enfant le verroit, & vous ne le voyez pas.

TRIVELIN.

Songez que c'eſt ſur vous qu'il fait tomber le choix qu'il doit faire d'une épouſe entre ſes ſujettes.

SILVIA.

Qui eſt-ce qui lui a dit de me choiſir? M'a-t-il demandé mon avis? S'il m'avoit dit: me voulez-vous, Silvia? Je lui aurois répondu: non, Seigneur, il faut qu'une honnête femme aime ſon mari, & je ne pourrois pas vous aimer. Voilà la pure raiſon cela; mais point du tout, il

m'aime, crac, il m'enleve, sans me demander si je le trouverai bon.

TRIVELIN.

Il ne vous enleve que pour vous donner la main.

SILVIA.

Eh ! que veut-il que je fasse de cette main, si je n'ai pas envie d'avancer la mienne pour la prendre ? Force-t-on les gens à recevoir des présens malgré eux ?

TRIVELIN.

Voyez depuis deux jours que vous êtes ici, comment il vous traite ; n'êtes-vous pas déja servie comme si vous étiez sa femme ? Voyez les honneurs qu'il vous fait rendre, le nombre de femmes qui sont à votre suite, les amusemens qu'on tâche de vous procurer par ses ordres. Qu'est-ce qu'Arlequin au prix d'un Prince plein d'égards, qui ne veut pas même se montrer qu'on ne vous ait disposée à le voir ? d'un Prince jeune, aimable & rempli d'amour, car vous le trouverez tel ? Eh ! Madame, ouvrez les yeux, voyez votre fortune, & profitez de ses faveurs ?

SILVIA.

Dites-moi, vous & toutes celles qui me parlent, vous a-t-on mis avec moi, vous a-t-on payez pour m'impatienter,

pour me tenir des difcours qui n'ont pas le fens commun, qui me font pitié ?

TRIVELIN.

Oh parbleu, je n'en fçai pas davantage ; voilà tout l'efprit que j'ai.

SILVIA.

Sur ce pied-là vous feriez tout auffi avancé de n'en point avoir du tout.

TRIVELIN.

Mais encore, daignez, s'il vous plaît, me dire en quoi je me trompe.

SILVIA *en fe tournant vivement de fon côté.*

Oui, je vais vous le dire en quoi, oui....

TRIVELIN.

Eh ! doucement, Madame, mon deffein n'eft pas de vous fâcher.

SILVIA.

Vous êtes donc bien mal-adroit.

TRIVELIN.

Je fuis votre ferviteur.

SILVIA.

Eh bien, mon ferviteur, qui me vantez tant les honneurs que j'ai ici, qu'ai-je affaire de ces quatre ou cinq fainéantes qui m'efpionnent toujours ? On m'ôte mon amant & on me rend des femmes à la place ; ne voilà-t-il pas un beau dédommagement ? & on veut que je fois heureufe avec cela ? Que m'importe toute cette

musique, ces concerts & cette danse dont on croit me regaler ? Arlequin chantoit mieux que tout cela, & j'aime mieux danser moi-même, que de voir danser les autres, entendez-vous ? Une Bourgeoise contente dans un petit village vaut mieux qu'une Princesse qui pleure dans un bel appartement. Si le Prince est si tendre; ce n'est pas ma faute, je n'ai pas été le chercher; pourquoi m'a-t-il vûe ? S'il est jeune & aimable, tant mieux pour lui; j'en suis bien aise, qu'il garde tout cela, pour ses pareils, & qu'il me laisse mon pauvre Arlequin, qui n'est pas plus gros Monsieur que je suis grosse Dame, pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé, qui m'aime sans façon, que j'aime de même, & que je mourrai de chagrin de ne pas voir. Hélas, le pauvre enfant ! qu'en aura-t-on fait ? qu'est-il devenu ? Il se désespere quelque part, j'en suis sûre, car il a le cœur si bon; peut-être aussi qu'on le maltraite...

Elle se dérange de sa place.

Je suis outrée; tenez, voulez-vous me faire un plaisir ? ôtez-vous de-là, je ne puis vous souffrir, laissez-moi m'affliger en repos.

TRIVELIN.

Le compliment est court, mais il est net; tranquillisez-vous pourtant, Madame.

SILVIA.

Sortez ſans me répondre, cela vaudra mieux.

TRIVELIN.

Encore une fois, calmez-vous, vous voulez Arlequin, il viendra inceſſamment, on eſt allé le chercher.

SILVIA *avec un ſoupir.*

Je le verrai donc ?

TRIVELIN.

Et vous lui parlerez auſſi.

SILVIA *s'en allant.*

Je vais l'attendre : mais ſi vous me trompez, je ne veux plus ni voir ni entendre perſonne.

Pendant qu'elle ſort, le Prince & Flaminia entrent d'un autre côté, & la regardent ſortir.

SCENE II.

LE PRINCE, FLAMINIA. TRIVELIN.

LE PRINCE *à Trivelin.*

EH bien, as-tu quelque eſpérance à me donner ? que dit-elle ?

TRIVELIN.

Ce qu'elle dit, Seigneur, ma foi ce n'eſt pas la peine de le répéter, il n'y a rien encore qui mérite votre curioſité.

LE PRINCE.

N'importe, dis toujours.

TRIVELIN.

Eh non, Seigneur, ce ſont de petites bagatelles dont le récit vous ennuyeroit; tendreſſe pour Arlequin, impatience de le rejoindre, nulle envie de vous connoître, déſir violent de ne vous point voir, & force haine pour nous; voilà l'abregé de ſes diſpoſitions, vous voyez bien que cela n'eſt point réjoüiſſant; & franchement, ſi j'oſois dire ma penſée; le meilleur ſeroit de la remettre où on l'a priſe.

Le Prince rêve triſtement.

FLAMINIA.

J'ai déja dit la même choſe au Prince; mais cela eſt inutile; ainſi continuons, & ne ſongeons qu'à détruire l'amour de Silvia pour Arlequin.

TRIVELIN.

Mon ſentiment à moi eſt qu'il y a quelque choſe d'extraordinaire dans cette fille-là; refuſer ce qu'elle refuſe! cela n'eſt point naturel, ce n'eſt point là une femme, voyez-vous, c'eſt quelque créature d'une eſpece à nous inconnue; avec une femme nous irions notre train, celle-ci nous arrête, cela nous avertit d'un prodige, n'allons pas plus loin.

LE PRINCE.

Et c'eſt ce prodige qui augmente encore l'amour que j'ai conçu pour elle.

FLAMINIA *en riant.*

Eh, Seigneur, ne l'écoutez pas avec ſon prodige, cela eſt bon dans un conte de Fée, je connois mon ſexe, il n'a rien de prodigieux que ſa coquetterie. Du côté de l'ambition, Silvia n'eſt point en priſe, mais elle a un cœur, & par conſéquent de la vanité ; avec cela, je ſçaurai bien la ranger à ſon devoir de femme. Eſt-on allé chercher Arlequin ?

TRIVELIN.

Oüi, je l'attends.

LE PRINCE *d'un air inquiet.*

Je vous avoue, Flaminia, que nous riſquons beaucoup à lui montrer ſon amant, ſa tendreſſe pour lui n'en deviendra que plus forte.

TRIVELIN.

Oüi ; mais ſi elle ne le voit, l'eſprit lui tournera, j'en ai ſa parole.

FLAMINIA.

Seigneur, je vous ai déja dit qu'Arlequin nous étoit néceſſaire.

LE PRINCE.

Oüi, qu'on l'arrête autant qu'on pourra, vous pouvez lui promettre que je le comblerai de biens & de faveurs, s'il

veut en épouſer une autre que ſa maîtreſſe.

TRIVELIN.

Il n'y a qu'à réduire ce drôle-là, s'il ne veut pas.

LE PRINCE.

Non, la loi qui veut que j'épouſe une de mes ſujettes, me défend d'uſer de violence contre qui que ce ſoit.

FLAMINIA.

Vous avez raiſon, ſoyez tranquille, j'eſpere que tout ſe fera à l'amiable; Silvia vous connoît déja ſans ſçavoir que vous êtes le Prince, n'eſt-il pas vrai?

LE PRINCE.

Je vous ai dit qu'un jour à la chaſſe, écarté de ma troupe, je la rencontrai près de ſa maiſon; j'avois ſoif, elle alla me chercher à boire: je fus enchanté de ſa beauté & de ſa ſimplicité, & je lui en fis l'aveu. Je l'ai vû cinq ou ſix fois de la même maniere, comme ſimple Officier du Palais: mais quoiqu'elle m'ait traité avec beaucoup de douceur, je n'ai jamais pû la faire renoncer à Arlequin, qui m'a ſurpris deux fois avec elle.

FLAMINIA.

Il faudra mettre à profit l'ignorance où elle eſt de votre rang; on l'a déja prévenue que vous ne la verriez pas ſitôt, je me

charge du reſte, pourvû que vous vouliez bien agir comme je voudrai.

LE PRINCE.

J'y conſens. Si vous m'acquerez le cœur de Silvia, il n'eſt rien que vous ne deviez attendre de ma reconnoiſſance. *Il ſort.*

FLAMINIA.

Toi, Trivelin, va-t'en dire à ma ſœur qu'elle tarde trop à venir.

TRIVELIN.

Il n'eſt pas beſoin, la voilà qui entre; adieu, je vais au-devant d'Arlequin.

SCENE III.

LISETTE, FLAMINIA.

LISETTE.

JE viens recevoir tes ordres, que me veux-tu?

FLAMINIA.

Approche un peu, que je te regarde.

LISETTE.

Tiens, vois à ton aiſe.

FLAMINIA *après l'avoir regardée.*

Ouida, tu es jolie aujourd'hui.

LISETTE *en riant.*

Je le ſçais bien: mais qu'eſt-ce que cela te fait?

FLAMINIA.

Otes cette mouche galante que tu âs-là.

LISETTE *refusant.*

Je ne ſçaurois, mon miroir me l'a recommandée.

FLAMINIA.

Il le faut, te dis-je.

LISETTE *en tirant ſa boëte à miroir & ôtant la mouche.*

Quel meurtre! Pourquoi perſecutes-tu ma mouche?

FLAMINIA.

J'ai mes raiſons pour cela. Or ça, Liſette, tu es grande & bien faite.

LISETTE.

C'eſt le ſentiment de bien des gens.

FLAMINIA.

Tu aimes à plaire?

LISETTE.

C'eſt mon foible.

FLAMINIA.

Sçaurois-tu avec une adreſſe naïve & modeſte inſpirer un tendre penchant à quelqu'un, en lui témoignant d'en avoir pour lui, & le tout pour une bonne fin?

LISETTE.

Mais j'en reviens à ma mouche, elle me paroît néceſſaire à l'expédition que tu me propoſes.

FLAMINIA.

N'oublieras-tu jamais ta mouche ? non, elle n'eſt pas néceſſaire : il s'agit ici d'un homme ſimple, d'un villageois ſans expérience, qui s'imagine que nous autres femmes d'ici ſommes obligées d'être auſſi modeſtes que les femmes de ſon village ; oh la modeſtie de ces femmes-là n'eſt pas faite comme la nôtre, nous avons des diſpenſes qui le ſcandaliſeroient ; ainſi ne regrettes plus ces mouches, & mets-en la valeur dans tes manieres ; c'eſt de ces manieres dont je te parle ; je te demande ſi tu ſçauras les avoir comme il faut ? voyons, que lui diras-tu ?

LISETTE.

Mais je lui dirai... que lui dirois-tu, toi ?

FLAMINIA.

Ecoutes-moi, point d'air coquet d'abord. Par exemple, on voit dans ta petite contenance un deſſein de plaire : oh il faut en effacer cela ; tu mets je ne ſçai quoi d'étourdi & de vif dans ton geſte, quelquefois c'eſt du nonchalant, du tendre, du mignard ; tes yeux veulent être fripons, veulent attendrir, veulent frapper, font mille ſingeries ; ta tête eſt légere ; ton menton porte au vent ; tu cours après un air jeune, galant & diſſipé ; par-

les-tu aux gens, leur réponds-tu, tu prends de certains tons, tu te ſers d'un certain langage, & le tout finement relevé de ſaillies folles ; oh toutes ces petites impertinences-là ſont très-jolies dans une fille du monde, il eſt décidé que ce ſont des graces, le cœur des hommes s'eſt tourné comme cela, voilà qui eſt fini : mais ici il faut, s'il te plaît, faire main-baſſe ſur tous ces agrémens-là, le petit homme en queſtion ne les approuveroit point, il n'a pas le goût ſi fort lui : tiens, c'eſt tout comme un homme qui n'auroit jamais bû que de belles eaux bien claires, le vin ou l'eau-de-vie ne lui plairoient pas.

LISETTE *étonnée.*

Mais la façon dont tu arranges mes agrémens, je ne les trouve pas ſi jolis que tu dis.

FLAMINIA *d'un air naïf.*

Bon! c'eſt que je les examine-moi, voilà pourquoi ils deviennent ridicules : mais tu es en ſûreté de la part des hommes.

LISETTE.

Que mettrai-je donc à la place de ces impertinences que j'ai?

FLAMINIA.

Rien : tu laiſſeras aller tes regards comme ils iroient ſi ta coqueterie les laiſſoit en repos ; ta tête comme elle ſe tiendroit,

ſi tu ne ſongeois pas à lui donner des airs évaporés ; & ta contenance tout comme elle eſt quand perſonne ne te regarde. Pour eſſayer, donnes-moi quelqu'échantillon de ton ſçavoir-faire, regardes-moi d'un air ingénu.

LISETTE *ſe tournant.*

Tiens, ce regard-là eſt-il bon ?

FLAMINIA.

Hum, il a encore beſoin de quelque correction.

LISETTE.

Oh dame, veux-tu que je te diſe, tu n'es qu'une femme, eſt-ce que cela anime ? Laiſſons cela, car tu m'emporterois la fleur de mon rôle ; c'eſt pour Arlequin, n'eſt-ce pas ?

FLAMINIA.

Pour lui-même.

LISETTE.

Mais le pauvre garçon, ſi je ne l'aime pas je le tromperai ; je ſuis fille d'honneur, & je m'en fais un ſcrupule,

FLAMINIA.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouſeras, & cela ſera ta fortune ; as-tu encore des ſcrupules ? Tu n'es, non plus que moi, que la fille d'un domeſtique du Prince, & tu deviendras grande Dame.

LISETTE.

Oh voilà ma conſcience en repos, & en ce cas-là, ſi je l'épouſe, il n'eſt pas néceſſaire que je l'aime. Adieu, tu n'as qu'à m'avertir quand il ſera tems de commencer.

FLAMINIA.

Je me retire auſſi, car voilà Arlequin qu'on amene.

SCENE IV.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

Arlequin regarde Trivelin & tout l'appartement avec étonnement.

TRIVELIN.

EH bien, Seigneur Arlequin, comment vous trouvez-vous ici?

Arlequin ne dit mot.

N'eſt-il pas vrai que voilà une belle maiſon?

ARLEQUIN.

Que diantre, qu'eſt-ce que cette maiſon-là & moi avons affaire enſemble? qu'eſt-ce que c'eſt que vous? que me voulez-vous? où allons-nous?

TRIVELIN.

Je ſuis un honnête homme, à préſent votre domeſtique: je ne veux que vous

ſervir, & nous n'allons pas plus loin.

ARLEQUIN.

Honnête homme ou fripon, je n'ai que faire de vous, je vous donne votre congé, & je m'en retourne.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Doucement.

ARLEQUIN.

Parlez donc : hé, vous êtes bien impertinent d'arrêter votre maître ?

TRIVELIN.

C'eſt un plus grand maître que vous qui vous a fait le mien.

ARLEQUIN.

Qui eſt donc cet original-là, qui me donne des valets malgré moi ?

TRIVELIN.

Quand vous le connoîtrez, vous parlerez autrement. Expliquons-nous à préſent.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que nous avons quelque choſe à nous dire ?

TRIVELIN.

Oüi, ſur Silvia.

ARLEQUIN *charmé, & vivement.*

Ah Silvia ! hélas je vous demande pardon, voyez ce que c'eſt, je ne ſçavois pas que j'avois à vous parler.

TRIVELIN.

Vous l'avez perdue depuis deux jours ?

ARLEQUIN.

Oüi : des voleurs me l'ont dérobée.

TRIVELIN.

Ce ne ſont pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Enfin ſi ce ne ſont pas des voleurs, ce ſont toujours des fripons.

TRIVELIN.

Je ſçai où elle eſt.

ARLEQUIN *charmé & le careſſant.*

Vous ſçavez où elle eſt, mon ami, mon valet, mon maître, mon tout ce qu'il vous plaira ? Que je ſuis fâché de n'être pas riche, je vous donnerois tous mes revenus pour gages ; dites, l'honnête-homme, de quel côté faut-il tourner ? Eſt-ce à droite, à gauche ou tout devant moi ?

TRIVELIN.

Vous la verrez ici.

ARLEQUIN *charmé & d'un air doux.*

Mais quand j'y ſonge, il faut que vous ſoyez bien bon, bien obligeant pour m'amener ici comme vous faites ? O Silvia, chere enfant de mon ame, ma mie, je pleure de joye.

TRIVELIN *à part, les premiers mots.*

De la façon dont ce drôle-là prélude, il ne vous promet rien de bon ; écoutez, j'ai bien autre chose à vous dire.

ARLEQUIN *le pressant.*

Allons d'abord voir Silvia, prenez pitié de mon impatience.

TRIVELIN.

Je vous dis que vous la verrez : mais il faut que je vous entretienne auparavant. Vous souvenez-vous d'un certain Cavalier, qui a rendu cinq ou six visites à Silvia, & que vous avez vû avec elle ?

ARLEQUIN *triste.*

Oüi : il avoit la mine d'un hypocrite.

TRIVELIN.

Cet homme-là a trouvé votre maîtresse fort aimable.

ARLEQUIN.

Pardi, il n'a rien trouvé de nouveau.

TRIVELIN.

Et il en a fait au Prince un récit qui l'a enchanté.

ARLEQUIN.

Le babillard !

TRIVELIN.

Le Prince a voulu la voir, & a donné ordre qu'on l'amenât ici.

ARLEQUIN.

Mais il me la rendra, comme cela est juste ?

TRIVELIN.

Hum, il y a une petite difficulté : il en est devenu amoureux, & souhaiteroit d'en être aimé à son tour.

ARLEQUIN.

Son tour ne peut pas venir, c'est moi qu'elle aime.

TRIVELIN.

Vous n'allez point au fait, écoûtez jusqu'au bout.

ARLEQUIN *haussant le ton.*

Mais le voilà le bout ; est-ce qu'on veut me chicaner mon bon droit ?

TRIVELIN.

Vous sçavez que le Prince doit se choisir une femme dans ses Etats !

ARLEQUIN *brusquement.*

Je ne sçai point cela : cela m'est inutile.

TRIVELIN.

Je vous l'apprens.

ARLEQUIN *brusquement.*

Je ne me soucie pas de nouvelles.

TRIVELIN.

Silvia plaît donc au Prince, & il voudroit lui plaire avant que de l'épouser ; l'amour qu'elle a pour vous fait obstacle à celui qu'il tâche de lui donner pour lui.

ARLEQUIN.

Qu'il fasse donc l'amour ailleurs ; car il n'auroit que la femme, moi j'aurois le cœur, il nous manqueroit quelque chose à l'un & à l'autre, & nous serions tous trois mal à notre aise.

TRIVELIN.

Vous avez raison : mais ne voyez-vous pas que si vous épousez Silvia, le Prince resteroit malheureux ?

ARLEQUIN *après avoir rêvé.*

A la vérité il seroit d'abord un peu triste, mais il aura fait le devoir d'un brave homme, & cela console ; au lieu que s'il l'épouse, il fera pleurer ce pauvre enfant, je pleurerai aussi moi, & il n'y aura que lui qui rira, & il n'y a pas de plaisir à rire tout seul.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, croyez-moi, faites quelque chose pour votre maître ; il ne peut se résoudre à quitter Silvia, je vous dirai même qu'on lui a prédit l'avanture qui la lui a fait connoître, & qu'elle doit être sa femme ; il faut que cala arrive, cela est écrit là-haut.

ARLEQUIN.

Là-haut on n'écrit pas de telles impertinences : pour marque de cela, si on avoit prédit que je dois vous assommer,

vous tuer par derriere, trouveriez-vous bon que j'accompliſſe la prédiction ?

TRIVELIN.

Non vraiment, il ne faut jamais faire de mal à perſonne.

ARLEQUIN.

Eh bien, c'eſt ma mort qu'on a prédite ; ainſi c'eſt prédire rien qui vaille, & dans tout cela il n'y a que l'Aſtrologue à pendre.

TRIVELIN.

Eh morbleu on ne prétend pas vous faire du mal ; nous avons ici d'aimables filles, épouſez-en une, vous y trouverez votre avantage.

ARLEQUIN.

Oüi-dà, que je me marie à une autre ; afin de mettre Silvia en colere & qu'elle porte ſon amitié ailleurs. Oh, oh, mon mignon, combien vous a-t-on donné pour m'attraper ? Allez, mon fils, vous n'êtes qu'un butord, gardez vos filles, nous ne nous accommoderons pas, vous êtes trop cher.

TRIVELIN.

Sçavez-vous bien que le mariage que je vous propoſe vous acquerra l'amitié du Prince?

ARLEQUIN.

Bon, mon ami ne ſeroit pas ſeulement mon camarade.

TRIVELIN.

Mais les richeſſes que vous promet cette amitié ....

ARLEQUIN.

On n'a que faire de toutes ces babioles-là, quand on ſe porte bien, qu'on a bon appétit & de quoi vivre.

TRIVELIN.

Vous ignorez le prix de ce que vous refuſez.

ARLEQUIN *d'un air négligent.*

C'eſt à cauſe de cela que je n'y perds rien.

TRIVELIN.

Maiſon à la ville, maiſon à la campagne.

ARLEQUIN.

Ah que cela eſt beau ! il n'y a qu'une choſe qui m'embarraſſe ; qui eſt-ce qui habitera ma maiſon de ville, quand je ſerai à ma maiſon de campagne ?

TRIVELIN.

Parbleu vos Valets.

ARLEQUIN.

Mes Valets ! qu'ai-je beſoin de faire fortune pour ces canailles-là ? je ne pourrai donc pas les habiter toutes à la fois ?

TRIVELIN *riant.*

Non, que je penſe, vous ne ſerez pas en deux endroits en même tems.

ARLEQUIN.

Eh bien, innocent que vous êtes, ſi je n'ai pas ce ſecret-là, il eſt inutile d'avoir deux maiſons.

TRIVELIN.

Quand il vous plaira vous irez de l'une à l'autre.

ARLEQUIN.

A ce compte, je donnerai donc ma maîtreſſe pour avoir le plaiſir de déménager ſouvent ?

TRIVELIN.

Mais rien ne vous touche, vous êtes bien étrange ! cependant tout le monde eſt charmé d'avoir de grands appartemens, nombre de domeſtiques....

ARLEQUIN.

Il ne me faut qu'une chambre, je n'aime point à nourrir des fainéans, & je ne trouverai point de valet plus fidele, plus affectionné à mon ſervice que moi.

TRIVELIN.

Je conviens que vous ne ſerez point en danger de mettre ce domeſtique-là dehors : mais ne ſeriez-vous pas ſenſible au plaiſir d'avoir un bon équipage, un bon caroſſe, ſans parler de l'agrément d'être meublé ſuperbement !

ARLEQUIN.

Vous êtes un grand nigaud, mon ami ;

de faire entrer Silvia en comparaiſon avec des meubles, un caroſſe & des chevaux qui le traînent; dites-moi, fait-on autre choſe dans ſa maiſon que s'aſſeoir, prendre ſes repas, & ſe coucher! Eh bien, avec un bon lit, une bonne table, une douzaine de chaiſes de paille, ne ſuis-je pas bien meublé? n'ai-je pas toutes mes commodités? Oh mais je n'ai pas de caroſſe? eh bien je ne verſerai point. Ne

En montrant ſes jambes.

voilà-t-il pas un équipage que ma mere m'a donné? N'eſt-ce pas de bonnes jambes? Eh morbleu il n'y a pas de raiſon à vous d'avoir une autre voiture que la mienne. Alerte, alerte, pareſſeux, laiſſez vos chevaux à tant d'honnêtes laboureurs qui n'en ont point, cela nous fera du pain; vous marcherez, & vous n'aurez pas les gouttes.

TRIVELIN.

Têtubleu! vous êtes vif, ſi l'on vous en croyoit, on ne pourroit fournir les hommes de ſouliers.

ARLEQUIN *bruſquement.*

Ils porteroient des ſabots. Mais je commence à m'ennuyer de tous vos contes, vous m'avez promis de me montrer Silvia, & un honnête homme n'a que ſa parole.

TRIVELIN.

Un moment: vous ne vous ſouciez ni

d'honneurs, ni de richesses, ni de belles maisons, ni de magnificence, ni de crédit, ni d'équipages....

ARLEQUIN.

Il n'y a pas-là pour un sol de bonne marchandise.

TRIVELIN.

La bonne chere vous tenteroit-elle ? Une cave remplie de vin exquis vous plairoit-elle ? Seriez-vous bien aise d'avoir un cuisinier qui vous apprêta délicatement à manger, & en abondance ? Imaginez-vous ce qu'il y a de meilleur, de plus friand en viande & en poisson, vous l'aurez, & pour toute votre vie.

Arlequin est quelque tems à répondre.

TRIVELIN.

Vous ne répondez rien ?

ARLEQUIN.

Ce que vous dites-là seroit plus de mon goût que tout le reste ; car je suis gourmand, je l'avoue : mais j'ai encore plus d'amour que de gourmandise.

TRIVELIN.

Allons, Seigneur Arlequin, faites-vous un sort heureux, il ne s'agira seulement que de quitter une fille pour en prendre une autre.

ARLEQUIN.

Non, non, je m'en tiens au bœuf, & au vin de mon cru.

TRIVELIN.

Que vous auriez bû de bon vin ! que vous auriez mangé de bon morceaux !

ARLEQUIN.

J'en suis fâché, mais il n'y a rien à faire ; le cœur de Silvia est un morceau encore plus friand que tout cela : voulez-vous me la montrer, ou ne le voulez-vous pas ?

TRIVELIN.

Vous l'entretiendrez, soyez-en sûr, mais il est encore un peu matin.

SCENE V.

LISETTE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

LISETTE *à Trivelin.*

JE vous cherche par-tout, Monsieur Trivelin, le Prince vous demande.

TRIVELIN.

Le Prince me demande, j'y cours : mais tenez donc compagnie au Seigneur Arlequin pendant mon absence.

ARLEQUIN.

Oh ce n'est pas la peine, quand je suis seul moi, je me fais compagnie.

TRIVELIN.

Non, non, vous pourriez vous ennuyer, adieu, je vous répondrai bientôt.

SCENE VI.

ARLEQUIN, LISETTE,

ARLEQUIN *se retirant au coin du Théâtre.*

JE gage que voilà une éveillée qui vient pour m'affriander d'elle, néant.

LISETTE *doucement.*

C'eſt donc vous, Monſieur, qui êtes l'amant de Mademoiſelle Silvia.

ARLEQUIN *froidement.*

Oui.

LISETTE.

C'eſt une très-jolie fille.

ARLEQUIN *du même ton.*

Oui.

LISETTE.

Tout le monde l'aime.

ARLEQUIN *bruſquement.*

Tout le monde a tort.

LISETTE.

Pourquoi cela, puiſqu'elle le mérite ?

ARLEQUIN *bruſquement.*

C'eſt qu'elle n'aimera perſonne que moi.

LISETTE.

Je n'en doute pas, & je lui pardonne ſon attachement pour vous.

ARLEQUIN.

A quoi cela ſert-il, ce pardon-là?

LISETTE.

Je veux dire que je ne ſuis plus ſi ſurpriſe que je l'étois de ſon obſtination à vous aimer.

ARLEQUIN.

Et en vertu de quoi étiez-vous ſurpriſe?

LISETTE.

C'eſt qu'elle refuſe un Prince aimable.

ARLEQUIN.

Et quand il ſeroit aimable, cela empêche-t-il que je ne le ſois auſſi moi?

LISETTE *d'un air doux.*

Non: mais enfin c'eſt un Prince.

ARLEQUIN.

Qu'importe! en fait de fille, ce Prince n'eſt pas plus avancé que moi.

LISETTE *doucement.*

A la bonne heure; j'entens ſeulement qu'il a des Sujets & des Etats, & que tout aimable que vous êtes, vous n'en avez point.

ARLEQUIN.

Vous me la baillez belle avec vos Sujets & vos Etats; ſi je n'ai pas de Sujets, je n'ai charge de perſonne; & ſi tout va bien, je m'en réjouis, ſi tout va mal, ce n'eſt pas ma faute. Pour des Etats, qu'on

en ait ou qu'on en ait point, on n'en tient pas plus de place, & cela ne rend ni plus beau, ni plus laid : ainsi de toutes façons vous étiez surprise à propos de rien.

LISETTE *à part.*

Voilà un vilain petit homme, je lui fais des complimens, & il me querelle.

ARLEQUIN, *comme lui demandant ce qu'elle dit.*

Hem.

LISETTE.

J'ai du malheur de ce que je vous dis ; & j'avoue qu'à vous voir seulement, je me serois promis une conversation plus douce.

ARLEQUIN.

Dame, Mademoiselle, il n'y a rien de si trompeur que la mine des gens.

LISETTE.

Il est vrai que la vôtre m'a trompée, & voilà comme on a souvent tort de se prévenir en faveur de quelqu'un.

ARLEQUIN.

Oh ! très-fort : mais que voulez-vous ? je n'ai pas choisi ma phisionomie.

LISETTE *en le regardant comme étonnée.*

Non, je n'en sçaurois revenir quand je vous regarde.

ARLEQUIN.

Me voilà pourtant, & il n'y a point de remede, je ferai toujours comme cela.

LISETTE *d'un air un peu fâché.*

Oh ! j'en suis persuadée.

ARLEQUIN.

Par bonheur vous ne vous en souciez gueres ?

LISETTE.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

ARLEQUIN.

Eh ! pour le sçavoir.

LISETTE, *d'un air naturel.*

Je serois bien sotte de vous dire la vérité là-dessus, & une fille doit se taire.

ARLEQUIN, *à part les premiers mots.*

Comme elle y va, tenez, dans le fonds c'est dommage que vous soyez une si grande coquette.

LISETTE.

Moi ?

ARLEQUIN.

Vous-même.

LISETTE.

Sçavez-vous bien qu'on n'a jamais dit pareille chose à une femme, & que vous m'insultez ?

ARLEQUIN *d'un air naïf.*

Point du tout : il n'y a point du mal à

voir ce que les gens nous montrent ; ce n'eſt point moi qui ai tort de vous trouver coquette, c'eſt vous qui avez tort de l'être, Mademoiſelle.

LISETTE, *d'un air un peu vif.*

Mais par où voyez-vous donc que je la ſuis ?

ARLEQUIN.

Parce qu'il y a une heure que vous me dites des douceurs, & que vous prenez le tour pour me dire que vous m'aimez : écoutez, ſi vous m'aimez tout de bon, retirez-vous vîte, afin que cela s'en aille, car je ſuis pris, & naturellement je ne veux pas qu'une fille me faſſe l'amour la premiere, c'eſt moi qui veux commencer à le faire à la fille, cela eſt bien meilleur, & ſi vous ne m'aimez pas, eh fy, Mademoiſelle, fy, fy.

LISETTE.

Allez, allez, vous n'êtes qu'un viſionnaire.

ARLEQUIN.

Comment eſt-ce que les garçons à la Cour peuvent ſouffrir ces manieres-là dans leurs Maîtreſſes ! Par la morbleu, qu'une femme eſt laide quand elle eſt coquette !

LISETTE.

Mais mon pauvre garçon, vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Vous parlez de Sylvia, c'eſt cela qui eſt aimable; ſi je vous contois notre amour, vous tomberiez dans l'admiration de ſa modeſtie: les premiers jours il falloit voir comme elle ſe reculoit d'auprès de moi, & puis elle reculoit plus doucement, & puis petit à petit elle ne reculoit plus; enſuite elle me regardoit en cachette, & puis elle avoit honte quand je l'avois vû faire, & puis moi j'avois un plaiſir de Roi à voir ſa honte; enſuite j'attrapois ſa main, qu'elle me laiſſoit prendre, & puis elle étoit encore toute confuſe, & puis je lui parlois; enſuite elle ne me répondoit rien, mais n'en penſoit pas moins; enſuite elle me donnoit des regards pour des paroles, & puis des paroles qu'elle laiſſoit aller ſans y ſonger, parce que ſon cœur alloit plus vîte qu'elle: enfin c'étoit un charme, auſſi j'étois comme un fou; & voilà ce qui s'appelle une fille, mais vous ne reſſemblez point à Sylvia.

LISETTE.

En vérité vous me divertiſſez, vous me faites rire.

ARLEQUIN.

Oh! pour moi je m'ennuye de vous faire rire à vos dépens; adieu, ſi tout le monde étoit comme moi, vous trouve-

riez plutôt un merle blanc, qu'un amoureux.

SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN, LISETTE.

TRIVELIN *à Arlequin.*

VOus sortez ?

ARLEQUIN.

Oui : cette Demoiselle veut que je l'aime, mais il n'y a pas moyen.

TRIVELIN.

Allons, allons faire un tour en attendant le dîner, cela vous désennuyera.

SCENE VII.

LE PRINCE, FLAMINIA, LISETTE.

FLAMINIA *à Lisette.*

EH bien ! nos affaires avancent-elles ? Comment va le cœur d'Arlequin ?

LISEETE *d'un air fâché.*

Il va très-brutalement pour moi.

FLAMINIA.

Il ta donc mal reçue ?

LISETTE.

Eh fy, Mademoiselle, vous êtes une coquette :

coquette : voilà de son style.

LE PRINCE.

J'en suis fâché, Lisette : mais il ne faut pas que cela vous chagrine, vous n'en valez pas moins.

LISETTE.

Je vous avoue, Seigneur, que si j'étois vaine je n'aurois pas mon compte ; j'ai des preuves que je puis déplaire, & nous autres femmes nous nous passons bien de ces preuves-là.

FLAMINIA.

Allons, allons, c'est maintenant à moi à tenter l'avanture.

LE PRINCE.

Puisqu'on ne peut gagner Arlequin, Silvia ne m'aimera jamais.

FLAMINIA.

Et moi je vous dis, Seigneur, que j'ai vû Arlequin, qu'il me plaît à moi, que je me suis mise dans la tête de vous rendre content ; que je vous ai promis que vous le seriez ; que je vous tiendrai parole, & que de tout ce que je vous dis-là, je n'en rabattrois pas la valeur d'un mot ; oh vous ne me connoissez pas. Quoi, Seigneur, Arlequin & Silvia me résisteroient ? Je ne gouvernerois pas deux cœurs de cette espece-là, moi qui l'ai entrepris, moi qui suis opiniâtre, moi qui

ſuis femme ! c'eſt tout dire. Et moi, j'irai me cacher, mon ſexe me renonceroit. Seigneur, vous pouvez en toute ſûreté ordonner les apprêts de votre mariage, vous arranger pour cela ; je vous garantis aimé, je vous garantis marié, Sylvia va vous donner ſon cœur, enſuite ſa main, je l'entens d'ici vous dire, je vous aime, je vois vos nôces, elle ſe ſont, Arlequin m'épouſe, vous nous honorez de vos bienfaits, & voilà qui eſt fini.

LISETTE *d'un air incrédule.*

Tout eſt fini, rien n'eſt commencé.

FLAMINIA.

Tais-toi, eſprit court.

LE PRINCE.

Vous m'encouragez à eſpérer : mais je vous avoue que je ne vois d'apparence à rien.

FLAMINIA.

Je les ferai bien venir ces apparences, j'ai de bons moyens pour cela ; je vais commencer par aller chercher Silvia, il eſt tems qu'elle voye Arlequin.

LISETTE.

Quand ils ſe feront vûs, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.

LE PRINCE.

Je penſe de même.

FLAMINIA *d'un air indifférent.*

Eh nous ne différons que du oui & du

non, ce n'eſt qu'une bagatelle ; pour moi j'ai réſolu qu'ils ſe voyent librement, ſur la liſte des mauvais tours que je veux jouer à leur amour, c'eſt ce tour-là que j'ai mis à la tête.

LE PRINCE.

Faites donc à votre fantaiſie.

FLAMINIA.

Retirons-nous, voici Arlequin qui vient.

SCENE IX.

ARLEQUIN, TRIVELIN, *& une ſuite de Valets.*

ARLEQUIN.

PAR paranthese, dites-moi une choſe, il y a une heure que je rêve à quoi ſervent ces grands drôles barriolés qui nous accompagnent par-tout, ces gens-là ſont bien curieux ?

TRIVELIN.

Le Prince qui vous aime, commence par-là à vous donner des témoignages de ſa bienveillance ; il veut que ces gens-là vous ſuivent pour vous faire honneur.

ARLEQUIN.

Oh, oh, c'eſt donc une marque d'honneur ?

TRIVELIN.

Oui, ſans doute.

ARLEQUIN.

Et, dites moi, ces gens-là qui me ſuivent, qui eſt ce qui les ſuit eux?

TRIVELIN.

Perſonne.

ARLEQUIN.

Eh vous, n'avez-vous perſonne auſſi?

TRIVELIN.

Non.

ARLEQUIN.

On ne vous honore donc pas vous autres?

TRIVELIN.

Nous ne méritons pas cela.

ARLEQUIN *en colere & prenant ſon bâton.*

Allons, cela étant, hors d'ici, tournez-moi les talons avec toute ces canailles-là?

TRIVELIN.

D'où vient donc cela?

ARLEQUIN.

Détalez, je n'aime point les gens ſans honneur, & qui ne méritent pas qu'on les honore.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez pas.

ARLEQUIN *en le frapant.*

Je m'en vais donc vous parler plus clairement.

TRIVELIN *en s'enfuyant.*

Arrêtez, arrêtez, que faites-vous?

Arlequin court aussi après les autres Valets, qu'il chasse, & Trivelin se réfugie dans une coulisse.

SCENE X.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN *revient sur le Théâtre.*

CEs marauts-là! j'ai eu toutes les peines du monde à les congédier; voilà une drôle de façon d'honorer un honnête homme, que de mettre une troupe de coquins après lui, c'est se mocquer du monde.

Il se retourne, & voit Trivelin qui revient.

ARLEQUIN.

Mon ami, est-ce que je ne me suis pas bien expliqué?

TRIVELIN *de loin.*

Ecoûtez, vous m'avez battu: mais je vous le pardonne, je vous crois un garçon raisonnable.

ARLEQUIN.

Vous le voyez bien.

TRIVELIN *de loin.*

Quand je vous dis que nous ne méri-

tons pas d'avoir des gens à notre ſuite, ce n'eſt pas que nous manquions d'honneur ; c'eſt qu'il n'y a que les perſonnes conſidérables, les Seigneurs, les gens riches qu'on honore de cette maniere-là : s'il ſuffiſoit d'être honnête homme, moi qui vous parle, j'aurois après moi une armée de valets.

ARLEQUIN *remettant ſa latte.*

Oh ! à préſent je vous comprens ; que diantre ! que ne dites-vous la choſe comme il faut ? je n'aurois pas les bras démis, & vos épaules s'en porteroient mieux.

TRIVELIN.

Vous m'avez fait mal.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, c'étoit mon intention ; par bonheur ce n'eſt qu'un mal entendu, & vous devez être bien aiſe d'avoir reçu innocemment les coups de bâton que je vous ai donnez. Je vois bien à préſent que c'eſt qu'on fait ici tout l'honneur aux gens conſidérables, riches, & à celui qui n'eſt qu'honnête homme, rien.

TRIVELIN.

C'eſt cela même.

ARLEQUIN *d'un air dégoûté.*

Sur ce pied-là ce n'eſt pas grand choſe que d'être honoré, puiſque cela ne ſi-

gnifie pas qu'on ſoit honorable.

TRIVELIN.

Mais on peut être honorable avec cela.

ARLEQUIN.

Ma foi, tout bien compté, vous me ferez plaiſir de me laiſſer-là ſans compagnie ; ceux qui me verront tout ſeul me prendront tout d'un coup pour un honnête homme, j'aime autant cela que d'être pris pour un grand Seigneur.

TRIVELIN.

Nous avons ordre de reſter auprès de vous.

ARLEQUIN.

Menez-moi donc voir Silvia.

TRIVELIN.

Vous ferez ſatisfait, elle va venir.... parbleu, je ne me trompe pas, car la voilà qui entre : adieu, je me retire.

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA, ARLEQUIN.

SILVIA *en entrant accourt avec joye.*

AH le voici ! eh mon cher Arlequin, c'eſt donc vous ! je vous revois donc ? la pauvre enfant, que je ſuis aiſe !

ARLEQUIN *tout essoufflé de joye.*

Et moi aussi. *Il prend respiration.* Oh ; oh, je me meurs de joye.

SILVIA.

Là, là, mon fils, doucement ; comme il m'aime, quel plaisir d'être aimé comme cela !

FLAMINIA *en les regardant tous deux.*

Vous me ravissez tous deux, mes chers enfans, & vous êtes bien aimables de vous être si fideles. *Et comme tout bas.* Si quelqu'un m'entendoit dire cela, je serois perdue : mais dans le fond du cœur je vous estime, & je vous plains.

SILVIA *lui répondant.*

Hélas ! c'est que vous êtes un bon cœur. J'ai bien soupiré, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN *tendrement, & lui prenant la main.*

M'aimez-vous toujours ?

SILVIA.

Si je vous aime ! cela se demande-t-il ? est-ce une question à faire ?

FLAMINIA *d'un air naturel à Arlequin.*

Oh ! pour cela je puis vous certifier sa tendresse, je l'ai vûe au désespoir, je l'ai vûe pleurer de votre absence ; elle m'a touchée moi-même, je mourois d'envie de

de vous voir enſemble, vous voilà : adieu, mes amis, je m'en vais ; car vous m'attendriſſez ; vous me faites triſtement reſſouvenir d'un amant que j'avois, & qui eſt mort ; il avoit de l'air d'Arlequin, & je ne l'oublierai jamais. Adieu, Silvia, on m'a miſe auprès de vous, mais je ne vous déſervirai point ; aimez toujours Arlequin, il le mérite : & vous, Arlequin, quelque choſe qu'il arrive, regardez-moi comme une amie, comme une perſonne qui voudroit pouvoir vous obliger, je ne négligerai rien pour cela.

ARLEQUIN *doucement.*

Allez, Mademoiſelle, vous êtes une fille de bien ; je ſuis votre ami auſſi moi ; je ſuis fâché de la mort de votre amant, c'eſt bien dommage que vous ſoyez affligée & nous auſſi.

SCENE XII.

ARLEQUIN, SILVIA.

SILVIA *d'un air plaintif.*

EH bien, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh bien, mon ame ?

SILVIA.

Nous ſommes bien malheureux.

ARLEQUIN.

Aimons-nous toujours, cela nous aidera à prendre patience.

SILVIA.

Oui, mais notre amitié que deviendra-t-elle ? cela m'inquiéte.

ARLEQUIN.

Hélas ! mamour, je vous dis de prendre patience : mais je n'ai pas plus de courage que vous. *Il lui prend la main.* Pauvre petit trésor, à moi, ma mie ; il y a trois jours que je n'ai vû ces beaux yeux-là, regardez-moi toujours pour me récompenser.

SILVIA *d'un air inquiet.*

Ah ! j'ai bien des choses à vous dire, j'ai peur de vous perdre ; j'ai peur qu'on ne vous fasse quelque mal par méchanceté de jalousie ; j'ai peur que vous ne soyez trop long-tems sans me voir, & que vous ne vous y accoutumiez.

ARLEQUIN.

Petit cœur, est-ce que je m'accoutumerois à être malheureux ?

SILVIA.

Je ne veux point que vous m'oubliez ; je ne veux point non plus que vous enduriez rien à cause de moi, je ne sçai point dire ce que je veux, je vous aime trop, c'est une pitié que mon embarras, tout me chagrine.

ARLEQUIN *pleure.*

Hi, hi, hi, hi.

SILVIA *triſtement.*

Oh bien, Arlequin, je m'en vais donc pleurer auſſi moi.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je m'empêche de pleurer, puiſque vous voulez être ſi triſte? Si vous aviez un peu de compaſſion, eſt-ce que vous ſeriez ſi affligée?

SILVIA.

Demeurez-donc en repos, je ne vous dirai plus que je ſuis chagrine.

ARLEQUIN.

Oui, mais je devinerai que vous l'êtes; il faut me promettre que vous ne le ſerez plus.

SILVIA.

Oui, mon fils, mais promettez-moi auſſi que vous m'aimerez toujours.

ARLEQUIN *en s'arrêtant tout court pour la regarder.*

Silvia, je ſuis votre amant, vous êtes ma maîtreſſe, retenez-le bien, car cela eſt vrai, & tant que je ſerai en vie, cela ira toujours le même train, cela ne branlera pas, je mourrai de compagnie avec cela. Ah ça, dites-moi le ſerment que vous voulez que je vous faſſe?

SILVIA.

Voilà qui va bien, je ne ſçai point de ſermens; vous êtes un garçon d'honneur, j'ai votre amitié, vous avez la mienne, je ne la reprendrai pas, à qui eſt-ce que je la porterois; N'êtes-vous pas le plus joli garçon qu'il y ait. Y a-t-il quelque fille qui puiſſe vous aimer autant que moi? Eh bien, n'eſt-ce pas aſſez, nous en faut-il davantage? Il n'y a qu'à reſter comme nous ſommes, il n'y aura pas beſoin de ſermens.

ARLEQUIN.

Dans cent ans d'ici nous ſerons tout de même.

SILVIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc rien à craindre, ma mie, tenons nous donc joyeux.

SILVIA.

Nous ſouffrirons peut-être un peu; voilà tout.

ARLEQUIN.

C'eſt une bagatelle, quand on a un peu pâti, le plaiſir en ſemble meilleur.

SILVIA.

Oh! pourtant je n'aurois que faire de pâtir pour être bien aiſe, moi.

ARLEQUIN.

Il n'y aura qu'à ne pas ſonger que nous pâtiſſons.

SILVIA *en le regardant tendrement.*

Ce cher petit homme, comme il m'encourage.

ARLEQUIN *tendrement.*

Je ne m'embarrasse que de vous.

SILVIA *en le regardant.*

Où est-ce qu'il prend tout ce qu'il me dit ? Il n'y a que lui au monde comme cela : mais aussi il n'y a que moi pour vous aimer, Arlequin.

ARLEQUIN *saute d'aise.*

C'est comme du miel ces paroles-là.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, SILVIA, FLAMINIA.

TRIVELIN *à Silvia.*

JE suis au désespoir de vous interrompre : mais votre mere vient d'arriver, Mademoisel e Silvia, & elle demande instamment à vous parler.

SILVIA *regardant Arlequin.*

Arlequin ne me quittez pas ; je n'ai rien de secret pour vous.

ARLEQUIN *la prenant sous le bras.*

Marchons, ma petite.

FLAMINIA *d'un air de confiance, & s'approchant d'eux.*

Ne craignez rien, mes enfans; allez toute ſeule trouver votre mere, ma chere Silvia, cela ſera plus ſéant: vous êtes libres de vous voir autant qu'il vous plaira, c'eſt moi qui vous en aſſure, vous ſçavez bien que je ne voudrois pas vous tromper.

ARLEQUIN.

Oh non; vous êtes de notre parti vous.

SILVIA.

Adieu donc, mon fils, je vous rejoindrai bientôt.

ARLEQUIN *à Flaminia qui veut s'en aller, & qu'il arrête.*

Notre amie, pendant qu'elle ſera-là, reſtez avec moi, pour empêcher que je ne m'ennuye; il n'y a ici que votre compagnie que je puiſſe endurer.

FLAMINIA *comme en ſecret.*

Mon cher Arlequin, la vôtre me fait bien du plaiſir auſſi: mais j'ai peur qu'on ne s'apperçoive de l'amitié que j'ai pour vous.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin le dîné eſt prêt.

ARLEQUIN *triſtement.*

Je n'ai point de faim.

FLAMINIA *d'un air d'amitié.*

Je veux que vous mangiez, vous en avez besoin.

ARLEQUIN *doucement.*

Croyez-vous ?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois. *A Trivelin.* La soupe est-elle bonne ?

TRIVELIN.

Exquise.

ARLEQUIN.

Hum, il faut attendre Silvia, elle aime le potage.

FLAMINIA.

Je crois qu'elle dînera avec sa mere ; vous êtes le maître pourtant : mais je vous conseille de les laisser ensemble, n'est-il pas vrai ? Après dîné vous la verrez.

ARLEQUIN.

Je veux bien : mais mon appétit n'est pas encore ouvert.

TRIVELIN.

Le vin est au frais, & le rôt tout prêt.

ARLEQUIN.

Je suis si triste... Ce rôt est donc friand ?

TRIVELIN

C'est du gibier qui a une mine . . .

ARLEQUIN.

Que de chagrins ! Allons donc, quand la viande eſt froide elle ne vaut rien.

FLAMINIA.

N'oubliez pas de boire à ma ſanté.

ARLEQUIN.

Venez boire à la mienne, à cauſe de la connoiſſance.

FLAMINIA.

Ouidà, de tout mon cœur, jai une demi-heure à vous donner.

ARLEQUIN.

Bon, je ſuis content de vous.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

OUI, je vous crois, vous paroiſſez me vouloir du bien ; auſſi vous voyez que je ne ſouffre que vous, je regarde tous les autres comme mes ennemis. Mais où eſt Arlequin ?

FLAMINIA.

Il va venir, il dîne encore.

SILVIA.

C'eſt quelque choſe d'épouvantable que ce Pays-ci ! je n'ai jamais vû de femmes ſi civiles, des hommes ſi honnêtes, ce ſont des manieres ſi douces, tant de révérences, tant de complimens, tant de ſignes d'amitié ; vous diriez que ce ſont les meilleures gens du monde, qu'ils ſont pleins de cœur & de conſcience; point de

tout, de tous ces gens-là il n'y en a pas un qui ne vienne me dire d'un air prudent: Mademoiſelle, croyez-moi, je vous conſeille d'abandonner Arlequin, & d'épouſer le Prince: mais ils me conſeillent cela tout naturellement, ſans avoir honte, non plus que s'ils m'exhortoient à quelque bonne action. Mais, leur dis-je, j'ai promis à Arlequin, où eſt la fidélité, la probité, la bonne foi? Ils ne m'entendent pas; ils ne ſçavent ce que c'eſt que tout cela, c'eſt tout comme ſi je leur parlois Grec; ils me rient au nez, me diſent que je fais l'enfant, qu'une grande fille doit avoir de la raiſon: eh cela n'eſt-il pas joli? Ne valoir rien, tromper ſon prochain, lui manquer de parole, être fourbe & menſonger; voilà le devoir des grandes perſonnes de ce maudit endroit-ci. Qu'eſt-ce que c'eſt que ces gens là? d'où ſortent-ils? de quelle pâte ſont-ils?

FLAMINIA.

De la pâte des autres hommes, ma chere Silvia, que cela ne vous étonne pas, ils s'imaginent que ce ſeroit votre bonheur que le mariage du Prince.

SILVIA.

Mais ne ſuis-je pas obligée d'être fidèle? N'eſt-ce pas mon devoir d'honnête fille? & quand on ne fait pas ſon devoir eſt-on heureuſe? Par-deſſus le marché,

cette fidélité n'eſt-elle pas mon charme ? & on a le courage de me dire : Là, fais un mauvais tour, qui ne te rapportera que du mal, perds ton plaiſir & ta bonne foi ; & parce que je ne veux pas moi, on me trouve dégoûtée.

FLAMINIA.

Que voulez-vous ? ces gens-là penſent à leur façon, & ſouhaiteroient que le Prince fût content.

SILVIA.

Mais ce Prince, que ne prend-il une fille qui ſe rende à lui de bonne volonté ? Quelle fantaiſie d'en vouloir une qui ne veut pas de lui ? Quel goût trouve-t'il à cela ? Car c'eſt un abus que tout ce qu'il fait, tous ces concerts, ces Comédies, ces grands repas qui reſſemblent à des nôces, ces bijoux qu'il m'envoye ; tout cela lui coûte un argent infini, c'eſt un abîme, il ſe ruine ; demandez-moi ce qu'il y gagne ? Quand il me donneroit toute la boutique d'un Mercier, cela ne me feroit pas tant de plaiſir qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné.

FLAMINIA.

Je n'en doute pas, voilà ce que c'eſt que l'amour ; j'ai aimé de même, & je me reconnois au peloton.

SILVIA.

Tenez, ſi j'avois eu à changer Arlequin contre un autre, ç'auroit été contre un Officier du Palais, qui m'a vû cinq ou ſix fois, & qui eſt d'auſſi bonne façon qu'on puiſſe être : il y a bien à tirer ſi le Prince le vaut, c'eſt dommage que je n'ai pû l'aimer dans le fond, & je le plains plus que le Prince.

FLAMINIA *ſouriant en cachette.*

Oh ! Silvia, je vous aſſure que vous plaindrez le Prince autant que lui, quand vous le connoîtrez.

SILVIA.

Eh bien, qu'il tâche de m'oublier, qu'il me renvoye, qu'il voye d'autres filles ; il y en a ici qui ont leur amant tout comme moi ? mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde, j'ai bien vû que cela ne leur coûte rien : mais pour moi, cela m'eſt impoſſible.

FLAMINIA.

Eh ma chere enfant, avons-nous rien ici qui vous vaille, rien qui approche de vous ?

SILVIA *d'un air modeſte.*

Oh que ſi, il y en a de plus jolies que moi ; & quand elles ſeroient la moitié moins jolies, cela leur fait plus de profit qu'à moi d'être tout-à-fait belle : j'en vois

ici de laides qui ſont ſi bien aller leur viſage, qu'on y eſt trompé.

FLAMINIA.

Oui : mais le vôtre va tout ſeul, & cela eſt charmant.

SILVIA.

Bon, moi, je ne parois rien, je ſuis toute d'une piece auprès d'elles, je demeure-là, je ne vais ni ne viens ; au lieu qu'elles, elles ſont d'une humeur joyeuſe, elles ont des yeux qui careſſent tout le monde ; elles ont une mine hardie, une beauté libre qui ne ſe gêne point, qui eſt ſans façon : cela plaît davantage que non pas une honteuſe comme moi, qui n'oſe pas regarder les gens, & qui eſt confuſe qu'on la trouve belle.

FLAMINIA.

Eh ! voilà juſtement ce qui touche le Prince, voilà ce qu'il eſtime ; c'eſt cette ingénuité, cette beauté ſimple, ce ſont ces graces naturelles : eh, croyez-moi, ne louez pas tant les femmes d'ici, car elles ne vous louent guéres.

SILVIA.

Qu'eſt ce donc qu'elles diſent ?

FLAMINIA.

Des impertinences ; elles ſe mocquent de vous, raillent le Prince, lui demandent comment ſe porte ſa beauté ruſ-

tique. Y a-t-il de visage plus commun, disoient l'autre jour ces jalouses entr'elles, de taille plus gauche ? Là-dessus l'une vous prenoit par les yeux, l'autre par la bouche ; il n'y avoit pas jusqu'aux hommes qui ne vous trouvoient pas trop jolie ; j'étois dans une colere . . . .

SILVIA *fâchée.*

Pardi, voilà de vilains hommes, de trahir comme cela leur pensée ; pour plaire à ces sottes-là ?

FLAMINIA.

Sans difficulté.

SILVIA.

Que je hais ces femmes-là ! mais puisque je suis si peu agréable à leur compte, pourquoi donc est-ce que le Prince m'aime, & qu'il les laisse-là ?

FLAMINIA.

Oh ! elles sont persuadées qu'il ne vous aimera pas long-tems, que c'est un caprice qui lui passera, & qu'il en rira tout le premier.

SILVIA *piquée, & après avoir un peu regardé Flaminia.*

Hum, elles sont bienheureuses que j'aime Arlequin, sans cela j'aurois grand plaisir à les faire mentir ces babillardes-là.

FLAMINIA.

Ah, qu'elles mériteroient bien d'être

punies! je leur ai dit, vous faites ce que vous pouvez pour faire renvoyer Silvia, & pour plaire au Prince; & si elle vouloit, il ne daigneroit pas vous regarder.

SILVIA.

Pardi, vous voyez-bien ce qui en est, il ne tient qu'à moi de les confondre.

FLAMINIA.

Voilà de la compagnie qui vous vient.

SILVIA.

Eh! je crois que c'est cet Officier, dont je vous ai parlé, c'est lui-même, voyez la belle phisionomie d'homme.

SCENE II.

LE PRINCE *sous le nom d'Officier du Palais*, & LISETTE *sous le nom de Dame de la Cour*, *& les Acteurs précédens.*

Le Prince en voyant Silvia, salue avec beaucoup de soumission.

SILVIA.

COmment, vous voilà, Monsieur? vous sçaviez donc bien que j'étois ici?

LE PRINCE.

Oui, Mademoiſelle, je le ſçavois; mais vous m'aviez dit de ne plus vous voir, & je n'aurois oſé paroître ſans Madame, qui a ſouhaité que je l'accompagnaſſe, & qui a obtenu du Prince l'honneur de vous faire la révérence.

La Dame ne dit mot, & regarde ſeulement Silvia avec attention, Flaminia & elles ſe font des mines.

SILVIA *doucement.*

Je ne ſuis pas fâchée de vous revoir, & vous me trouvez bien triſte; à l'égard de cette Dame, je la remercie de la volonté qu'elle a de me faire une révérence, je ne mérite pas cela; mais qu'elle me la faſſe, puiſque c'eſt ſon deſir, je lui en rendrai une comme je pourrai, elle excuſera ſi je la fais mal.

LISETTE.

Oui, ma mie, je vous excuſerai de bon cœur, je ne vous demande pas l'impoſſible.

SILVIA *répétant d'un air fâché, & à part, & faiſant une révérence.*

Je ne vous demande pas l'impoſſible, quelle maniere de parler!

LISETTE.

Quel âge avez-vous, ma fille?

SILVIA *piquée.*

Je l'ai oublié, ma mere.

FLAMINIA *à Silvia.*

Bon.

Le Prince paroît, & affecte d'être surpris.

LISETTE.

Elle se fâche, je pense?

LE PRINCE.

Mais, Madame, que signifient ces discours-là? sous prétexte de venir saluer Silvia, vous lui faites une insulte!

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein; j'avois la curiosité de voir cette petite fille qu'on aime tant; qui fait naître une si forte passion, & je cherche ce qu'elle a de si aimable; on dit qu'elle est naïve, c'est un agrément campagnard qui doit la rendre amusante; priez-là de nous donner quelques traits de naïveté; voyons son esprit.

SILVIA.

Eh non, Madame, ce n'est pas la peine! il n'est pas si plaisant que le vôtre.

LISETTE *en riant.*

Ah, ah, vous demandiez du naïf, en voilà.

LE PRINCE.

Allez-vous-en, Madame.

SILVIA.

Cela m'impatiente à la fin, & si elle ne s'en va, je me fâcherai tout de bon.

LE PRINCE *à Lisette.*

Vous vous repentirez de votre procédé.

LISETTE *en se retirant d'un air dédaigneux.*

Adieu, un pareil objet me vange assez de celui qui en a fait choix.

SCENE III.

LE PRINCE, FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA.

VOilà une créature bien effrontée !

SILVIA.

Je suis outrée, j'ai bien affaire qu'on m'enleve pour se mocquer de moi, chacun a son prix, ne semble-t'il pas que je ne vaille pas bien ces femmes-là ? je ne voudrois pas être changée contr'elles.

FLAMINIA.

Bon, ce sont des complimens que les injures de cette jalouse-là.

LE PRINCE.

Belle Silvia, cette femme-là nous a

trompez le Prince & moi, vous m'en voyez au déſeſpoir, n'en doutez pas; vous ſçavez que je ſuis pénétré de reſpect pour vous; vous connoiſſez mon cœur, je venois ici pour me donner la ſatisfaction de vous voir, pour jetter encore une fois les yeux ſur une perſonne ſi chere, & reconnoître notre ſouveraine; mais je ne prends pas garde que je me découvre, que Flaminia m'écoute, & que je vous importune encore,

FLAMINIA *d'un air naturel.*

Quel mal faites-vous, ne ſçai-je pas bien qu'on ne peut la voir ſans l'aimer.

SILVIA.

Et moi je voudrois qu'il ne m'aimât pas, car j'ai du chagrin de ne pouvoir lui rendre le change; encore ſi c'étoit un homme comme tant d'autres, à qui on dit ce qu'on veut; mais il eſt trop agréable pour qu'on le maltraite lui, il a toujours été comme vous le voyez.

LE PRINCE.

Ah, que vous êtes obligeante, Silvia! Que puis-je faire pour mériter ce que vous venez de me dire, ſi ce n'eſt de vous aimer toujours!

SILVIA.

Eh bien, aimez-moi, à la bonne heure, j'y aurai du plaiſir, pourvû que vous

promettiez de prendre votre mal en patience ; car je ne ſçaurois mieux faire, en vérité : Arlequin eſt venu le premier, voilà tout ce qui vous nuit ; ſi j'avois deviné que vous viendriez après lui, en bonne foi je vous aurois attendu ; mais vous avez du malheur, & moi je ne ſuis pas heureuſe.

LE PRINCE.

Flaminia, je vous en fais juge, pourroit-on ceſſer d'aimer Silvia, connoiſſez-vous de cœur plus compatiſſant, plus généreux que le ſien ? Non, la tendreſſe d'une autre me toucheroit moins que la ſeule bonté qu'elle a de me plaindre.

SILVIA *à Flaminia.*

Et moi, je vous en fais juge auſſi, là ; vous l'entendez ; comment ſe comporter avec un homme qui me remercie toujours, qui prend tout ce qu'on lui dit en bien ?

FLAMINIA.

Franchement, il a raiſon, Silvia, vous êtes charmante, & à ſa place je ſerois tout comme il eſt.

SILVIA.

Ah ça, n'allez pas l'attendrir encore, il n'a pas beſoin qu'on lui diſe tant que je ſuis jolie, il le croit aſſez. *Au Prince.* Croyez-moi, tâhez de m'aimer tranquillement ;

& vangez-moi de cette femme qui m'a injuriée.

LE PRINCE.

Oui, ma chere Silvia, j'y cours ; à mon égard, de quelque façon que vous me traitiez, mon parti est pris, j'aurai du moins le plaisir de vous aimer toute ma vie..

SILVIA.

Oh, je m'en doutois bien, je vous connois.

FLAMINIA.

Allez, Monsieur, hâtez-vous d'informer le Prince du mauvais procédé de la Dame en question ; il faut que tout le monde sçache ici le respect qui est dû à Silvia.

LE PRINCE.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE IV.

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

VOus, ma chere, pendant que je vais chercher Arlequin, qu'on retient peut-être un peu trop long-tems à table, allez essayer l'habit qu'on vous a fait, il me tarde de vous le voir.

SILVIA.

Tenez, l'étoffe est belle, elle m'ira bien ;

mais je ne veux point de tous ces habits-là, car le Prince me veut en troc, & jamais nous ne finirons ce marché-là.

FLAMINIA.

Vous vous trompez, quand il vous quitteroit, vous emporteriez tout; vraiment vous ne le connoissez pas.

SILVIA.

Je m'en vais donc sur votre parole, pourvû qu'il ne me dise pas après, pourquoi as-tu pris mes présens?

FLAMINIA,

Il vous dira, pourquoi n'en avoir pas pris davantage?

SILVIA.

En ce cas-là, j'en prendrai tant qu'il voudra, afin qu'il n'ait rien à me dire.

FLAMINIA.

Allez, je réponds de tout.

SCENE V.

FLAMINIA, ARLEQUIN, *tout éclatant de rire.*

FLAMINIA.

IL me semble que les choses commencent à prendre forme; voici Arlequin, en vérité je ne sçai, mais si ce petit homme venoit à m'aimer, j'en profiterois de bon cœur.

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, ah, bon jour mon amie.

FLAMINIA *en souriant.*

Bon jour, Arlequin, dites-moi donc de quoi vous riez, afin que j'en rie aussi?

ARLEQUIN.

C'est que mon valet Trivelin, que je ne paye point, m'a mené par toutes les chambres de la maison, où l'on trotte comme dans les rues, où l'on jase comme dans notre Halle, sans que le maître de la maison s'embarrasse de tous ces visages-là, & qui viennent chez lui sans lui donner le bon jour, qui vont le voir manger, sans qu'il leur dise voulez-vous boire un coup? Je me divertissois de ces originaux-là en revenant, quand j'ai vû un grand coquin qui a levé l'habit d'une Dame par derriere. Moi j'ai crû qu'il lui faisoit quelque niche, & je lui ai dit bonnement: arrêtez-vous, polisson, vous badinez malhonnêtement. Elle qui m'a entendu, s'est retournée, & m'a dit: Ne voyez-vous pas bien qu'il me porte la queue? Et pourquoi vous la laissez-vous porter cette queue, ai-je repris? Sur cela le polisson s'est mis à rire, la Dame rioit, Trivelin rioit, tout le monde rioit, par compagnie je me suis mis à rire aussi. A cette heure je vous demande

pourquoi nous avons ri tous ?

FLAMINIA.

D'une bagatelle : c'eſt que vous ne ſçavez pas que ce que vous avez vû faire à ce laquais eſt un uſage parmi les Dames.

ARLEQUIN.

C'eſt donc encore un honneur ?

FLAMINIA.

Oui, vraiment.

ARLEQUIN.

Pardi, j'ai donc bien fait d'en rire ; car cet honneur-là eſt bouffon & à bon marché.

ELAMINIA.

Vous êtes gai, j'aime à vous voir comme cela ; avez-vous bien mangé depuis que je vous ai quitté ?

ARLEQUIN.

Ah ! morbleu qu'on a apporté de friandes drogues ! que le Cuiſinier d'ici fait de bonnes fricaſſées ! Il n'y a pas moyen de tenir contre ſa cuiſine ; j'ai tant bû à la ſanté de Silvia & de vous, que ſi vous êtes malade, ce ne ſera pas ma faute.

FLAMINIA.

Quoi vous vous êtes encore reſſouvenu de moi ?

ARLEQUIN.

Quand j'ai donné mon amitié à quelqu'un, jamais je ne l'oublie, ſur-tout, à table

table. Mais à propos de Silvia, eſt-elle encore avec ſa mere ?

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, ſongerez-vous toujours à Silvia ?

ARLEQUIN.

Taiſez-vous, quand je parle.

FLAMINIA.

Vous avez tort, Trivelin.

TRIVELIN.

Comment, j'ai tort ?

FLAMINIA.

Oui : pourquoi l'empêchez-vous de parler de ce qu'il aime ?

TRIVELIN.

A ce que je vois, Flaminia, vous vous ſouciez beaucoup des intérêts du Prince.

FLAMINIA, *comme épouvantée.*

Arlequin, cet homme-là me fera des affaires à cauſe de vous.

ARLEQUIN *en colere.*

Non, ma bonne. *A Trivelin.* Ecoute ; je ſuis ton maître, car tu me l'as dit, je n'en ſçavois rien, fainéant que tu es, s'il t'arrive de faire le rapporteur, & qu'à cauſe de toi on faſſe ſeulement la moue à cette honnête fille-là, c'eſt deux oreilles que tu auras de moins, je te les garantis dans ma poche.

TRIVELIN.

Je ne ſuis pas à cela près, & je veux faire mon devoir.

ARLEQUIN.

Deux oreilles, entens-tu bien à préſent? Va-t'en.

TRIVELIN.

Je vous pardonne tout à vous, car enfin il le faut: mais vous me le payeréz, Flaminia.

Arlequin veut retourner ſur lui; & Flaminia l'arrête: quand il eſt revenu, il dit.

SCENE VI.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

ARLEQUIN.

CEla eſt terrible! je n'ai trouvé ici qu'une perſonne qui entende la raiſon, & l'on vient chicaner ma converſation avec elle: ma chere Flaminia, à préſent parlons de Silvia à notre aiſe: quand je ne la vois point, il n'y a qu'avec vous que je m'en paſſe.

FLAMINIA *d'un air ſimple.*

Je ne ſuis point ingratte, il n'y a rien que je ne fiſſe pour vous rendre contens tous deux, & d'ailleurs vous êtes ſi eſti-

mable, Arlequin, que quand je vois qu'on vous chagrine, je ſouffre autant que vous.

ARLEQUIN.

La bonne ſorte de fille! toutes les fois que vous me plaignez, cela m'appaiſe, je ſuis la moitié moins fâché d'être triſte.

FLAMINIA.

Pardi, qui eſt-ce qui ne vous plaindroit pas? qui eſt-ce qui ne s'intereſſeroit pas à vous? vous ne connoiſſez pas ce que vous valez, Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela ſe peut bien, je n'y ai jamais regardé de ſi près.

FLAMINIA.

Si vous ſçaviez combien il m'eſt cruel de n'avoir point de pouvoir, ſi vous liſiez dans mon cœur.

ARLEQUIN.

Hé! je ne ſçai point lire, mais vous me l'expliquerez; par la mardi je voudrois n'être plus affligé, quand ce ne feroit que pour l'amour du ſouci que cela vous donne: mais cela viendra.

FLAMINIA *d'un ton triſte.*

Non, je ne ſerai jamais témoin de votre contentement, voilà qui eſt fini: Trivelin cauſera, l'on me ſéparera d'avec vous, & que ſçais je moi où l'on m'enmenera? Arlequin, je vous parle peut-

être pour la derniere fois, & il n'y a plus de plaisir pour moi dans le monde.

ARLEQUIN *triste*.

Pour la derniere fois ! j'ai donc bien du guignon ? je n'ai qu'une pauvre maîtresse, ils me l'ont emportée, vous emporteroient-ils encore ? & où est-ce que je prendrai du courage pour endurer tout cela ? Ces gens-là croyent-ils que j'ai un cœur de fer ? ont-ils entrepris mon trépas ? seront-ils si barbares ?

FLAMINIA.

En tout cas j'espere que vous n'oublierez jamais Flaminia, qui n'a rien tant souhaité que votre bonheur.

ARLEQUIN.

Mamie, vous me gagnez le cœur, conseillez-moi dans ma peine, avisons-nous, quelle est votre pensée ? Car je n'ai point d'esprit moi quand je suis fâché ; il faut que j'aime Silvia, il faut que je vous garde, il ne faut pas que mon amour pâtisse de notre amitié, ni notre amitié de mon amour, & me voilà bien embarrassé.

FLAMINIA.

Et moi bien malheureuse ; depuis que j'ai perdu mon amant je n'ai eu de repos qu'en votre compagnie, je respire avec vous, vous lui ressemblez tant, que je crois quelquefois lui parler ; je n'ai vû dans le

monde que vous & lui de ſi aimables.

ARLEQUIN.

Pauvre fille ! il eſt fâcheux que j'aime Silvia, ſans cela je vous donnerois de bon cœur la reſſemblance de votre amant. C'étoit donc un joli garçon ?

FLAMINIA.

Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit fait comme vous, que vous êtes ſon portrait ?

ARLEQUIN.

Et vous l'aimiez donc beaucoup ?

FLAMINIA.

Regardez-vous Arlequin, voyez combien vous méritez d'être aimé, & vous verrez combien je l'aimois.

ARLEQUIN.

Je n'ai vû perſonne répondre ſi doucement que vous, votre amitié ſe met partout ; je n'aurois jamais crû être ſi joli que vous le dites : mais puiſque vous aimiez tant ma copie, il faut bien croire que l'original mérite quelque choſe.

FLAMINIA.

Je crois que vous m'auriez encore plû davantage : mais je n'aurois pas été aſſez bell e pour vous.

ARLEQUIN *avec feu.*

Par la ſambille, je vous trouve charmante avec cette penſée-là.

FLAMINIA.

Vous me troublez, il faut que je vous quitte, je n'ai que trop de peine à m'arracher d'auprès de vous : mais où cela nous conduiroit-il ? Adieu, Arlequin, je vous verrai toujours si on me le permet ; je ne sçai où je suis.

ARLEQUIN.

Je suis tout de même.

FLAMINIA.

J'ai trop de plaisir à vous voir.

ARLEQUIN.

Je ne vous refuse pas ce plaisir-là moi, regardez-moi à votre aise, je vous rendrai la pareille.

FLAMINIA *s'en allant.*

Je n'oserois : adieu.

ARLEQUIN *regardant sortir Flaminia.*

Ce pays-ci n'est pas digne d'avoir cette fille-là ; si par quelque malheur Silvia venoit à manquer, dans mon désespoir je crois que je me retirerois avec elle.

SCENE VII.

TRIVELIN *arrive avec un* SEIGNEUR *qui vient derriere lui*, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

SEigneur Arlequin, n'y a-t'il point de risque à reparoître ? n'est-ce point com-

promettre mes épaules ? car vous jouez merveilleusement de votre épée de bois.

ARLEQUIN.

Je serai bon, quand vous serez sage.

TRIVELIN.

Voilà un Seigneur qui demande à vous parler.

Le Seigneur approche & fait des révérences, qu'Arlequin lui rend.

ARLEQUIN *à part.*

J'ai vû cet homme-là quelque part.

LE SEIGNEUR.

Je viens vous demander une grace ; mais ne vous incommoderai-je point, Monsieur Arlequin ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, vous ne me faites ni bien ni mal, en vérité. *Et voyant le Seigneur qui se couvre.* Vous n'avez seulement qu'à me dire si je dois aussi mettre mon chapeau.

LE SEIGNEUR.

De quelque façon que vous soyez, vous me ferez honneur.

ARLEQUIN *se couvrant.*

Je vous crois, puisque vous le dites. Que souhaite de moi votre Seigneurie ? mais ne me faites point de complimens, ce seroit autant de perdu, car je n'en sçai point rendre.

LE SEIGNEUR.

Ce ne ſont point des complimens, mais des témoignages d'eſtime.

ARLEQUIN.

Galbanum que tout cela, votre viſage ne m'eſt point nouveau, Monſieur; je vous ai vû quelque part à la chaſſe, où vous jouiez de la trompette; je vous ai ôté mon chapeau en paſſant, & vous me devez ce coup de chapeau-là.

LE SEIGNEUR.

Quoi! je ne vous ſaluai point?

ARLEQUIN.

Pas un brin.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'apperçus donc pas de votre honnêteté?

ARLEQUIN.

Oh que ſi; mais vous n'aviez pas de grace à me demander; voilà pourquoi je perdis mon étalage.

LE SEIGNEUR.

Je ne me reconnois point à cela.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous n'y perdez rien; mais que vous plaît-il?

LE SEIGNEUR.

Je compte ſur votre bon cœur; voici ce que c'eſt: j'ai eu le malheur de parler cavaliérement de vous devant le Prince....

ARLEQUIN.

Vous n'avez encore qu'à ne vous pas reconnoître à cela ?

LE SEIGNEUR.

Oui, mais le Prince s'eſt fâché contre moi.

ARLEQUIN.

Il n'aime donc pas les médiſans ?

LE SEIGNEUR.

Vous le voyez-bien.

ARLEQUIN.

Oh, oh, voilà qui me plaît ; c'eſt un honnête homme, s'il ne me retenoit pas ma maîtreſſe, je ſerois fort contens de lui. Et que vous a-t'il dit, que vous étiez un mal-apris ?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela eſt très-raiſonnable : de quoi vous plaignez-vous ?

LE SEIGNEUR.

Ce n'eſt pas-là tout : Arlequin, m'a-t'il répondu, eſt un garçon d honneur, je veux qu'on l'honore, puiſque je l'eſtime ; la franchiſe & la ſimplicité de ſon caractere, ſont des qualités que je voudrois que vous euſſiez tous ; je nuis à ſon amour, & je ſuis au déſeſpoir que le mien m'y force.

ARLEQUIN *attendri.*

Par la morbleu, je ſuis ſon ſerviteur ;

franchement, je fais cas de lui, & je croyois être plus en colere contre lui que je ne le ſuis.

LE SEIGNEUR.

Enſuite il m'a dit de me retirer, mes amis là-deſſus ont tâché de le fléchir pour moi.

ARLEQUIN.

Quand ces amis-là s'en iroient auſſi avec vous, il n'y auroit pas grand mal; car, dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.

LE SEIGNEUR.

Il s'eſt auſſi fâché contr'eux.

ARLEQUIN.

Que le Ciel béniſſe cet homme de bien; il a vuidé là ſa maiſon d'une mauvaiſe graine de gens.

LE SEIGNEUR.

Et nous ne pouvons reparoître tous qu'à condition que vous demandiez notre grace.

ARLEQUIN.

Par ma foi, Meſſieurs, allez où il vous plaira, je vous ſouhaite un bon voyage.

LE SEIGNEUR.

Quoi, vous refuſerez de prier pour moi? ſi vous n'y conſentiez pas, ma fortune ſeroit ruinée; à préſent qu'il ne m'eſt plus permis de voir le Prince, que ferois-je à la Cour; il faudra que je m'en aille dans mes

Terres; car je ſuis comme exilé.

ARLEQUIN.

Comment être exilé, ce n'eſt dont point vous faire d'autre mal, que de vous envoyer manger votre bien chez vous?

LE SEIGNEUR.

Vraiment non, voilà ce que c'eſt.

ARLEQUIN.

Et vous vivrez là paix & aiſe: vous ferez vos quatre repas comme à l'ordinaire?

LE SEIGNEUR.

Sans doute, qu'y a-t'il d'étrange à cela?

ARLEQUIN.

Ne me trompez-vous pas? eſt-il sûr qu'on eſt exilé quand on médit?

LE SEIGNEUR.

Cela arrive aſſez ſouvent.

ARLEQUIN *ſaute d'aiſe.*

Allons, voilà qui eſt fait, je m'en vais médire du premier venu, & j'avertirai Silvia & Flaminia d'en faire autant.

LE SEIGNEUR.

Et la raiſon de cela?

ARLEQUIN.

Parce que je veux aller en exil moi; de la maniere dont on punit les gens ici, je vais gager qu'il y a plus de gain à être puni, que récompenſé.

LE SEIGNEUR.

Quoiqu'il en ſoit, épargnez-moi cette

punition-là, je vous prie ; d'ailleurs ce que j'ai dit de vous n'eſt pas grand'choſe.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LE SEIGNEUR.

Une bagatelle, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Mais voyons.

LE SEIGNEUR.

J'ai dit que vous aviez l'air d'un homme ingenu, ſans malice, là d'un garçon de bonne foi.

ARLEQUIN *rit de tout ſon cœur.*

L'air d'un innocent, pour parler à la franquette : mais qu'eſt-ce que cela fait ? Moi j'ai l'air d'un innocent, vous, vous avez l'air d'un homme d'eſprit ; hé bien à cauſe de cela faut-il s'en fier à notre air ? N'avez-vous rien dit que cela ?

LE SEIGNEUR.

Non, j'ai ajouté ſeulement que vous donniez la comédie à ceux qui vous parloient.

ARLEQUIN.

Pardi, il faut bien vous donner votre revanche à vous autres. Voilà donc tout.

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

C'eſt ſe mocquer, vous ne méritez pas d'être exilé, vous avez cette bonne fortune-là pour rien.

LE SEIGNEUR.

N'importe, empêchez que je ne le ſois; un homme comme moi ne peut demeurer qu'à la Cour, il n'eſt en conſidération, il n'eſt en état de pouvoir ſe vanger de ſes envieux qu'autant qu'il ſe rend agréable au Prince, & qu'il cultive l'amitié de ceux qui gouvernent les affaires.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux cultiver un bon champ; cela rapporte toujours un peu ou prou, & je me doute que l'amitié de ces gens-là n'eſt pas aiſée à avoir ni à garder.

LE SEIGNEUR.

Vous avez raiſon dans le fond: ils ont quelquefois des caprices fâcheux; mais on n'oſeroit s'en reſſentir, on les menage, on eſt ſouple avec eux, parce que c'eſt par leur moyen que vous vous vangez des autres.

ARLEQUIN.

Quel trafic! C'eſt juſtement recevoir des coups de bâton d'un côté, pour avoir le privilege d'en donner d'un autre; voilà une drôle de vanité! A vous voir ſi humbles, vous autres, on ne croiroit jamais

que vous êtes ſi glorieux ?

LE SEIGNEUR.

Nous ſommes élevés là-dedans. Mais écoutez, vous n'aurez point de peine à me remettre en faveur, car vous connoiſſez bien Flaminia ?

ARLEQUIN.

Oui, c'eſt mon intime.

LE SEIGNEUR.

Le Prince a beaucoup de bienveillance pour elle, elle eſt la fille d'un de ſes Officiers, & je me ſuis imaginé de lui faire ſa fortune, en la mariant à un petit couſin que j'ai à la campagne, que je gouverne & qui eſt riche. Dites-le au Prince, mon deſſein me conciliera ſes bonnes graces.

ARLEQUIN.

Oui, mais ce n'eſt pas-là le chemin des miennes ; car je n'aime point qu'on épouſe mes amies moi, & vous n'imaginez rien qui vaille avec votre petit couſin.

LE SEIGNEUR.

Je croyois . . . .

ARLEQUIN.

Ne croyez plus.

LE SEIGNEUR.

Je renonce à mon projet.

ARLEQUIN.

N'y manquez pas, je vous promets

mon interceſſion, ſans que le petit couſin s'en mêle.

LE SEIGNEUR.

Je vous aurai beaucoup d'obligation ; j'attens l'effet de vos promeſſes : adieu, Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je ſuis votre ſerviteur ; diantre je ſuis en crédit, car on fait ce que je veux. Il ne faut rien dire à Flaminia du couſin.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

FLAMINIA *arrive.*

MOn cher, je vous amene Silvia ; elle me ſuit.

ARLEQUIN.

Mon amie, vous deviez bien venir m'avertir plutôt, nous l'aurions attendue en cauſant enſemble.

SCENE IX.

SILVIA, ARLEQUIN, FLAMINIA.

SILVIA.

BOn jour, Arlequin, ah que je viens d'eſſayer un bel habit ! Si vous me voyez, en vérité vous me trouveriez jo-

lie ; demandez à Flaminia. Ah, ah ! ſi je portois ces habits-là, les femmes d'ici ſeroient bien attrapées, elles ne diroient pas que je l'air gauche. Oh que les ouvrieres d'ici ſont habiles !

ARLEQUIN.

Ah mamour ! elles ne ſont pas ſi habiles que vous êtes bien-faite.

SILVIA.

Si je ſuis bien faite, Arlequin, vous n'êtes pas moins honnête.

FLAMINIA.

Du moins ai-je le plaiſir de vous voir un peu plus content à préſent.

SILVIA.

Eh Dame, puiſqu'on nous gêne plus ; j'aime autant être ici qu'ailleurs ; qu'eſt-ce que cela fait d'être là ou là ? on s'aime par-tout.

ARLEQUIN.

Comment nous gêner ? on envoye les gens me demander pardon pour la moindre impertinence qu'ils diſent de moi.

SILVIA *d'un air content.*

J'attens une Dame auſſi moi qui viendra devant moi ſe repentir de ne m'avoir pas trouvée belle.

FLAMINIA.

Si quelqu'un vous fâche dorénavant, vous n'avez qu'à m'en avertir.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Pour cela, Flaminia nous aime comme ſi nous étions freres & ſœurs. *Il dit cela à Flaminia.* Auſſi de notre part c'eſt qu'euci, qu'eumi.

SILVIA.

Devinez, Arlequin, qui j'ai encore rencontré ici ? mon amoureux qui venoit me voir chez nous, ce grand Monſieur ſi bien tourné; je veux que vous ſoyez amis enſemble, car il a bon cœur auſſi.

ARLEQUIN *d'un air négligent.*

A la bonne heure, je ſuis de tous bons accords.

SILVIA.

Après tout, quel mal y a-t'il qu'il me trouve à ſon gré ? Prix pour prix, les gens qui nous aiment ſont de meilleure compagnie que ceux qui ne ſe ſoucient pas de nous, n'eſt-il pas vrai ?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN *gayement.*

Mettons encore Flaminia, elle ſe ſoucie de nous, & nous ſerons partie quarrée.

FLAMINIA.

Arlequin, vous me donnez-là une marque d'amitié que je n'oublierai point.

ARLEQUIN.

Ah ça, puiſque nous voilà enſemble ; allons faire collation, cela amuſe.

SILVIA.

Allez, allez, Arlequin ; à cette heure que nous nous voyons quand nous voulons, ce n'eſt pas la peine de nous ôter notre liberté à nous-mêmes, ne vous gênez point.

Arlequin fait ſigne à Flaminia de venir.

FLAMINIA *ſur ſon geſte dit*,

Je m'en vais avec vous, auſſi-bien voilà quelqu'un qui entre & qui tiendra compagnie à Silvia.

SCENE X.

LISETTE *entre avec quelques femmes pour témoins de ce qu'elle va faire, & qui reſtent derriere*, SILVIA.

Liſette fait de grandes révérences.

SILVIA *d'un air un peu piqué.*

NE faites point tant de révérences, Madame, cela m'exemptera de vous en faire, je m'y prends de ſi mauvaiſe grace, à votre fantaiſie.

LISETTE *d'un ton trifte.*

On ne vous trouve que trop de mérite.

SILVIA.

Cela fe paffera, ce n'eft pas moi qui ai envie de plaire telle que vous me voyez; il me fâche affez d'être fi jolie, & que vous ne foyez pas affez belle.

LISETTE.

Ah quelle fituation!

SILVIA.

Vous foupirez à caufe d'une petite villageoife, vous êtes bien de loifir; & où avez-vous mis votre langue de tantôt; Madame? eft-ce que vous n'avez plus de caquet quand il faut bien dire?

LISETTE.

Je ne puis me refoudre à parler.

SILVIA.

Gardez donc le filence; car quand vous vous lamenteriez jufqu'à demain, mon vifage n'empirera pas, beau ou laid, il reftera comme il eft, qu'eft-ce que vous me voulez? eft-ce que vous ne m'avez pas affez querellée? Eh bien achevez, prenez-en votre fuffifance?

LISETTE.

Epargnez-moi Mademoifelle, l'emportement que j'ai eu contre vous, a mis toute ma famille dans l'embarras; le Prince m'oblige à venir vous faire une répa-

ration, & je vous prie de la recevoir ſans me railler.

SILVIA.

Voilà qui eſt fini, je ne me mocquerai plus de vous, je ſçai bien que l'humilité n'accommode pas les glorieux : mais la rancune donne de la malice. Cependant je plains votre peine, & je vous pardonne : de quoi auſſi vous aviſiez-vous de me mépriſer ?

LISETTE.

J'avois cru m'appercevoir que le Prince avoit quelqu'inclination pour moi, & je ne croyois pas en être indigne : mais je vois bien que ce n'eſt pas toujours aux agrémens qu'on ſe rend.

SILVIA *d'un ton vif.*

Vous verrez que c'eſt à la laideur & à la mauvaiſe façon, à cauſe qu'on ſe rend à moi. Comme ces jalouſes ont l'eſprit tourné !

LISETTE.

Eh bien, oüi, je ſuis jalouſe, il eſt vrai : mais puiſque vous n'aimez pas le Prince, aidez-moi à le remettre dans les diſpoſitions où j'ai cru qu'il étoit pour moi : il eſt ſûr que je ne lui déplaiſois pas, & je le guérirai de l'inclination qu'il a pour vous, ſi vous me laiſſez faire.

SILVIA *d'un air piqué.*

Croyez-moi, vous ne le guérirez de rien ; mon avis eſt que cela vous paſſe.

LISETTE.

Cependant cela me paroît poſſible ; car enfin je ne ſuis ni ſi mal adroite, ni ſi déſagréable.

SILVIA.

Tenez, tenez parlons d'autre choſe ; vos bonnes qualités m'ennuyent.

LISETTE.

Vous me répondez d'une étrange maniere ; quoi qu'il en ſoit, avant qu'il ſoit quelques jours, nous verrons ſi j'ai ſi peu de pouvoir.

SILVIA *vivement.*

Oui, nous verrons des balivernes. Pardi, je parlerai au Prince ; il n'a pas encore oſé me parler lui, à cauſe que je ſuis trop fâchée : mais je lui ferai dire qu'il s'enhardiſſe, ſeulement pour voir.

LISETTE.

Adieu, Mademoiſelle, chacune de nous fera ce qu'elle pourra. J'ai ſatisfait à ce qu'on exigeoit de moi à votre égard, & je vous prie d'oublier tout ce qui s'eſt paſſé entre nous.

SILVIA *bruſquement.*

Marchez, marchez, je ne ſçai pas ſeulement ſi vous êtes au monde.

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

QU'avez-vous, Silvia ? vous êtes bien émue.

SILVIA.

J'ai, que je ſuis en colere ; cette impertinente femme de tantôt eſt venue pour me demander pardon, & ſans faire ſemblant de rien, voyez la méchanceté, elle m'a encore fâchée, m'a dit que c'étoit à ma laideur qu'on ſe rendoit, qu'elle étoit plus agréable, plus adroite que moi, qu'elle feroit bien paſſer l'amour du Prince, qu'elle alloit travailler pour cela ; que je verrai pati, pata ; que ſçai-je moi tout ce qu'elle a mis en avant contre mon viſage ? Eſt ce que je n'ai pas raiſon d'être piquée ?

FLAMINIA *d'un air vif & d'intérêt.*

Ecoutez, ſi vous ne faites taire tous ces gens-là, il faut vous cacher pour toute votre vie.

SILVIA.

Je ne manque pas de bonne volonté ; mais c'eſt Arlequin qui m'embarraſſe.

FLAMINIA.

Eh je vous entens ; voilà un amour auſſi mal placé, qui ſe rencontre-là auſſi mal à propos qu'on le puiſſe.

SILVIA.

Oh j'ai toujours eu du guignon dans les rencontres.

FLAMINIA.

Mais ſi Arlequin vous voit ſortir de la Cour & mépriſée, penſez-vous que cela le réjouiſſe ?

SILVIA.

Il ne m'aimera pas tant, voulez-vous dire ?

FLAMINIA.

Il y a tout à craindre.

SILVIA.

Vous me faites rêver à une choſe ; ne trouvez-vous pas qu'il eſt un peu négligent depuis que nous ſommes ici ? Il m'a quitté tantôt pour aller goûter ; voilà une belle excuſe ?

FLAMINIA.

Je l'ai remarqué comme vous, mais ne me trahiſſez pas au moins, nous nous parlons de fille à fille, dites-moi, après tout, l'aimez-vous tant, ce garçon ?

SILVIA *d'un air indifférent.*

Mais vraiment, oui, je l'aime, il le faut bien.

FLAMINIA.

Voulez-vous que je vous dise ? Vous me paroissez mal assortis ensemble. Vous avez du goût, de l'esprit, l'air fin & distingué ; il a l'air pesant, les manieres grossieres, cela ne quadre point, & je ne comprens pas comment vous l'avez aimé ; je vous dirai même que cela vous fait tort.

SILVIA.

Mettez-vous à ma place ; c'étoit le garçon le plus passable de nos cantons, il demeuroit dans mon village, il étoit mon voisin, il est assez facétieux, je suis de bonne humeur, il me faisoit quelquefois rire, il me suivoit partout, il m'aimoit, j'avois coutume de le voir, & de coutume en coutume je l'ai aimé aussi faute de mieux : mais j'ai toujours bien vû qu'il étoit enclin au vin & à la gourmandise.

FLAMINIA.

Voilà de jolies vertus, surtout dans l'amant de l'aimable & tendre Silvia ! Mais à quoi vous déterminez-vous donc ?

SILVIA.

Je ne puis que dire, il me passe tant de oui & de non par la tête, que je ne sçai

auquel

auquel entendre. D'un côté Arlequin eſt un petit négligent qui ne ſonge ici qu'à manger ; d'un autre côté, ſi on me renvoye, ces glorieuſes de femmes feront accroire partout qu'on m'aura dit : Va-t-en, tu n'es pas aſſez jolie. D'un autre côté, ce Monſieur que j'ai retrouvé ic....

FLAMINIA.

Quoi ?

SILVIA.

Je vous le dis en ſecret ; je ne ſçai ce qu'il m'a fait depuis que je l'ai revû, mais il m'a toujours paru ſi doux, il m'a dit des choſes ſi tendres, il m'a conté ſon amour d'un air ſi poli, ſi humble, que j'en ai une véritable pitié, & cette pitié-là m'empêche encore d'être la maîtreſſe de moi.

FLAMINIA.

L'aimez-vous ?

SILVIA.

Je ne crois pas ; car je dois aimer Arlequin.

ELAMINIA.

C'eſt un homme aimable.

SILVIA.

Je le ſens bien.

FLAMINIA.

Si vous négligez de vous venger pour

l'épouſer, je vous le pardonnerois; voilà la vérité.

SILVIA.

Si Arlequin ſe marioit à une autre fille que moi, à la bonne heure; je ſerois en droit de lui dire : tu m'as quittée, je te quitte, je prens ma revanche : mais il n'y a rien à faire; qui eſt-ce qui voudroit d'Arlequin ici; rude & bourru comme il eſt?

FLAMINIA.

Il n'y a pas preſſe entre nous : pour moi j'ai toujours eu deſſein de paſſer ma vie aux champs; Arlequin eſt groſſier, je ne l'aime point, mais je ne le hais pas; & dans les ſentimens où je ſuis, s'il vouloit, je vous en débarraſſerois volontiers pour vous faire plaiſir.

SILVIA.

Mais mon plaiſir où eſt-il? il n'eſt ni là, ni là; je le cherche.

FLAMINIA.

Vous verrez le Prince aujourd'hui; voici ce Cavalier qui vous plaît, tâchez de prendre votre parti. Adieu, nous nous retrouverons tantôt.



SCENE XII.

SILVIA, LE PRINCE.

SILVIA.

VOus venez : vous allez encore me dire que vous m'aimez, pour me mettre davantage en peine.

LE PRINCE.

Je venois voir ſi la Dame qui vous a fait inſulte s'étoit bien acquittée de ſon devoir : quant à moi, belle Silvia, quand mon amour vous fatiguera, quand je vous déplairai moi-même, vous n'avez qu'à m'ordonner de me taire & de me retirer ; je me tairai, j'irai où vous voudrez, & je ſouffrirai ſans me plaindre, réſolu de vous obéir en tout.

SILVIA.

Ne voilà-t'il pas ? ne l'ai-je pas bien dit ? Comment voulez-vous que je vous renvoye ? Vous vous tairez, s'il me plaît ; vous vous en irez, s'il me plaît ; vous n'oſerez pas vous plaindre ; vous m'obéirez en tout. C'eſt bien là le moyen de faire que je vous commande quelque choſe.

LE PRINCE.

Mais que puis-je mieux que de vous rendre maîtreſſe de mon ſort ?

SILVIA.

Qu'eſt-ce que cela avance ? vous rendrai-je malheureux ? en aurai-je le courage ? Si je vous dis : allez-vous-en, vous croirez que je vous hais ; ſi je vous dis de vous taire, vous croirez que je ne me ſoucie pas de vous ; & toutes ces croyances-là ne ſeront pas vraies ; elles vous affligeront, en ſerai-je plus à mon aiſe après ?

LE PRINCE.

Que voulez-vous donc que je devienne, belle Silvia ?

SILVIA.

Oh ce que je veux ! j'attens qu'on me le diſe, j'en ſuis encore plus ignorante que vous ; voilà Arlequin qui m'aime, voilà le Prince qui demande mon cœur, voilà vous qui mériteriez de l'avoir, voilà ces femmes qui m'injurient, & que je voudrois punir, voilà que j'aurai un affront ſi je n'épouſe pas le Prince : Arlequin m'inquiéte, vous me donnez du ſouci, vous m'aimez trop, je voudrois ne vous avoir jamais connu, & je ſuis bien malheureuſe d'avoir tout ce traças-là dans la tête.

LE PRINCE.

Vos diſcours me pénétrent, Silvia, vous êtes trop touchée de ma douleur, ma tendreſſe toute grande qu'elle eſt, ne vaut pas le chagrin que vous avez de ne pouvoir m'aimer.

SILVIA.

Je pourrois bien vous aimer, cela ne ſeroit pas difficile, ſi je voulois.

LE PRINCE.

Souffrez donc que je m'afflige, & ne m'empêchez pas de vous regretter toujours.

SILVIA *comme impatientée.*

Je vous en avertis, je ne ſçaurois ſupporter de vous voir ſi tendre, il ſemble que vous le faſſiez exprès, y a-t'il de la raiſon à cela ? pardi j'aurai moins de mal à vous aimer tout-à-fait, qu'à être comme je ſuis ; pour moi je laiſſerai tout là, voilà ce que vous gagnerez.

LE PRINCE.

Je ne veux donc plus vous être à charge ; vous ſouhaitez que je vous quitte, & je ne dois pas réſiſter aux volontés d'une perſonne ſi chere. Adieu, Silvia.

SILVIA *vivement.*

Adieu, Silvia ! je vous querellerois volontiers ; où allez-vous ? reſtez-là, c'eſt ma volonté ; je la ſçai mieux que vous, peut-être.

LE PRINCE.

J'ai cru vous obliger.

SILVIA.

Quel train que tout cela ! que faire d'Arlequin ? encore si c'étoit vous qui fût le Prince.

LE PRINCE *d'un air émû.*

Eh ! quand je le serois ?

SILVIA.

Cela seroit différent, parce que je dirois à Arlequin que vous prétendriez être le maître, ce seroit mon excuse : mais il n'y a que pour vous que je voudrois prendre cette excuse-là.

LE PRINCE *à part.*

Qu'elle est aimable ! il est tems de dire qui je suis.

SILVIA.

Qu'avez-vous ? est ce que je vous fâche ? Ce n'est pas à cause de la Principauté que je voudrois que vous fussiez Prince, c'est seulement à cause de vous tout seul ; & si vous l'étiez, Arlequin ne sçauroit pas que je vous prendrois par amour, voilà ma raison. Mais non après tout, il vaut mieux que vous ne soyez pas le maître, cela me tenteroit trop, & quand vous le seriez, tenez, je ne pourrois me résoudre à être une infidelle, voilà qui est fini.

LE PRINCE *à part les premiers mots.*

Différons encore de l'inſtruire. Silvia, conſervez-moi ſeulement les bontés que vous avez pour moi : le Prince vous a fait préparer un Spectacle, permettez que je vous y accompagne, & que je profite de toutes les occaſions d'être avec vous. Après la fête vous verrez le Prince, & je ſuis chargé de vous dire que vous ſerez libre de vous retirer, ſi vôtre cœur ne vous dit rien pour lui.

SILVIA.

Oh il ne me dira pas un mot, c'eſt tout comme ſi j'étois partie : mais quand je ſerai chez nous, vous y viendrez ; eh que ſçait-on ce qui peut arriver ? peut-être que vous m'aurez. Allons nous-en toujours, de peur qu'Arlequin ne vienne.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE I.

LE PRINCE, FLAMINIA.

FLAMINIA.

OUI, Seigneur, vous avez fort bien fait de ne pas vous découvrir tantôt, malgré tout ce que Silvia vous a dit de tendre ; ce retardement ne gâte rien, & lui laisse le tems de se confirmer dans le penchant qu'elle a pour vous : graces au Ciel, vous voilà presque arrivé où vous souhaitiez.

LE PRINCE.

Ah, Flaminia, qu'elle est aimable !

FLAMINIA.

Elle l'est infiniment.

LE PRINCE.

Je ne connois rien comme elle, parmi les gens du monde. Quand une maîtresse à force d'amour nous dit clairement, je vous aime, cela fait assurément un grand

plaiſir ; eh bien, Flaminia, ce plaiſir-là imaginez-vous qu'il n'eſt que fadeur, qu'il n'eſt qu'ennui, en comparaiſon du plaiſir que m'ont donné les diſcours de Silvia, qui ne m'a pourtant point dit, je vous aime.

FLAMINIA.

Mais, Seigneur, oſerois-je vous prier de m'en répéter quelque choſe ?

LE PRINCE.

Cela eſt impoſſible : je ſuis ravi, je ſuis enchanté, je ne peux pas vous répéter cela autrement.

FLAMINIA.

Je préſume beaucoup du rapport ſingulier que vous m'en faites.

LE PRINCE.

Si vous ſçaviez combien, dit-elle, elle eſt affligée de ne pouvoir m'aimer ; parce que cela me rend malheureux & qu'elle doit être fidelle à Arlequin .... j'ai vû le moment où elle alloit me dire : ne m'aimez plus, je vous prie, parce que vous feriez cauſe que je vous aimerois auſſi.

FLAMINIA.

Bon, cela vaut mieux qu'un aveu.

LE PRINCE.

Non, je le dis encore, il n'y a que l'amour de Silvia qui ſoit véritablement de l'amour ; les autres femmes qui aiment

ont l'esprit cultivé, elles ont une certaine éducation, un certain usage, & tout cela chez elles falsifie la nature ; ici c'est le cœur tout pur qui me parle, comme ses sentimens viennent, il me les montre, sa naïveté en fait tout l'art, & sa pudeur toute la décence ; vous m'avouerez que cela est charmant : tout ce qui la retient à présent, c'est qu'elle se fait un scrupule de m'aimer sans l'aveu d'Arlequin. Ainsi, Flaminia, hâtez-vous ; sera-t'il bientôt gagné, Arlequin ? vous sçavez que je ne dois ni ne veux le traiter avec violence. Que dit-il ?

FLAMINIA.

A vous dire le vrai, Seigneur, je le crois tout-à-fait amoureux de moi, mais il n'en sçait rien ; comme il ne m'appelle encore que sa chere amie, il vit sur la bonne foi de ce nom qu'il me donne, & prend toujours de l'amour à bon compte.

LE PRINCE.

Fort bien.

FLAMINIA,

Oh dans la premiere conversation je l'instruirai de l'état de ses petites affaires avec moi, & ce penchant qui est *incognito* chez lui, & que je lui ferai sentir par un autre stratagême, la douceur avec laquelle vous lui parlerez, comme nous en som-

mes convenus, tout cela, je pense, va vous tirer d'inquiétude, & terminer mes travaux, dont je sortirai, Seigneur, victorieuse & vaincue.

LE PRINCE.

Comment donc ?

FLAMINIA.

C'est une petite bagatelle qui ne mérite pas de vous être dite ; c'est que j'ai pris du goût pour Arlequin, seulement pour me désennuyer dans le cours de notre intrigue. Mais retirons-nous, & rejoignez Silvia ; il ne faut pas qu'Arlequin vous voye encore, & je le vois qui vient.

Ils se retirent tous deux.

SCENE II.

TRIVELIN, ARLEQUIN *d'un air un peu sombre.*

TRIVELIN *après quelque tems.*

EH bien, que voulez-vous que je fasse de l'écritoire & du papier que vous m'avez fait prendre ?

ARLEQUIN.

Donnez-vous patience, mon domestique.

TRIVELIN.

Tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Dites-moi, qui eſt-ce qui me nourrit ici ?

TRIVELIN.

C'eſt le Prince.

ARLEQUIN.

Par la ſambille, la bonne chere que je fais me donne des ſcrupules.

TRIVELIN.

D'où vient donc?

ARLEQUIN.

Mardi, j'ai peur d'être en penſion ſans le ſçavoir.

TRIVELIN *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

De quoi riez-vous, grand benêt?

TRIVELIN.

Je ris de votre idée, qui eſt plaiſante; allez, allez, Seigneur Arlequin, mangez en toute ſûreté de conſcience, & bûvez de même.

ARLEQUIN.

Dame, je prends mes repas dans la bonne foi; il me ſeroit bien rude de me voir un jour apporter le mémoire de ma dépenſe : mais je vous crois, dites-moi à préſent comment s'appelle celui qui rend

compte au Prince de ſes affaires ?

TRIVELIN.

Son Secretaire d'Etat, voulez-vous dire ?

ARLEQUIN.

Oui : j'ai deſſein de lui faire un écrit, pour le prier d'avertir le Prince que je m'ennuye, & lui demander quand il veut finir avec nous ; car mon pere eſt tout ſeul.

TRIVELIN.

Et bien !

ARLEQUIN.

Si on veut me garder, il faut lui envoyer une carriole afin qu'il vienne.

TRIVELIN.

Vous n'avez qu'à parler, la carriole partira ſur le champ.

ARLEQUIN.

Il faut après cela qu'on nous marie Silvia & moi, & qu'on m'ouvre la porte de la maiſon ; car j'ai accoutumé de trotter partout, & d'avoir la clef des champs moi. Enſuite nous tiendrons ici ménage avec l'amie Flaminia, qui ne veut pas nous quitter à cauſe de ſon affection pour nous ; & ſi le Prince a toujours bonne envie de nous régaler, ce que je mangerai me profitera davantage.

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, il n'eſt pas beſoin de mêler Flaminia là-dedans ?

ARLEQUIN.

Cela me plaît à moi.

TRIVELIN *d'un air mécontent.*

Hum.

ARLEQUIN *le contrefaiſant.*

Hum. Le mauvais valet ! allons vîte, tirez votre plume, & grifonez-moi mon écriture.

TRIVELIN *ſe mettant en état.*

Dictez.

ARLEQUIN.

Monſieur.

TRIVELIN.

Alte-là, dites, Monſeigneur.

ARLEQUIN.

Mettez les deux, afin qu'il choiſiſſe.

TRIVELIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Vous ſçaurez que je m'appelle Arlequin.

TRIVELIN.

Doucement. Vous devez dire, Votre Grandeur ſçaura.

ARLEQUIN.

Votre Grandeur ſçaura ! C'eſt donc un

geant ce Secretaire d'Etat.

TRIVELIN.

Non ; mais n'importe.

ARLEQUIN.

Quel diantre de galimatias ! qui a jamais entendu dire qu'on s'adresse à la taille d'un homme quand on a affaire à lui ?

TRIVELIN *écrivant.*

Je mettrai comme il vous plaira. Vous sçaurez que je m'appelle Arlequin. Après ?

ARLEQUIN.

Que j'ai une maîtresse qui s'appelle Silvia, bourgeoise de mon village, & fille d'honneur.

TRIVELIN *écrivant.*

Courage.

ARLEQUIN.

Avec une bonne amie que j'ai faite depuis peu, qui ne sçauroit se passer de nous, ni nous d'elle : ainsi aussi-tôt la présente reçue....

TRIVELIN *s'arrêtant comme affligé.*

Flaminia ne sçauroit se passer de vous ? ahi ! la plume me tombe des mains.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! que signifie donc cette impertinente pâmoison-là ?

TRIVELIN.

Il y a deux ans, Seigneur Arlequin, il

y a deux ans que je ſoupire en ſecret pour elle.

ARLEQUIN *tirant ſa late.*

Cela eſt fâcheux, mon mignon: mais en attendant qu'elle en ſoit informée, je vais toujours vous en faire quelques remerciemens pour elle.

TRIVELIN.

Des remercimens à coups de bâton! je ne ſuis pas friand de ces complimens-là, Eh que vous importe que je l'aime? vous n'avez que de l'amitié pour elle, & l'amitié ne rend point jaloux.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, mon amitié fait tout comme l'amour, en voilà des preuves.

Il le bat. Trivelin s'enfuit en diſant.

TRIVELIN.

Oh diable ſoit de l'amitié.

SCENE III.

FLAMINIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA *à Arlequin.*

QU'eſt-ce que c'eſt? qu'avez-vous, Arlequin?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Bon jour, ma mie; c'eſt ce faquin qui dit qu'il vous aime depuis deux ans.

FLAMINIA.

Cela ſe peut bien.

ARLEQUIN.

Et vous, ma mie, que dites-vous de cela ?

FLAMINIA.

Que c'eſt tant-pis pour lui.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

FLAMINIA.

Sans doute : mais eſt-ce que vous feriez fâché que l'on m'aimât ?

ARLEQUIN.

Hélas! vous êtes votre maîtreſſe : mais ſi vous aviez un amant, vous l'aimeriez peut-être ; cela gâteroit la bonne amitié que vous me portez, & vous m'en feriez ma part plus petite, oh de cette part-là je n'en voudrois rien perdre.

FLAMINIA *d'un air doux.*

Arlequin, ſçavez-vous bien que vous ne ménagez pas mon cœur ?

ARLEQUIN.

Moi ! eh quel mal lui fais-je donc ?

FLAMINIA.

Si vous continuez de me parler toujours de même, je ne ſçaurai plus bien-tôt de

quelle eſpece ſeront mes ſentimens pour vous : en vérité je n'oſe m'examiner là-deſſus, j'ai peur de trouver plus que je ne veux.

ARLEQUIN.

C'eſt bien fait, n'examinez jamais Flaminia, cela ſera ce que cela pourra ; au reſte, croyez-moi, ne prenez point d'amant : j'ai une maîtreſſe, je la garde, ſi je n'en avois point, je n'en chercherois pas ; qu'en ferois-je avec vous ? elle m'ennuyeroit.

FLAMINIA.

Elle vous ennuyeroit ! le moyen après tout ce que vous dites de reſter votre amie ?

ARLEQUIN.

Eh que ſerez-vous donc ?

FLAMINIA.

Ne me le demandez pas, je n'en veux rien ſçavoir ; ce qui eſt de ſûr, c'eſt que dans le monde je n'aime plus que vous, vous n'en pouvez pas dire autant, Silvia, va devant moi, comme de raiſon,

ARLEQUIN.

Chut : vous allez de compagnie enſemble.

FLAMINIA.

Je vais vous l'envoyer, ſi je la trouve Silvia, en ſerez-vous bien aiſe !

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez : mais il ne faut pas l'envoyer, il faut venir toutes deux.

FLAMINIA.

Je ne pourrai pas ; car le Prince m'a mandée, & je vais voir ce qu'il me veut. Adieu Arlequin, je ferai bientôt de retour.

En fortant elle fourit à celui qui entre.

SCENE IV.

LE SEIGNEUR *du fecond Acte apporte à Arlequin des Lettres de Nobleffe.*

ARLEQUIN *le voyant.*

VOilà mon homme de tantôt ; ma foi, Monfieur le médifant, car je ne fçai point votre autre nom, je n'ai rien dit de vous au Prince, par la raifon que je ne l'ai point vû.

LE SEIGNEUR.

Je vous fuis obligé de votre bonne volonté, Seigneur Arlequin : mais je fuis forti d'embarras, & rentre dans les bonnes graces du Prince, fur l'affurance que ja lui ai donnée que vous lui parleriez pour moi : j'efpere qu'à votre tour vous me tiendrez parole.

ARLEQUIN.

Oh quoi que je paroiſſe un innocent, je ſuis homme d'honneur.

LE SEIGNEUR.

De grace, ne vous reſſouvenez plus de rien, & reconciliez-vous avec moi, en faveur du préſent que je vous apporte de la part du Prince; c'eſt de tous les préſens le plus grand qu'on puiſſe vous faire.

ARLEQUIN.

Eſt-ce Silvia que vous m'apportez?

LE SEIGNEUR.

Non, le préſent dont il s'agit, eſt dans ma poche; ce ſont des Lettres de Nobleſſe dont le Prince vous gratifie comme parent de Silvia, car on dit que vous l'êtes un peu.

ARLEQUIN.

Pas un brin, remportez cela; car ſi je le prenois, ce ſeroit friponner la gratification.

LE SEIGNEUR.

Acceptez toujours, qu'importe? vous ferez plaiſir au Prince; refuſeriez-vous ce qui fait l'ambition de tous les gens de cœur?

ARLEQUIN.

J'ai pourtant bon cœur auſſi; pour de l'ambition, j'en ai bien entendu parler, mais je ne l'ai jamais vûe, & j'en ai peut-être ſans le ſçavoir.

LE SEIGNEUR.

Si vous n'en avez pas, cela vous en donnera.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

LE SEIGNEUR *à part les premiers mots.*

En voilà bien d'un autre. L'ambition : c'eſt un noble orgueil de s'élever.

ARLEQUIN.

Un orgueil qui eſt noble ! donnez vous comme cela de jolis noms à toutes les ſotiſes, vous autres ?

LE SEIGNEUR.

Vous ne me comprenez pas ; cet orgueil ne ſignifie là qu'un deſir de gloire.

ARLEQUIN.

Par ma foi ſa ſignification ne vaut pas mieux que lui ; c'eſt bonnet blanc, & blanc bonnet.

LE SEIGNEUR.

Prenez, vous dis-je : ne ſerez-vous pas bien-aiſe d'être Gentilhomme ?

ARLEQUIN.

Eh je n'en ſerois ni bien aiſe, ni fâché ; c'eſt ſuivant la fantaiſie qu'on a.

LE SEIGNEUR.

Vous y trouverez de l'avantage, vous en ſerez plus reſpecté & plus craint de vos voiſins.

ARLEQUIN.

J'ai opinion que cela les empêcheroit de m'aimer de bon cœur ; car quand je respecte les gens, moi, & que je les crains, je ne les aime pas de si bon courage, je ne sçaurois faire tant de choses à la foi.

LE SEIGNEUR.

Vous m'étonnez !

ARLRQUIN.

Voilà comme je suis bâti ; d'ailleurs, voyez-vous, je suis le meilleur enfant du monde, je ne fais de mal à personne, mais quand je voudrois nuire, je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien, si j'avois ce pouvoir, si j'étois Noble, diable emporte, si je voudrois gager d'être toujours brave homme : je ferois par fois comme le Gentilhomme de chez nous, qui n'épargne pas les coups de bâton, à cause qu'on n'oseroit les lui rendre.

LE SEIGNEUR.

Et si on vous donnoit ces coups de bâton, ne souhaiteriez-vous pas être en état de les rendre ?

ARLEQUIN.

Pour cela je voudrois payer cette dette-là sur le champ.

LE SEIGNEUR.

Oh comme les hommes sont quelquefois méchans, mettez-vous en état de

faire du mal, feulement afin qu'on n'ofe pas vous en faire, & pour cet effet prenez vos Lettres de Nobleffe.

ARLEQUIN *prend les Lettres.*

Têtubleu, vous avez raifon, je ne fuis qu'une bête : allons, me voilà Noble, je garde le parchemin, je ne crains plus que les rats qui pourroient bien gruger ma Nobleffe ; mais j'y mettrai bon ordre. Je vous remercie & le Prince auffi, car il eft bien obligeant dans le fond.

LE SEIGNEUR.

Je fuis charmé de vous voir content ; adieu.

ARLEQUIN.

Je fuis votre ferviteur.

Quand le Seigneur a fait dix ou douze pas, Arlequin le rappelle.

Monfieur, Monfieur.

LE SEIGNEUR.

Que me voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Ma Nobleffe m'oblige-t'elle à rien ? car il faut faire fon devoir dans une charge.

LE SEIGNEUR.

Elle oblige à être honnête homme.

ARLEQUIN *très-férieufement.*

Vous aviez donc des exemptions, vous

quand vous avez dit du mal de moi.

LE SEIGNEUR.

N'y ſongez plus, un Gentilhomme doit être généreux.

ARLEQUIN.

Généreux & honnête homme ! vertuchou ces devoirs-là ſont bons ! je les trouve encore plus nobles que mes Lettres de Nobleſſe ; & quand on ne s'en acquitte pas, eſt-on encore Gentilhomme ?

LE SEIGNEUR.

Nullement.

ARLEQUIN.

Diantre ! il y a donc bien des Nobles qui payent la taille ?

LE SEIGNEUR.

Je n'en ſçai point le nombre.

ARLEQUIN.

Eſt-ce là tout ? n'y a-t'il plus d'autres devoirs ?

LE SEIGNEUR.

Non : cependant vous, qui ſuivant toute apparence ſerez favori du Prince, vous aurez un devoir de plus ; ce ſera de mériter cette faveur par toute la ſoumiſſion, tout le reſpect & toute la complaiſance poſſible. A l'égard du reſte, comme je vous ai dit, ayez de la vertu, aimez l'honneur plus que la vie, & vous ſerez dans l'ordre.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Tout doucement : ces dernieres obligations-là ne me plaiſent pas tant que les autres. Premiérement, il eſt bon d'expliquer ce que c'eſt que cet honneur qu'on doit aimer plus que la vie. Malapeſte quel honneur !

LE SEIGNEUR.

Vous approuverez ce que cela veut dire ; c'eſt qu'il faut ſe vanger d'une injure, ou périr plutôt que de la ſouffrir.

ARLEQUIN.

Tout ce que vous m'avez dit n'eſt donc qu'un coq-à-l'âne ; car ſi je ſuis obligé d'être généreux, il faut que je pardonne aux gens ; ſi je ſuis obligé d'être méchant, il faut que je les aſſomme. Comment donc faire pour tuer le monde & les laiſſer vivre ?

LE SEIGNEUR.

Vous ſerez généreux & bon, quand on ne vous inſultera pas.

ARLEQUIN.

Je vous entens : il m'eſt défendu d'être meilleur que les autres ; & ſi je rends le bien pour le mal, je ſerai donc un homme ſans honneur ? Par la mardi la méchanceté n'eſt pas rare, ce n'étoit pas la peine de la recommander tant. Voilà une vilaine invention ! Tenez, accommodons-

nous plutôt, quand on me dira une grosse injure, j'en répondrai une autre, si je suis le plus fort : voulez-vous me laisser votre marchandise à ce prix-là ? dites-moi votre dernier mot.

LE SEIGNEUR.

Une injure répondue à une injure ne suffit point, cela ne peut se laver, s'effacer que par le sang de votre ennemi, ou le vôtre.

ARLEQUIN.

Que la tache y reste ; vous parlez du sang comme si c'étoit de l'eau de la riviere. Je vous rends votre paquet de Noblesse, mon honneur n'est pas fait pour être Noble, il est trop raisonnable pour cela. Bonjour.

LE SEIGNEUR.

Vous n'y songez pas.

ARLEQUIN.

Sans compliment, reprenez votre affaire.

LE SEIGNEUR.

Gardez le toujours, vous vous ajusterez avec le Prince, on n'y regardera pas de si près avec vous.

ARLEQUIN *les reprenant.*

Il faudra donc qu'il me signe un contrat comme quoi je serai exemt de me faire tuer par mon prochain pour le faire re-

pentir de ſon impertinence avec moi.

LE SEIGNEUR.

A la bonne heure, vous ferez vos conventions. Adieu, je ſuis votre ſerviteur.

ARLEQUIN.

Et moi le vôtre.

SCENE V.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *le voyant.*

QUi diantre vient encore me rendre viſite? Ah c'eſt celui-là qui eſt cauſe qu'on m'a pris Silvia! Vous voilà donc, Monſieur le babillard, qui allez dire partout que la maîtreſſe des gens eſt belle; ce qui fait qu'on m'a eſcamoté la mienne?

LE PRINCE.

Point d'injure, Arlequin?

ARLEQUIN.

Etes-vous, Gentilhomme vous?

LE PRINCE.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Mardi vous êtes bienheureux; Sans cela je vous dirois de bon cœur ce que vous méritez: mais votre honneur voudroit peut-être faire ſon devoir, & après cela, il faudroit vous tuer pour vous venger de moi.

LE PRINCE.

Calmez-vous, je vous prie, Arlequin; le Prince m'a donné ordre de vous entretenir.

ARLEQUIN.

Parlez, il vous eſt libre: mais je n'ai pas ordre de vous écouter, moi.

LE PRINCE.

Eh bien, prens un eſprit plus doux; connois-moi, puiſqu'il le faut, c'eſt ton Prince lui-même qui te parle, & non pas un Officier du Palais, comme tu l'as cru juſqu'ici, auſſi-bien que Silvia.

ARLEQUIN.

Votre foi?

LE PRINCE.

Tu dois m'en croire.

ARLEQUIN.

Excuſez, Monſeigneur, c'eſt donc moi qui ſuis un ſot d'avoir été un impertinent avec vous?

LE PRINCE.

Je te pardonne volontiers.

ARLEQUIN *triſtement.*

Puiſque vous n'avez pas de rancune contre moi, ne permettez pas que j'en aye contre vous; je ne ſuis pas digne d'être fâché contre un Prince, je ſuis trop petit pour cela: ſi vous m'affligez, je pleurerai de toute ma force, & puis c'eſt tout; ce-

la doit faire compassion à votre puissance ; vous ne voudriez pas avoir une Principauté pour le contentement de vous tout seul.

LE PRINCE.

Tu te plains donc bien de moi, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous, Monseigneur, j'ai une fille qui m'aime ; vous, vous en avez plein votre maison, & nonobstant vous m'ôtez la mienne ; prenez que je suis pauvre, & que tout mon bien est un liard, vous qui êtes riche de plus de mille écus, vous vous jettez sur ma pauvreté & vous m'arrachez mon liard, cela n'est-il pas bien triste ?

LE PRINCE *à part.*

Il a raison, & ses plaintes me touchent.

ARLEQUIN.

Je sçai bien que vous êtes un bon Prince, tout le monde le dit dans le pays, il n'y aura que moi qui n'aurai pas le plaisir de le dire comme les autres.

LE PRINCE.

Je te prive de Silvia, il est vrai : mais demande-moi ce que tu voudras, je t'offre tous les biens que tu pourras souhaiter, & laisse-moi cette seule personne que j'aime.

ARLEQUIN.

Ne parlons point de ce marché-là, vous gagneriez trop ſur moi ; diſons en conſcience, ſi un autre que vous me l'avoit priſe, eſt-ce que vous ne me la feriez pas remettre ? Et bien, perſonne ne me la priſe que vous ; voyez la belle occaſion de montrer que la juſtice eſt pour tout le monde.

LE PRINCE *à part.*

Que lui répondre ?

ARLEQUIN.

Allons, Monſeigneur, dites-vous comme cela : Faut-il que je retienne le bonheur de ce petit homme, parce que j'ai le pouvoir de le garder ? N'eſt-ce pas à moi à être ſon protecteur, puiſque je ſuis ſon maître ? S'en ira-t'il ſans avoir juſtice ? n'en aurai-je pas du regret ? qui eſt-ce qui fera mon office de Prince, ſi je ne le fais pas ? j'ordonne donc que je lui rendrai Silvia.

LE PRINCE.

Ne changeras-tu jamais de langage ? regarde comme j'en agis avec toi, je pourrois te renvoyer, & garder Silvia ſans t'écouter ; cependant malgré l'inclination que j'ai pour elle, malgré ton obſtination & le peu de reſpect que tu me montres, je m'intereſſe à ta douleur, je cherche à

la calmer par mes faveurs, je descens jusqu'à te prier de me céder Silvia de bonne volonté ; tout le monde t'y exhorte, tout le monde te blâme, & te donne un exemple de l'ardeur qu'on a de me plaire ; tu es le seul qui résiste, tu dis que je suis ton Prince, marque-le moi donc par un peu de docilité.

ARLEQUIN *toujours triste.*

Eh, Monseigneur, ne vous fiez pas à ces gens qui vous disent que vous avez raison avec moi, car ils vous trompent ; vous prenez cela pour argent comptant ; & puis vous avez beau être bon, vous avez beau être brave homme, c'est autant de perdu, cela ne vous fait point de profit ; sans ces gens-là vous ne me chercheriez point chicane, vous ne diriez pas que je vous manque de respect, parce que je représente mon bon droit : allez, vous êtes mon Prince, & je vous aime bien ; mais je suis votre sujet, & cela mérite quelque chose.

LE PRINCE.

Vas, tu me desesperes.

ARLEQUIN.

Que je suis à plaindre !

LE PRINCE.

Faudra-t'il donc que je renonce à Silvia ? le moyen d'en être jamais aimé, si

tu ne veux pas m'aider ? Arlequin, je t'ai causé du chagrin, mais celui que tu me laisses est plus cruel que le tien.

ARLEQUIN.

Prenez quelque consolation, Monseigneur, promenez-vous, voyagez quelque part, votre douleur se passera dans les chemins.

LE PRINCE.

Non, mon enfant, j'esperois quelque chose de ton cœur pour moi, je t'aurois eu plus d'obligation que je n'en aurai jamais à personne : mais tu me fais tout le mal qu'on peut me faire ; va, n'importe, mes bienfaits t'étoient réservés, & ta dureté n'empêche pas que tu n'en jouisses.

ARLEQUIN.

Ahi ! qu'on a du mal dans la vie !

LE PRINCE.

Il est vrai que j'ai tort à ton égard ; j me reproche l'action que j'ai faite, c'est une injustice : mais tu n'en es que trop vangé.

ARLEQUIN.

Il faut que je m'en aille, vous êtes trop fâché d'avoir tort, j'aurois peur de vous donner raison.

LE PRINCE.

Non, il est juste que tu jois content ; tu souhaites que je te rende justice, sois

heureux aux dépens de tout mon repos.

ARLEQUIN.

Vous avez tant de charité pour moi ; n'en aurois-je donc pas pour vous ?

LE PRINCE *trifte*.

Ne t'embarraffe pas de moi.

ARLEQUIN.

Que j'ai de fouci ! le voilà défolé.

LE PRINCE *en careffant Arlequin*.

Je te fçai bon gré de la fenfibilité où je te vois : adieu, Arlequin, je t'éftime malgré tes refus.

ARLEQUIN *laiffe faire un ou deux pas au Prince*.

Monfeigneur.

LE PRINCE.

Que me veux-tu ? me demandes-tu quelque grace ?

ARLEQUIN.

Non, je ne fuis qu'en peine de fçavoir fi je vous accorderai celle que vous voulez.

LE PRINCE.

Il faut avouer que tu as le cœur excellent !

ARLEQUIN.

Et vous auffi, voilà ce qui m'ôte le courage : hélas que les bonnes gens font foibles !

LE PRINCE.

J'admire tes ſentimens.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, je ne vous promets pourtant rien, il y a trop d'embarras dans ma volonté : mais à tout hazard, ſi je vous donnois Silvia, avez vous deſſein que je ſois votre favori ?

LE PRINCE.

Eh qui le ſeroit donc ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'on m'a dit que vous aviez coutume d'être flatté ; moi j'ai coutume de dire vrai, & une bonne coutume comme celle-là ne s'accorde pas avec une mauvaiſe ; jamais votre amitié ne ſera aſſez forte pour endurer la mienne.

LE PRINCE.

Nous nous brouillerons enſemble, ſi tu ne me répons toujours ce que tu penſes ; il ne me reſte qu'une choſe à te dire, Arlequin, ſouviens-toi que je t'aime, c'eſt tout ce que je te recommande.

ARLEQUIN.

Flaminia ſera-t'elle ſa maîtreſſe ?

LE PRINCE.

Ah ne me parle point de Flaminia, tu n'étois pas capable de me donner tant de chagrins ſans elle.

ARLEQUIN *au Prince qui sort.*

Point du tout, c'est la meilleure fille du monde, vous ne devez point lui vouloir du mal.

SCENE VI.

ARLEQUIN.

APparemment que mon coquin de valet aura médit de ma bonne amie ; par la mardi il faut que j'aille voir où elle est. Mais moi, que ferai-je à cette heure ? est-ce que je quitterai Silvia-là ? cela se pourra-t'il ? y aura-t'il moyen ? Ma foi non, non assurément ; j'ai un peu fait le nigaud avec le Prince, parce que je suis tendre à la peine d'autrui ; mais le Prince est tendre aussi, & il ne dira mot.

SCENE VII.

FLAMINIA *d'un air triste,* ARLEQUIN

ARLEQUIN.

BOn jour Flaminia, j'allois vous chercher.

FLAMINIA *en soupirant.*

Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Qu'est ce que cela veut dire, adieu.

FLAMINIA.

Trivelin nous a trahi, le Prince a sçu

l'intelligence qui eſt entre nous, il vient de m'ordonner de ſortir d'ici, & m'a défendu de vous voir jamais; malgré cela je n'ai pû m'empêcher de venir vous parler encore une fois, enſuite j'irai où je pourrai pour éviter ſa colere.

ARLEQUIN *étonné & déconcerté.*

Ah me voilà un joli garçon à préſent!

FLAMINIA.

Je ſuis au déſeſpoir moi! me voir ſéparée pour jamais d'avec vous, de tout ce que j'avois de plus cher au monde; le tems me preſſe, je ſuis forcée de vous quitter: mais avant que de partir, il faut que je vous ouvre mon cœur.

ARLEQUIN *en reprenant ſon haleine.*

Ahi! qu'eſt-ce ma mie, qu'a-t'il ce cher cœur?

FLAMINIA.

Ce n'eſt point de l'amitié que j'avois pour vous, Arlequin, je m'étois trompée.

ARLEQUIN *d'un ton eſſoufflé.*

C'eſt donc de l'amour?

FLAMINIA.

Et du plus tendre. Adieu.

ARLEQUIN *la retenant.*

Attendez.... je me ſuis peut-être trom-

pé moi auſſi ſur mon compte.

FLAMINIA.

Comment vous vous ſeriez mépris ? vous m'aimeriez, & nous ne nous verrons plus ? Arlequin, ne m'en dites pas davantage, je m'enfuis.

Elle fait ou ou deux pas.

ARLEQUIN.

Reſtez.

FLAMINIA.

Laiſſez-moi aller, que ferons-nous ?

ARLEQUIN.

Parlons raiſon.

FLAMINIA.

Que vous dirai-je ?

ARLEQUIN.

C'eſt que mon amitié eſt auſſi loin que la vôtre ; elle eſt partie ; voilà que je vous aime, cela eſt décidé, & je n'y comprens rien. Ouf.

FLAMINIA.

Quelle avanture !

ARLEQUIN.

Je ne ſuis point marié, par bonheur.

FLAMINIA.

Il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Silvia ſe mariera avec le Prince, & il ſera content.

FLAMINIA.

Je n'en doute point.

ARLEQUIN.

Enſuite, puiſque notre cœur s'eſt mécompté & que nous nous aimons par mégarde, nous prendrons patience, & nous nous accommoderons à l'avenant.

FLAMINIA *d'un ton doux.*

J'entens bien, vous voulez dire que nous nous marierons enſemble.

ARLEQUIN.

Vraiment oui ; eſt-ce ma faute à moi? pourquoi ne m'avertiſſez-vous pas que vous m'attraperiez & que vous ſeriez ma maîtreſſe ?

FLAMINIA.

M'avez-vous avertie que vous deviendriez mon amant ?

ARLEQUIN.

Morbleu le devinois-je ?

FLAMINIA.

Vous étiez aſſez aimable pour le déviner.

ARLEQUIN.

Ne nous reprochons rien ; s'il ne tient qu'à être aimable, vous avez plus de tort que moi.

FLAMINIA.

Epouſez-moi, j'y conſens : mais il n'y a point de tems à perdre, & je crains qu'on ne vienne m'ordonner de ſortir.

ARLEQUIN *en soupirant.*

Ah je pars pour parler au Prince, ne dites pas à Silvia que je vous aime, elle croiroit que je suis dans mon tort, & vous sçavez que je suis innocent ; je ne ferai semblant de rien avec elle, je lui dirai que c'est pour sa fortune que je la laisse là.

FLAMINIA.

Fort bien, j'allois vous le conseiller.

ARLEQUIN.

Attendez, & donnez-moi votre main que je la baise... *Après avoir baisé sa main.* Qui est-ce qui auroit cru que j'y prendrois tant de plaisir ? cela me confond.

SCENE VIII.

FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA *à part.*

EN vérité le Prince a raison, ces petites personnes-là font l'amour d'une maniere à ne pouvoir résister. Voici l'autre. *A Silvia qui entre.*

A quoi rêvez-vous, belle Silvia ?

SILVIA.

Je rêve à moi, & je n'y entens rien.

FLAMINIA.

Que trouvez-vous donc en vous de ſi incompréhenſible ?

SILVIA.

Je voulois me vanger de ces femmes ; vous ſçavez bien, cela s'eſt paſſé.

FLAMINIA.

Vous n'êtes guéres vindicative.

SILVIA.

J'aimois Arlequin, n'eſt-ce pas ?

FLAMINIA.

Il me le ſembloit.

SILVIA.

Eh bien, je crois que je ne l'aime plus.

FLAMINIA.

Ce n'eſt pas un ſi grand malheur.

SILVIA.

Quand ce ſeroit un malheur, qu'y ferois-je ? lorſque je l'ai aimé, c'étoit un amour qui m'étoit venu ; à cette heure que je ne l'aime plus, c'eſt un amour qui s'en eſt allé ; il eſt venu ſans mon avis, il s'en retourne de même, je ne crois pas être blâmable.

FLAMINIA *les premiers mots à part.*

Rions un moment, je le penſe à peu près de même.

SILVIA *vivement.*

Qu'appellez-vous à peu près ? il faut le

le penser tout-à-fait comme moi, parce que cela est : voilà de mes gens, qui disent tantôt oui, tantôt non.

FLAMINIA.

Sur quoi vous emportez-vous donc ?

SILVIA.

Je m'emporte à propos ; je vous consulte bonnement, & vous allez me répondre des *à peu-près* qui me chicanent.

FLAMINIA.

Ne voyez-vous pas bien que je badine & que vous n'êtes que louable ; mais n'est-ce pas cet Officier que vous aimez ?

SILVIA.

Eh qui donc ? pourtant je n'y consens pas encore à l'aimer ; mais à la fin il faudra bien y venir ; car dire toujours non à un homme qui demande toujours oui, le voir triste, toujours se lamentant, toujours le consoler de la peine qu'on lui fait, Dame cela lasse, il vaut mieux ne lui en plus faire.

FLAMINIA.

Oh vous allez le charmer, il mourra de joye.

SILVIA.

Il mourroit de tristesse, & c'est encore pis.

FLAMINIA.

Il n'y a pas de comparaison.

SILVIA.

Je l'attens ; nous avons été plus de deux heures ensemble, & il va revenir pour être avec moi quand le Prince me parlera ; cependant quelquefois j'ai peur qu'Arlequin ne s'afflige trop, qu'en dites-vous ? mais ne me rendez pas scrupuleuse.

FLAMINIA.

Ne vous inquiétez pas, on trouvera aisément moyen de l'appaiser.

SILVIA *avec un petit air d'inquiétude.*

De l'appaiser ! diantre il est donc bien facile de m'oublier à ce compte ? est-ce qu'il a fait quelque maîtresse ici ?

FLAMINIA.

Lui, vous oublier ! j'aurois donc perdu l'esprit si je vous le disois ; vous serez trop heureuse s'il ne se desespere pas.

SILVIA.

Vous avez bien affaire de me dire cela, vous êtes cause que je redeviens incertaine avec votre désespoir

FLAMINIA.

Et s'il ne vous aime plus, que diriez-vous ?

SILVIA.

S'il ne m'aime plus . . . vous n'avez qu'à gerder votre nouvelle.

FLAMINIA.

Eh bien il vous aime encore, & vous en êtes fâchée ; que vous faut-il donc ?

SILVIA.

Hom, vous qui riez, je vous voudrois bien voir à ma place.

FLAMINIA.

Votre amant vous cherche ; croyez-moi, finiſſez avec lui, ſans vous inquiéter du reſte.

SCENE IX.

SILVIA, LE PRINCE.

LE PRINCE.

EH quoi, Silvia, vous ne me regardez pas ? vous devenez triſte toutes les fois que je vous aborde, j'ai toujours le chagrin de penſer que je vous ſuis importun.

SILVIA.

Bon, importun ! je parlois de lui tout-à-l'heure.

LE PRINCE.

Vous parliez de moi ? & qu'en diſiez-vous, belle Silvia ?

SILVIA.

Oh je diſois bien des choſes, je diſois

que vous ne ſçaviez pas encore ce que je penſois.

LE PRINCE.

Je ſçai que vous êtes réſolue à me refuſer votre cœur, & c'eſt-là ſçavoir ce que vous penſez.

SILVIA.

Hom, vous n'êtes pas ſi ſçavant que vous le croyez, ne vous vantez pas tant: mais dites-moi, vous êtes un honnête homme, & je ſuis ſûre que vous me direz la vérité, vous ſçavez comme je ſuis avec Arlequin; à préſent prenez que j'aye envie de vous aimer, ſi je contentois mon envie, ferois-je bien, ferois-je mal? là, conſeillez-moi dans la bonne foi.

LE PRINCE.

Comme on n'eſt pas le maître de ſon cœur, ſi vous aviez envie de m'aimer, vous ſeriez en droit de vous ſatisfaire; voilà mon ſentiment.

SILVIA.

Me parlez-vous en ami?

LE PRINCE.

Oui, Sylvia, en homme ſincere.

SILVIA.

C'eſt mon avis auſſi; j'ai décidé de même, & je crois que nous avons raiſon tous deux; ainſi je vous aimerai s'il me plaît ſans qu'il ait le petit mot à dire.

LE PRINCE.

Je n'y gage rien ; car il ne vous plaît point.

SILVIA.

Ne vous mêlez point de deviner, car je n'ai point de foi à vous. Mais enfin ce Prince, puisqu'il faut que je le voye, quand viendra-t-il ? s'il veut je l'en quitte.

LE PRINCE.

Il ne viendra que trop-tôt pour moi ; lorsque vous le connoîtrez, vous ne voudrez peut-être plus de moi.

SILVIA.

Courage, vous voilà dans la crainte à cette heure ; je crois qu'il a juré de n'avoir jamais un moment de bon tems.

LE PRINCE.

Je vous avoue que j'ai peur.

SILVIA.

Quel homme ! il faut bien que je lui remette l'esprit ; ne tremblez plus ; je n'aimerai jamais le Prince, je vous en fais un serment par . . . .

LE PRINCE.

Arrêtez, Silvia, n'achevez pas votre serment, je vous en conjure.

SILVIA.

Vous m'empêcherez de jurer, cela est joli ! j'en suis bien aise.

LE PRINCE.

Voulez-vous que je vous laisse jurer contre moi ?

SILVIA.

Contre vous ! est-ce que vous êtes le Prince ?

LE PRINCE.

Oui, Silvia, je vous ai jusqu'ici caché mon rang, pour essayer de ne devoir votre tendresse qu'à la mienne : je ne voulois rien perdre du plaisir qu'elle pouvoit me faire ; à présent que vous me connoissez, vous êtes libre d'accepter ma main & mon cœur, ou de refuser l'un & l'autre ; parlez Silvia.

SILVIA.

Ah mon cher Prince, j'allois faire un beau serment, si vous avez cherché le plaisir d'être aimé de moi, vous avez bien trouvé ce que vous cherchiez, vous sçavez que je dis la vérité, voilà ce qui m'en plaît

LE PRINCE.

Notre union est donc assurée.



SCENE X. & derniere.

ARLEQUIN, FLAMINIA, SILVIA, LE PRINCE.

ARLEQUIN.

J'Ai tout entendu, Silvia.

SILVIA.

Eh bien, Arlequin, je n'aurai donc pas la peine de vous le dire, consolez-vous comme vous pourrez de vous-même, le Prince vous parlera, j'ai le cœur tout entrepris : voyez, accommodez-vous, il n'y a plus de raison à moi, c'est la vérité. Qu'est-ce que vous me diriez ? que je vous quitte; qu'est-ce que je vous répondrois ? que je le sçai bien : prenez que vous l'avez dit, prenez que j'ai répondu, laissez-moi après, & voilà qui sera fini.

LE PRINCE.

Flaminia, c'est à vous que je remets Arlequin ; je l'estime & je vais le combler de biens : toi, Arlequin, accepte de ma main Flaminia pour épouse, & sois pour jamais assuré de la bienveillance de ton Prince. Belle Silvia, souffrez que des Fêtes, qui vous sont préparées, annon-

LE PRINCE.

Voulez-vous que je vous laiſſe jurer contre moi ?

SILVIA.

Contre vous ! eſt-ce que vous êtes le Prince ?

LE PRINCE.

Oui, Silvia, je vous ai juſqu'ici caché mon rang, pour eſſayer de ne devoir votre tendreſſe qu'à la mienne : je ne voulois rien perdre du plaiſir qu'elle pouvoit me faire ; à préſent que vous me connoiſſez, vous êtes libre d'accepter ma main & mon cœur, ou de refuſer l'un & l'autre ; parlez Silvia.

SILVIA.

Ah mon cher Prince, j'allois faire un beau ſerment, ſi vous avez cherché le plaiſir d'être aimé de moi, vous avez bien trouvé ce que vous cherchiez, vous ſçavez que je dis la vérité, voilà ce qui m'en plaît

LE PRINCE.

Notre union eſt donc aſſurée.



SCENE X. & derniere.

ARLEQUIN, FLAMINIA, SILVIA, LE PRINCE.

ARLEQUIN.

J'Ai tout entendu, Silvia.

SILVIA.

Eh bien, Arlequin, je n'aurai donc pas la peine de vous le dire, consolez-vous comme vous pourrez de vous-même, le Prince vous parlera, j'ai le cœur tout entrepris : voyez, accommodez-vous, il n'y a plus de raison à moi, c'est la vérité. Qu'est-ce que vous me diriez ? que je vous quitte ; qu'est ce que je vous répondrois ? que je le sçai bien : prenez que vous l'avez dit, prenez que j'ai répondu, laissez-moi après, & voilà qui sera fini.

LE PRINCE.

Flaminia, c'est à vous que je remets Arlequin ; je l'estime & je vais le combler de biens : toi, Arlequin, accepte de ma main Flaminia pour épouse, & sois pour jamais assuré de la bienveillance de ton Prince. Belle Silvia, souffrez que des Fêtes, qui vous sont préparées, annon-

cent ma joye à des ſujets dont vous allez être la Souveraine.

ARLEQUIN.

A préſent je me mocque du tour que notre amitié nous a joué; patience, tantôt nous lui en jouerons d'un autre.

FIN.

****

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *la Double Inconſtance, Comédie*, & j'ai cru que le Public en verroit l'impreſſion avec le même plaiſir qu'il en a vû les repréſentations. Fait à Paris ce premier May 1725.

DANCHET.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Théâtre Italien*, j'ai examiné en particulier les différentes Pieces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3. Novembre 1718.

DANCHET.

LE JALOUX,

COMÉDIE

Représentée par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 23. Décembre 1723.



A PARIS;

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

Le même Libraire vend auſſi :

LE Théatre Italien, ou Recueil général de toutes les Comédies & Scénes Françoiſes, repréſentées par les Comédiens Italiens du Roi, avec les airs gravés, & les Figures à chaque Comédie, par Gherardy, *in-12. 6. vol. Figures*, 1741.

Le nouveau Théatre Italien, ou Recueil des Piéces repréſentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, depuis leur établiſſement en 1716. juſqu'à préſent: avec les airs des Vaudevilles gravés à la fin de chaque Volume, 10. *vol. in-12.* 1752.

Les Parodies du Théatre Italien, avec les airs gravés, 4. *vol. in-12.* 1738.

Les Comédies purement Italiennes, repréſentées par les Comédiens Italiens, ſous le titre de Nouveau Théatre Italien de Riccoboni, avec les Traductions Françoiſes, 3. *vol. in-12.* 1733.

Le Théatre de Mademoiſelle Barbier, *in-12.* 1745.

Le Théatre de M. Brueys, *in-12.* 3. *vol.* 1735.

Les Œuvres de M. du Freſny, *in-12.* 4. *vol.*

Le Théatre de M. Palaprat, *in-12.* 1735.

Les Œuvres de M. Autreau, 4. *vol.*





Acteurs du Prologue.

LA MARQUISE.
LE CHEVALIER.
UN BEL ESPRIT.
UN LAQUAIS.

Acteurs de la Comédie.

LÉLIO, Amant de Silvia.
SILVIA, Maîtresse de Lélio.
COLOMBINE, Servante de Silvia.
ARLEQUIN, Valet de Lélio.
DORANTE, Gentilhomme Normand.
JAVOTTE, Sœur de Silvia.
MARIO, ami de Lélio.
UN EGYPTIEN.
UNE EGYPTIENNE.
LE CHANTEUR.
LA CANTATRICE.
DANSEURS & DANSEUSES.

Acteurs du Jaloux puni. Intermede.

LE JALOUX.
LUCILE.
LA CONFIDENTE.
TRIVELIN.
SCARAMOUCHE.

La Scene est dans une Maison de Campagne à une lieue de Paris.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE *prête à ſortir, mettant ſes gants, & regardant à ſa montre.*

LE CHEVALIER *entrant par l'autre côté, un moment après elle.*

LA MARQUISE.



IL eſt près de cinq heures. La Comteſſe ne ſonge pas que nous allons à une Piéce nouvelle, & que nous n'avons point de Loge.

LE CHEVALIER.

Quoi, Madame! allez-vous ſortir?

LA MARQUISE.

Oui. Je vais à la Comédie Italienne; voulez-vous en être?

LE CHEVALIER.

Y a-t-il quelque choſe de nouveau?

LA MARQUISE.

La Comédie qu'on nous a lue il y a quelque tems. *Le Jaloux.*

LE CHEVALIER.

J'avois conseillé à l'Auteur de ne la pas donner : il n'a pas voulu me croire, tant pis pour lui, il s'en repentira. Une Piéce de caractere chez les Italiens ! c'est se moquer. Du sérieux & du raisonnable à l'Hôtel de Bourgogne ! J'en baaille d'avance ; passe encore de l'autre côté de l'eau.

LA MARQUISE.

Mon Dieu, point de comparaisons : chacun a son mérite dans son genre. Il me semble qu'il y a parmi eux de bons Acteurs, & capables d'exécuter ce qu'on leur confie.

LE CHEVALIER.

Je n'en connois qu'un ; c'est Arlequin, ses badineries m'amusent.

LA MARQUISE.

Vous êtes délicat : mais dites-moi, je vous prie, une Piéce, qui ne feroit composée que de jeux d'Arlequin, vous plairoit-elle ?

LE CHEVALIER.

Je n'en sçais rien, mais je sçais que tous les autres m'ennuient : bons Acteurs

tant que vous voudrez, s'ils ne me font pas plaiſir, ils ne tiennent rien avec moi, je veux rire.

LA MARQUISE.

C'eſt fort bien fait à vous, mais qu'eſt-ce qu'une Comédie ?

LE CHEVALIER.

C'eſt, c'eſt, c'eſt tout ce qu'il vous plaira, c'eſt une choſe qui fait rire.

LA MARQUISE.

A merveille. Cependant tout le monde ne va pas à la Comédie uniquement pour rire : je défie le plus déterminé rieur de rire un quart-d'heure de ſuite. Nos paſſions ſe ſuccédent trop rapidement, pour qu'une ſeule nous occupe ſi long-tems : il nous faut de la variété, & c'eſt cette variété bien ménagée, qui fait tout le charme d'une Comédie.

LE CHEVALIER.

J'en reviens toûjours à mon Arlequin: j'aime mieux lui entendre dire des ſottiſes, que de bonnes choſes aux autres. Pourvu qu'il ne me parle ni amour, ni morale; je lui paſſe tout.

LA MARQUISE.

Cependant. . . .

LE CHEVALIER.

Je gage que vous m'allez dire qu'il

faut de l'amour & de la morale dans une Comédie.

LA MARQUISE.

Aſſûrément.

LE CHEVALIER.

L'amour ennuie, la morale affadit : ſi vous me fâchez, j'irai juſqu'à retrancher le ſentiment.

LA MARQUISE.

Monſieur le Chevalier, vous n'y ſongez pas.

LE CHEVALIER.

Parbleu, vous m'abandonnerez du moins la Comédie Italienne, & vous conviendrez avec moi que ce n'eſt qu'un compoſé de jeux & de badineries ſans ſuite & ſans liaiſon : on ne la connoît que ſous cette idée.

LA MARQUISE.

Voilà le préjugé. Une Comédie dans quelque Langue, ſur quelque Théatre qu'on la joue, doit avoir un but ; amuſer l'eſprit, mais l'éclairer ; flatter le cœur, mais le corriger. Si les mœurs, ſi le ſentiment n'y trouvent pas leur compte, ce n'eſt pas une Comédie, mais une miſérable Farce.

LE CHEVALIER.

Cependant, à en juger par le ſuccès,

la Parodie & le Vaudeville. . . .

LA MARQUISE.

Je vous entends : la réussite de ces sortes d'ouvrages est une singularité heureuse, de laquelle on ne peut rien conclure ; on y va par délassement & pour se dépiquer de l'ennui que l'on a essuyé à d'autres Piéces. Je ne les défends pas toutes : mais c'est avoir trop mauvaise opinion du Public, que de s'imaginer qu'on ne puisse l'amuser que par des pointes & des équivoques. Qu'un Auteur le respecte, & se respecte soi-même ; qu'il lui donne des choses sensées, delicates & ingénieuses, & non des idées informes & mal digérées, je lui réponds du succès. S'il n'en est pas capable, pourquoi écrit-il ? Qui l'en prie ?

LE CHEVALIER.

Ma foi, Madame, cela est trop fin pour moi. Je vois paroître un Bel Esprit, je lui céde la place, & cours tenir parole à notre Auteur.

LA MARQUISE.

Voilà de nos Connoisseurs des Coulisses.



SCENE II.

LE BEL ESPRIT, LA MARQUISE.

LE BEL ESPRIT.

ON m'a dit là-bas, Madame, que vous alliez à une Comédie nouvelle Italienne : je n'en ai rien voulu croire.

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il donc-là, Monſieur, de ſi incroyable ?

LE BEL ESPRIT.

Ce ſera quelque miſérable Rapſodie, qui vous ennuyera à la mort.

LA MARQUISE.

Je la connois, ne vous inquiétez point.

LE BEL ESPRIT.

Cela ne vaudra rien, vous dis-je, le nom de l'Auteur n'eſt point ſur ma liſte, il n'eſt point venu me faire hommage de ſa Piéce : il faut que ce ſoit quelque Provincial, je lui apprendrai ſon devoir.

LA MARQUISE.

Quoi, Monſieur, il n'eſt pas permis de faire jouer une Piéce ſans avoir pris votre attache ?

LE BEL ESPRIT.

Non, Madame, ce n'eſt qu'à nous autres Beaux Eſprits qu'il appartient de créer un Auteur, & de faire valoir ſon Ouvrage. Dès qu'on nous voit paroître à la premiere repréſentation d'une Comédie, on nous entoure, on nous en demande notre ſentiment. Si nous l'approuvons, nous diſons qu'elle eſt bonne, & qu'on en peut rire ſur notre parole: on ſe l'apprend l'un à l'autre, l'Acteur paroît, il ouvre la bouche, on éclate, on applaudit.

LA MARQUISE.

Et quand elle n'eſt pas de votre goût ?

LE BEL ESPRIT.

On la ſiffle ſans l'entendre : nous voudrions bien voir, ma foi, que le Public eût ri ſans notre permiſſion.

LA MARQUISE.

Que lui en arriveroit-il donc de ſi fâcheux ?

LE BEL ESPRIT.

Nous le priverions de nos lumieres, & le laiſſerions errer à l'aventure : mais n'ayez pas peur qu'il s'y expoſe, il joueroit trop gros jeu.

LA MARQUISE.

Voyez comme on penſe différem-

ment : j'ai oüi dire, moi, a des gens très-ſenſés, que le moyen de faire un Ouvrage de Théatre qui ne plaiſe à perſonne, c'eſt de le faire du goût de certains Beaux Eſprits.

LE BEL ESPRIT.

Ce ſont des ignorans, qui, incapables d'apprécier les choſes, en jugent par inſtinct.

LA MARQUISE.

Mais ne vaut-il pas encore mieux en juger par inſtinct, que ſur la foi d'autrui? Il me ſemble qu'en fait de plaiſirs, c'eſt le ſentiment qui décide.

LE BEL ESPRIT.

Le ſentiment! c'eſt l'eſprit, c'eſt le ſçavoir.

LA MARQUISE.

A votre compte, il n'eſt permis de rire que dans les régles : ceux qui n'ont point étudié ſont bien à plaindre, les Spectacles ne ſont point faits pour eux.

LE BEL ESPRIT.

Nous y ſuppléons ; car enfin, ne vous y trompez pas, preſque tous les hommes ne jugent, & ne ſentent que par relation. On trouve bonne une choſe, on en trouve une autre mauvaiſe, pourquoi cela? Deux ou trois Connoiſſeurs répan-

dus dans un Spectacle ont dit l'un, ou l'autre : nous ſommes la bouſſole du grand nombre.

LA MARQUISE.

Je n'en crois rien : pour dix ou douze perſonnes prévenues qui vont à une Piéce dans le deſſein de la trouver mauvaiſe, il y en va deux cens pour la trouver bonne. Le ſuccès d'une Comédie dépend de ce qu'elle vaut par elle-même : la brigue ſe diſſipe, l'Ouvrage reſte.

LE BEL ESPRIT.

En avez-vous vû qui nous aient échappé ?

LA MARQUISE.

Oui, beaucoup, & davantage encore ſur leſquels, malgré votre approbation, il n'a pas plû au Public d'être de votre avis : je parle en général.

LE BEL ESPRIT.

C'eſt que le Public. . . . .

LA MARQUISE.

Je ne vous conſeille pas d'achever. Votre ſentiment ne feroit pas fortune.

LE BEL ESPRIT.

Cela peut être, Madame, mais vous me permettrez de n'en être pas moins ennemi des mauvaiſes choſes.

LA MARQUISE.

C'eſt-à-dire, Monſieur, que vous ne trouvez rien de bon.

LE BEL ESPRIT.

Vous l'avez dit, ſur-tout en fait de Spectacles, je n'y vas plus : s'il en étoit comme d'un repas, je pourrois y aller ; quand on n'aime pas d'un mets on mange d'un autre, on en ſert pluſieurs à la fois. Dans une Comédie, il faut aller de Scene en Scene, d'Acte en Acte, on attend toûjours : la Piéce finit, on ſort dégoûté, mais à jeun.

LA MARQUISE.

Vous êtes un grand défenſeur de l'eſprit ! Pour moi, ne vous en déplaiſe, je n'en fais pas tant de cas : c'eſt la choſe la plus arbitraire, tout le monde en a. Je ne me livre à ce qui le flatte, que lorſque les objets qu'on me préſente me laiſſent du vuide dans le cœur ; c'eſt mon cœur que je cherche d'abord.

LE BEL ESPRIT.

Eh ! Madame, l'eſprit eſt la clef du cœur : c'eſt lui qui l'ouvre, & qui le remuë. Sans l'eſprit point de plaiſirs, il faut de l'eſprit par-tout.

LA MARQUISE.

De l'eſprit par-tout ! Cela eſt admira-

ble ; c'eſt-à-dire, de la raiſon nulle part & encore moins de ſentiment. Car enfin, qu'eſt-ce que l'eſprit aujourd'hui, même parmi ſes plus grands Partiſans ? Une débauche d'imagination ; un rafinement outré, pour ne rien dire de plus ; un aſſemblage de mots ſurpris de ſe trouver enſemble ; des riens lumineux, des gentilleſſes éblouïſſantes, des antithèſes cadencées ; une affectation précieuſe de penſer, & de s'exprimer autrement que les autres hommes ; des idées abſtraites & de nul uſage.

LE BEL ESPRIT.

Oh ! Madame, vous chargez à cartouche.

LA MARQUISE.

Je vous bats de vos propres armes : mais comme la Comteſſe ne vient point, j'aurai le tems de vous dire une Fable qui vous expliquera encore mieux ma penſée : les Fables ſont à la mode, & quoiqu'écouter ſoit un ſupplice pour un Bel Eſprit, j'eſpere que vous aurez la complaiſance de m'entendre.



LE CŒUR ET L'ESPRIT,

FABLE.

SOumis aux loix d'un Dieu, ce Dieu c'étoit le Cœur,
Aux pieds de ſes Autels, nous trouvions le bonheur.
Bientòt de ſon tranquille Empire,
Le charme s'affoiblit. Toûjours ingénuement
S'exprimer ; aimer ſimplement,
Et comme on le penſoit, ſimplement ſe le dire,
C'étoit vivre trop uniment.
De cette heureuſe intelligence,
L'Ennui vint troubler les accords,
Et ſa léthargique influence,
Nous fit connoître l'indolence
Au milieu des plus doux tranſports.
Trop foible ſeul contre cet adverſaire,
Le Cœur va de ſon frere
Implorer le ſecours,
L'eſprit paroît ; l'Ennui ſe trouve ſans défenſe;
Crédule Cœur ! dans peu de jours,
Tu payeras cher cette aſſiſtance.
Déja l'Eſprit commence à dédaigner
Une autorité qu'il partage ;
Un premier ſuccès encourage,
Que ne fait-on pas pour régner,
Quand on en connoît l'avantage ?

Il

Il s'insinue, il caresse, il sourit;
Une feinte douceur brille sur son visage,
La flatteuse éloquence anime ce qu'il dit,
Sa vûe est d'un heureux présage,
Chacun l'admire & le chérit.
De plaisirs variés une troupe galante,
Escorte sur ses pas les jeux, & la gaieté,
L'homme avide de nouveauté
Court à l'objet qui se présente;
L'esprit devient son Dieu, le Cœur est rejetté.
Sous sa loi tout change de face,
Nouveau culte, nouvelles mœurs;
De la simplicité, la ruse prend la place,
Le sentiment s'enfuit, l'art préside aux faveurs;
La feinte, les détours, l'orgueil & l'imposture,
Défigurerent la nature;
Enfin l'Esprit gâta le goût,
Falsifia, corrompit tout.
Le Cœur croyoit qu'au moins à la Campagne,
On lui laisseroit des sujets,
Qu'avec la candeur sa compagne,
Il pourroit gouverner en paix.
Il se trompe, on l'en chasse: il lui reste un asyle,
C'étoit parmi les animaux,
L'Esprit ne viendra point y troubler son repos,
Il vivra sans éclat, mais il vivra tranquille;
D'un air de Conquérant son frere se flatta,
Qu'ils seroient bientôt ses conquêtes;
Il eut beau dire, aucun ne l'écouta.

Pour leur bonheur, les animaux ſont bêtes;
Ils garderent le Cœur, & l'Eſprit nous reſta.

SCENE III.

UN LAQUAIS, LA MARQUISE, LE BEL ESPRIT.

LE LAQUAIS.

MAdame la Comteſſe vous attend.

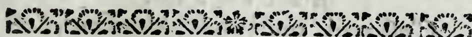
LA MARQUISE.

Je m'en vais. Monſieur, je ſuis votre ſervante.

Fin du Prologue.



LE JALOUX.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉLIO, ARLEQUIN.

Lélio entre ſur le Théatre d'un air rêveur, il eſt ſuivi d'Arlequin ; ils font deux ou trois tours ſans parler : Lélio s'arrête d'un côté, Arlequin de l'autre. Après quelques lazzi , Arlequin rompt le ſilence.

ARLEQUIN.



Ourroit-on ſçavoir, Monſieur, ſi vous êtes devenu diſciple de Mandragore ? Il y a huit jours que vous n'avez dit un mot.

LÉLIO.

Tu veux dire Pythagore.

ARLEQUIN.

Mandragore, ou Pythagore, c'eſt tout un, puiſque vous m'entendez.

LÉLIO.

Mon cher Arlequin, je ſuis le plus malheureux de tous les hommes.

ARLEQUIN.

C'eſt moi, qui le ſuis, Monſieur, c'eſt moi; je veux être pendu, ſi j'ai un ſol; quand je vous en demande, *motus*, vous rêvez à autre choſe. Or point d'argent, point de vin; point de vin, point de plaiſirs. Le meilleur de mes amis, l'homme du monde le plus officieux, & le plus ſecourable, Crédit eſt mort: c'eſt une choſe criante, il y a deux jours que je ne me ſuis enyvré.

LÉLIO.

Laiſſe-là tes diſcours d'yvrogne, & m'écoute: tu ſçais quelle eſt ma paſſion pour Silvia, je croyois connoître ſon caractere, je me ſuis trompé: je me flattois qu'elle m'aimoit, qu'elle n'aimoit que moi; l'ingrate m'a ouvert les yeux ſur mon malheur, elle me trahit, je n'en puis douter.

ARLEQUIN.

J'ai découvert un vin de Tonnerre à vingt ſols la bouteille; je n'ai fait qu'en goûter, ô quel vin! ô quel vin!

LÉLIO.

Je veux rompre avec elle, & ne la voir de ma vie : non, cruelle, vous ne jouirez plus de mon trouble ; non contente de ne me plus aimer, on diroit que la perfide affecte de me donner de la jalousie.

ARLEQUIN.

Mais si elle vous donne de la Malvoisie, je ne vois pas que vous ayez lieu de vous plaindre : on dit que c'est une si bonne chose.

LÉLIO.

Je suis jaloux, & j'ai sujet de l'être ; ce n'est point un caprice, ou une vapeur d'un moment qui me passe par la tête, c'est un sentiment réel & trop bien fondé ; c'est un poison répandu dans toutes mes veines, qui me déchire, qui me dévore. Etoit-ce là ce que je devois attendre d'un amour sur lequel j'avois fondé tout le bonheur de ma vie ?

ARLEQUIN.

Il y a un quart-d'heure que je vous entens marmoter, que vous êtes jaloux ; je voudrois bien sçavoir ce que c'est qu'être jaloux.

LÉLIO.

C'est l'état le plus affreux où l'on puisse se trouver.

ARLEQUIN.

Eh bien, Monſieur, défaites-vous-en.

LÉLIO.

Tu ne m'entens pas : la jalouſie eſt un trouble que l'amour excite dans une ame tendre & délicate ; c'eſt une crainte de n'être point aimé par l'objet que l'on aime, ou que cet objet ne nous préfere un rival. N'as-tu jamais aimé ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, j'ai toûjours aimé le vin.

LÉLIO.

Je te demande ſi tu n'as jamais aimé quelque fille.

ARLEQUIN.

Non, mais j'ai eu dix ou douze fois envie d'aimer Colombine ?

LÉLIO.

Qui eſt cette Colombine ?

ARLEQUIN.

C'eſt la nouvelle Femme de Chambre de Mademoiſelle Silvia ; je l'ai vûe, elle me paroît aſſez drole, & je ſuis fort trompé ſi ce n'eſt une fine mouche.

LÉLIO.

Si elle reſſemble à ſa Maîtreſſe, aime-la ; tu ſçauras ce que c'eſt qu'être jaloux.

ARLEQUIN.

Comment ? ſi j'aime Colombine, j'aurai du trouble, de l'inquiétude, & de la crainte ; je jurerai, je peſterai, & je ne dormirai ni jour ni nuit ? Cela eſt pis que la fiévre, je n'en veux point.

LÉLIO.

Tous ces maux-là ſont inſéparables de l'amour.

ARLEQUIN.

Il n'y a qu'à ne point aimer.

LÉLIO.

Cela n'eſt pas poſſible, Arlequin ; on ne peut vivre ſans aimer, & l'on ne peut aimer ſans être jaloux, par conſéquent malheureux.

ARLEQUIN.

Ma foi, Monſieur, l'amour aura beau faire & beau dire, tant qu'il y aura du vin au monde, je ne crains rien.

LÉLIO.

Ne t'apperçois-tu pas combien il y a de changement depuis quelques jours dans la conduite de Silvia ?

ARLEQUIN.

Il me ſemble à moi qu'elle ſe conduit fort bien : elle rit, elle chante, elle a bonne compagnie chez elle ; le Jeu, les Spectacles, le Bal ; elle ne ſe fait faute

de rien : si je la voyois boire du vin de Champagne, je la tiendrois pour une Héroïne.

LÉLIO.

Ce sont ces compagnies, & ces plaisirs qui me désesperent.

ARLEQUIN.

Quoi, Monsieur, les plaisirs des autres vous font de la peine ? Cela n'est pas bien à vous. Il y en a pour tout le monde : chacun sa part, une fois, ce n'est pas trop. Que ne faites-vous comme elle ?

LÉLIO.

Quand on aime véritablement, on n'est occupé que de l'objet aimé : on lui rapporte toutes ses pensées, toutes ses actions : on ne vit, on ne respire que pour lui, qu'en lui. Ah ! Silvia, vous m'avez accoûtumé à être heureux, pourquoi avez vous changé ? Pourquoi ne m'aimez-vous plus ?

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur, n'y auroit-il pas à tout cela un peu de votre faute ? J'ai entendu murmurer que vous n'êtes pas trop aisé à vivre, & que vous la lutinez par fois. Dame, voyez-vous, on s'ennuie d'être contrarié : on gâte un ragoût, quand

quand on y met trop d'épices ; & à force de battre les buiſſons, on fait envoler les oiſeaux ; & comme dit fort bien. . . . .

LÉLIO.

Et tais-toi avec tes ſots raiſonnemens.

ARLEQUIN.

Monſieur, j'apperçois Mademoiſelle Javotte qui vient à nous.

LÉLIO.

Que me veut-elle ?

SCENE II.

JAVOTTE, LÉLIO, ARLEQUIN.

JAVOTTE.

MOnſieur, je ſuis votre ſervante.

LÉLIO.

Bon-jour Javotte, que fait votre ſœur Silvia ?

JAVOTTE.

Elle eſt à ſa toilette avec trois ou quatre beaux Meſſieurs.

ARLEQUIN.

Ouf, gare la jalouſie.

JAVOTTE.

Ils rient de tout leur cœur, n'allez-vous pas rire avec eux ?

LÉLIO.

Arlequin, retournons à Paris.

JAVOTTE.

Ils ont fait une partie de Bal, & j'en ſuis fâchée ; car on ne m'y mene jamais. Monſieur Lélio, on a bien du plaiſir au Bal, n'eſt-ce pas ?

LÉLIO *rêve.*

ARLEQUIN *le tirant par ſa manche*,

Mais, Monſieur, répondez donc à cet enfant.

LÉLIO.

Non, Javotte.

JAVOTTE.

Oh, vous me pardonnerez ; ma grande ſœur qui ſe connoît en plaiſirs, dit qu'on y en a beaucoup.

LÉLIO.

Dites-moi, Javotte, ne parle-t'elle point de moi avec ces Meſſieurs ?

JAVOTTE.

Non pas pour le préſent : mais j'entendis hier qu'elle diſoit à ſa nouvelle Femme de chambre, qui n'eſt gueres plus dans vos intérêts que celle que vous avez fait mettre dehors, que vous deveniez inſupportable, qu'il n'y avoit plus moyen de durer avec vous ; qu'enfin, vous la forceriez à ne vous plus aimer.

ARLEQUIN.

Voilà de beaux vers à votre louange.

LÉLIO.

Je crois que le coup a précédé la menace.

JAVOTTE.

J'en ſerois bien aiſe.

ARLEQUIN.

Et pourquoi cela, Mademoiſelle ?

JAVOTTE.

C'eſt que j'imagine que ſi ma ſœur n'aimoit plus Monſieur Lélio, il ceſſeroit de l'aimer, & qu'en ceſſant de l'aimer, il m'aimeroit peut-être moi, & je ſerois bien aiſe d'être aimée.

ARLEQUIN.

Tuchoux, la mignone, comme elle jaſe !

JAVOTTE.

Ma ſœur diſoit encore que ce qui l'engageroit à ne vous plus voir, c'eſt que vous êtes jaloux.

LÉLIO.

L'ingrate !

JAVOTTE.

Je trouve qu'elle a tort. J'ai lu dans un Livre que la jalouſie eſt une marque d'amour, & l'on ne peut être trop aimée.

LÉLIO.

Dites-moi, Javotte, votre sœur n'a-t'elle point quelque nouvelle passion ? Ne vous êtes-vous point apperçuë qu'elle écoute quelqu'un avec plus de plaisir qu'un autre ?

ARLEQUIN.

Aye! aye!

JAVOTTE.

Si elle ne vous aime plus, que vous importe qu'elle en aime un autre? Quand je vais à l'Opera, & que je vois une Dame qui a de beaux diamans, d'abord je voudrois qu'ils fussent à moi plutôt qu'à elle : mais quand je songe que cela ne se peut pas, j'aime autant qu'elle les ait qu'une autre.

LÉLIO.

Les raisonnemens de cette petite fille font diversion à mes chagrins, il faut que je la questionne. Quoi, Javotte, vous ne seriez pas fâchée d'avoir un Amant jaloux ?

JAVOTTE.

Non, point du tout : je le guérirois de sa jalousie, en ne lui donnant jamais sujet d'en avoir.

ARLEQUIN.

Vous auriez bien de la peine.

LÉLIO.

Pourquoi ſa ſœur ne penſe-t'elle pas comme elle ?

JAVOTTE.

Je ne ſongerois qu'à lui plaire, & qu'à m'en faire aimer ; je ne verrois que lui, je ne parlerois qu'à lui, & je n'aimerois que lui.

ARLEQUIN.

Mais il trouveroit peut-être que vous ne l'aimez pas aſſez.

JAVOTTE.

Je l'aimerois de tout mon cœur, & j'ai lû dans le même Livre, que le cœur d'une fille eſt plus tendre que celui de dix hommes. Si Monſieur Lélio vouloit. . . .

ARLEQUIN.

Eh bien ! quoi, ſi Monſieur Lélio vouloit ?

JAVOTTE.

Si Monſieur Lélio vouloit m'aimer & m'épouſer, il verroit qu'il ſeroit content de moi.

ARLEQUIN.

Comment donc, vous épouſer ! vous n'êtes qu'un enfant.

JAVOTTE.

Ce ne ſont pas là vos affaires, j'ai dix ans : ſi Monſieur m'aime, il attendra bien

deux ans : j'ai oüi dire à mon bon papa qu'il en avoit attendu quatre, que ma bonne maman fût en état d'être mariée : mais j'apperçois ma sœur, au moins ne lui dites pas que je vous ai parlé, elle gronderoit ; adieu je me ſauve.

ARLEQUIN.

Quel petit caquet !

LÉLIO.

Arlequin, laiſſe-nous, je veux faire une derniere tentative ſur le cœur de Silvia.

SCENE III.

SILVIA, LÉLIO.

Silvia entre en ſe regardant dans un miroir de poche, & ſe mettant une mouche, elle apperçoit Lélio qui la regarde.

SILVIA.

AH Lélio, c'eſt vous ? ſoyez le bien arrivé. Comment me trouvez-vous aujourd'hui ?

LÉLIO.

Plus brillante que je ne vous ai jamais vûe, & trop belle pour mon repos.

SILVIA.

Sérieuſement, vous me trouvez bien ?

LÉLIO.

Je me connois mieux en ſentimens qu'en parures, & je ſuis un mauvais Juge en fait d'ajuſtemens : mais contre qui deſtinez-vous cet amas de charmes ?

SILVIA.

Je ſçavois que vous deviez venir me voir, j'étois bien aiſe de vous plaire.

LÉLIO.

Silvia, on ne ſe pare point ainſi pour un Amant qu'on ne regarde plus comme tel, que par bienſéance : vous avez des deſſeins plus flatteurs ; mais qu'avez-vous fait de la moitié de votre ſuite ? Je vois les Graces, que ſont devenus les Amours qui rioient à votre toilette ?

SILVIA.

Ils ſe ſont envolés pour faire place à celui qui vous amene auprès de moi.

LÉLIO.

Vos yeux en feront bien-tôt renaître d'autres, qui ne chaſſeront pas le mien ; mais qui le mettront au déſeſpoir.

SILVIA.

Vous ne parlez plus que par énigmes ; je ne vous entens, ni ne vous devine, voyez ſi vous voulez vous expliquer ?

LÉLIO.

Il y avoit des Cavaliers avec vous?

SILVIA.

Cela eſt vrai : vous êtes bien inſtruit.

LÉLIO.

Qui ſont-ils ?

SILVIA.

Vous ne méritez pas que j'aie la complaiſance de vous apprendre leurs noms, vous en ſeriez peut-être jaloux ?

LÉLIO.

Moi jaloux ! ne ceſſerez-vous jamais de me faire ce cruel reproche ? Non, Madame, je ne le ſuis point, un ſimple mouvement de curioſité. . . .

SILVIA.

Vous me faites pitié, Lélio ; loin d'entretenir votre égarement, je veux le guérir, s'il eſt poſſible; car je vois malgré vous le trouble qui vous agite. Ces hommes qui vous tiennent ſi fort au cœur, ce ſont mon oncle, votre ami Mario & un Gentilhomme Normand qui vient me demander une recommandation pour ſes Juges dans un procès qu'il dit avoir à Paris.

LÉLIO.

Il n'y avoit qu'eux ?

SILVIA.

Non.

LÉLIO.

Vous me rendez la vie.

SILVIA.

Je vous ai pardonné tant de traits semblables à celui-ci, qu'enfin je me fâcherai tout de bon ; prenez-y garde, si ma bonté s'épuise, il n'y aura plus de retour.

LÉLIO.

Non, Madame, vous n'aurez plus à vous plaindre de moi, je reprens toute ma confiance, & je vous jure que....

SILVIA.

J'oublie tout le passé, & je veux bien vous en croire.

SCENE IV.

COLOMBINE, SILVIA, LÉLIO.

COLOMBINE.

MAdame, voilà une lettre qu'on vient de me donner, pour vous la rendre en main propre.

SILVIA *lit la Lettre, & la met dans sa poche.*

LÉLIO.

Une Lettre ! ô Dieu ! n'est-elle point d'un rival ?

SILVIA.

Colombine, va dire que je ferai réponſe, & reviens, je veux te parler. (*a Lélio qui rêve.*) Qu'avez-vous, Lélio, vous me paroiſſez tout changé ?

LÉLIO.

Il eſt vrai qu'il vient de me prendre un mal de tête horrible; mais c'eſt un effet du grand air, & ce ne ſera rien.

SILVIA

Vous êtes en effet plus malade que vous ne croyez ; je gage que je devine la cauſe de votre maladie : avouez que la Lettre que je viens de recevoir y a bonne part.

LÉLIO.

Quoi ! Madame vous me ſoupçonneriez encore d'être jaloux ? Aurois-je déja oublié le ſerment que je viens de vous faire, de ne l'être de ma vie ? Rendez-moi plus de juſtice.

SILVIA.

Je ſuis bien aiſe de m'être trompée, n'en parlons plus.

LÉLIO.

Non, Silvia, non ; cette Lettre ne me fait point de peine ; je la crois indifférente, je ne me plains pas même du myſtere que vous m'en faites.

SILVIA.

J'aime à vous voir raiſonnable. Que de chagrins vous vous ſeriez épargnés, ſi vous aviez toûjours été de même !

LÉLIO *à part.*

La cruelle ne pénétre que trop le trouble qui me déchire, elle en triomphe. (*haut.*) Silvia, accordez une grace à mon amour, montrez-moi cette Lettre : n'empoiſonnez point le motif de ma curioſité, elle n'a rien qui vous bleſſe : je ne demande à la voir que comme une marque de confiance, que comme une faveur.

SILVIA.

Vous voilà retombé dans votre vrai naturel.

LÉLIO.

Ah ! Silvia, puiſque vous liſez ſi bien au fond de mon cœur, avouez que je ſuis plus à plaindre, que je ne ſuis coupable.

SILVIA.

J'allois vous montrer cette Lettre, elle vous regarde, je me ſuis apperçuë de votre foibleſſe, j'ai voulu vous en punir; cependant comme votre imagination bleſſée s'abandonne aux chimeres les plus biſarres, je veux vous mettre totalement dans votre tort : tenez, voila cette Lettre, liſez.

LÉLIO.

C'eſt de l'écriture de mon Pere ! Madame, c'eſt aſſez.

SILVIA.

Non, non, liſez haut ; je veux que votre confuſion me venge de vos caprices.

LÉLIO *lit.*

Si les extravagances de mon fils . . . .

SILVIA.

Vous voyez que votre Pere vous connoît.

LÉLIO *continuë.*

vous laiſſent encore, Madame, quelque bonté pour lui, le retour d'un vaiſſeau, où j'avois intérêt, me met en état d'ajoûter cent mille écus à ſon mariage : je donnerois tout ce que j'ai au monde, pour le rendre un peu plus digne de vous, ce ſont les véritables ſentimens de CLÉANTE, *Pere de Lélio.*

SILVIA.

Eh bien ! qu'avez-vous à dire ?

LÉLIO.

Que je ſuis un miſérable, indigne de tout pardon ; cependant mon repentir égale mon offenſe, ſoyez-en touchée, ſi vous êtes capable de cet effort, il n'y en a point qu'il ne me faſſe faire.

SILVIA.

Je ſuis auſſi foible que vous, je m'en repentirai peut-être, n'importe, je vous pardonne encore.

LÉLIO.

Que ne vous dois-je point?

SILVIA.

On m'a dit qu'il y a ici des Comédiens de campagne qui veulent nous donner un Impromptu de leur façon : vous vous connoiſſez en Spectacles, je vous prie d'y donner un coup d'œil, & de ſçavoir s'ils feront bientôt prêts; j'ai quelques ordres à donner à Colombine.

LÉLIO.

Je vous obéis.

SCENE V.

COLOMBINE, SILVIA.

SILVIA.

CE Cavalier qui vient de ſortir eſt Lélio, dont je t'ai parlé tant de fois depuis quelques jours.

COLOMBINE.

C'eſt donc-là ce Jaloux qui vous perſécute? il en a bien la mine. Mais dites-moi, je vous prie, comment avez-vous

pû être amenée à aimer un homme de ce caractere-là ?

SILVIA.

Il n'étoit point tel que tu le vois, lorsqu'il cherchoit à me plaire. Nous avons vécu d'abord dans une union charmante, tout flattoit mon choix alors : il a de l'esprit, de la naissance, de l'honneur, tout le monde l'estime ; hors en ce qui me regarde, il est accompli : je suis l'écueil de sa raison.

COLOMBINE.

C'est-à-dire, que quand il a été sûr de votre cœur, il a cessé de se contraindre : Portrait naturel de tous les hommes !

SILVIA.

Je le trouvai plus rêveur qu'à l'ordinaire, je crus qu'il m'aimoit moins ; je lui en parlai, ce fut lui qui se plaignit de mon refroidissement, tout blessoit sa délicatesse, tout le troubloit : ses injustices m'affligeoient, elles ne prenoient rien sur mon amour, je ne leur opposois que de la douceur. Le reméde étoit trop foible, je m'en apperçus avec douleur ; je me fâchois, je lui faisois honte de sa foiblesse, je le menaçois de ne le plus revoir ; il me demandoit pardon, il soupiroit, il versoit des larmes ; je m'appaisois. L'amour re-

prenoit alors tous ſes droits dans ſon cœur, le calme en étoit la ſuite : il s'y élevoit quelques nuages, je l'en puniſſois par une abſence de quelques jours : je me laiſſois revoir, il me promettoit de n'être plus déraiſonnable : je l'aimois, je le croyois, je lui pardonnois. Tous les jours, il me le promet, je l'aime : tous les jours je lui pardonne, voilà où nous en ſommes.

COLOMBINE.

Et vous eſpérez ?

SILVIA.

Qu'il me tiendra parole ; il me ſemble même que depuis quelque tems il eſt un peu plus tranquille.

COLOMBINE.

N'en croyez rien : la jalouſie eſt un mal incurable ; elle entre par les yeux dans la tête, elle paſſe au cœur, elle ſe répand ſur l'eſprit, un rien la fait naître, & rien ne la peut détruire : les autres paſſions trouvent dans elles-mêmes leur propre défaite ; elle ſeule ſe fortifie, & s'augmente tous les jours : c'eſt un Hydre qui renaît de la ſienne.

SILVIA.

Mais, Colombine, y a-t'il quelqu'un aſſez ennemi de lui-même pour vouloir

être malheureux de gaieté de cœur ?

COLOMBINE.

Oui, quand ce quelqu'un-là eſt jaloux: les autres paſſions ont le plaiſir pour leur objet, la jalouſie n'a pour le ſien que ſon ſupplice & celui des autres : il faut qu'un jaloux ſoit perſécuteur ; de qui ? il ne lui importe.

SILVIA.

Que puis-je donc faire pour m'empêcher d'être malheureuſe? Car enfin j'aime Lélio, & je ſçais que je l'aimerai toute ma vie.

COLOMBINE.

N'irez-vous point auſſi juſqu'à me dire que vous voulez l'épouſer ?

SILVIA.

Pourquoi non ?

COLOMBINE.

Beau projet ! ce n'eſt pas que l'amour & l'hymen ſont antipatiques : ſi vous épouſez Lélio, il viendra à vous moins aimer, par conſéquent à être moins jaloux. Oui, l'expédient eſt merveilleux, épouſez-le.

SILVIA.

Tu plaiſantes ; mais ſi je croyois qu'en m'aimant moins, il fût plus tranquille, j'y conſentirois de tout mon cœur.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Attendez, vous ne tiendriez rien. Il y a des jalousies qui survivent à l'amour; je suis fort trompée si celle de Lélio n'est de ce caractere : il ne vous aimera plus, mais il vous persécutera comme s'il vous aimoit encore.

SILVIA.

Mais que veux-tu donc que je fasse?

COLOMBINE.

A une autre ; je lui dirois, rompez : & quand ? tout-à-l'heure. Mais à vous, qui vous piquez de belle passion, le conseil ne seroit pas de mise. Voulez-vous me laisser faire ? Je vous promets de deux choses l'une, ou de réduire Lélio à être si sûr de vous, que sa jalousie n'aura pas le petit mot à dire, ou de vous faire connoître si bien son caractere, que vous sçaurez une bonne fois à quoi vous en tenir. Dans le premier cas, vous vous aimez en paix, & vous êtes contens tous les deux. Dans le second, vous le congédiez, & vous n'êtes point malheureuse.

SILVIA.

C'est-à-dire, que tu prétens.....

COLOMBINE.

Je prétens attaquer son mal par son mal même; lui donner des sujets de ja-

loufie apparens, dont vous le détromperez auffi-tôt. A force de voir fon erreur, il en reviendra peut-être : je dis peut-être ; mais, ma foi, je n'y fache que ce reméde.

SILVIA.

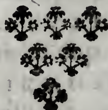
Ce feroit plutôt aigrir fon mal, que de le foulager.

COLOMBINE.

Vous êtes cruelle ! Quel intérêt ai-je dans ceci, que de vous rendre heureux l'un & l'autre ? Je fuis de fang-froid, vous ne l'êtes pas ; je vous aime, je ne fuis point fotte, mes raifons font fortes, vos objéctions font foibles : vous ne dites mot ? Vous vous rendez, vous faites fort bien.

SILVIA.

Je ne te donne point mon confentement, tu l'arraches : j'entens quelqu'un, c'eft Mario, je ne veux point qu'il me parle. *Elle fort.*



SCENE VI.

MARIO, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AUroit-elle deviné que Mario l'aime ? (*a Mario.*) Je viens de travailler indirectement pour vous, il faut que vous me ſecondiez dans quelque piéce que je veux jouer à notre Jaloux.

MARIO.

Lélio eſt mon ami, je ne veux pas qu'il ait lieu de ſe plaindre de moi.

COLOMBINE.

Belle délicateſſe ! Eh, laiſſez-moi là votre amitié, & ſongez à votre amour. J'ai déterminé ma Maîtreſſe à conſentir que je le mette à certaines épreuves ; elle croit que je n'agis que pour ſon intérêt, je n'agis que pour le vôtre. Je connois Lélio ; il ſe cabrera, il fera le petit Roland, il dira quelque choſe de travers : Silvia eſt vive, elle ſe fâchera, ils ſe broüilleront, vous en profiterez. Je ne crains que pour une choſe, c'eſt que ma Maîtreſſe ne paſſe par-deſſus tout ; ſi Lélio tient bon, je ne vous répons de rien,

mais nous ſerons peut-être aſſez habiles pour le faire déguerpir.

MARIO.

Mais quand Lélio quitteroit la partie, de quoi cela m'avanceroit-il ?

COLOMBINE.

Eh, mon Dieu ! de ce que cela pourra : ce ſera toûjours un obſtacle de moins ; le tems, l'occaſion, l'inconſtance du cœur humain, mes conſeils, mon ſçavoir-faire. Repoſez-vous ſur moi, vous dis-je, j'apperçois le Valet de Lélio, je ne veux pas qu'il nous trouve enſemble ; allez, adieu.

SCENE VII.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE.

BOn-jour, Monſieur Arlequin, comment trouvez-vous la campagne ?

ARLEQUIN.

Je la trouve très-verte.

COLOMBINE.

N'y êtes-vous venu que pour les feuilles ?

ARLEQUIN.

J'y ſuis venu auſſi pour boire, mais le vin n'y vaut rien.

COLOMBINE.

Et peut-être auſſi pour rêver à vos amours.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, rêver à ſes amours ?

COLOMBINE.

Cela veut dire s'occuper d'une perſonne que l'on aime.

ARLEQUIN.

Je n'en aime point encore, mais j'ai envie d'en aimer une.

COLOMBINE.

Pourroit-on ſçavoir qui eſt cette charmante perſonne ?

ARLEQUIN.

Très-volontiers, je ne ſuis point caché, c'eſt Mademoiſelle Colombine.

COLOMBINE.

Tout de bon !

ARLEQUIN.

Comment, tout de bon ? Eſt-ce que vous ne voulez pas que je vous aime ?

COLOMBINE.

Au contraire, j'en ſuis charmée.

ARLEQUIN.

Vous m'aimerez donc auſſi ?

COLOMBINE.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Sans tricherie au moins ; car on dit que vous autres filles êtes toutes des trigaudes.

COLOMBINE.

Je parie que vous tenez ce diſcours-là de votre Maître.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai, votre Maîtreſſe le fait bien enrager.

COLOMBINE.

S'il avoit affaire à moi, il en verroit bien d'autres.

ARLEQUIN.

Vous n'aimez donc pas les jaloux ?

COLOMBINE.

Je le crois, ma foi : tenez, nous allons nous aimer ; ſi jamais il vous échappe un trait de jalouſie, je vous arrache les deux yeux.

ARLEQUIN.

Cela eſt trop fort : mais faiſons un marché ; le premier de nous deux qui ſurprendra l'autre en jalouſie, lui donnera deux ſoufflets.

COLOMBINE.

Soit, touchez-là.

ARLEQUIN.

Si nous faiſions un petit traité.

COLOMBINE.

Je le veux bien.

ARLEQUIN.

Vous ne ſerez ni coquette, ni de mauvaiſe humeur.

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Vous me laiſſerez boire par fois un petit coup.

COLOMBINE.

Tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Vous ne trouverez pas mauvais que je batifolle avec quelqu'autre fille.

COLOMBINE.

Point du tout, mais à charge de revanche.

ARLEQUIN.

Comment à charge de revanche ; qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

COLOMBINE.

Que je pourrai à mon tour cauſer avec quelque garçon.

ARLEQUIN.

Ne vous en aviſez pas; car voyez-vous il n'y a amour qui tienne, je . . . . .

COLOMBINE.

Vous êtes donc jaloux ?

ARLEQUIN.

Je ſuis ce que je ſuis ; tant y a que je n'entendrois pas raillerie.

COLOMBINE.

Ah ! vous avez de la jalouſie.

ARLEQUIN.

Eh bien, oui.

COLOMBINE *en le ſoufflettant.*

Ne venons-nous pas de faire un marché ? Tenez le voilà exécuté.

ARLEQUIN.

La pendarde, comme elle a la main légere.

SCENE VIII.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

NE t'ai-je point vû là avec cette nouvelle Femme de chambre de Silvia ?

ARLEQUIN.

Oui, de par tous les diables, j'y étois, & mon viſage auſſi. Dites-moi, Monſieur, n'avez-vous jamais cherché de remède contre la jalouſie ? Colombine

en

en a un ſouverain ; elle coupe le mal à la racine : vous devriez aller à ſon école.

LÉLIO.

Que veut dire tout ce verbiage-là?

ARLEQUIN.

Que ſi Mademoiſelle Silvia vous avoit donné, la premiere fois que vous vous êtes aviſé d'être jaloux, deux ſoufflets tels que Colombine vient de me les donner, vous ne l'auriez pas été une ſeconde.

LÉLIO.

Tai-toi : mais que me veux cet homme-là ? J'avois à te parler, vas m'attendre dans ma chambre.

SCENE IX.

DORANTE, LÉLIO.

DORANTE.

MAdemoiſelle Silvia qui ſçait que vous avez beaucoup d'amis, m'a fait eſpérer votre ſecours dans un procès injuſte que j'ai à ſoûtenir : je viens vous en prier moi-même.

LÉLIO *à part*.

Quel intérêt Silvia prend-elle à cet homme-là ? *(haut.)* Monſienr, j'ai peu

d'habitude avec les gens de Justice.

DORANTE.

Je m'appelle Dorante, son pere & le mien étoient grands amis : j'ai passé mes premieres années avec elle dans une fort grande familiarité : la guerre nous avoit séparés depuis sept ou huit ans, nous nous sommes revus avec plaisir, notre amitié s'est renouvellée. Comme je sçais, Monsieur, que vous allez épouser cette aimable personne, trouvez bon que je demande un peu de part dans votre estime, & que je la cultive le plus souvent qu'il me sera possible.

LÉLIO.

Vous me faites beaucoup d'honneur. (*à part.*) C'est Silvia, sans doute, qui est le motif de ses avances : j'enrage.

DORANTE.

Pour vous donner une idée en deux mots de mon procès, voici ce que c'est.

LÉLIO *à part.*

Silvia ne m'a point dit qu'elle connoissoit Dorante : il y a du mystere, je veux m'en éclaircir. (*haut.*) Monsieur, nous parlerons de votre procès une autre fois.

DORANTE.

J'aurai fait dans un instant. Un Gen-

tilhomme de mes voisins, je suis auprès de Vire, a une des plus jolies femmes de la Province.

LÉLIO *à part.*

Vous verrez qu'il en est devenu amoureux.

DORANTE.

Nous chassâmes souvent ensemble; nous devînmes amis, nous nous vîmes, nous mangeâmes l'un chez l'autre, nous liâmes connoissance sa femme & moi: elle me trouva un peu d'esprit, je lui en trouvai infiniment; elle est belle, comme je vous l'ai dit, peu à peu nous fûmes inséparables.

LÉLIO.

Le mari le trouva mauvais?

DORANTE.

Vous devinez.

LÉLIO *à part.*

Je n'aurois pas attendu si tard. (*haut.*) Eh bien?

DORANTE.

La sotte chose que la jalousie! Il se mit dans la tête que nous nous aimions.

LÉLIO.

Il avoit tort.

DORANTE.

Le plus grand du monde; il n'y avoit

entre nous que de la bonne amitié : il ſe fâcha, défendit à ſa femme de me voir, & me fit prier de ne plus aller chez lui.

LÉLIO.

Vous n'en reſtâtes pas là ?

DORANTE.

Nous nous vîmes en ſecret ; il le ſçut, il la maltraita. Pour ſe délivrer de ſes perſécutions, elle ſe retira chez moi : voici où le procès commence.

LÉLIO.

C'eſt-à-dire, qu'il vous a accuſé d'aimer ſa femme, & de l'avoir enlevée ?

DORANTE.

Oh non, Monſieur, un Normand ne va pas comme cela droit au fait ; ce n'auroit été là qu'une bagatelle.

LÉLIO.

Vous vous êtes battus, n'eſt-ce pas ?

DORANTE.

Plût à Dieu qu'il en eût voulu tâter ; la querelle auroit été bientôt finie.

LÉLIO.

Je vous entens : comme vous croyez être plus fort, ou plus adroit, vous vous perſuadez que vous auriez tué le mari, & que la femme vous ſeroit reſtée.

DORANTE.

Je ne la gardai que deux jours, elle se retira chez une parente. Pour en revenir au procès, un morceau de terre d'une vingtaine de perches, qui étoit en litige entre nous, lui servit de prétexte pour me traduire en Justice. Un Gentilhomme ne sçait pas bien les termes de Pratique; ainsi je ne vous dirai que grossierement tout ce qui s'est passé: il me fait donner un Exploit, je ne comparois point dans les délais; il obtient Sentence par défaut, adjudicative de ses Conclusions: je m'y oppose dans la huitaine, je constitue Procureur; on plaide sur l'opposition, je suis reçu Opposant. Autre Sentence qui ordonne que nous conviendrons d'Experts, nous n'en convenons point; le Juge en nomme d'office: descente sur les lieux, procès-verbal, compulsoire de piéces, enquêtes par tourbes, Monitoire. Pendant que le procès s'instruit, ma Partie fabrique & produit des titres, je m'inscrits en faux, inutilement. Après seize Audiences, le Juge gagné ou ignorant, peut-être l'un & l'autre, me fait perdre mon procès, avec dépens. Signification de la Sentence, commandement, itératif commandement, exécutoire, saisie, sé-

queſtre, garniſon ; j'appelle.

LÉLIO.

Et vous ne ſçavez pas la procédure ?

DORANTE.

Vous voyez. J'appelle au Parlement de Rouen : je tenois là mon Chicaneur par les oreilles, tous les Juges ſont mes parens, ou mes amis : il évoque à celui de Paris ; nous procédons ſur l'évocation, on nous appointe, nous produiſons ; le Rapporteur a trente ſacs entre les mains. Voilà un *Factum* qui vous inſtruira de la ſimplicité du fait.

LÉLIO

Eh, Monſieur, j'en ſçais aſſez : mais dans tout cela, il n'eſt pas dit un mot de la femme.

DORANTE.

Oh que pardonnez-moi ; tandis que nous chamaillons au Civil, il rend ſa plainte au Criminel, obtient permiſſion d'informer, fait entendre des Témoins ; on les récolle, on les confronte, on m'ajourne, on me décrete de priſe de corps ; & pour les faits réſultans du procès, on me condamne à avoir la tête coupée ; tout cela par défaut au moins, & j'ai un bon Arrêt de défenſe dans ma poche : c'eſt là-deſſus, Monſieur, que j'ai beſoin

de vos bons offices, j'irai encore vous les demander à Paris, & vous porter une liſte de mes Juges ; je ſuis votre très-humble ſerviteur.

SCENE X.

LÉLIO *ſeul.*

VA boureau, ſi je les ſollicite, ce ſera pour t'apprendre à donner de la jalouſie à ceux qui ne ſongent point à toi. Quel maudit Normand ! Mais j'apperçois Silvia.

SCENE XI.

SILVIA, LÉLIO.

SILVIA.

AVez-vous vû nos Comédiens ? Leur petite Piéce vous a-t'elle paru jolie ? Qu'avez-vous ? Vous ne répondez rien ?

LÉLIO.

Silvia, quel eſt ce Gentilhomme Normand pour lequel vous-vous intéreſſez ?

SILVIA.

Je ne le connois point.

LÉLIO.

Vous ne le connoiſſez point?

SILVIA.

Non, c'eſt mon oncle qui m'a prié de vous le recommander, je ne ſçais pas même ſon affaire.

LÉLIO.

Vous avez raiſon de vous défendre de le connoître ; ſon amitié ne vous feroit pas honneur, mais vous devriez être moins myſtérieuſe avec moi.

SILVIA.

Je ne ſçais, en vérité, de quoi vous voulez me parler ; je ne le connois point, je vous le répete encore, & je ne l'ai jamais vû qu'aujourd'hui.

LÉLIO.

Vous êtes bien diſcrette, ou c'eſt un grand menteur ; il vient de me dire lui-même qu'il avoit paſſé ſon enfance avec vous, que vous l'aviez revû avec plaiſir, & que vous lui aviez donné mille marques d'amitié.

SILVIA.

Il a rêvé tout cela.

LÉLIO.

On ne rêve point des choſes ſi bien circonſtanciées. Quel plaiſir prenez-vous à me déguiſer la vérité?

SILVIA.

L'expreſſion eſt forte; vous pouvez en croire tout ce qu'il vous plaira, je ſuis laſſe de vos tracaſſeries. *Elle veut ſortir, Lélio la retient.*

LÉLIO.

Que vous connoiſſez bien mon foible, cruelle que vous êtes! J'ai toûjours tort avec vous. Eh bien! je vous crois, & je vous demande pardon de ne vous avoir pas cruë; je me doutois de l'impoſture.

SILVIA.

Pourquoi donc ne me pas croire d'abord?

LÉLIO.

Je voulois vous devoir la confirmation de ma tranquillité: l'aſſûrance la plus légere, quand elle vient d'une bouche que l'on aime, eſt plus convaincante mille fois pour un Amant, que tout ce qu'il ſçait, que tout ce qu'il voit par lui-même.

SILVIA.

Mais, Lélio, tant de rafinement offenſe l'amour: libre dans ſes mouvemens, il veut les ſuivre; lui en demander compte, c'eſt le contraindre: la confiance le retient, la contrariété le chaſſe; il veut être à ſon aiſe dans un cœur, il y veut être ſeul.

LÉLIO.

Ce n'eſt point connoître l'amour, que de le croire ſi tranquille ; il aime le trouble & la crainte, il les reſſent & les inſpire.

SILVIA.

C'eſt le tempérament qui inquiéte, ce n'eſt point l'amour : il eſt ſenſible, mais il eſt ſimple : ne le mettez point en colere, c'eſt un enfant, il jouera toûjours.

LÉLIO.

Qu'il y a peu de ſentimens dans vos diſcours ! Ne ſçaurez-vous jamais aimer ?

SILVIA.

Ne ſerez-vous jamais raiſonnable ? Voulez-vous toûjours être injuſte ?

LÉLIO.

Je veux toûjours vous aimer.

SILVIA.

Appellez-vous aimer quelqu'un, que de le perſécuter comme vous faites ? Eſt-ce l'aimer, que de le chicaner ſur toutes ſes démarches, ſur toutes ſes paroles ?

LÉLIO.

Eſt-ce à vous à vous plaindre ? Non, toute la peine retombe ſur moi : la douleur de vous avoir offenſée, augmente mon ſupplice & mon amour ; je ſuis le

ſeul malheureux. (*Il lui baiſe la main.* Mais que veut dire cette deviſe : *Je me plais à changer.*

SILVIA.

Mais, Lélio, c'eſt vous-même qui m'avez donné ce braſſelet.

LÉLIO.

Je n'en avois donc pas lû la deviſe ?

SCENE XII.

UN LAQUAIS, SILVIA, LÉLIO.

LE LAQUAIS.

MAdame, les Comédiens demandent s'ils commenceront, ils ſont prêts.

SILVIA.

Où eſt la Compagnie ?

LE LAQUAIS.

La voilà ; Monſieur votre oncle eſt en affaire, & prie qu'on ne l'attende pas.



SCENE XIII.

JAVOTTE, MARIO, LÉLIO, SILVIA, LE MAITRE *de la Troupe.*

SILVIA.

PRenons nos places : Javotte, venez vous mettre auprès de moi.

LE MAÎTRE *de la Troupe.*

Meſſieurs, comme nous n'avons pas eu le tems de nous préparer, nous vous donnerons un petit ambigu, mêlé de Proſe, de Chants & de Danſes : il s'appellera, *Le Jaloux puni.*

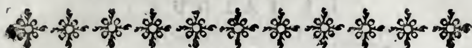
LÉLIO.

Ne pouviez-vous nous donner quelque choſe de plus gai ?

LE MAÎTRE *de la Troupe.*

Monſieur, cela ne ſera ni triſte, ni long.





LE JALOUX PUNI.

DIVERTISSEMENT.

SCENE PREMIERE.

LE JALOUX, LUCILE.

LE JALOUX.

DEmain, dès que l'Aurore éclairant l'Hémisphere
Aura du Dieu du jour annoncé la lumiere,
Je vous mene à l'Autel; là, pour votre bonheur,
Je vous donne, Lucile, & ma main & mon cœur.

Cela veut dire en bon François, que je vous épouse.

LUCILE *à part.*

Tu ne me tiens pas encore. (*haut.*)

Air, *O reguingué.*

Le mariage est si charmant,
Qu'une fille y vole gaiement,
O reguingué, ô lon, lan, la;
Mais je crains pour certaine chose.

LE JALOUX.

Quelle eſt-elle ? Parlez.

LUCILE.

Je n'oſe.

LE JALOUX.

Parlez, parlez.

LUCILE *à part.*

Monſieur le Jaloux, je vais vous payer de votre curioſité.

LE JALOUX.

Air, *Tes beaux yeux ma Nicole.*

Que dites-vous, mignone ?

LUCILE.

Je dis que vous êtes jaloux.

LE JALOUX.

Voilà un fort beau diſcours.

LUCILE.

C'eſt pourtant celui de tout le monde.

LE JALOUX.

Morbleu, tout le monde ne ſçait ce qu'il dit : tenez, voilà quelques petits documens que vous pratiquerez, s'il vous plaît, au pied de la lettre : cela ne vous agréra peut-être pas trop, mais je fais votre fortune, & je veux être le maître.

LUCILE. Air, *Du Cap de Bonne Eſpérance.*

Quoi, toûjours de la morale ?
Ma foi, c'eſt pour en mourir,

Mettez-y quelque intervalle,
Ou je n'y puis plus tenir.

LE JALOUX.

Il faut qu'une femme ſage
S'occupe dans ſon ménage,
Et n'aime que ſon époux :

LUCILE.

Oui, ſi ce n'étoit pas vous.

LE JALOUX. Air, *Au bon vieux tems.*

Au bon vieux tems, c'étoit-là la méthode ;

LUCILE.

Je le crois bien, mais ce n'eſt plus la mode.

LE JALOUX.

Ouais, vous êtes bien ſincere aujourd'hui.

LUCILE.

Oui, je vous déclare que je ne veux point être gênée.

LE JALOUX. Air, *Quand le péril.*

Je ſens que mon ame eſt atteinte,
Et de tendreſſe, & de frayeur ;
Mais enfin l'amour dans mon cœur
L'emporte ſur la crainte.

LUCILE.

Je le ſouhaite : mais pour mettre les choſes en régle, je ſuis bien aiſe de ne vous rien cacher.

Air, *Un inconnu.*

Je ne veux point essuyer de reproche ;
Aux doux plaisirs, je veux livrer mon cœur ;
Point d'anicroche
Sur mon humeur,
Et n'allez pas vous plaindre avec aigreur,
Que vous avez épousé chat en poche.

LE JALOUX.

Nous verrons si vous serez plus fine que moi, & si vous échapperez à ma vigilance : je vais tout préparer ; recevez toûjours ces présens.

SCENE II.

LA CONFIDENTE, LUCILE.

LUCILE.

J'Ai une nouvelle à t'apprendre : notre vieux jaloux m'épouse demain, il vient de me le dire.

LA CONFIDENTE.

Consentez-vous à ce mariage de bon cœur ?

LUCILE. Air, *Laire la.*

Si je ne puis m'en garantir,
Il faudra bien y consentir ;
De bon cœur, c'est une autre affaire, laire.

LA CONFIDENTE.

Que deviendra le pauvre Trivelin?

LUCILE.

Malheureuse ! Quel nom est sorti de ta bouche ?

Air, *L'autre jour ma Cloris.*

Je n'éteindrai jamais,
Le beau feu qui m'enflamme;
J'y trouve trop d'attraits,
Il flatte trop mon ame,
Trivelin, mes amours,
Je t'aimerai toûjours.

LA CONFIDENTE.

Voilà une complainte fort tendre; mais j'ai bien peur que cet amour ne vous mene pas à grande chose: le Patron est diablement rusé.

LUCILE.

Rusé tant que tu voudras : il faut qu'un jaloux le soit terriblement, si sa femme ne lui en donne pas à garder.

LA CONFIDENTE.

Vous êtes donc bien résolue de le faire repentir de sa jalousie?

LUCILE.

Oh, très-résolue.

LA CONFIDENTE.

Mais s'il cessoit d'être jaloux, & qu'il en usât bien avec vous?

LUCILE.

En ce cas-là, je . . . je . . . mais je ne ferois rien, la chose n'est pas possible.

LA CONFIDENTE.

En effet.

Air, *Dieu d'amour.*

Parmi nous
On ne trouve point étrange,
Que l'on change,
Nous l'éprouvons tous;
Rien n'est stable dans la vie,
Que la frénésie
D'un jaloux.

C'est une maudite engeance que ces jaloux! Ils ne servent qu'à se tourmenter, & qu'à tourmenter les autres, on devroit les bannir d'un Etat bien policé.

LUCILE.

Tu voudrois donc dépeupler le monde?

LA CONFIDENTE.

Il est vrai que . . . .

Air, *Je ne suis ni Roi, ni Prince.*

Jaloux qui gronde, & qui tempête
Avance une tendre conquête,
Un Amant la doit à ses soins:
C'est vainement qu'il se démene,
Nous n'en faisons ni plus ni moins;
Il n'a de reste que la peine.

Mais j'apperçois Trivelin, je vous laisse avec lui.

SCENE III.

TRIVELIN, LUCILE.

TRIVELIN.

JE vous cherche par tout depuis une heure, je n'ai de plaisir qu'auprès de vous.

LUCILE.

Ah, mon cher Trivelin, tout est perdu ! Notre vieux Jaloux vient de me dire qu'il m'épouse demain.

TRIVELIN.

Demain ? c'est bien le diable.

LUCILE.

Rien n'est plus sûr.

TRIVELIN.

Et à quoi vous déterminez-vous ?

LUCILE.

A rien, à l'épouser.

TRIVELIN.

Comment !

LUCILE.

C'est à peu près la même chose.

TRIVELIN.

Qu'est-ce que ce coffret que je vous vois-là ?

LUCILE.

Ce sont les présens de noce.

Air, *Je vous le donne.*

Je vous les donne,
Je n'ai rien qui ne soit à vous;
Si vous n'avez pas la personne,
Du moins vous aurez les bijoux,
Je vous les donne.

TRIVELIN.

C'est quelque chose cela, mais ce n'est pas le meilleur : je crains que vous ne soyez si bien enfermée, que nous ne puissions nous voir.

LUCILE.

Mon Dieu, que vous vous découragez aisément! Nous nous verrons comme nous pourrons; on n'a qu'à vouloir, tout devient aisé.

TRIVELIN.

Attendez, il me vient une autre idée.

LUCILE.

Quelle est-elle ?

TRIVELIN.

La voici ; elle est très-simple.

Air, *Voici les Dragons.*

Croyez-moi, belle Lucile,
Vîte, sauvons-nous ;
Allons chercher un asyle,
Je trouve cela facile,

LUCILE.

Et moi itou, & moi itou.
Mais où irons-nous ?

TRIVELIN.

Tant que terre nous pourra porter.

LUCILE.

C'eſt bien loin, mais n'importe.

Air, *Et vogue la Galere.*

Quand l'amour eſt extrême,
On craint peu le danger ;
Pour ſuivre ce qu'on aime,
Peut-on trop voyager ?

Enſemble.

Et vogue la Galere, &c.

SCENE IV.

LE JALOUX.

JE vais me marier avec une jeune poulette bien éveillée, mais j'ai pris des meſures auxquelles elle ne s'attend pas ; ſi elle me trompe, il faudra que le diable s'en mêle : je ſçais qu'elle aime un certain Trivelin ; mais, ma foi, il mangera ſon pain à la fumée.

Air, *Nous voyageons.*

Dans le plus fort de la tempête
L'homme d'eſprit,
Des maux qui menacent ſa tête
Se garantit :
J'ai prévenu tous les malheurs
Du mariage,
Et vous irez loger ailleurs,
Meſſire cocuage.

La belle choſe que la prévoyance ! Je ne me ſens pas d'aiſe : mais allons un peu voir ce qu'elle fait.

SCENE V.

SCARAMOUCHE, LE JALOUX.

SCARAMOUCHE.

MOnſieur.... Monſieur....

LE JALOUX.

Eh bien ! Quoi ? Qu'y a-t-il ?

SCARAMOUCHE.

Monſieur.... Monſieur....

LE JALOUX.

Monſieur, Monſieur ; le voilà. Que lui veux-tu ?

SCARAMOUCHE.

Je n'ai pas la force de parler : Monſieur....

LE JALOUX.

Ni moi la patience de t'entendre brailler.

SCARAMOUCHE.

Le plus grand malheur ! la plus grande disgrace !

LE JALOUX.

Veux-tu t'expliquer, chien d'animal?

SCARAMOUCHE. Air, *Des pendus.*

Or écoutez petits & grands,
Le plus sinistre événement,
Que toute la terre s'assemble,
Afin que nous pleurions ensemble ;
Mon pauvre Maître, hélas ! hélas !
Est cocu, & ne le sçait pas.

LE JALOUX.

Que veux-tu dire, butor ?

SCARAMOUCHE.

Que Trivelin, & votre femme prétendue viennent de vous épargner les frais de la noce : ils se sont sauvés.

LE JALOUX.

Qu'on coure après eux.

SCARAMOUCHE.

Ils sont déja bien loin d'ici.

LE JALOUX.

Je les attraperai bien moi : nous verrons si des Amans courent plus fort qu'un Jaloux.

SCARAMOUCHE.

Non, mais ils font plus de chemin.

LE JALOUX.

Suis-moi.

SCENE VI.

LA CONFIDENTE.

EST-il arrivé quelque malencontre à notre bon homme ? Je viens de le trouver échauffé comme un cheval de poste ; cette friponne de Lucile pourroit bien lui avoir joué un tour avec Trivelin.

Air, *J'avois promis à ma Maîtresse.*

C'est l'entreprise la plus folle
Que de vouloir gêner un cœur ;
Il vient un Amant plein d'ardeur ,
Qui lorgne , soûpire & cajolle :
La belle entend ce jargon-là ,
Et met le Jaloux à *quia.*

Mais voici Trivelin & sa Maîtresse.



SCENE

SCENE DERNIERE.

LUCILE, TRIVELIN, LA CONFIDENTE.

TRIVELIN.

IL a fait là une vilaine culebute.

LUCILE.

J'en ſuis fâchée.

LA CONFIDENTE.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

TRIVELIN. Air, *Vous m'entendez bien.*

Tandis que notre vieux Jaloux,
Couroit à grands pas après nous,
Une pierre l'arrête,

LA CONFIDENTE.

Eh bien ?

TRIVELIN.

Il s'eſt caſſé la tête,

LA CONFIDENTE.

Voilà qui va bien.

TRIVELIN.

Le dénouement eſt un peu bruſque ; mais nous y trouvons notre compte, n'y ſongeons plus : ô ça, mignone, point d'*eſcampativos* avec un autre.

Air, *Ne m'entendez-vous pas ?*

Je ne ſuis point jaloux,

Mais le diable m'emporte,
Pour un trait de la ſorte,
Je vous rouerois de coups;
Mon cœur m'entendez-vous?

LUCILE.

Voilà les hommes: à peine êtes-vous ſûr d'être mon mari, que vous prenez le ton grondeur, & menaçant.

Air, *Sçais-tu la différence.*

Dieux, quelle différence,
De l'Amant à l'Epoux!
L'un jaloux
Eſt plein de défiance,
Et l'autre eſt toûjours complaiſant,
J'aime bien mieux l'Amant.

TRIVELIN.

Mettons-y chacun du nôtre, & tout ira bien.

LUCILE. Air, *Je ne veux de Tyrcis.*

Comptez ſur mon amour, & vivez ſans frayeur,
La jalouſie eſt trop funeſte,
Vous êtes maître de mon cœur,
Vous devez être ſûr du reſte.

TRIVELIN.

Allons ſoit, finiſſons.

LA CONFIDENTE.

Air, *Du Cap de Bonne Eſpérance.*

Amour, tout ce qui reſpire,
Céde au pouvoir de tes coups,

Mais tu fais ſous ton empire
Moins d'heureux, que de jaloux :
Tel qui fait ſemblant de rire,
A ſa part à la ſatyre,
Meſſieurs examinez-vous ;
Ma foi vous en tenez tous.

Fin de la petite Comédie.

SILVIA.

Voilà une aſſez mauvaiſe Farce.

LÉLIO *ſe levant bruſquement.*

Meſſieurs les Comédiens de campagne, ſans le reſpect que je dois au lieu où vous êtes, je vous apprendrois à meſurer vos paroles.

SILVIA.

Lélio, je crois que vous perdez l'eſprit.

TRIVELIN.

Nous vous avions préparé un petit Ballet, mais nous craignons que Monſieur n'aime pas plus la danſe que la Comédie.

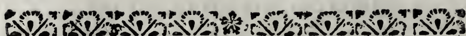
LÉLIO.

Mauvais Baladins !

TRIVELIN.

A la Garde : on trouble le Spectacle ; on menace les Comédiens en habit décent.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, JAVOTTE.

SILVIA.

SÇavez-vous bien, petite fille, que je suis très-mécontente de vous.

JAVOTTE.

Cela n'eſt pas nouveau, ma grande ſœur, & vous me grondez toûjours.

SILVIA.

Mon oncle vous gâte par ſa complaiſance outrée, mais je ne vous menerai plus avec moi; vous faiſiez pitié à la Comédie par vos airs impatiens & dédaigneux.

JAVOTTE.

Vous ne devriez pas en parler pour votre honneur. Eſt-ce que vous croyez que je ne me ſuis pas apperçue que c'eſt une piéce que vous jouiez à Lélio?

SILVIA.

Moi?

JAVOTTE.

Si ce n'eſt pas vous, c'eſt un autre : toûjours l'avez-vous ſouffert, cela n'eſt pas bien.

SILVIA.

Comment donc, que voulez-vous dire ?

JAVOTTE.

Voudriez-vous ſans vous mettre en colere, me répondre à quelques queſtions ?

SILVIA.

Voyons ce que c'eſt.

JAVOTTE.

Point de fâcherie, au moins ; car vous êtes orageuſe.

SILVIA.

Non, non.

JAVOTTE.

N'eſt-il pas vrai que Lélio vous aime, & que vous l'aimez ?

SILVIA.

Eh bien, quand cela ſeroit.

JAVOTTE.

N'eſt-il pas vrai que quand on aime quelqu'un, on ne cherche qu'à lui faire plaiſir ?

SILVIA.

D'accord.

JAVOTTE.

N'eſt-il pas encore vrai que vous croyez que Lélio eſt jaloux ?

SILVIA.

Plaît-il ?

JAVOTTE.

Vous vous imaginez, je gage, que je ne ſçais pas ce que c'eſt qu'être jaloux ; vous vous trompez, ma ſœur, vous vous trompez : ne regardez-vous pas la jalouſie comme un défaut ?

SILVIA.

C'en eſt un effectivement.

JAVOTTE.

Je ne penſe pas de même : mais quand c'en ſeroit un, il n'eſt pas honnête de reprocher aux gens leurs défauts en face; c'eſt les inſulter. Si j'étois que de Lélio.....

SILVIA.

Que feriez-vous ?

JAVOTTE.

Je vous dirois, Mademoiſelle Silvia, j'ai fait tout ce que j'ai pû pour vous plaire : votre conduite, vos reproches, & vos plaiſanteries perpétuelles m'apprennent que j'ai mal réuſſi ; je prends mon parti, vous m'y forcez. Alors je vous ferois une belle révérence, & ne

vous reverrois de ma vie : il eſt aimable, il trouveroit bien-tôt à ſe dépiquer.

SILVIA.

C'eſt dommage que vous ne ſoyez ſon conſeil.

JAVOTTE.

Je ne ſuis pas à lui en parler.

SILVIA.

Et de quoi vous mêlez-vous, petite fille ?

JAVOTTE.

Ne ſçavois-je pas bien que vous ne feriez pas long-tems ſans gronder ?

SILVIA.

Je ne gronde point, mais il ne vous ſied pas de parler à des Meſſieurs.

JAVOTTE.

Mon Dieu, ma ſœur, un peu plutôt, ou un peu plus tard, n'en faut-il pas toûjours venir là ? Ils me diſent que je ſuis gentille, & que j'ai de l'eſprit.

SILVIA.

C'eſt qu'ils ſe moquent de vous.

JAVOTTE.

Oh, je m'en appercevrois bien : on ne me trouve qu'un défaut.

SILVIA.

Quel eſt-il ?

JAVOTTE.

C'eſt de n'avoir pas deux ou trois ans de plus.

SILVIA *à part.*

Je ne gagne rien à quereller cette petite fille, l'inſtinct l'emporte ; je ferai mieux de m'amuſer de ſes ingénuités. (*haut.*) Oh ça, Javotte, puiſque vous aimez déja ſi fort à plaire, je veux vous donner quelques conſeils.

JAVOTTE.

Parlez ma ſœur, je ne cherche qu'à m'inſtruire.

SILVIA.

Aimeriez-vous un homme du caractere de Lélio ?

JAVOTTE *à part.*

Je la vois venir : elle me promet des conſeils, & me fait des queſtions ; elle y a ſon intérêt.

SILVIA.

Répondez-moi donc.

JAVOTTE.

Vous me demandez cela pour vous moquer de moi, n'importe : oui, je l'aimerois très-fort.

SILVIA.

Quoi ! vous aimeriez un Jaloux ?

JAVOTTE.

Oui, j'aimerois un Jaloux.

SILVIA.

Mais vous ne ſongez pas qu'un Jaloux eſt un perſécuteur, & qu'il vous rendroit malheureuſe.

JAVOTTE.

Alors, comme alors : mais je vois là un beau Monſieur, qui vient vous parler ; je vous laiſſe avec lui. (*En s'en allant.*) Je vais chercher Lélio, pour l'avertir de ce qui ſe paſſe.

SCENE II.

COLOMBINE *en habit de Cavalier*, SILVIA.

SILVIA *à part.*

N'Eſt-ce point là Colombine ? Juſtement. (*haut.*) Que veut dire cette maſcarade ?

COLOMBINE.

Je veux que Lélio me ſurprenne auprès de vous : quand il pourra nous entendre, je vous parlerai d'amour ; je vous ferai des reproches, vous vous défendrez de votre mieux : vous devez être accoûtumée au ton juſtificatif.

SILVIA.

Ceci pourroit avoir des ſuites trop fâcheuſes : non, je ne veux point y conſentir, retire-toi.

COLOMBINE.

Eh, mon Dieu, ce que j'en fais n'eſt que pour votre bien : attendez l'événement, vous m'en remercierez. Ça, comment me trouvez-vous ? Ai-je un peu l'air Cavalier ?

SILVIA.

A m'y méprendre moi-même.

COLOMBINE.

Je vous avertis que je prendrai les airs d'un Amant favoriſé, le ſtyle langoureux ne me va point. Morbleu, ſi j'étois homme, je défierois la plus revêche de me réſiſter une demi-heure : tenez, j'enrage que nous ne ſoyons plus au tems des métamorphoſes ; vous avez là un air qui me lanterne.

SILVIA.

Cette folle me fait rire, quand je devrois me fâcher : encore une fois, te dis-je, retire-toi, j'ai trop peur.

COLOMBINE.

De quoi avez-vous peur ? Je riſque plus que vous : ſi le jeu déplaiſoit à Lélio juſqu'à un certain point, & qu'il vou-

lût me faire un mauvais parti, je ne suis brave que quand je suis seule.

SILVIA.

C'est ton affaire, je te déclare que je t'abandonne.

COLOMBINE.

Soit, je veux bien en courir le hasard.

SILVIA.

Mais moi, que deviendrai-je?

COLOMBINE.

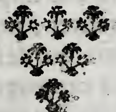
Si la Scene devient trop sérieuse, je me découvrirai, vous jetterez toute la faute sur moi; la chose se tournera en plaisanterie.

SILVIA.

Je le souhaite, mais . . . .

COLOMBINE.

Lélio s'avance avez votre petite sœur, ne faites pas semblant de les voir, & me répondez, ne fusse que par monosyllables.



SCENE III.

LÉLIO, JAVOTTE, SILVIA, COLOMBINE.

JAVOTTE *à Lélio.*

VOyez si je vous ai dit vrai, faites-en votre profit si vous pouvez.

SCENE IV.

LÉLIO, SILVIA, COLOMBINE.

LÉLIO.

L'Ingrate ! mais je veux la convaincre de sa perfidie, à ne pouvoir s'en défendre. Ecoutons.

COLOMBINE *à Silvia.*

En effet, j'ai tort de me plaindre: Mademoiselle me fait les protestations les plus tendres, je me dispose à aller chez elle pour en profiter; point du tout, je reçois une Lettre qui dérange mes projets, elle va à la campagne, & avec qui? avec mon rival: voilà un aimable procédé. (*bas à Silvia.*) Répondez-moi donc.

SILVIA.

Je n'en ai pas la force.

COLOMBINE.

Vous n'avez pas la force de me dire que vous me ſacrifiez mon rival ? Il faut pourtant le faire, & authentiquement : je ne ſerai ſatisfait qu'en voyant ſon dépit, & qu'en le rendant témoin de mon triomphe. (*à part.*) Quelle mine fait Lélio ? (*bas à Silvia.*) Allons donc.

LÉLIO.

Je brûle tout vif.

SILVIA.

Je ſuis toute hors de moi.

COLOMBINE.

Ce trouble me flatte ; je l'interprete en ma faveur : les femmes veulent qu'on les devine, & qu'on ne s'amuſe point avec elles à un détail méthodique de ſoûpirs, de balivernes qui ne menent à rien : j'aime, je le dis ; j'ai des deſirs, je les découvre, je n'y ſçais point d'autre fineſſe.

SILVIA.

Où prend-elle toutes ces extravagances ?

COLOMBINE.

Qu'appellez-vous extravagances ? Je vous ſoûtiens que c'eſt là de la belle &

bonne tendresse. Oui, ma chere, voilà ce qui s'appelle aimer : ne vous y trompez pas, on aime plus aujourd'hui en dix jours qu'on n'aimoit autrefois en dix ans. Oh ! il s'est bien perfectionné : il croît vîte à présent, jugez-en par ses progrès ; il est grand à huit jours, robuste à quinze, & décrépit au bout du mois ; les rigueurs l'exténuent, les faveurs le rajeunissent. (*Elle lui prend la main.*) Vous allez donc faire mon bonheur ?

LÉLIO *se mettant entre deux.*

Eh bien, Silvia, je suis un jaloux, un extravagant.

SILVIA *à part.*

Je n'ai pas l'assûrance de soûtenir sa vûe, Colombine n'a qu'à se tirer d'affaire comme elle pourra.

SCENE V.

LÉLIO, COLOMBINE.

LÉLIO.

VOus me fuyez au lieu de répondre ; vous avez raison, ma présence est pour vous un reproche trop sanglant.

COLOMBINE *à part.*

Payons d'effronterie. (*haut.*) De quel

droit, s'il vous plaît, venez-vous troubler mes tête à tête ? Mes plaisirs vous doivent-ils quelque chose ?

LÉLIO.

Quoi ! vous ne suivez point Silvia ? C'est pourtant le parti le plus sage que vous puissiez prendre. Quelle trahison ! Quelle perfidie !

COLOMBINE *à part.*

Si ceci se borne à des paroles, je n'aurai pas le dernier. (*haut.*) Sçavez-vous bien que l'air dont vous me parlez ne m'émeut pas beaucoup ?

LÉLIO.

Vous vous êtes vanté que vous me feriez quitter la place ?

COLOMBINE.

Je ne m'en dédis pas.

LÉLIO.

Nous verrons si vous êtes homme de parole.

COLOMBINE.

Je ne refuse pas de me battre ; mais je ne vous conseille pas de risquer votre vie pour me disputer Silvia, vous devez sçavoir à quoi vous en tenir : vous feriez mieux de me prier de vous apprendre à plaire ; j'y suis maître passé, & j'en donne volontiers des leçons.

LÉLIO.

Vous prétendez m'enlever Silvia, & m'insulter encore ? Ah ! c'en est trop : l'épée à la main.

COLOMBINE.

De tout mon cœur : mais comment nous battrons nous ?

LÉLIO.

Jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre.

COLOMBINE.

J'en ferois renoncer de plus braves. Nous ne sommes que deux, croyez-moi, ne vous acharnez point à un combat trop inégal : je vous donne la vie, mais a une condition, c'est que vous ne serez plus jaloux.

LÉLIO.

Que de paroles perdues ! En défense.

COLOMBINE *met l'épée à la main, & la laisse tomber, elle se met à rire.*

LÉLIO.

Que veux dire ceci ?

COLOMBINE.

Contre qui croyez-vous vous être battu ?

LÉLIO.

Contre un homme indigne du cœur de Silvia.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Cela eſt vrai.

LÉLIO.

Qui me la cédera, qui me demandera la vie, ou que je tuerai.

COLOMBINE.

Un ennemi tel que moi peut être vaincu, mais il ne demande point quartier; c'eſt moi qui veut vous faire avouer que je vous ai vaincu.

LÉLIO.

Je perds patience, reprenez votre épée, & finiſſons cette querelle.

COLOMBINE.

Ceci devient trop ſérieux, la jalouſie vous aveugle, Lélio, reconnoiſſez votre erreur, je ſuis Colombine.

SCENE VI.

LÉLIO.

QUe viens-je de faire? & que viens-je d'entendre? Maudite jalouſie! ce n'eſt pas aſſez de m'agiter, & de me déchirer, tu me rends ridicule? Que dirai-je à Silvia? Oſerai-je me préſenter à ſa vûe? Pourrai-je ſoûtenir ſes reproches;

mais je lui ſuis devenu indifférent ; je n'en ſçaurois douter, elle ne m'aime plus ; & quand elle m'aimeroit encore, je n'en ſerois pas moins malheureux. Après ce qui vient de ſe paſſer, toute confiance eſt éteinte entre nous ; elle me reprochera toûjours que je ſuis jaloux, & même jaloux ſans ſujet : je la croirai toûjours capable de me tromper, ou de conſentir qu'on me trompe. Tant d'eſprit eſt trop à craindre : Lélio, on te joue, on te plaiſante. Es-tu aſſez humilié ? Mais quoi ! prétens-tu l'oublier ? je le devrois ; je ne puis : elle ne ſçait point aimer, elle eſt injuſte, mais je l'aime plus que jamais. Je veux faire une choſe, c'eſt de l'éprouver à mon tour : j'imite le Curieux impertinent, je le ſens. N'importe, il faut me mettre l'eſprit en repos : ſi je ſuis trahi, ſi je dois l'être, je ne puis trop tôt le ſçavoir : voici Mario, il eſt mon ami, je veux qu'il m'aide à m'éclaircir ; prenons un air moins troublé.



SCENE VII.

MARIO, LÉLIO.

MARIO.

QUe faites-vous ici, Lélio ? Que ſignifie cet air rêveur, & ce goût d'être ſeul.

LÉLIO.

J'ai mal à la tête, je cherche à le diſſiper.

MARIO.

C'eſt bien peu de choſe qu'un mal de tête, quand on eſt avec une Maîtreſſe aimable dont on eſt aimé, & à qui l'on va donner la main : à votre place, il n'y a mal de tête qui pût m'empêcher de me regarder comme le plus heureux de tous les hommes.

LÉLIO.

Ce n'eſt pas toûjours l'apparence qui décide ; je veux vous ouvrir mon cœur.

MARIO *à part.*

Que va-t-il me dire ?

LÉLIO.

J'ai aimé Silvia, je voulois alors l'épouſer ; les choſes ont changé, l'amour a

fait place à l'estime : je me suis rendu justice sur mon humeur, je ne veux point la rendre malheureuse : je suis jaloux, & je sens que je le serai toute ma vie : d'ailleurs pour ne vous rien cacher, je lui trouve trop d'esprit, & trop d'enjouement pour moi ; il y a trop de contraste entre nous, nous ne sommes point faits l'un pour l'autre.

MARIO *à part.*

Voila quelque mauvaise finesse de jaloux. (*haut.*) Ce changement m'étonne, vous ne parlez pas sérieusement.

LÉLIO.

Très-sérieusement : non-seulement je n'épouserai point Silvia, mais pour vous donner une preuve convaincante de mon amitié, je veux contribuer a vous la faire épouser. Le parti est avantageux, voulez-vous que de ce pas j'aille en parler à son oncle ? Je me fais fort d'obtenir son consentement, venez.

MARIO *à part.*

Colombine m'auroit-elle trahi ? Se douteroit-il de quelque chose ? Faisons bonne contenance. (*haut.*) Je démêle vos soupçons à travers cette franchise apparente : je vous suis suspect. Eh bien, Lélio, si vous le voulez vous-même, je ne verrai Silvia de ma vie.

LÉLIO *à part.*

Voilà une indifférence bien affectée, elle cache d'autres ſentimens. Allons plus loin. (*haut.*) Non, Mario, je ne cherche point à vous ſurprendre, c'eſt vous qui diſſimulez.

MARIO *à part.*

Puis-je me fier à ce diſcours ? (*haut.*) Quoi ! tout de bon, vous n'aimez plus Silvia ?

LÉLIO.

La démarche que je m'offre de faire ne vous le prouve-t-elle pas aſſez ? Que voulez-vous de plus ? (*à part.*) Il prend un air ſerein, je tremble.

MARIO.

Ami, je reſpire, je puis donc déſormais, ſans bleſſer notre amitié, m'abandonner à mon penchant : il eſt vrai, j'aime Silvia, mais elle l'ignore, & je ne lui en aurois jamais parlé ſans votre aveu. Vous l'aimiez, vous étiez préféré, vous alliez l'épouſer, de quoi m'eût-il ſervi de parler ? Aujourd'hui vous ne l'aimez plus, vous autoriſez mon amour, vous voulez travailler à la rendre heureuſe ; tout cela eſt ſi ſurprenant que je crois rêver. Que je vous dois de reconnoiſſance ! vous êtes l'ami le plus par-

fait & le plus généreux ; car enfin . . . .

LÉLIO.

Mon mal de tête augmente, Mario allez toûjours devant, je vous ſuis.

MARIO.

Je me repoſe ſur vous, & je ne compte que ſur vous.

SCENE VIII.

LÉLIO.

CE coup m'accable & me confond ; je n'ai pas la force de parler. Quelle violence il a fallu me faire ? Mario eſt mon rival, & c'eſt moi-même qui l'engage à me le déclarer. Funeſte artifice ! je n'ai que ce que je mérite, mais mon malheur n'eſt peut-être pas ſans reméde : il aime Silvia, mais elle ne l'aime point ; elle ne ſçait pas même qu'elle en eſt aimée. Je me flatte, ils ſont d'intelligence, Mario m'a trompé, il n'a oſé me découvrir la vérité toute entiere : ils s'aiment ; je n'en doute point ; ils s'aiment, & je ſuis trahi. Une lueur de raiſon vient m'éclairer : eſſayons ſi je ne pourrai pas connoître par moi-même de quelle façon

Silvia penſe pour moi ; j'ai feint devant Mario que je ne l'aime plus, je veux feindre devant elle que j'aime un autre objet : je veux qu'elle me ſurprenne à ſes pieds, ſon indifférence, ou ſon dépit m'inſtruira de mon ſort. Cruelle jalouſie! c'eſt encore toi qui me fournit ce biſarre expédient ; je ſuis ta victime, je me livre à toi.

SCENE IX.

ARLEQUIN *yvre*, LÉLIO.

LÉLIO.

MAraut, comme te voilà fait dans le tems que j'ai beſoin de toi ?

ARLEQUIN.

Ne grondez pas, c'eſt un effet d'amour.

LÉLIO.

Comment, c'eſt l'amour qui t'a rendu yvre mort ?

ARLEQUIN.

Oui, l'amour eſt une yvreſſe, c'eſt vous qui me l'avez dit : il eſt vrai pourtant qu'il y a auſſi dans mon fait un peu de vin.

LÉLIO.

Cela se voit aisément.

ARLEQUIN.

Voici au juste comme la chose s'est passée. L'amour que Colombine m'avoit donnée, commençoit à me chicaner ; je le sentois là qui me faisoit bouillir la cervelle : j'eus recours au vin. Dès qu'il en sentit les fumées qui me montoient à la tête ; il quitta prise, & me descendit dans la gorge : il me la serroit à m'étrangler, je le délogeai à grands verres de vin. Le petit drôle ne fut ni fou, ni étourdi, & s'alla camper droit au beau milieu de mon cœur, il étoit là diablement retranché, je crus que je ne l'en ferois jamais sortir, nous nous sommes battus plus de deux heures. Veux-tu sortir ? non : tu sortiras ; je n'en ferai rien : je te noyerai ; il eut peur, & se réfugia dans mes jambes : je sens qu'il y est encore, car j'ai une grande demangeaison d'aller où est Colombine ; je la cherche par tout, ne l'auriez-vous point vûe ?

LÉLIO.

Ce coquin là est bien heureux.

ARLEQUIN.

Monsieur, l'amour vous rend jaloux,

il m'enyvre moi ; l'un ne durera pas tant que l'autre.

LÉLIO.

Je ne ſçais à qui tient que je ne te chaſſe.

ARLEQUIN.

Vous n'en auriez pas le courage, je ſuis un bon domeſtique, & je ſçais que vous m'aimez.

LÉLIO.

Je te pardonne encore pour cette fois-ci. Seras-tu capable de me rendre un ſervice ?

ARLEQUIN.

Oh, oh, ſi je ſerai capable de vous rendre un ſervice ? vous n'avez qu'à me mettre en beſogne.

LÉLIO.

Ne t'es-tu jamais habillé en femme ?

ARLEQUIN.

Non, mais j'en ai deshabillé quelques-unes. J'ai été Valet de chambre d'une Fermiere générale ; c'étoit moi qui la mettois toûjours au lit : elle étoit ma foi bien appétiſſante.

LÉLIO *à part.*

Il ne fera rien qui vaille, mais je n'oſe confier mon ſecret à un autre.

ARLEQUIN *ſaute, & ſecoue les pieds.*

LÉLIO.

Que fais-tu là ?

ARLEQUIN.

Je ſecoue l'amour.

LÉLIO.

Tiens, voilà de l'argent, va-t-en à Paris louer des habits de femme, fais-toi coëffer proprement, & me viens retrouver.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que vous voulez me mener au Bal qui ſe fait ici ce ſoir? Je ne danſe pas bien.

LÉLIO.

Va toûjours, je te dirai ce qu'il faut faire.

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, je vais être ſi beau avec ces habits, que ſi je trouve quelque petit Maître en chemin, on m'enlevera.

LÉLIO.

Mets-toi dans un Fiacre bien fermé, auſſi-bien je ne veux pas qu'on te voie; dépêche-toi.

ARLEQUIN.

Dès que j'aurai vû Colombine un moment, je parts.

LÉLIO.

Ne vas pas . . . .

ARLEQUIN.

Je n'ai garde, vous avez bien trouvé votre cauſeur, ma foi.

SCENE X.

ARLEQUIN.

JE ne ſuis pas ſi yvre que je ne voie bien que c'eſt ici une extravagance de mon Maître, qui pourroit bien tourner au préjudice de mes épaules : voilà notre ſort à nous autres Valets, nos Maîtres font les folies, & nous les payons . . . . . Mais j'apperçois Mademoiſelle Silvia, je veux l'éviter : les filles ſont curieuſes, elle m'extorqueroit mon ſecret, & le Patron n'entendroit pas raillerie. Allons, un demi-tour à gauche. *Il chante.*

SCENE XI.

SILVIA, ARLEQUIN.

SILVIA.

OU vas-tu donc ſi vîte, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Mademoiſelle, je vous demande par-

don, je ne vous voyois pas. *Il chante.*

SILVIA.

Tu me paroît bien gai.

ARLEQUIN.

C'eſt que je ſuis amoureux.

SILVIA.

Je ne croyois pas que l'amour rendît de ſi bonne humeur.

ARLEQUIN.

Pardi, Mademoiſelle, j'ai ſçu trouver le ſecret de le ragaillardir : je le fais tant boire que je le griſe, & puis c'eſt à qui rira le mieux.

SILVIA.

Où eſt ton Maître ?

ARLEQUIN.

Il étoit là tout-à-l'heure, je crois qu'il vous cherche quelque part.

SILVIA.

De quelle humeur étoit-il ?

ARLEQUIN.

Eh ! . . . mais il étoit de l'humeur qu'il vous plaira. A propos n'avez-vous rien à mander à Paris ?

SILVIA.

Qu'y vas-tu faire ?

ARLEQUIN.

Quelque choſe de fort drôle.

SILVIA.

Peut-on ſçavoir ce que c'eſt?

ARLEQUIN.

Non.

SILVIA.

Tu es bien myſtérieux avec moi.

ARLEQUIN.

Monſieur Lélio me l'a ordonné.

SILVIA.

Je n'en parlerai point.

ARLEQUIN.

En conſcience, je ne ſçaurois vous le dire.

SILVIA.

Je t'en prie, Arlequin.

ARLEQUIN.

Je ſuis fâché de vous refuſer, mais . . .

SILVIA.

Eh bien garde donc ton ſecret.

ARLEQUIN.

Si je le pouvois, vous ſçavez que je ne demanderois pas mieux que . . .

SILVIA.

Non, je ne m'en ſoucie plus.

ARLEQUIN.

Vous allez peut-être croire . . . .

SILVIA.

Non, je ne croirai rien, va-t-en, adieu.

ARLEQUIN.

Je voudrois pourtant que vous ſçuſſiez ce que c'eſt ; car je ſuis fort trompé ſi cela ne vous regarde.

SILVIA.

Eh bien ! dis-le moi donc ?

ARLEQUIN.

J'enrage d'être obligé de me taire.

SILVIA.

Ne me le dis donc pas. (*à part.*) Voilà un ſot animal.

ARLEQUIN.

Attendez, mon Maître m'a défendu de dire à perſonne la commiſſion qu'il m'a donnée ; mais il ne m'a pas défendu de me la répéter à moi-même. Promenez-vous là ; faites ſemblant de ne me point voir, je ferai ſemblant de ne vous point voir non plus.

SILVIA.

J'admire ma complaiſance, voyons donc.

ARLEQUIN, *d'un côté il contrefait la voix & le geſte de Lélio, de l'autre il répond pour lui-même.*

Arlequin. *Monſieur.* Tu es un joli garçon, intelligent & fidéle. *Vous me rendez juſtice.* J'ai jetté les yeux ſur toi, pour une commiſſion, qui demande beaucoup

d'esprit. *Elle ne pouvoit tomber en meilleures mains ; l'avantage des gens de qualité, est d'avoir à leur service des personnes de mérite. De quoi s'agit-il ?* (*à Silvia.*) Je ne vous vois pas au moins.

SILVIA.

Et non, non, continue.

ARLEQUIN.

Promets-moi un secret inviolable. *Je ne parle jamais que de ce que je sçais, & vous ne m'avez encore rien dit.* Voilà de l'argent, va-t'en à Paris louer des habits de femme, fais-toi coëffer proprement, & viens me retrouver. *Vous voulez donc faire mourir quelqu'un ?* Comment ! *On ne pourra me voir sans mourir d'amour, je m'en fais un scrupule.* Je te dirai le reste à ton retour. *Oui, Monsieur.* (*à Silvia.*) Quoi, Mademoiselle, vous êtes là, m'avez-vous entendu ?

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Motus, au moins.

SILVIA.

Ne crains rien, tu peux aller faire la commission de ton Maître : tiens, voilà pour toi.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas intéreſſé. Que de bouteilles de vin ! Il faut avouer qu'un ſecret eſt une choſe bien difficile à garder.

SCENE XII.

SILVIA.

VOilà une nouvelle extravagance de Lélio ; voyons juſqu'où elle ira. Non, ne l'expoſons point à cette biſarrerie. Allons lui dire que je ſçais tout : mais peut-être que le ridicule, dont le couvrira cette aventure, ſera plus propre à le guérir que tout ce que je pourrois faire de raiſonnable. Eſſayons ; je l'apperçois. Comme il a l'air inquiet !

SCENE XIII.

LÉLIO, SILVIA.

Lélio cherche des yeux quelque choſe.

SILVIA.

QUe cherchez-vous Lélio ? répondez donc.

LÉLIO.

Madame, je vous demande pardon,

j'ai cru entendre à travers la paliſſade la voix d'un homme qui vous parloit.

SILVIA.

Cela pourroit bien être.

LÉLIO.

Etoit-ce Mario ?

SILVIA.

Eh bien ! quand ce ſeroit lui.

LÉLIO.

Silvia, dites-moi ce qui en eſt.

SILVIA.

En vérité, vous extravaguez.

LÉLIO.

Ah ! tout m'eſt ſuſpect depuis l'aventure de Colombine.

SILVIA.

Ce n'eſt qu'une plaiſanterie, vous devriez n'y plus ſonger.

LÉLIO.

Elle eſt trop cruelle pour l'oublier ; j'y ſongerai toute ma vie, & toute votre vie vous aurez à vous la reprocher.

SILVIA.

J'avoue qu'il eſt dangereux de badiner avec vous. Eh bien, j'ai mal fait d'y conſentir : mais avouez auſſi que la jalouſie eſt capable de tromper & de faire prendre l'ombre pour le corps ; vous n'avez rien d'eſſentiel à me reprocher : mes torts

à votre égard ne ſont que dans votre imagination & dans votre opiniâtreté à vouloir que je ſois coupable. Si vous m'aimiez, comme je mérite de l'être, me connoiſſant, comme vous devez me connoître, vous dépoſeriez pour moi contre vous-même. Vous ne vous calmez point, voulez-vous ....

LÉLIO.

Que ſçais-je ce que je veux ? Vous ne me donnez le tems que d'être malheureux.

SILVIA.

Mais ne craignez-vous point qu'après vous avoir donné tant de marques de douceur & de bonté, vos injuſtices ne me révoltent à la fin, & que le dépit ne puiſſe ſur moi ce que peut ſur vous la jalouſie ?

LÉLIO.

On n'a point de dépit quand on n'aime plus, votre tranquillité fait contre vous. Non, vous dis-je, vous ne m'aimez plus. Ingrate ! Il y a long-tems que je m'en apperçois, que ne puis-je vous imiter !

SILVIA.

Je vois où vous en voulez venir. Eh bien ! ne nous voyons plus, s'il y va de

votre repos : quoiqu'il m'en coûte, j'y consens.

LÉLIO.

Vous avez un dédommagement tout prêt, & l'amour de Mario ....

SILVIA.

Mario m'aime, dites-vous ?

LÉLIO.

Cette surprise affectée ne m'apprend que trop ce qui en est.

SILVIA.

N'irez-vous point jusqu'à me dire que je l'écoute, & que je vous le préfere ?

LÉLIO.

Que sçais-je jusqu'où va mon malheur ? Si j'en crois mon trouble, il est aussi heureux que je suis à plaindre.

SILVIA.

Me voilà déclarée infidelle, parce que vous vous mettez dans la tête que je suis aimée par Mario.

LÉLIO.

Cela n'est que trop vrai ; il me l'a dit lui-même.

SILVIA.

Et en ami généreux, vous vous êtes chargé de me faire agréer son amour. En vérité, je perds patience. Eh bien,

Lélio, vous n'avez pas travaillé en vain, vous ferez satisfait.

LÉLIO.

Je suis donc perdu sans ressource dans votre cœur ?

SILVIA.

Laissez-moi.

SCENE XIV.

ARLEQUIN, SILVIA, LÉLIO.

ARLEQUIN.

AH, *Justo.* J'ai trouvé une Troupe de Diables enfumés qui vouloient à toute force me baiser, & qui m'ont pris pour un de leurs camarades : moi, camarade du Diable ! Je ne l'ai été qu'une fois en ma vie, & je m'en suis mal trouvé ; voyez la belle ressemblance, ils sont noirs & vilains, & moi je suis blanc & joli.

LÉLIO.

Es-tu encore yvre.

SILVIA.

Qu'est-ce que je vois-là ? ce sont des Egyptiens.

SCENE XV.

Une EGYPTIENNE, *une petite* EGYPTIENNE, *un petit* EGYPTIEN, DANSEURS & DANSEUSES.

ARLEQUIN.

AHi, ahi, ahi.

L'EGYPTIENNE.

Nous avons ſçu en paſſant qu'il y avoit ici d'honnêtes gens, je viens, Madame, vous offrir nos petits ſervices.

LÉLIO *à Arlequin.*

Que ne vas-tu où je t'ai dit?

ARLEQUIN.

J'ai du tems de reſte.

SILVIA.

Voulez-vous, pour vous tirer un moment de vos noirceurs, que nous nous faſſions dire notre bonne aventure?

LÉLIO.

Si cette femme ſçait lire dans les cœurs, le vôtre ne trouvera pas ſon compte dans ſa ſcience, on dans ſa ſincérité. Ecoutons-là, je le veux bien. *(à l'Egyptienne.)* Ma bonne, voilà un louis, ne nous cachez rien.

L'EGYPTIENNE.

Vous ſerez content, mon bon Monſieur, vous ſerez content.

ARLEQUIN.

Ne me direz-vous rien à moi ?

L'EGYPTIENNE.

Oui, ſi vous avez de l'argent.

ARLEQUIN.

Mon Maître payera pour nous deux.

SILVIA.

Ma bonne, voulez-vous me dire quelque choſe ? voilà ma main.

L'EGYPTIENNE.

Je ne me mêle plus que d'arranger les petites fêtes que nous donnons à ceux qui nous reçoivent : mais j'ai inſtruit mes enfans qui vous diront tout ce que vous voudrez ſçavoir. Allons, petit garçon, prenez la main de Madame ; & vous, petite fille, prenez celle de Monſieur.

Le petit EGYPTIEN.

Que voilà une main qui eſt heureuſe ! vous avez bien des Amans.

SILVIA.

Comment voyez-vous cela ?

Le petit EGYPTIEN.

Regardez-moi.

SILVIA.

Eh bien.

Le petit EGYPTIEN.

Il y a dans ces yeux-là je ne ſçai combien d'amours, qui traînent chacun un cœur à ſa ſuite ; ils ne vous plaiſent pas tous, mais il ne s'en manque gueres, & vous êtes ce que nous appellons parmi nous un peu coquette.

LÉLIO.

Je ne le ſçais que trop pour mon bonheur.

SILVIA.

Vous ne me flattez pas, mais n'importe, continuez.

Le petit EGYPTIEN.

Entre tous ces Amans il y en a un qui eſt jaloux. Oh ! dame, il trouve à qui parler ; on lui fait des piéces qui le mettent au déſeſpoir.

LÉLIO.

Il ne dit que trop vrai.

Le petit EGYPTIEN.

Je vois encore là certaine ligne qui....

SILVIA.

En voilà aſſez.

LÉLIO *à part.*

L'ingrate n'a garde de le laiſſer achever. (*haut.*) Voyons, vous, ce que vous ſçavez dire ?

La petite EGYPTIENNE.

Vous dirai-je la vérité ?

LÉLIO.

Sans doute.

La petite EGYPTIENNE.

J'ai bien peur que vous ne vous fâchiez.

LÉLIO.

Non, non, parlez.

La petite EGYPTIENNE *regarde dans sa main, & fait un cri.*

Ahi.

LÉLIO.

Que veut dire ce cri là ?

La petite EGYPTIENNE.

N'êtes-vous point jaloux ?

LÉLIO.

Moi ? non.

La petite EGYPTIENNE.

Vous avez donc là une main bien menteuſe, auſſi-bien que votre air ; vous êtes aimé par une belle fille : mais ſi vous ne prenez garde à vous, ſon cœur vous échappera.

LÉLIO.

Que faut-il faire pour le conſerver ?

La petite EGYPTIENNE.

Il faut, il faut, mais cela eſt trop difficile ; il faut ceſſer d'être jaloux.

LÉLIO.

LÉLIO.

J'enrage, vous êtes une petite impertinente.

ARLEQUIN.

Il faut lui faire donner le fouet.

L'EGYPTIENNE *à Silvia.*

A propos, voilà votre boëte à mouche que vous aviez oubliée.

SILVIA.

Quoi, Colombine, c'eſt toi!

L'EGYPTIENNE.

Eſt-ce que vous ne m'aviez pas reconnue?

LÉLIO *à part.*

Que veut dire cet entretien particulier? (*haut.*) Une boëte à portrait! Madame, ne puis-je voir ce que c'eſt que cette galanterie?

SILVIA.

Tenez, c'eſt une boëte à mouche.

LÉLIO *après l'avoir ouverte & examinée.*

Ah! Silvia, il y a un ſecret.

SILVIA.

Eh bien, gardez-là telle qu'elle eſt. (*à Colombine.*) A quoi m'expoſes-tu? C'en eſt fait, je vais éclater. Lélio, ne m'imputez point. . . .

L'EGYPTIENNE.

Madame, nous allons vous donner le

divertissement que nous vous avons préparé.

ENTRE'E D'EGYPTIENS, ET D'EGYPTIENNES.

Un EGYPTIEN.

AMans, voulez-vous être heureux ?
Ne fondez point sur nous le succès de vos feux,
Suivez ce qu'amour vous inspire;
L'avenir est dans votre cœur,
Vous-mêmes vous pouvez faire votre bonheur,
Nous ne pourrions que vous le dire.

Une EGYPTIENNE.

Quanto dolce è mai la spene!
E' ristoro de le pene
Che si provan nel amar.
Non gode il cor, non sente
Il suo piacer presente,
Non vuol gioir, mai sol bramar.

I. COUPLET.

Tel nous accuse d'imposture,
Qui nous consulte & qui nous croit,
Et le plus sage avec usure
Paye un mot d'une heureuse augure;
Pour peu qu'un flatteur soit adroit,
Il réussit, c'est chose sûre.

II. COUPLET.

L'eſpoir le plus imaginaire
Remplit un cœur ambitieux,
Enchanté d'un bien qu'il eſpére,
Le préſent ne le touche guére,
Voilà l'homme : mais diſons mieux,
Tout homme n'eſt qu'une chimere.

III. COUPLET.

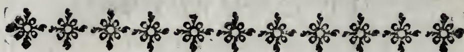
Quand le préſent eſt agréable,
C'eſt ſageſſe de s'y tenir,
Uſez de ce qu'il a d'aimable,
C'eſt chimere que l'avenir,
Sans ſonger s'il ſera durable ;
Le préſent ſeul eſt véritable.

LA PETITE FILLE.

On eſt curieuſe à mon âge,
Dans l'avenir nous voulons voir,
Chacun y cherche ſon partage :
Mais pour moi, je ſuis bien plus ſage,
Que me ſert-il de le ſçavoir,
Si je ne puis en faire uſage ?

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉLIO, ARLEQUIN *en femme.*

LÉLIO *parlant à lui-même.*

ESTre malheureux, connoître ſon malheur, ne travailler qu'à l'augmenter ; voilà ma ſituation : tel eſt l'excès de ma diſgrace que j'écarte de moi tous les ſecours que m'offre la raiſon, & que je me livre à toutes les fureurs que m'impute mon extravagance. Lélio, ne ceſſeras-tu point de te tourmenter toi-même? Silvia ne vient-elle point de te raſſûrer ſur toutes tes craintes dans les termes les plus tendres & les plus conſolans ? Quel autre intérêt que le tien la fait agir ? Que je ſuis ſimple ! elle ſe juſtifieroit moins, ſi elle étoit plus innocente. Sexe ingrat ! ſexe trompeur ! ſerons-nous toûjours le jouet de tes artifices ? Les femmes reſſemblent à ces fleurs brillantes dont la

beauté flatte les yeux, mais qui entête : on les voit, on les admire ; on les aime, on est perdu.

ARLEQUIN.

Dites-moi, je vous prie, Monsieur, ne m'avez-vous fait mettre en dépense de tant d'agrémens, que pour me rendre témoin de vos lamentations ?

LÉLIO *à Arlequin.*

Tais-toi. Que fais-tu là ? De quoi t'avises-tu de me suivre, de m'écouter, & de m'interrompre ? Va-t-en.

ARLEQUIN.

Que je m'en aille ! oh très-volontiers ; aussi-bien tout cet attirail féminin commence fort aussi à m'embarrasser.

LÉLIO *à lui-même.*

A quoi tout ceci me menera-t-il ? Que je suis à plaindre ! Silvia, si vous voyiez l'excès de ma confusion, vous seriez trop vengée. (*à Arlequin.*) Où vas-tu ?

ARLEQUIN.

Je vous obéis.

LÉLIO.

Reste-là, & te ressouviens de tout ce que je t'ai dit. (*à lui-même.*) Mais que prétens-je ? Si Silvia découvre la feinte, elle me plaisantera amerement ; si elle ne la découvre pas, elle se fâchera con-

tre moi. Je ne vois qu'un abyſme : cruelle, c'eſt vous qui me réduiſez à ces funeſtes extrémités. Quel charme me retient auprès de vous ! Ne puis-je vous fuir ? Ne puis-je vous oublier ?

ARLEQUIN *à part.*

Il extravague.

LÉLIO *à lui-même.*

Répondez-moi. Quel plaiſir prenez-vous à me rendre malheureux ?

ARLEQUIN.

Je le rends malheureux, moi ? Cela eſt fort drôle. Eh ! Monſieur, revenez à vous.

LÉLIO *à Arlequin.*

Miſérable, n'entendrai-je jamais que ta voix ?

ARLEQUIN *à part.*

Il me fait pitié. *(haut.)* Mais à quoi bon vous tarabuſter comme vous faites ? Chaſſez-moi tout ce tracas-là de votre tête. Vous aimez, ou vous n'aimez plus Silvia : elle vous aime, ou elle ne vous aime pas ; ſi vous l'aimez, & qu'elle vous aime, vivez en paix : ſi vous ne vous aimez plus, rompez la paille, & tirez chacun de votre côté.

LÉLIO.

Que je vive tranquille ? Eh, le puis-je !

tout s'oppose à mon bonheur, tout le contrarie. Que je cesse d'aimer Silvia ! que je cesse de la voir ! Boureau, oses-tu bien me donner un semblable conseil ?

ARLEQUIN.

Pardi, Monsieur, faites donc comme vous l'entendrez : vous cherchez noise, & vous la trouvez ; votre jalousie donne dans tous les panneaux qu'on lui tend, on ne vous les épargne pas. Et l'aventure de la Bohémienne ?

LÉLIO.

Silvia m'a dit qu'elle n'y a point de part, mais je ne puis la croire.

ARLEQUIN.

Quand elle en auroit sçu quelque chose, il n'y auroit pas grand mal : vous la persécutez, elle a sa revanche ; cela est dans les régles : laissez-la en paix, elle vous y laissera. Ma foi, si les Amans étoient bien sages, ils vivroient entr'eux comme les Médecins, passez-moi la saignée, je vous passerai l'émétique.

LÉLIO.

Allons, mon parti est pris, je veux tenter l'aventure, songe à bien jouer ton personnage.

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur . . . .

LÉLIO.

Tréve de raisonnemens, je veux être obéi.

ARLEQUIN.

J'entens quelqu'un, me voilà sous les armes. C'est Mademoiselle Javotte.

LÉLIO.

Que me veut cette petite fille ?

SCENE II.

JAVOTTE, LÉLIO, ARLEQUIN.

JAVOTTE.

MA grande sœur vient de me dire qu'il y aura ici des masques ce soir. Monsieur Lélio, nous danserons ensemble, n'est-ce pas ?

ARLEQUIN.

Il a tout-à-fait envie de danser !

JAVOTTE.

Vous ne me répondez pas.

LÉLIO *distrait, & parlant à lui-même.*

Mario est mon rival, Mario a pû me le dire, & je ne lui ai point ôté la vie !

JAVOTTE.

Voulez-vous bien me parler ?

LÉLIO.

Que fais-je ici ? Pendant que je me ronge

ronge d'ennui, il eſt peut-être avec Silvia : il lui perſuade ſon amour, il reçoit des marques du ſien.

JAVOTTE.

A qui en avez-vous ? Eſt-ce que vous ne me voyez pas ?

LÉLIO.

Javotte, je ſuis un peu occupé, je n'ai pas le tems de vous répondre.

JAVOTTE.

Ouais, d'où vient donc cette mauvaiſe humeur ? Mais vous êtes-là avec une Dame ; que vient-elle faire ici ? Que je la voie un peu. (*Arlequin ſe cache avec ſa coëſſe.*) Elle ne veut pas ſe montrer, il faut qu'elle ne ſoit pas jolie. Monſieur Lélio, eſt elle de votre connoiſſance ?

LÉLIO.

Oui, Javotte, c'eſt une Dame que j'aime, & que j'épouſe demain.

JAVOTTE.

Vous n'aimez plus ma ſœur, & vous la quittez pour une autre que moi ? Allez vous n'êtes qu'un traître : tenez, voilà le bouquet que vous m'avez donné.

ARLEQUIN.

Eſt-elle aſſez vive ? Mais, Monſieur, j'apperçois Silvia.

SCENE III.

SILVIA, LÉLIO, ARLEQUIN.

SILVIA.

QUelle folie ! Ecoutons un peu cette belle converſation.

LÉLIO *à Arlequin.*

Non, Madame, je ne ſuis point un parjure, & je ſuis tout prêt d'exécuter ce que je vous ai promis.

ARLEQUIN.

Je ne donne point dans ces frivoles excuſes. Quand une femme comme moi a tant fait que de dire à un homme qu'elle l'aime, il joue gros jeu de lui donner de la jalouſie ; je veux régner ſeule dans un cœur à qui je fais la grace de donner la préférence.

SILVIA *à part.*

Il ſçait bien ſa leçon.

LÉLIO.

Vous le méritez tout entier ce cœur ; & vous le poſſédez.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc ſuis-je obligée de vous venir chercher dans la maiſon d'une petite créature qu'on dit qne vous aimez à la fureur?

SILVIA *à part.*

Ménage un peu les termes, animal.

LÉLIO.

Moi, Madame, j'aime Silvia ? Quelle imposture ! Je suis venu chez son oncle avec Mario, mais ce n'a été que pour faire une partie de campagne : la niéce n'y a point de part.

ARLEQUIN.

En effet, on m'a dit que ce Mario l'aimoit, & qu'il pourroit bien l'épouser.

LÉLIO *bas à Arlequin.*

Où as-tu pris cette nouvelle ?

ARLEQUIN *bas à Lélio.*

Je la dis au hasard, elle n'est point dans mes instructions.

LÉLIO.

N'ayez point d'inquiétude, je n'aime que vous ; je n'aimerai que vous de ma vie, croyez-en mes sermens, & le baiser que j'attache sur votre belle main.

ARLEQUIN.

Je suis bonne, je vous pardonne ; touchez-là, & revenez à Paris avec moi.

LÉLIO *haut.*

Je vous suivrai par tout. (*à part.*) Silvia ne dit mot, je suis au désespoir.

SILVIA *à part.*

Je parlerai tout-à-l'heure.

ARLEQUIN.

Donnez-moi la main.

SILVIA.

Lélio, vous choisissez mal le lieu de vos rendez-vous : non content de me trahir, vous me rendez témoin de votre perfidie ; ce procédé est trop insultant. Et vous, Madame, qui vous introduisez chez les gens pour les braver, vous êtes bienheureuse que ma douceur modere mon ressentiment ; peut-être, sans cela, vous ferois-je repentir de votre démarche. Croyez-moi, retirez-vous, & ne me donnez pas le tems de la réflexion.

ARLEQUIN *à part.*

Est-ce qu'elle ne me connoît plus ? (*haut.*) Je n'aime pas les discussions, & puisque Lélio souffre qu'on me menace devant lui sans rien dire, je vous l'abandonne pour ce qu'il vaut.

SCENE IV.

SILVIA, LÉLIO.

SILVIA.

VOilà donc où devoient se terminer tant d'injustices, tant de soupçons ? J'étois l'objet d'une fausse jalou-

ſie, une autre l'étoit de votre tendreſſe.

LÉLIO.

Silvia.

SILVIA.

Qu'allez-vous me dire qui puiſſe effacer l'outrage que vous me faites ? Que je ſuis malheureuſe de vous aimer encore !

LÉLIO *à part.*

Voilà le ſeul inſtant de ma vie, où j'aie goûté un plaiſir ſans mêlange.

SILVIA *à part.*

Il ſera court. (*haut.*) Eſt-il poſſible que vous vous livriez à cet excès honteux de foibleſſe & de biſarrerie ? L'artifice étoit trop groſſier pour m'échapper, je n'ai fait ſemblant d'être trompée un moment, que pour voir juſqu'où vous pouſſeriez votre ridicule ſtratagême : ma colere étoit feinte, vous ne méritez plus que je me fâche contre vous.

LÉLIO *à part.*

Je ſuis perdu ! (*haut.*) Quoi, Silvia, ſi j'avois été réellement infidéle, vous n'en auriez point été piquée ? Vous ne m'en auriez point fait de reproches ? Voilà le dernier trait qui manquoit à mon malheur ; voyez où vous m'avez amené : je ne puis ni ceſſer de vous aimer, ni ceſſer de craindre en vous aimant, ma jalouſie

vous offenſe, elle me rend malheureux, j'en rougis, je la déteſte, je me déteſte moi-même; de quoi cela me ſert-il? Une fatalité m'entraîne, & je ne ſuis jamais plus jaloux que quand je ſens toute l'horreur qu'il y a de l'être: ma paſſion eſt montée à un point que tout l'augmente, & que tout la déſeſpere. Lorſque mon cœur s'ouvre à la douceur de vous voir, de vous parler; une idée funeſte vient le déchirer, & je ne me poſſéde plus quand je ſonge que d'autres peuvent vous aimer, qu'ils vous aiment peut-être; qu'ils vous parlent, qu'ils vous regardent, tout eſt rival pour moi.

SILVIA.

Je vois avec douleur juſqu'où va votre égarement, je voudrois pouvoir vous en retirer: mais comment guérir un mal qui a ſa ſource dans lui-même? Il a jetté de trop profondes racines, il a dégénéré en habitude; il vous eſt auſſi naturel d'être jaloux, que de penſer. Jugez par la douceur dont je vous parle combien je ſerois charmée de vous voir raiſonnable: ouvrez les yeux, revenez à vous; je ne vous ai jamais trahi, j'en ſuis incapable, je vous aime plus que jamais, êtes-vous content? Sacrifierez-vous encore votre repos à de

vaines apparences, à des riens?

LÉLIO.

Ce ne ſont pas les choſes eſſentielles, ce ſont les riens qui alarment une ame délicate : on n'aime que ce que l'on eſtime, & l'on ne peut trop eſtimer ce qu'on aime. Je vois tout ce que vous faites pour moi, le prix en eſt infini : cependant mon cœur avide de bonheur, voit toûjours quelque choſe à déſirer; il n'eſt point ſatisfait, non de ce que vous ne m'aimez pas, mais de ce que vous ne m'aimez, & de ce que je ne vous aime peut-être pas aſſez moi-même. Si ces ſentimens vous offenſent, je vous offenſerai toute ma vie ; paſſez-les moi de grace, mon bonheur en dépend.

SILVIA.

Que n'êtes-vous toûjours comme à préſent ! Je ſens tout ce qu'il y a de tendre dans votre façon d'aimer ; je voudrois m'y livrer, je n'oſe : elle eſt flatteuſe, mais elle eſt à craindre ; c'eſt une mer, calme à la vérité quelquefois, aimable alors : mais c'eſt une mer qu'un ſouffle de vent ſouléve, & qui devient terrible dans un inſtant. Plus j'aurois de plaiſir à oublier vos injuſtices, plus leur retour m'affligeroit.

LÉLIO.

Non, ne le craignez point; ſi quelque choſe peut vous raſſûrer, c'eſt le changement que vous venez de faire en moi: le Jaloux a diſparu devant l'Amant tendre & reſpectueux; jugez-en, l'amour même de Mario ne me fait plus de peine.

SILVIA.

Vous voilà au point, où je vous demandois. Mario m'a fait demander à me parler je pourrai, ſans vous donner d'inquiétude, lui découvrir mes ſentimens, & le prier de ſe défaire de ceux qu'il a pour moi.

LÉLIO.

Silvia, mettez le comble à toutes les graces que vous m'avez faites, ne lui parlez point.

SILVIA.

Vous dites que vous êtes guéri? Vous vous faites illuſion: laiſſez-moi parler à Mario, vous avez encore beſoin de cette épreuve; ſi vous y réſiſtez, je vous rends tout mon cœur, & je vous épouſe demain.

LÉLIO.

Cet eſpoir m'eſt bien doux, mais je le paye cherement.

SCENE V.

COLOMBINE, SILVIA.

COLOMBINE.

EH bien, Mademoiselle, comment a tourné l'aventure du déguisement? Mais je vous trouve l'air bien serein.

SILVIA.

Oui, Colombine, le calme vient de se rétablir entre Lélio & moi: je l'avoue, que j'en suis charmée!

COLOMBINE.

Et vous espérez que cela durera?

SILVIA.

Il me l'a promis, je le crois, & je le veux croire: ne viens point troubler ma joie par tes doutes.

COLOMBINE.

Je n'ai garde, Lélio n'est plus jaloux; il ne le sera plus, vous êtes contente de lui, vous allez l'épouser, vous ne pouvez pas mieux faire.

SILVIA.

Toutes réflexions faites, sa façon d'aimer n'est pas si fâcheuse que tu te l'imagine: mon cœur & ma vanité y trouvent

également leur compte ; rien n'eſt plus flatteur que cet empire abſolu que l'on a ſur un Amant, qui ne vit, qui ne reſpire que pour nous : rien n'eſt plus doux que de faire naître des troubles, des craintes, des injuſtices même que l'on eſt ſûr de diſſiper d'un mot, d'un regard ; ces délicateſſes outrées qui paroiſſent des perſécutions aux yeux des indifférens, ont un charme inexprimable, quand on en connoît le principe, quand on en eſt l'objet. L'amour eſt extrême ; quand on vit ſous ſa loi, l'extrême ſeul peut remplir, peut ſatisfaire un cœur.

COLOMBINE.

Fort bien : mais tout ce ragoût de plaiſirs biſarres, ſi Lélio n'eſt plus jaloux, que devient-il ? Il eſt vrai que j'ai tort de m'en inquiéter, vous ſerez ſervie à votre mode.

SILVIA.

Je n'ai déja que trop a me reprocher de t'avoir écoutée, je t'ordonne de te taire : ma réſolution eſt priſe, je veux l'exécuter, point de raiſon, m'entens-tu ? Sur-tout plus de liaiſons avec Mario ; choiſis, ou de ſortir, ou de m'obéir : je le vois, apprens-lui pour la derniere fois à quoi il doit s'en tenir avec moi.

COLOMBINE.

Vous pouvez le lui apprendre vous-même.

SCENE VI.

MARIO, SILVIA, COLOMBINE.

MARIO.

ME fuirez-vous toûjours, Madame, ne pourrai-je jamais vous parler un moment en liberté ?

SILVIA.

Je ne vous fuis point, Monſieur ; mais je ne vois pas que nous ayons à nous dire des choſes qui demandent du ſecret, rejoignons la compagnie.

MARIO.

Il y a trop long-tems que je cherche à vous ouvrir mon cœur, pour en laiſſer échapper l'occaſion : ſi vous n'avez point pénétré mes ſentimens, l'amour m'a bien mal ſervi.

SILVIA.

Mario, ſongez-vous à qui vous parlez ?

MARIO.

Je ſçais la diſtance . . . .

SILVIA.

Vous expliquez mal le motif de ma ſurpriſe : ignorez vons mes engagemens avec Lélio, & Lélio n'eſt-il pas votre ami ?

MARIO.

Ces engagemens, & cette amitié ne m'ont impoſé un ſilence que trop rigoureux, je ne l'aurois jamais rompu ſans ſon aveu.

SILVIA *à part.*

Sans ſon aveu ?

MARIO.

Oui, Madame, c'eſt lui qui m'a arraché mon ſecret ; c'eſt lui qui, ſous prétexte qu'il ne vous aimoit plus, a autoriſé ma paſſion, & m'a promis de la rendre heureuſe.

SILVIA.

Vous deviez connoître votre ami, & loin d'abuſer de ſa foibleſſe, l'en faire revenir ; vous avez cru trop légerement un mouvement de dépit qui vous flattoit : d'ailleurs Lélio pouvoit ne m'aimer plus ; mais avoit-il droit de diſpoſer de moi ? Avez vous eſpéré me recevoir de ſa main ?

MARIO.

Je ne démêlois point ſon artifice : je

me ſuis livré avec confiance à une idée, où j'attachois mon bonheur, je vous aimois. . . . .

SILVIA.

Briſons là-deſſus, je vous prie, ou ne me voyez jamais, ou vivez avec moi, comme vous avez fait juſqu'ici.

SCENE VII.

MARIO, COLOMBINE.

MARIO.

TU viens de voir de quelle maniere ta Maîtreſſe m'a traité.

COLOMBINE.

Je vous avoue que j'en ai été très-mal édifiée.

MARIO.

As-tu pris garde avec quel mépris pour moi elle m'a fait ſentir ſa prévention pour Lélio.

COLOMBINE.

Cela eſt épouvantable : elle eſt auſſi incorrigible dans ſon eſpéce, que Lélio l'eſt dans la ſienne.

MARIO.

Il ne me reſte à prendre de parti que celui de me retirer.

COLOMBINE.

N'en faites rien.

MARIO.

Quoi! tu voudrois que je fusse témoin du bonheur de mon rival ?

COLOMBINE.

Mon Dieu, il n'est peut être pas encore si sûr ce bonheur : le tems est un grand maître; on peut tout se promettre avec un homme du caractere de Lélio. Qui vous dit, qu'à l'heure que je vous parle, il ne travaile pas à donner à Silvia de nouveaux sujets de plaintes, & qu'enfin il ne s'ensuive une bonne brouillerie ?

MARIO.

Non, je ne puis l'espérer : d'ailleurs je me reproche tous les torts que j'ai avec Lélio : c'est moi qui lui ai aposté le Gentilhomme Normand, c'est moi qui ai fait jouer la Comédie du *Jaloux puni* : tout ce que j'ai fait, tout ce que tu as fait toi-même, n'a de rien servi. Lélio donne dans tout, mais Silvia lui pardonne tout ; c'est trop offenser l'amitié pour une ingrate qui méprise mon amour. Tiens, Colombine, rends-lui son portrait; elle peut en gratifier mon rival, mais ce ne sera point en ma présence.

COLOMBINE.

Ma foi, Monſieur, j'ai eu l'adreſſe de le prendre ; mais je ne ſçais ſi j'aurois celle de le remettre ſans qu'on s'en apperçût : croyez-moi, gardez la copie, c'eſt toûjours une avance ſur l'original ; j'apperçois Lélio, je ne veux pas qu'il nous trouve enſemble.

MARIO *reſte interdit, tenant le portrait à la main.*

SCENE VIII.

LÉLIO, MARIO.

LÉLIO *à part.*

MArio a parlé à Silvia. (*haut.*) Que s'eſt-il paſſé entre eux ? Mais je l'apperçois, je le trouve bien rêveur. Ne s'occuperoit-il point des eſpérances flatteuſes qu'elle lui auroit données ? Eh bien, Mario, avez-vous déclaré vos ſentimens à Silvia ?

MARIO.

N'en ſoyez point alarmé, j'en ai été puni, & vous êtes vengé de mon imprudence.

LÉLIO.

Elle vous a mal reçu : ne me trompez-vous point ?

MARIO.

Non, mais vous-même, pourquoi m'avez-vous trompé ?

LÉLIO.

Je reſpire ; pardonnez à une délicateſſe d'Amant, ce que j'ai fait contre notre amitié : j'avois beſoin de cette épreuve, ma tranquillité en dépendoit. En amour, comme en guerre, le ſtratagême eſt permis : ne nous en aimons pas moins, reſtez parmi nous, je réparerai ſi bien toutes mes injuſtices, que vous les oublierez ; reſtez, je vous en conjure. (*à part.*) Mais que vois-je ? un portrait. Je ne me trompe point. Ciel ! c'eſt celui de Silvia. (*haut.*) Perfide ! c'eſt donc ainſi que vous me jouez. *Il lui arrache le portrait.*

MARIO.

Que faites-vous, Lélio ? Ecoutez-moi.

LÉLIO.

Ah ! je n'écoute rien, plus d'amis, je ne vois que mon rival.

MARIO.

Je ne le céderai qu'avec la vie.

LÉLIO.

LÉLIO.

Je ne le rendrai qu'avec la mienne. *Ils mettent l'épee à la main.*

SCENE IX.

COLOMBINE, ARLEQUIN, LÉLIO, MARIO.

ARLEQUIN.

MOn Maître, & Mario qui se battent. (*Il se met entre deux.*) A l'aide, au secours.

LÉLIO.

Ote-toi de-là.

MARIO.

Retire-toi.

ARLEQUIN.

N'allez pas vous méprendre au moins.

COLOMBINE *à part.*

Eh ! Messieurs, êtes-vous là en place pour vous tuer.



SCENE X.

SILVIA, LÉLIO, MARIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SILVIA.

QUel bruit, ô Ciel ! quel démon vous agite, avez-vous perdu l'eſprit l'un & l'autre ?

LÉLIO *à part.*

Silvia arrive au ſecours de mon rival.

MARIO.

Madame, votre préſence ſuſpend mon reſſentiment ; je craindrois de n'en être pas toûjours le maître, je me retire par reſpect.

SCENE DERNIERE.

SILVIA, LÉLIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LÉLIO.

CE n'eſt point aſſez pour vous, ingrate, de me préférer Mario, vous venez le dérober à ma vengeance, & me l'arracher des mains.

SILVIA.

Moi ! je vous préfere Mario, & je viens le défendre contre vous. Quelle est cette nouvelle vision, expliquez-vous, que voulez-vous dire ?

LÉLIO.

Mais vous-même, que ne me dites-vous que vous m'êtes fidéle, que vous n'aimez que moi, que vous haïssez Mario, & que vous ne lui avez point donné votre portrait ?

SILVIA.

Moi, j'ai donné mon portrait à Mario ! Que je vous plains !

LÉLIO.

Gardez votre funeste pitié, je n'en veux point : il falloit ne me pas rendre malheureux, & non pas me plaindre quand je le suis, & que je ne puisse plus cesser de l'être : oui, ingrate, vous avez donné votre portrait à Mario, démentez-en vos yeux, si vous pouvez.

SILVIA.

Que vois-je ? Colombine.

COLOMBINE.

Que le portrait que vous avez fait faire pour Monsieur, je l'avois donné à Mario, comme l'en trouvant plus digne ; c'est encore une piéce que je vous ai

jouée : il y a trop long-tems que vous faites ici le petit tyran, je voulois vous en déloger : je n'ai point réussi, je m'en veux du mal mais vous n'êtes pas au bout.

ARLEQUIN.

La méchante ! traiter ainsi mon pauvre Maître.

LÉLIO *à part.*

Seroit-il possible que Silvia fût innocente ?

SILVIA.

Colombine, c'en est trop, sors de chez moi tout-à-l'heure. (*à Lélio.*) J'ai dit ce que je viens de faire à ma justification, ce n'est point pour vous, c'est pour moi seule que j'ai travaillé ; car enfin. . . .

LÉLIO.

N'achevez point, Silvia, je crois. . . .

SILVIA.

Non, non, ne croyez rien, vos soupçons sont trop injurieux ; il est tems que je m'en délivre, séparons-nous, & ne nous voyons jamais.

LÉLIO.

Votre colere me charme, je l'ai méritée, mais vous vous appaiserez.

SILVIA.

Ne l'espérez point, je risquero is trop

LÉLIO.

Non, vous ne risquerez rien : voyez mon repentir, il est sincere.

SILVIA.

Je ne vois que vos injustices.

LÉLIO.

Au nom des Dieux, ne me traitez point avec rigueur, rappellez vos bontés pour moi : vous ne me regardez point ? votre froideur me désespere. Quoi, Silvia, vous ne m'aimez plus ? Vous ne répondez rien. Quel affreux silence ! je n'en puis supporter l'horreur, Madame : pour derniere grace, à quoi dois-je m'attendre ?

SILVIA *à part.*

Quelle violence il faut que je me fasse !

LÉLIO.

Ah ! je ne lis que trop dans vos yeux ; ce qui se passe dans votre cœur, j'en suis effacé. Eh bien, Silvia, je me dis à moi-même ce que vous ne voulez pas me dire : je vais prévenir l'arrêt que vous me préparez, & vous délivrer pour jamais de ma vûe, & de mes injustices : songez du moins que je ne vous perds que parce que je vous aime trop.

SILVIA *à part.*

Il me fait trop de pitié, je ne suis plus maîtresse de mon cœur. (*haut.*) Lélio, voyez toute ma foiblesse; je vous aime, vous en allez juger : je fais taire la raison pour n'écouter que mon cœur qui me parle pour vous, l'amour seul peut justifier la démarche que je vais faire ; je sçais qu'on m'en blâmera, n'importe. Je vous donne la main : ne me punissez point du sacrifice que je vous fais, & songez que vous ne pouvez être heureux qu'en me rendant heureuse moi-même.

LÉLIO.

Quelle générosité ! Dieux ! que ne puis-je mourir de plaisir à vos genoux ?

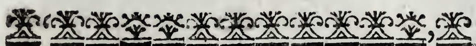
SILVIA.

J'entens la Compagnie que nous attendions, allons la recevoir.

Le Théatre change, & représente une Salle de Bal.

ON DANSE.





VAUDEVILLE.

Estre commode, être jaloux,
C'eſt à peu près la même choſe ;
Des biens ou des maux malgré nous,
C'eſt notre étoile qui diſpoſe :
C'eſt erreur de s'inquiéter,
De ce qu'on ne peut éviter.



Autrefois on ne payoit pas,
Mais il falloit aimer pour plaire,
Il en coûtoit trop d'embarras,
Trop de façon & de myſtere :
Nous avons changé cet abus,
Nous payons, & nous n'aimons plus.

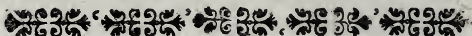


Pour me défendre d'écouter,
Un Amant qui me trouve aimable,
Maman vient toûjours me chanter,
Qu'un Homme eſt un Monſtre effroyable :
Ce qu'elle en dit, c'eſt pour mon bien,
Je le veux, mais je n'en crois rien.



On me dit de ne point juger,
D'une fille ſur l'apparence,
Et que je dois, pour m'engager,
Attendre un peu d'expérience :
Peut-être que je ferois mieux,
Mais à quoi ſervent donc les yeux ?

Fin de la Comédie du Jaloux.



APPROBATION.

J'Ai examiné de l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *la Comédie du Jaloux*, ſuite du Nouveau Théatre Italien. A Paris ce 20. Mars 1732.

DANCHET.

De l'Imprimerie de GISSEY.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE PRINCE TRAVESTI, *OU* L'ILLUSTRE AVANTURIER;

COMEDIE,

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi le 5. Février 1724.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

PIECES DU THEATRE ITALIEN *de M. DE MARIVAUX, qui se vendent chez le même Libraire.*

Arlequin poli par l'Amour, Comédie.
La Surprise de l'Amour, Comédie.
La double Inconstance, Comédie.
Le Prince travesti, Comédie.
La Fausse Suivante, Comédie.
L'Isle des Esclaves, Comédie.
L'Héritier de Village, Comédie.
Le Jeu de l'Amour & du Hazard, Comédie.

Le même Libraire vend aussi.

Le Théâtre Italien, ou Recueil général de toutes les Comédies & Scenes Françoises représentées par les Comédiens Italiens du Roi, avec les Airs gravés & les Figures à chaque Comédie, par Ghérardi, *in*-12. 6. *vol. figures*. 1741.

Le nouveau Théâtre Italien, ou Recueil des Pieces représentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, depuis leur établissement en 1716, jusqu'à présent: avec les Airs des Vaudevilles gravés à la fin de chaque Volume. 9. *vol. in*-12. 1733.

Les Parodies du Théâtre Italien, avec les Airs gravés, 4. *vol. in*-12. 1738.

Les Comédies purement Italiennes, représentées par les Comédiens Italiens, sous le titre de Nouveau Théâtre Italien de Riccoboni, avec les Traductions Françoises. 3. *vol. in*-12 1733.

Le Théâtre de Mademoiselle Barbier. *in*-12. 1745.

Le Théâtre de M. de Brueys. *in*-12. 3. *vol* 1735.

Le Théâtre de M. Palaprat. *in*-12. 1735.

Les Oeuvres de M. du Fresny. *in*-12. 4. *vol.* 1747. avec les Airs gravés.

Les Oeuvres de M. Autreau. 4. *vol*, avec les Airs gravés.



ACTEURS.

LA PRINCESSE de Barcelone.

HORTENSE.

LE PRINCE de Léon, ſous le nom de LELIO.

FREDERIC, Miniſtre de la Princeſſe.

ARLEQUIN, valet de Lélio.

LISETTE, Maîtreſſe d'Arlequin.

UN GARDE de la Princeſſe.

FEMMES de la Princeſſe.

La Scene eſt à Barcelone.



LE PRINCE TRAVESTI.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, ET SA SUITE, HORTENSE.

La Scene représente une Salle où la Princesse entre rêveuse accompagnée de quelques femmes qui s'arrêtent au milieu du Théâtre.

LA PRINCESSE *se tournant vers ses femmes.*



HORTENSE ne vient point: qu'on aille lui dire encore que je l'attends avec impatience. Je vous demandois, Hortense.

HORTENSE.

Vous me paroissez bien agitée, Madame.

LA PRINCESSE *à ses femmes.*

Laissez nous.

SCENE II.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chere Hortense, depuis un an que vous êtes absente, il m'est arrivé une grande aventure.

HORTENSE.

Hier au soir en arrivant, quand j'eus l'honneur de vous revoir, vous me parûtes aussi tranquile que vous l'étiez avant mon départ.

LA PRINCESSE.

Cela est bien différent, & je vous parus hier ce que je n'étois pas : mais nous avions des témoins, & d'ailleurs vous aviez besoin de repos.

HORTENSE.

Que vous est-il donc arrivé, Madame ? car je compte que mon absence n'aura rien diminué des bontés & de la confiance que vous aviez pour moi.

LA PRINCESSE.

Non sans doute, le sang nous unit ; je sai votre attachement pour moi, & vous

me ſerez toujours chere : mais j'ai peur que vous ne condamniez mes foibleſſes.

HORTENSE.

Moi, Madame, les condamner? Eh n'eſt-ce pas un défaut que de n'avoir point de foibleſſe ? Que ferions-nous d'une perſonne parfaite ? à quoi nous ſeroit-elle bonne ? entendroit-elle quelque choſe à nous, à notre cœur, à ſes petits beſoins ? quel ſervice pourroit-elle nous rendre avec ſa raiſon ferme & ſans quartier, qui feroit main-baſſe ſur tous nos mouvemens ? Croyez-moi, Madame, il faut vivre avec les autres, & avoir du moins moitié raiſon & moitié folie, pour lier commerce : avec cela vous nous reſſemblerez un peu ; car pour nous reſſembler tout à fait, il ne faudroit preſque que de la folie : mais je ne vous en demande pas tant. Venons au fait, quel eſt le ſujet de votre inquiétude ?

LA PRINCESSE.

J'aime, voilà ma peine.

HORTENSE.

Que ne dites-vous, j'aime, voilà mon plaiſir ? car elle eſt faite comme un plaiſir, cette peine que vous dites.

LA PRINCESSE.

Non, je vous aſsûre, elle m'embarraſſe beaucoup.

HORTENSE.

Mais vous êtes aimée, ſans doute?

LA PRINCESSE.

Je crois voir qu'on n'eſt pas ingrat.

HORTENSE.

Comment, vous croyez voir? celui qui vous aime met-il ſon amour en énigme? Oh, Madame, il faut que l'amour parle bien clairement & qu'il répéte toûjours, encore avec cela ne parle-t-il pas aſſez.

LA PRINCESSE.

Je regne, celui dont il s'agit ne penſe pas ſans doute qu'il lui ſoit permis de s'expliquer autrement que par ſes reſpects.

HORTENSE.

Eh bien, Madame, que ne lui donnez-vous un pouvoir plus ample; car qu'eſt-ce que c'eſt que du reſpect? l'amour eſt bien enveloppé là-dedans. Sans lui dire préciſément, expliquez-vous mieux: ne pouvez-vous lui gliſſer la valeur de cela dans quelque regard? avec deux yeux ne dit-on pas ce que l'on veut?

LA PRINCESSE.

Je n'oſe, Hortenſe, un reſte de fierté me retient.

HORTENSE.

Il faudra pourtant bien que ce reſte-là s'en aille avec le reſte, ſi vous voulez vous-

éclaircir. Mais quelle eſt la perſonne en queſtion?

LA PRINCESSE.

Vous avez entendu parler de Lélio?

HORTENSE.

Oui, comme d'un illuſtre Etranger, qui ayant rencontré notre Armée y ſervit Volontaire il y a ſix ou ſept mois, & à qui nous dûmes le gain de la derniere Bataille.

LA PRINCESSE.

Celui qui commandoit l'Armée l'engagea par mon ordre à venir ici, & depuis qu'il y eſt, ſes ſages conſeils dans mes affaires ne m'ont pas été moins avantageux que ſa valeur: c'eſt d'ailleurs l'ame la plus généreuſe.....

HORTENSE.

Eſt-il jeune?

LA PRINCESSE.

Il eſt dans la fleur de ſon âge.

HORTENSE.

De bonne mine?

LA PRINCESSE.

Il me le paroît.

HORTENSE.

Jeune, aimable, vaillant, généreux & ſage; cet homme-là vous a donné ſon cœur, vous lui avez rendu le vôtre en revanche, c'eſt cœur pour cœur, le troc eſt

ſans reproche, & je trouve que vous avez fait là un fort bon marché. Comptons ; dans cet homme-là vous avez d'abord un Amant ; enſuite, un Miniſtre ; enſuite, un Général d'Armée ; enſuite, un Mari, s'il le faut, & le tout pour vous ; voilà donc quatre hommes pour un, & le tout en un ſeul. Madame, ce calcul-là mérite attention.

LA PRINCESSE.

Vous êtes toujours badine. Mais cet homme qui en vaut quatre, & que vous voulez que j'épouſe, ſavez-vous qu'il n'eſt, à ce qu'il dit, qu'un ſimple Gentilhomme, & qu'il me faut un Prince ? Il eſt vrai que dans nos Etats le Privilége des Princeſſes qui regnent, eſt d'épouſer qui elles veulent : mais il ne ſied pas toujours de ſe ſervir de ſes priviléges.

HORTENSE.

Madame, il vous faut un Prince, ou un homme qui mérite de l'être, c'eſt la même choſe ; un peu d'attention, s'il vous plaît. Jeune, aimable, vaillant, généreux & ſage : Madame, avec cela fût-il né dans une chaumiere, ſa naiſſance eſt Royale, & voilà mon Prince ; je vous défie d'en trouver un meilleur. Croyez-moi, je parle quelquefois ſérieuſement : vous & moi nous reſtons

ſeules de la famille de nos Maîtres; donnez à vos Sujets un Souverain vertueux, ils ſe conſoleront avec ſa vertu, du défaut de ſa naiſſance.

LA PRINCESSE.

Vous avez raiſon, & vous m'encouragez: mais, ma chere Hortenſe, il vient d'arriver ici un Ambaſſadeur de Caſtille, dont je ſai que la commiſſion eſt de demander ma main pour ſon Maître; aurois-je bonne grace de refuſer un Prince pour n'épouſer qu'un particulier?

HORTENSE.

Si vous aurez bonne grace? eh qui en empêchera? quand on refuſe les gens bien poliment, ne les refuſe-t'on pas de bonne grace?

LA PRINCESSE.

Eh bien, Hortenſe, je vous en croirai: mais j'attens un ſervice de vous: je ne ſaurois me réſoudre à montrer clairement mes diſpoſitions à Lélio, ſouffrez que je vous charge de ce ſoin-là, & acquittez-vous-en adroitement dès que vous le verrez.

HORTENSE.

Avec plaiſir, Madame, car j'aime à faire de bonnes actions. A la charge que quand vous aurez épouſé cet honnête hom-

me-là, il y aura dans votre hiſtoire un petit article que je dreſſerai moi-même, & qui dira préciſément; » ce fut la ſage Hor-
» tenſe qui procura cette bonne fortune au
» Peuple, la Princeſſe craignoit de n'avoir
» pas bonne grace en épouſant Lélio : Hor-
» tenſe lui leva ce vain ſcrupule, qui eût
» peut-être privé la République de cette
» longue ſuite de bons Princes qui reſſem-
» blerent à leur Pere «. Voilà ce qu'il faudra mettre pour la gloire de mes deſcendans, qui par ce moyen auront en moi une Ayeule d'heureuſe mémoire.

LA PRINCESSE.

Quel fond de gaieté!.... mais ma chere Hortenſe, vous parlez de vos deſcendans; vous n'avez été qu'un an avec votre mari, qui ne vous a pas laiſſé d'enfans, & toute jeune que vous êtes, vous ne voulez pas vous remarier, où prendrez-vous votre poſtérité ?

HORTENSE.

Cela eſt vrai, je n'y ſongeois pas, & voilà tout d'un coup ma poſtérité anéantie... Mais trouvez-moi quelqu'un qui ait à peu près le mérite de Lélio, & le goût du mariage me reviendra peut-être; car je l'ai tout à fait perdu, & je n'ai point tort. Avant que le Comte Rodrigue

m'épousât, il n'y avoit amour ancien ni moderne qui pût figurer auprès du ſien. Les autres Amans auprès de lui rampoient comme de mauvaiſes copies d'un excellent original : c'étoit une choſe admirable, c'étoit une paſſion formée de tout ce qu'on peut imaginer en ſentimens, langueurs, ſoûpirs, tranſports, délicateſſes, douce impatience, & le tout enſemble ; pleurs de joie au moindre regard favorable, torrent de larmes au moindre coup d'œil un peu froid ; m'adorant aujourd'hui, m'idolâtrant demain ; plus qu'idolâtre enſuite, ſe livrant à des hommages toûjours nouveaux ; enfin ſi l'on avoit partagé ſa paſſion entre un million de cœurs, la part de chacun d'eux auroit été fort raiſonnable, j'étois enchantée ; deux ſiecles, ſi nous les paſſions enſemble, n'épuiſeroient pas cette tendreſſe-là, diſois-je en moi-même, en voilà pour plus que je n'en uſerai : je ne craignois qu'une choſe, c'eſt qu'il ne mourût de tant d'amour avant que d'arriver au jour de notre union. Quand nous fûmes mariés, j'eus peur qu'il n'expirât de joie. Helas, Madame, il ne mourut ni avant ni après, il ſoutint fort bien ſa joie. Le premier mois elle fut violente, le ſecond elle devint plus calme, à l'aide d'une

de mes femmes qu'il trouva jolie ; le troisieme elle baissa à vûe d'œil, & le quatrieme il n'y en avoit plus. Ah ! c'étoit un triste personnage après cela que le mien.

LA PRINCESSE.

J'avoue que cela est affligeant.

HORTENSE.

Affligeant, Madame, affligeant ! imaginez-vous ce que c'est que d'être humiliée, rebutée, abandonnée, & vous aurez quelque légere idée de tout ce qui compose la douleur d'une jeune femme alors. Estre aimée d'un homme autant que je l'étois, c'est faire son bonheur & ses délices, c'est être l'objet de toutes ses complaisances, c'est régner sur lui, disposer de son ame, c'est voir sa vie consacrée à vos desirs, à vos caprices, c'est passer la vôtre dans la flateuse conviction de vos charmes, c'est voir sans cesse qu'on est aimable : ah que cela est doux à voir ! le charmant point de vûe pour une femme ! en vérité tout est perdu quand vous perdez cela. Hé bien, Madame, cet homme dont vous étiez l'idole, concevez qu'il ne vous aime plus, & mettez-vous vis-à-vis de lui ; la jolie figure que vous y ferez ! Quel opprobre ! Lui parlez-vous ? toutes ses réponses sont des monosyllabes, oui, non ; car le dégoût est

laconique. L'approchez-vous, il fuit ; vous plaignez-vous, il querelle ; quelle vie ! quelle chute ! quelle fin tragique ! Cela fait frémir l'amour propre. Voilà pourtant mes aventures, & si je me rembarquois, j'ai du malheur, je ferois encore naufrage, à moins que de trouver un autre Lélio.

LA PRINCESSE.

Vous ne tiendrez pas votre colere, & je chercherai de quoi vous reconcilier avec les hommes.

HORTENSE.

Cela est inutile : je ne sache qu'un homme dans le monde qui pût me convertir là-dessus, homme que je ne connois point, que je n'ai jamais vû que deux jours. Je revenois de mon Château pour retourner dans la Province dont mon mari étoit Gouverneur, quand ma Chaise fut attaquée par des voleurs qui avoient déja fait plier le peu de gens que j'avois avec moi. L'homme dont je vous parle, accompagné de trois autres, vint à mes cris, & fondit sur mes voleurs, qu'il contraignit à prendre la fuite ; j'étois presque évanoüie, il vint à moi, s'empressa à me faire revenir, & me parut le plus aimable & le plus galant homme que j'aie encore vû : si je n'avois pas été mariée, je ne sai ce que

mon cœur seroit devenu, je ne ſai trop même ce qu'il devint alors : mais il ne s'agiſſoit plus de cela, je priai mon libérateur de ſe retirer. Il inſiſta à me ſuivre près de deux jours ; à la fin je lui marquai que cela m'embarraſſoit, j'ajoutai que j'allois joindre mon mari, & je tirai un diamant de mon doigt que je le preſſai de prendre, mais ſans le regarder ; il s'éloigna très-vîte, & avec quelque ſorte de douleur. Mon mari mourut deux mois après, & je ne ſai par quelle fatalité l'homme que j'ai vû m'eſt toujours reſté dans l'eſprit. Mais il y a apparence que nous ne nous reverrons jamais, ainſi mon cœur eſt en ſûreté. Mais qui eſt-ce qui vient à nous ?

LA PRINCESSE.

C'eſt un homme à Lélio.

HORTENSE.

Il me vient une idée pour vous, ne ſauroit-il pas qui eſt ſon Maître ?

LA PRINCESSE.

Il n'y a pas d'apparence ; car Lélio perdit ſes gens à la derniere bataille, & il n'a que de nouveaux domeſtiques.

HORTENSE.

N'importe, faiſons-lui toujours quelques queſtions.

SCENE

SCENE III.

LA PRINCESSE, HORTENSE, ARLEQUIN.

Arlequin arrive d'un air désœuvré en regardant de tous côtés. Il voit la Princesse & Hortense, & veut s'en aller.

LA PRINCESSE.

QUe cherches-tu, Arlequin ? ton Maître est-il dans le Palais ?

ARLEQUIN.

Madame, je supplie votre Principauté de pardonner l'impertinence de mon étourderie ; si j'avois sû que votre présence eût été ici, je n'aurois pas été assez nigaud pour y venir apporter ma personne.

LA PRINCESSE.

Tu n'as point fait de mal. Mais dis-moi, cherche-tu ton Maître ?

ARLEQUIN.

Tout juste, vous l'avez deviné, Madame ; depuis qu'il vous a parlé tantôt, je l'ai perdu de vûe dans cette peste de maison, & ne vous déplaise, je me suis aussi perdu moi. Si vous vouliez bien m'enseigner mon chemin, vous me fe-

riez plaisir; il y a ici un si grand tas de chambres, que j'y voyage depuis une heure sans en trouver le bout. Par la mardi, si vous loüez tout cela, cela vous doit rapporter bien de l'argent, pourtant. Que de fatras de meubles, de drôleries, de colifichets! tout un Village vivroit un an de ce que cela vaut. Depuis six mois que nous sommes ici, je n'avois point encore vû cela. Cela est si beau, si beau, qu'on n'ose pas le regarder; cela fait peur à un pauvre homme comme moi. Que vous êtes riches, vous autres Princes! & moi qu'est-ce que je suis en comparaison de cela? mais n'est-ce pas encore une autre impertinence que je fais, de raisonner avec vous comme avec ma pareille? *Hortense rit.* Voilà votre camarade qui rit, j'aurai dit quelque sotise. Adieu, Madame, je salue Votre Grandeur.

LA PRINCESSE.

Arrête, arrête......

HORTENSE.

Tu n'as point dit de sotise, au contraire tu me parois de bonne humeur.

ARLEQUIN.

Pardi je ris toûjours: que voulez-vous? je n'ai rien à perdre. Vous vous amusez

à être riches, vous autres, & moi je m'amuſe à être gaillard; il faut bien que chacun ait ſon amuſette en ce monde.

HORTENSE.

Ta condition eſt-elle bonne? es-tu bien avec Lélio?

ARLEQUIN.

Fort bien; nous vivons enſemble de bonne amitié: je n'aime pas le bruit, ni lui non plus; je ſuis drôle, & cela l'amuſe: il me paye bien, me nourrit bien, m'habille bien honnêtement & de belle étoffe, comme vous voyez; me donne par-ci par-là quelques petits profits, ſans ceux qu'il veut bien que je prenne, & qu'il ne ſait pas; & comme cela je paſſe tout bellement ma vie.

LA PRINCESSE *à part.*

Il eſt auſſi babillard que joyeux.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que vous ſavez une meilleure condition pour moi, Madame?

HORTENSE.

Non, je n'en ſache point de meilleure que celle de ton Maître, car on dit qu'il eſt grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Il a l'air d'un garçon de famille.

HORTENSE.

Tu me répons comme ſi tu ne ſavois pas qui il eſt.

ARLEQUIN.

Non, je n'en ſai rien, de bonne vérité. Je l'ai rencontré comme il ſortoit d'une bataille; je lui fis un petit plaiſir, il me dit grand merci. Il diſoit que ſon monde avoit été tué, je lui répondis tant-pis. Il me dit, tu me plais, veux-tu venir avec moi? Je lui dis taupe, je le veux bien. Ce qui fut dit fut fait, il prit encore d'autre monde, & puis le voilà qui part pour venir ici, & puis moi je pars de même, & puis nous voilà en voyage en courant la poſte, qui eſt le train du diable; car parlant par reſpect, j'ai été près d'un mois ſans pouvoir m'aſſeoir. Ah! les mauvaiſes maſettes.

LA PRINCESSE *en riant.*

Tu es un Hiſtorien bien exact.

ARLEQUIN.

Oh quand je compte quelque choſe, je n'oublie rien; bref, tant y a que nous arrivâmes ici mon Maître & moi. La Grandeur de Madame l'a trouvé brave homme, elle l'a favoriſé de ſa faveur; car on l'appelle favori: il n'en eſt pas plus impertinent qu'il l'étoit pour cela,

ni moi non plus. Il eſt courtiſé & moi auſſi ; car tout le monde me reſpecte, tout le monde eſt ici en peine de ma ſanté, & me demande mon amitié ; moi je la donne à tout haſard, cela ne me coûte rien, ils en feront ce qu'ils pourront, ils n'en feront pas grand choſe. C'eſt un drôle de métier que d'avoir un Maître ici qui a fait fortune ; tous les Courtiſans veulent être les ſerviteurs de ſon valet.

LA PRINCESSE.

Nous n'en apprendrons rien, allons-nous-en. Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, ſans compliment, je ne ſuis pas digne d'avoir cet adieu là. Cette Princeſſe eſt une bonne femme ; elle n'a pas voulu me tourner le dos ſans me faire une civilité. Bon, voilà mon Maître.

SCENE IV.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

QU'eſt-ce que tu fais ici ?

ARLEQUIN.

J'y fais connoiſſance avec la Princeſſe,

& j'y reçois ses complimens.

LELIO.

Que veux-tu dire avec ta connoissance & tes complimens? Est-ce que tu l'as vûe, la Princesse? Où est-elle?

ARLEQUIN.

Nous venons de nous quitter.

LELIO.

Explique-toi donc, que t'a-t'elle dit?

ARLEQUIN.

Bien des choses. Elle me demandoit si nous nous trouvions bien ensemble, comment s'appelloient votre pere & votre mere, de quel métier ils étoient, s'ils vivoient de leurs rentes ou de celles d'autrui. Moi, je lui ai dit, que le diable emporte celui qui les connoît; je ne sai pas quelle mine ils ont, s'ils sont nobles ou vilains, gentilshommes ou laboureurs; mais que vous aviez l'air d'un enfant d'honnêtes gens. Après cela elle m'a dit: je vous salue; & moi je lui ai dit, vous me faites trop de graces, & puis c'est tout.

LELIO *à part.*

Quel galimathias! tout ce que j'en puis comprendre, c'est que la Princesse s'est informée de lui, s'il me connoissoit. Enfin tu lui as donc dit que tu ne savois pas qui je suis?

ARLEQUIN.

Oui : cependant je voudrois bien le ſavoir ; car quelquefois cela me chicane. Dans la Ville il y a tant de fripons, tant de vauriens qui courent par le monde pour fourber l'un, pour attraper l'autre, & qui ont bonne mine comme vous . . . je vous crois un honnête garçon, moi.

LELIO *en riant.*

Va, va, ne t'embarraſſe pas, Arlequin, tu as bon Maître je t'en aſſure.

ARLEQUIN.

Vous me payez bien, je n'ai pas beſoin d'autre caution ; & au cas que vous ſoyez quelque Bohémien, pardi au moins vous êtes un Bohémien de bon compte.

LELIO.

En voilà aſſez, ne ſors point du reſpect que tu me dois.

ARLEQUIN.

Tenez, d'un autre côté je m'imagine quelquefois que vous êtes quelque grand Seigneur ; car j'ai entendu dire qu'il y a eu des Princes qui ont couru la prétentaine pour s'ébaudir, & peut-être que c'eſt un vertigo qui vous a pris auſſi.

LELIO *à part.*

Ce benêt-là se seroit-il apperçu de ce que je suis ... Et par où juges-tu que je pourrois être un Prince ? Voilà une plaisante idée ! est-ce par le nombre des équipages que j'avois quand je t'ai pris ? par ma magnificence ?

ARLEQUIN.

Bon ! belles bagatelles, tout le monde a de cela : mais par la mardi, personne n'a si bon cœur que vous, & il m'est avis que c'est là la marque d'un Prince.

LELIO.

On peut avoir le cœur bon sans être Prince ; & pour l'avoir tel, un Prince a plus à travailler qu'un autre : mais comme tu es attaché à moi, je veux bien te confier que je suis un homme de condition qui me divertis à voyager inconnu pour étudier les hommes, & voir ce qu'ils sont dans tous les Etats. Je suis jeune, c'est une étude qui me sera nécessaire un jour : voilà mon secret, mon enfant.

ARLEQUIN

Ma foi, cette étude-là ne vous apprendra que misere : ce n'étoit pas la peine de courir la poste pour aller étudier toute cette racaille. Qu'est-ce que vous

vous ferez de cette connoiſſance des hommes ? vous n'apprendrez rien que des pauvretés.

LELIO.

C'eſt qu'ils ne me tromperont plus.

ARLEQUIN.

Cela vous gâtera.

LELIO.

D'où vient ?

ARLEQUIN.

Vous ne ſerez plus ſi bon enfant quand vous ſerez bien ſavant ſur cette race-là. En voyant tant de canailles, par dépit, canaille vous deviendrez.

LELIO *à part les premiers mots.*

Il ne raiſonne pas mal. Adieu, te voilà inſtruit, garde-moi le ſecret, je vais retrouver la Princeſſe ?

ARLEQUIN.

De quel côté tournerai-je pour retrouver notre cuiſine ?

LELIO.

Ne ſais-tu pas ton chemin ? tu n'a qu'à traverſer cette galerie-là.

SCENE V.

LELIO *ſeul.*

LA Princeſſe cherche à me connoître, & cela me confirme dans mes ſoupçons ; les ſervices que je lui ai rendus ont diſpoſé ſon cœur à me vouloir du bien, & mes reſpects empreſſés l'ont perſuadée que je l'aimois ſans oſer le dire. Depuis que j'ai quitté les Etats de mon pere, & que je voyage ſous ce déguiſement pour hâter l'expérience dont j'aurai beſoin, ſi je regne un jour, je n'ai fait nulle part un ſéjour ſi long qu'ici : à quoi donc aboutira-t-il ? Mon pere ſouhaite que je me marie, & me laiſſe le choix d'une épouſe. Ne dois-je pas m'en tenir à cette Princeſſe ? car elle eſt aimable ; & ſi je lui plais, rien n'eſt plus flateur pour moi que ſon inclination, elle ne me connoît pas. N'en cherchons donc point d'autre qu'elle ; déclarons-lui qui je ſuis, enlevons-la au Prince de Caſtille, qui envoye la demander. Elle ne m'eſt pas indifférente : mais que je l'aimerois ſans le ſouvenir inutile que je garde encore de cette belle perſonne que je ſauvai des mains des voleurs !

SCENE VI.

LELIO, HORTENSE, *à qui un Garde dit en montrant Lélio.*

Le voilà, Madame.

LELIO *surpris.*

Je connois cette Dame-là.

HORTENSE *étonnée.*

Que vois-je ?

LELIO *s'approchant.*

Me reconnoissez-vous, Madame ?

HORTENSE.

Je crois que oui, Monsieur.

LELIO.

Me fuirez-vous encore ?

HORTENSE.

Il le faudra peut-être bien.

LELIO.

Eh, pourquoi donc le faudra-t-il ? Vous déplais-je tant que vous ne puissiez au moins supporter ma vûe ?

HORTENSE.

Monsieur, la conversation commence d'une maniere qui m'embarrasse ; je ne sai que vous répondre, je ne saurois vous dire que vous me plaisez.

LELIO.

Non, Madame, je ne l'exige point non plus, ce bonheur-là n'eſt pas fait pour moi, & je ne mérite ſans doute que votre indifférence.

HORTENSE.

Je ne ſerois pas aſſez modeſte ſi je vous diſois que vous l'êtes trop : mais de quoi s'agit-il ? je vous eſtime, je vous ai une grande obligation : nous nous retrouvons ici, nous nous reconnoiſſons, vous n'avez pas beſoin de moi, vous avez la Princeſſe, que pourriez-vous me vouloir encore ?

LELIO.

Vous demander la ſeule conſolation de vous ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Oh, je vous conſolerois mal : je n'ai point de talent pour être confidente.

LELIO.

Vous confidente, Madame ? ah ! vous ne voulez pas m'entendre.

HORTENSE.

Non, je ſuis naturelle ; & pour preuve de cela, vous pouvez vous expliquer mieux, je ne vous en empêche point, cela eſt ſans conſéquence.

LELIO.

Eh quoi Madame, le chagrin que j'eus en vous quittant il y a ſept ou huit mois, ne vous a point appris mes ſentimens ?

HORTENSE.

Le chagrin que vous eûtes en me quittant & à propos de quoi ? qu'eſt-ce que c'étoit que votre triſteſſe ? rappellez-m'en le ſujet ; voyons, car je ne m'en ſouviens plus.

LELIO.

Que ne m'en coûta-t-il pas pour vous quitter ? vous que j'aurois voulu ne quitter jamais, & dont il faudra pourtant que je me ſépare.

HORTENSE.

Quoi ! c'eſt là ce que vous entendiez ? en vérité, je ſuis confuſe de vous avoir demandé cette explication - la : je vous prie de croire que j'étois dans la meilleure foi du monde.

LELIO.

Je voi bien que vous ne voudrez jamais en apprendre davantage.

HORTENSE *le regardant de côté.*

Vous ne m'avez donc point oubliée ?

LELIO.

Non, Madame, je ne l'ai jamais pû ;

& puiſque je vous revois, je ne le pourrai jamais . . . Mais quelle étoit mon erreur quand je vous quittai ? je crus recevoir de vous un regard dont la douceur me pénétra : mais je voi bien que je me ſuis trompé.

HORTENSE.

Je me ſouviens de ce regard-là, par exemple.

LELIO.

Eh, que penſiez-vous, Madame, en me regardant ainſi.

HORTENSE.

Je penſois apparemment que je vous devois la vie.

LELIO.

C'étoit donc une pure reconnoiſſance ?

HORTENSE.

J'aurois de la peine à vous rendre compte de cela ; j'étois pénétrée du ſervice que vous m'aviez rendu, de votre généroſité : vous alliez me quitter je vous voyois triſte, je l'étois peut-être moi-même : je vous regardai comme je pûs, ſans ſavoir comment, ſans me gêner ; il y a des momens où les regards ſignifient ce qu'ils peuvent, on ne répond de rien, on ne ſait point trop ce qu'on y met ; il y entre trop de choſes, & peut-être

de tout. Pour ce que je ſai, c'eſt que je me ſerois bien paſſée de ſavoir votre ſecret.

LELIO.

Eh, que vous importe de le ſavoir, puiſque j'en ſouffrirai tout ſeul ?

HORTENSE.

Tout ſeul ! ôtez-moi donc mon cœur, ôtez-moi ma reconnoiſſance, ôtez-vous vous-même... Que vous dirai-je ? je me méfie de tout.

LELIO.

Il eſt vrai que votre pitié m'eſt bien dûe, j'ai plus d'un chagrin ; vous ne m'aimerez jamais & vous m'avez dit que vous étiez mariée.

HORTENSE.

Hé bien, je ſuis veuve, perdez du moins la moitié de vos chagrins ; à l'égard de celui de n'être point aimé...

LELIO.

Achevez, Madame, à l'égard de celui-là.

HORTENSE.

Faites comme vous pourrez, je ne ſuis pas mal intentionnée... Mais ſuppoſons que je vous aime, n'y a-t-il pas une Princeſſe qui croit que vous l'aimez ? qui vous aime peut-être elle-même ; qui eſt

la Maîtresse ici, qui est vive, qui peut disposer de vous & de moi. A quoi donc mon amour aboutiroit-il ?

LELIO.

Il n'aboutira à rien, dès-lors qu'il n'est qu'une supposition.

HORTENSE.

J'avois oublié que je le supposois.

LELIO.

Ne deviendra-t-il jamais réel ?

HORTENSE *s'en allant.*

Je ne vous dirai plus rien ; vous m'avez demandé la consolation de m'ouvrir votre cœur, & vous me trompez ; au lieu de cela, vous prenez la consolation de voir dans le mien : je sai votre secret, en voilà assez ; laissez-moi garder le mien, si je l'ai encore.

SCENE VII.

LELIO.

VOici un coup de hasard qui change mes desseins ; il ne s'agit plus maintenant d'épouser la Princesse, tâchons de m'assurer parfaitement du cœur de la personne que j'aime ; & s'il est vrai qu'il soit sensible pour moi.

SCENE VIII.

HORTENSE, LELIO,

HORTENSE.

J'Oubliois à vous informer d'une chose, la Princesse vous aime, vous pouvez aspirer à tout; je vous l'apprends de sa part, il en arrivera ce qu'il pourra. Adieu.

LELIO *l'arrêtant avec un air & un ton de surprise.*

Hé, de grace, Madame, arrêtez-vous un instant. Quoi! la Princesse elle-même vous auroit chargée de me dire...

HORTENSE.

Voilà de grands transports, mais je n'ai pas charge de les rapporter: j'ai dit ce que j'avois a vous dire, vous m'avez entendue; je n'ai pas le tems de le répéter, & je n'ai rien à savoir de vous. *Elle s'en va, Lélio piqué l'arrête.*

LELIO.

Et moi, Madame, ma réponse à cela est, que je vous adore & je vais de ce pas la porter à la Princesse.

HORTENSE *l'arrêtant.*

Y songez-vous? si elle sait que vous

m'aimez, vous ne pourrez plus me le dire, je vous en avertis.

LELIO.

Cette réflexion m'arrête : mais il eſt cruel de ſe voir ſoupçonné de joie quand on n'a que du trouble.

HORTENSE *d'un air de dépit.*

Oh ! fort cruel : vous avez raiſon de vous fâcher, la vivacité qui vient de me prendre vous fait beaucoup de tort ; il doit vous reſter de violens chagrins.

LELIO *lui baiſant la main.*

Il ne me reſte que des ſentimens de tendreſſe, qui ne finiront qu'avec m'a vie.

HORTENSE.

Que voulez-vous que je faſſe de ces ſentimens-là ?

LELIO.

Que vous les honoriez d'un peu de retour.

HORTENSE.

Je ne veux point, car je n'oſerois.

LELIO.

Je réponds de tout ; nous prendrons nos meſures, & je ſuis d'un rang ...

HORTENSE.

Votre rang eſt d'être un homme aimable & vertueux, & c'eſt là le plus beau rang du monde : mais je vous dis encore

une fois que cela eſt réſolu, je ne vous aimerai point, je n'en conviendrai jamais. Qui moi, vous aimer... vous accorder mon amour pour vous empêcher de régner, pour cauſer la perte de votre liberté, peut-être plus? mon cœur vous feroit là de beaux préſens! Non, Lélio, n'en parlons plus, donnez-vous tout entier à la Princeſſe, je vous le pardonne; cachez votre tendreſſe pour moi, ne me demandez plus la mienne, vous vous expoſeriez à l'obtenir; je ne veux point vous l'accorder, je vous aime trop pour vous perdre, je ne peux pas mieux dire. Adieu, je crois que quelqu'un vient.

LELIO *l'arrête.*

J'obéïrai, je me conduirai comme vous voudrez: je ne vous demande plus qu'une grace, c'eſt de vouloir bien, quand l'occaſion s'en préſentera, que j'aie encore une converſation avec vous.

HORTENSE.

Prenez-y garde, une converſation en amenera une autre, & cela ne finira point, je le ſens bien.

LELIO.

Ne me refuſez pas.

HORTENSE.

N'abuſez point de l'envie que j'ai d'y conſentir.

LELIO.

Je vous en conjure.

HORTENSE *en s'en allant.*

Soit, perdez-vous donc, puisque vous le voulez.

SCENE IX.

LELIO *seul.*

JE suis au comble de la joie, j'ai retrouvé ce que j'aimois; j'ai touché le seul cœur qui pouvoit rendre le mien heureux: il ne s'agit plus que de convenir avec cette aimable personne de la maniere dont je m'y prendrai pour m'assurer sa main.

SCENE X.

FREDERIC, LELIO.

FREDERIC.

PUis-je avoir l'honneur de vous dire un mot?

LELIO.

Volontiers, Monsieur.

FREDERIC.

Je me flate d'être de vos amis.

LELIO.

Vous me faites honneur.

FREDERIC.

Sur ce pié-là je prendrai la liberté de vous prier d'une chose. Vous savez que le premier Secrétaire d'Etat de la Princesse vient de mourir, & je vous avoue que j'aspire à sa place ; dans le rang où je suis, je n'ai plus qu'un pas à faire pour la remplir ; naturellement elle me paroît due : il y a vingt-cinq ans que je sers l'Etat en qualité de Conseiller de la Princesse, je sai combien elle vous estime & défere à vos avis, je vous prie de faire en sorte qu'elle pense à moi, vous ne pouvez obliger personne qui soit plus votre serviteur que je le suis. On sait à la Cour en quels termes je parle de vous.

LELIO *le regardant d'un air aisé.*

Vous y dites donc beaucoup de bien de moi ?

FREDERIC.

Assurément.

LELIO.

Ayez la bonté de me regarder un peu fixement en me disant cela.

FREDERIC.

Je vous le répéte encore. D'où vient que vous me tenez ce diſcours ?

LELIO *après l'avoir examiné.*

Oui, vous ſoutenez cela à merveille ; l'admirable homme de Cour que vous êtes !

FREDERIC.

Je ne vous comprends pas.

LELIO.

Je vais m'expliquer mieux. C'eſt que le ſervice que vous me demandez, ne vaut pas qu'un honnête homme, pour l'obtenir, s'abaiſſe juſqu'à trahir ſes ſentimens.

FREDERIC.

Juſqu'à trahir mes ſentimens ! & par où jugez-vous que l'amitié dont je vous parle ne ſoit pas vraie ?

LELIO.

Vous me haïſſez, vous dis-je, je le ſai, & ne vous en veux aucun mal ; il n'y a que l'artifice dont vous vous ſervez, que je condamne.

FREDERIC.

Je vois bien que quelqu'un de mes ennemis vous aura indiſpoſé contre moi.

LELIO,

C'eſt de la Princeſſe elle-même que je tiens ce que je vous dis, & quoiqu'elle ne

m'en ait fait aucun myſtere, vous ne le ſauriez pas ſans vos complimens. J'ignore ſi vous avez craint la confiance dont elle m'honore: mais depuis que je ſuis ici, vous n'avez rien oublié pour lui donner de moi des idées déſavantageuſes, & vous tremblez tous les jours, dites-vous, que je ne ſois un eſpion gagé de quelque Puiſſance, ou quelque aventurier qui s'enfuira au premier jour avec de grandes ſommes, ſi on le met en état d'en prendre; oh! ſi vous appellez cela de l'amitié, vous en avez beaucoup pour moi: mais vous aurez de la peine à faire paſſer votre définition.

FREDERIC *d'un ton ſérieux.*

Puiſque vous êtes ſi bien inſtruit, je vous avouerai franchement que mon zele pour l'Etat m'a fait tenir ces diſcours-là, & que je craignois qu'on ne ſe repentît de vous avancer trop, je vous ai cru ſupect & dangereux; voilà la vérité.

LELIO.

Parbleu, vous me charmez de me parler ainſi! vous ne vouliez me perdre que parce que vous me ſoupçonniez d'être dangéreux pour l'Etat? vous êtes loüable, Monſieur, & votre zele eſt digne de récompenſe, il me ſervira d'exemple. Oui, je le trouve ſi beau que je veux l'imiter,

moi qui dois tant à la Princeſſe. Vous avez craint qu'on ne m'avançât, parce que vous me croyez un eſpion, & moi je craindrois qu'on ne vous fît Miniſtre, parce que je ne croi pas que l'Etat y gagnât ; ainſi je ne parlerai point pour vous : ne m'en loüez-vous pas auſſi ?

FREDERIC.

Vous êtes fâché.

LELIO.

Non, en homme d'honneur, je ne ſuis pas fait pour me venger de vous.

FREDERIC.

Raprochons-nous. Vous êtes jeune, la Princeſſe vous eſtime, & j'ai une fille aimable, qui eſt un aſſez bon parti ; uniſſons nos intérêts, & devenez mon gendre.

LELIO.

Vous n'y penſez pas, mon cher Monſieur, ce mariage-là ſeroit une conſpiration contre l'Etat, il faudroit travailler à vous faire Miniſtre.

FREDERIC.

Vous refuſez l'offre que je vous fais.

LELIO.

Un eſpion devenir votre gendre, votre fille devenir la femme d'un aventurier! Ah je vous demande grace pour elle, j'ai pitié de la victime que vous voulez ſacrifier à votre

votre ambition, c'est trop aimer la fortune.

FREDERIC.

Je crois offrir ma fille à un homme d'honneur, & d'ailleurs vous m'accusez d'un plaisant crime, d'aimer la fortune! Qui est-ce qui n'aimeroit pas à gouverner?

LELIO.

Celui qui en seroit digne.

FREDERIC.

Celui qui en seroit digne?

LELIO.

Oui, & c'est l'homme qui auroit plus de vertu que d'ambition & d'avarice. Oh cet homme-là n'y verroit que de la peine.

FREDERIC.

Vous avez bien de la fierté.

LELIO.

Point du tout, ce n'est que du zele.

FREDERIC.

Ne vous flatez pas tant, on peut tomber de plus haut que vous n'êtes, & la Princesse verra clair un jour.

LELIO.

Ah! vous voilà dans votre figure naturelle, je vous vois le visage à présent, il n'est pas joli: mais cela vaut toujours mieux que le masque que vous portiez tout à l'heure.

SCENE XI.

LELIO, FREDERIC, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

JE vous cherchois, Lelio. Vous êtes de ces personnes que les Souverains doivent s'attacher : il ne tiendra pas à moi que vous ne vous fixiez ici, & j'espere que vous accepterez l'emploi de mon premier Secrétaire d'Etat, que je vous offre.

LELIO.

Vos bontés sont infinies, Madame, mais mon métier est la guerre.

LA PRINCESSE.

Vous faites mieux qu'un autre tout ce que vous voulez faire ; & quand votre présence sera nécessaire à l'Armée, vous choisirez pour exercer vos fonctions ici ceux que vous en jugerez les plus capables : ce que vous ferez n'est pas sans exemple dans cet Etat.

LELIO.

Madame, vous avez d'habiles gens ici, d'anciens Serviteurs, à qui cet emploi convient mieux qu'à moi.

LA PRINCESSE.

La ſupériorité de merite doit l'emporter en pareil cas ſur l'ancienneté de ſervices ; & d'ailleurs, Frédéric eſt le ſeul que cette fonction pouvoit regarder, ſi vous n'y étiez pas : mais il m'eſt affectionné, & je ſuis ſûr qu'il ſe ſoûmet de bon cœur au choix qui m'a paru le meilleur. Frédéric, ſoyez ami de Lélio, je vous le recommande.

Frédéric fait une profonde révérence.

LA PRINCESSE *continue.*

C'eſt aujourd'hui le jour de ma naiſſance, & ma Cour, ſuivant l'uſage, me donne aujourd'hui une fête que je vais voir. Lélio, donnez-moi la main pour m'y conduire : vous y verra-t'on, Frédéric ?

FREDERIC.

Madame, les fêtes ne me conviennent plus.

SCENE XII.

FREDERIC *ſeul.*

Si je ne viens à bout de perdre cet homme-là, ma chûte eſt sûre .... Un homme ſans nom, ſans parens, ſans patrie, car on ne ſait d'où il vient, m'arrache le Miniſ-

tere, le fruit de trente années de travail... Quel coup de malheur! je ne puis digérer une auſſi biſare aventure... Eh je n'en ſaurois douter, c'eſt l'amour qui a nommé ce Miniſtre-là; oui, la Princeſſe a du penchant pour lui... Ne pourroit-on ſavoir l'hiſtoire de ſa vie errante, & prendre enſuite quelques meſures avec l'Ambaſſadeur du Roy de Caſtille, dont j'ai la confiance? Voici le Valet de cet Aventurier, tâchons à quelque prix que ce ſoit de le mettre dans mes intérêts, il pourra m'être utile.

SCENE XIII.

FREDERIC, ARLEQUIN.

Il entre en comptant de l'argent dans ſon chapeau.

FREDERIC.

BOnjour Arlequin. Es-tu bien riche?

ARLEQUIN.

Chut. Vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-ſix & vingt-ſept ſols. J'en avois trente;

comptez vous, Monſeigneur le Conſeiller, n'eſt-ce pas trois ſols que je perds ?

FREDERIC.

Cela eſt juſte.

ARLEQUIN.

Hé bien que le Diable emporte le jeu, & les fripons avec.

FREDERIC.

Quoi tu jure pour trois ſols de perte ! Oh, je veux te rendre la joie. Tiens, voilà une piſtole.

ARLEQUIN.

Le brave Conſeiller que vous êtes ! (*Il ſaute*) hi, hi. Vous méritez bien une capriole.

FREDERIC.

Te voilà de meilleure humeur.

ARLEQUIN.

Quand j'ai dit que le Diable emporte les fripons, je ne vous comptois pas au moins.

FREDERIC.

J'en ſuis perſuadé.

ARLEQUIN *recomptant ſon argent.*

Mais il me manque toûjours trois ſols.

FREDERIC.

Non, car il y a bien des trois ſols dans une piſtole.

ARLEQUIN.

Il y a bien des trois ſols dans une piſto-

le, mais cela ne fait rien aux trois ſols qui manquent dans mon chapeau.

FREDERIC.

Je voi bien qu'il t'en faut encore une autre.

ARLEQUIN.

Ho, ho, deux caprioles!

FREDERIC

Aimes-tu l'argent?

ARLEQUIN.

Beaucoup.

FREDERIC.

Tu ſérois donc bien aiſe de faire une petite fortune?

ARLEQUIN.

Quand elle ſeroit groſſe, je la prendrois en patience.

FREDERIC.

Ecoute, j'ai bien peur que la faveur de ton Maître ne ſoit pas longue; elle eſt un grand coup de haſard.

ARLEQUIN.

C'eſt comme s'il avoit gagné aux cartes.

FREDERIC.

Le connois-tu?

ARLEQUIN.

Non, je crois que c'eſt quelque enfant trouvé.

FREDERIC.

Je te conſeillerois de t'attacher à quelqu'un de ſtable ; à moi, par exemple.

ARLEQUIN.

Ah! vous avez l'air d'un bon homme, mais vous êtes trop vieux.

FREDERIC.

Comment trop vieux !

ARLEQUIN.

Oui, vous mourrez bientôt, & vous me laiſſeriez orphelin de votre amitié.

FREDERIC.

J'eſpere que tu ne ſeras pas bon Prophete : mais je puis te faire beaucoup de bien en très-peu de tems.

ARLEQUIN.

Tenez vous avez raiſon : mais on ſait bien ce qu'on quitte, & l'on ne ſait pas ce que l'on prend. Je n'ai point d'eſprit, mais de la prudence j'en ai que c'eſt une merveille ; & voilà comme je dis : un homme qui ſe trouve bien aſſis, qu'a t-il beſoin de ſe mettre debout ? J'ai bon pain, bon vin, bonne fricaſſée & bon viſage, cent écus par an, & les étrennes au bout, cela n'eſt-il pas magnifique?

FREDERIC.

Tu me cites-là de beaux avantages ! Je ne prétends pas que tu t'attaches à moi

pour être mon Domeſtique, je veux te donner des emplois qui t'enrichiront, & par-deſſus le marché te marier avec une jolie fille qui a du bien.

ARLEQUIN.

Oh dame, ma prudence dit que vous avez raiſon; je ſuis debout, & vous me faites aſſeoir, cela vaut mieux.

FREDERIC.

Il n'y a point de comparaiſon.

ARLEQUIN.

Pardi, vous me traitez comme votre enfant, il n'y pas à tortiller à cela. Du bien, des emplois & une jolie fille; voilà une pleine boutique de vivres, d'argent & de friandiſe: par la ſanguienne, vous m'aimez beaucoup pourtant.

FREDERIC.

Oui, ta phiſionomie me plaît, je te trouve un bon garçon.

ARLEQUIN.

Oh, pour cela je ſuis drôle comme un coffre: laiſſez faire, nous rirons comme des fous enſemble: mais allons faire venir ce bien, ces emplois, & cette jolie fille car j'ai hâte d'être riche & bien aiſe.

FREDERIC.

Ils te ſont aſſurés, te dis-je: mais il faut que tu me rendes un petit ſervice: puiſque tu

tu te donnes à moi, tu n'en dois point faire de difficulté.

ARLEQUIN.

Je vous regarde comme mon pere.

FREDERIC.

Je ne veux de toi qu'une bagatelle. Tu es chez le Seigneur Lélio, je ſerois curieux de ſavoir qui il eſt. Je ſouhaiterois donc que tu y reſtaſſes encore trois ſemaines ou un mois, pour me rapporter tout ce que tu lui entendras dire en particulier, & tout ce que tu lui verras faire. Il peut arriver que dans des momens un homme chez lui diſe de certaines choſes, & en faſſe d'autres qui le décelent, & dont on peut tirer des conjectures. Obſerve tout ſoigneuſement; & en attendant que je te récompenſe entierement, voila par avance de l'argent que je te donne encore.

ARLEQUIN.

Avancez-moi encore la fille, nous la rabbattrons ſur le reſte.

FREDERIC.

On ne paye un ſervice qu'après qu'il eſt rendu, mon enfant, c'eſt la coutume.

ARLEQUIN.

Coutume de vilain, que cela!

FREDERIC.

Tu n'attendras que trois ſemaines.

ARLEQUIN.

J'aime mieux vous faire mon billet, comme quoi j'aurai reçû cette fille à compte : je ne plaiderai point contre mon écrit.

FREDERIC.

Tu me serviras de meilleur courage en l'attendant ; acquitte-toi d'abord de ce que je te dis : pourquoi hésites-tu ?

ARLEQUIN.

Tout franc, c'est que la commission me chifonne.

FREDERIC.

Quoi ! tu mets mon argent dans ta poche, & tu refuses de me servir ?

ARLEQUIN.

Ne parlons point de votre argent, il est fort bon, je n'ai rien à lui dire : mais tenez, j'ai opinion que vous voulez me donner un office de fripon ; car qu'est-ce que vous voulez faire des paroles du Seigneur Lélio mon Maître, là ?

FREDERIC.

C'est une simple curiosité qui me prend.

ARLEQUIN.

Hom... il y a de la malice là-dessous ; vous avez l'air d'un sournois, je m'en vais gager dix sols contre vous, que vous ne valez rien.

FREDERIC.

Que te mets-tu donc dans l'eſprit ? tu n'y ſonges pas, Arlequin.

ARLEQUIN *d'un ton triſte.*

Allez, vous ne devriez pas tenter un pauvre garçon, qui n'a pas plus d'honneur qu'il lui en faut, & qui aime les filles. J'ai bien de la peine à m'empêcher d'être un coquin : faut-il que l'honneur me ruine, qu'il m'ôte mon bien, mes emplois & une jolie fille ! par la mardi, vous êtes bien méchant, d'avoir été trouver l'invention de cette fille.

FREDERIC *à part.*

Ce butord-là m'inquiete avec ſes réflexions. Encore une fois, es-tu fou, d'être ſi long-tems à prendre ton parti ? D'où vient ton ſcrupule? de quoi s'agit-il ? de me donner quelques inſtructions innocentes ſur le chapitre d'un homme inconnu, qui demain tombera peut-être, & qui te laiſſe ſur le pavé. Songes-tu bien que je t'offre ta fortune, & que tu la perds ?

ARLEQUIN.

Je ſonge que cette commiſſion-là ſent le tricot tout pur, & par bonheur que ce tricot fortifie mon pauvre honneur, qui a penſé barguigner. Tenez, votre jolie fille, ce n'eſt qu'une guenon ; vos emplois, de

la marchandiſe de chien : voilà mon dernier mot, & je m'en vais tout droit trouver la Princeſſe & mon Maître, peut être qu'ils récompenſeront le dommage que je ſouffre pour l'amour de ma bonne conſcience.

FREDERIC.

Comment ! tu vas trouver la Princeſſe & ton Maître : d'où vient ?

ARLEQUIN.

Pour leur conter mon déſaſtre, & toute votre marchandiſe.

FREDERIC.

Miſérable ! as-tu donc réſolu de me perdre, de me deshonorer ?

ARLEQUIN.

Bon ! quand on n'a point d'honneur, eſt-ce qu'il faut avoir de la réputation ?

FREDERIC.

Si tu parles, malheureux que tu es, je prendrai de toi une vengeance terrible ; ta vie me répondra de ce que tu feras, m'entens-tu bien ?

ARLEQUIN *ſe moquant.*

Brrrr ! ma vie n'a jamais ſervi de caution ; je boirai encore bouteille trente ans après votre trépaſſement. Vous êtes vieux comme le pere à tretous, & moi je m'appelle le cadet Arlequin. Adieu.

FREDERIC *outré.*

Arrête, Arlequin, tu me mets au déſeſpoir, tu ne ſais pas la conſéquence de ce que tu vas faire, mon enfant, tu me fais trembler; c'eſt toi-même que je te conjure d'épargner en te priant de ſauver mon honneur : encore une fois arrête, la ſituation d'eſprit où tu me mets, ne me punit que trop de mon imprudence.

ARLEQUIN *comme tranſporté.*

Comment ? cela eſt épouvantable ! je paſſe mon chemin ſans penſer à mal, & puis vous venez à l'encontre de moi pour m'offrir des filles, & puis vous me donnez une piſtole pour trois ſols : eſt-ce que cela ſe fait ? Moi je prends cela, parce que je ſuis honnête, & puis vous me fourbez encore avec je ne ſai combien d'autres piſtoles que j'ai dans ma poche, & que je ferai venir en témoignage contre vous, comme quoi vous avez mitonné le cœur d'un innocent, qui a eu ſa conſcience & la crainte du bâton devant les yeux, & qui ſans cela auroit trahi ſon bon Maître, qui eſt le plus brave & le plus gentil garçon, le meilleur corps qu'on puiſſe trouver dans tous les corps du monde, & le factotum de la Princeſſe : cela ſe peut-il ſouffrir ?

FREDERIC.

Doucement, Arlequin, quelqu'un peut venir, j'ai tort: mais finiſſons, j'acheterai ton ſilence de tout ce que tu voudras: parle, que me demandes-tu?

ARLEQUIN.

Je ne vous ferai pas bon marché, prenez-y garde.

FREDERIC.

Dis ce que tu veux, tes longueurs me tuent.

ARLEQUIN *réfléchiſſant.*

Pourtant, ce que c'eſt que d'être honnête homme! je n'ai que cela pour tout potage, moi. Voyez comme je me quarre avec vous. Allons préſentez-moi votre Requête, appellez-moi un peu Monſeigneur, pour voir comment cela fait; je ſuis Frédéric à cette heure, & vous, vous êtes Arlequin.

FREDERIC *à part.*

Je ne ſai où j'en ſuis; quand je nierois le fait, c'eſt un homme ſimple qu'on n'en croira que trop ſur une infinité d'autres préſomptions; & la quantité d'argent que je lui ai donné prouve contre moi. (*à Arlequin*) Finiſſons, mon enfant, que te faut-il?

ARDEQUIN.

Oh! tout bellement; pendant que je ſuis

Frédéric, je veux profiter un petit brin de ma Seigneurie. Quand j'étois Arlequin, vous faisiez le gros dos avec moi : à cette heure que c'est vous qui l'êtes, je veux prendre ma revanche.

FREDERIC *soûpire.*

Ah! je suis perdu.

ARLEQUIN.

Il me fait pitié. Allons, consolez-vous : je suis las de faire le glorieux, cela est trop sot, il n'y a que vous autres qui puissiez vous accoutumer à cela. Ajustons-nous.

FRDERIC.

Tu n'as qu'à dire.

ARLEQUIN.

Avez-vous encore de cet argent jaune? j'aime cette couleur-là, elle dure plus longtems qu'une autre.

FREDERIC.

Voilà tout ce qui me reste.

ARLEQUIN.

Bon. Ces pistoles-là, c'est pour votre pénitence de m'avoir donné les autres pistoles. Venons au reste de la boutique, parlons des emplois.

FEDERIC.

Mais, ces emplois tu ne peux les exercer qu'en quittant ton Maître.

ARLEQUIN.

J'aurai un commis, & pour l'argent qu'il m'en coûtera, vous me donnerez une bonne pension de cent écus par an.

FREDERIC.

Soit, tu seras content: mais me promets-tu de te taire?

ARLEQUIN.

Touchez-là; c'est marché fait.

FREDERIC.

Tu ne te repentiras pas de m'avoir tenu parole. Adieu, Arlequin, je m'en vais tranquile.

ARLEQUIN *le rappellant.*

st st st st st....

FREDERIC *revenant.*

Que me veux-tu?

ARLEQUIN.

Et à propos, nous oublions cette jolie fille.

FREDERIC.

Tu dis que c'est une guenon.

ARLEQUIN.

Oh, j'aime assez les guenons.

FREDERIC.

Hé bien je tâcherai de te la faire avoir.

ARLEQUIN.

Et moi je tâcherai de me taire.

FREDERIC.

Puiſqu'il te la faut abſolument, reviens me trouver tantôt, tu la verras. (*à part*) Peut-être me le débauchera-t-elle mieux que je n'ai pû faire.

ARLEQUIN.

Je veux avoir ſon cœur ſans tricherie.

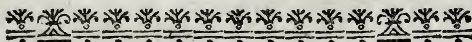
FREDERIC.

Sans doute, ſortons d'ici.

ARLEQUIN.

Dans un quart d'heure je ſuis à vous. Tenez moi la fille prête.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MOn Bijou, j'ai fait une offenſe envers vos graces, & je ſuis d'avis de vous en demander pardon, pendant que j'en ai la repentance.

LISETTE.

Quoi ! un auſſi joli garçon que vous eſt-il capable d'offenſer quelqu'un ?

ARLEQUIN.

Un auſſi joli garçon que moi ? Oh ! cela me confond ; je ne mérite pas le pain que je mange.

LISETTE.

Pourquoi donc ? qu'avez-vous fait ?

ARLEQUIN.

J'ai fait une inſolence ; donnez-moi conſeil. Voulez-vous que je m'en accuſe à genoux, ou bien ſur mes deux jambes ? Dites-moi ſans façon, faites-moi bien de la honte, ne m'épargnez pas.

LISETTE.

Je ne veux ni vous battre, ni vous voir à genoux ; je me contenterai de ſavoir ce que vous avez dit.

ARLEQUIN *s'agenouillant.*

Mamie, vous n'êtes point aſſez rude ; mais je ſai mon devoir.

LISETTE.

Levez-vous donc, mon cher, je vous ai déja pardonné.

ARLEQUIN.

Ecoutez-moi : j'ai dit en parlant de votre inimitable perſonne, j'ai dit.... le reſte eſt ſi gros qu'il m'étrangle.

LISETTE.

Vous avez dit?

ARLEQUIN.

J'ai dit que vous n'étiez qu'une guenon.

LISETTE *fâchée.*

Pourquoi donc m'aimez-vous, si vous me trouvez telle?

ARLEQUIN *pleurant.*

Je confesse que j'en ai menti.

LISETTE.

Je me croyois plus supportable; voilà la vérité.

ARLEQUIN.

Ne vous ai-je pas dit que j'étois un misérable? mais, mamour, je n'avois pas encore vû votre gentil minois.... ois.... ois... ois...

LISETTE.

Comment, vous ne me connoissiez pas dans ce tems-là? vous ne m'aviez jamais vûe?

ARLEQUIN.

Pas seulement le bout de votre nez

LISETTE.

Eh, mon cher Arlequin je ne suis plus fâchée; ne me trouvez-vous pas de votre goût à présent?

ARLEQUIN.

Vous êtes délicieuse.

LISETTE.

Hè bien, vous ne m'avez pas insultée; & quand cela seroit, y a-t-il de meilleure réparation que l'amour que vous avez pour moi? Allez, mon ami ne songez plus à cela.

ARLEQUIN.

Quand je vous regarde, je me trouve si sot.

LISETTE.

Tant mieux, je suis bien aise que vous m'aimiez; car vous me plaisez beaucoup, vous.

ARLEQUIN *charmé.*

Oh, oh, oh, vous me faites mourir d'aise.

LISETTE.

Mais est-il bien vrai que vous m'aimiez?

ARLEQUIN.

Tenez, je vous aime.... Mais qui diantre peut dire cela? combien je vous aime.... cela est si gros que je n'en sai pas le compte.

LISETTE.

Vous voulez m'épouser?

ARLEQUIN.

Oh! je ne badine point, je vous recherche honnêtement pardevant notaire.

LISETTE.

Vous êtes tout à moi?

ARLEQUIN.

Comme un quarteron d'épingles que vous auriez acheté chez le Marchand.

LISETTE.

Vous avez envie que je ſois heureuſe?

ARLEQUIN.

Je voudrois pouvoir vous entretenir fainéante toute votre vie: manger, boire & dormir, voilà l'ouvrage que je vous ſouhaite.

LISETTE.

Hé bien, mon ami, il faut que je vous avoue une choſe; j'ai fait tirer mon horoſcope il n'y a pas plus de huit jours.

ARLEQUIN.

Ho, ho!

LISETTE.

Vous paſsâtes dans ce moment-là, & on me dit, voyez vous ce joli brunet qui paſſe? il s'appelle Arlequin.

ARLEQUIN.

Tout juſte.

LISETTE.

Il vous aimera.

ARLEQUIN.

Ah, l'habile homme!

LISETTE.

Le Seigneur Frédéric lui propoſera de le ſervir contre un inconnu ; il refuſera d'abord de le faire, parce qu'il s'imaginera que cela ne ſeroit pas bien : mais vous obtiendrez de lui ce qu'il aura refuſé au Seigneur Frédéric, & de-là s'enſuivra pour vous deux une groſſe fortune, dont vous joüirez mariés enſemble. Voilà ce qu'on m'a prédit. Vous m'aimez déjà, vous voulez m'épouſer ; la prédiction eſt bien avancée : à l'égard de la propoſition du Seigneur Frédéric, je ne ſai ce que c'eſt : mais vous ſavez bien ce qu'il vous a dit : quant à moi, il m'a ſeulement recommandé de vous aimer, & je ſuis en bon train de cela, comme vous voyez.

ARLEQUIN *étonné.*

Cela eſt admirable ! je vous aime, cela eſt vrai, je veux vous épouſer, cela eſt encore vrai, & véritablement le Seigneur Frédéric m'a propoſé d'être un fripon : je n'ai pas voulu l'être, & pourtant vous verrez qu'il faudra que j'en paſſe par-là; car quand une choſe eſt prédite, elle ne manque pas d'arriver.

LISETTE.

Prenez garde, on ne m'a pas prédit que le Seigneur Frédéric vous propoſeroit une

friponnerie ; on m'a ſeulement prédit que vous croiriez que c'en ſeroit une.

ARLEQUIN.

Je l'ai cru auſſi, & apparemment je me ſuis trompé ?

LISETTE.

Cela va tout ſeul.

ARLEQUIN.

Je ſuis un grand nigaud : mais au bout du compte, cela avoit la mine d'une friponnerie, comme j'ai la mine d'Arlequin ; je ſuis fâché d'avoir vilipendé ce bon Seigneur Frédéric, je lui ai fait donner tout ſon argent : par bonheur je ne ſuis pas obligé à reſtitution, je ne devinois pas qu'il y avoit une prédiction qui me donnoit le tort.

LISETTE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Avec cela cette prédiction doit avoir prédit que je lui vuiderois ſa bourſe.

LISETTE.

Oh ! gardez ce que vous avez reçû.

ARLEQUIN.

Cet argent-là m'étoit dû comme une lettre de change ; ſi j'allois le rendre, cela gâteroit l'horoſcope, & il ne faut pas cela à l'encontre d'un Aſtrologue.

LISETTE.

Vous avez raiſon : il ne s'agit plus à préſent que d'obéir a ce qui eſt prédit, en faiſant ce que ſouhaite le Seigneur Frédéric, afin de gagner pour nous cette groſſe fortune qui nous eſt promiſe.

ARLEQUIN.

Gagnons, ma Mie, gagnons, cela eſt juſte ; Arlequin eſt à vous, tournez-le, virez-le à votre fantaiſie, je ne m'embarraſſe plus de lui : la prédiction m'a tranſporté à vous, elle ſait bien ce qu'elle fait, il ne m'appartient pas de contredire à ſon ordonnance ; je vous aime, je vous épouſerai, je tromperai Monſieur Lélio, & je m'en gauſſe ; le vent me pouſſe, il faut que j'aille : il me pouſſe à baiſer votre menote, il faut que je la baiſe.

LISETTE *riant.*

L'Aſtrologue n'a pas parlé de cet article-là.

ARLEQUIN.

Il l'aura peut-être oublié.

LISETTE.

Apparemment ; mais allons trouver le Seigneur Frédéric, pour vous reconcilier avec lui.

ARLEQUIN.

Voilà mon Maître, je dois être encore

trois

trois ſemaines avec lui pour guetter ce qu'il fera, & je vais voir s'il n'a pas beſoin de moi. Allez, mes amours, allez m'attendre chez le Seigneur Frédéric.

LISETTE.

Ne tardez pas.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN.

Lélio arrive rêveur, ſans voir Arlequin qui ſe retire à quartier. Lélio s'arrête ſur le bord du Théatre en rêvant.

ARLEQUIN *à part.*

IL ne me voit pas. Voyons ſa penſée.

LELIO.

Me voilà dans un embarras, dont je ne ſai comment me tirer.

ARLEQUIN *à part.*

Il eſt embarraſſé.

LELIO.

Je tremble que la Princeſſe pendant la Fête n'ait ſurpris mes regards ſur la perſonne que j'aime.

ARLEQUIN *à part.*

Il tremble à cauſe de la Princeſſe ; tu-bleu... ce friſſon-là eſt un affaire d'Etat... vertuchou !

LELIO.

Si la Princeſſe vient à ſoupçonner mon penchant pour ſon amie, ſa jalouſie me la dérobera, & peut-être fera-t-elle pis.

ARLEQUIN *à part.*

Oh, oh ... la dérobera ... il traite la Princeſſe de friponne. Par la ſambille, Monſieur le Conſeiller fera bien ſes orges de ces bribes-là que je ramaſſe, & je vois bien que cela me vaudra pignon ſur rue.

LELIO.

J'aurois beſoin d'une entrevûe.

ARLEQUIN *à part.*

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une entrevue ? je crois qu'il parle latin...le pauvre homme, il me fait pitié pourtant, car peut-être qu'il en mourra : mais l'horoſcope le veut : cependant ſi j'avois un peu ſa permiſſion... Voyons, je vais lui parler.

Il retourne dans le fond du Théatre, & de-là il accourt comme s'il arrivoit, & dit :

Ah, mon cher Maître !

LELIO.

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN.

Je viens vous demander ma petite fortune.

LELIO.

Qu'est-ce que cette fortune?

ARLEQUIN.

C'est que le Seigneur Frédéric m'a promis tout plein mes poches d'argent, si je lui contois un peu ce que vous êtes, & tout ce que je sai de vous; il m'a bien recommandé le secret, & je suis obligé de le garder en conscience: ce que j'en dis, ce n'est que par maniere de parler. Voulez-vous que je lui rapporte toutes les babioles qu'il demande? vous savez que je suis pauvre, l'argent qui m'en viendra je le mettrai en rente, ou je le prêterai à usure.

LELIO.

Que Frédéric est lâche! Mon enfant, je pardonne à ta simplicité le compliment que tu me fais. Tu as de l'honneur à ta maniere, & je ne vois nul inconvénient pour moi à te laisser profiter de la bassesse de Frédéric. Oui, reçoi son argent, je veux bien que tu lui rapportes ce que je t'ai dit que j'étois, & ce que tu sais.

ARLEQUIN.

Votre foi?

LELIO.

Fais, j'y consens.

ARLEQUIN.

Ne vous gênez point, parlez-moi sans façon; je vous laisse la liberté, rien de force.

LELIO.

Va ton chemin, & n'oublie pas sur-tout de lui marquer le souverain mépris que j'ai pour lui.

ARLEQUIN.

Je ferai votre commission.

LELIO.

J'apperçois la Princesse. Adieu, Arlequin, va gagner ton argent.

SCENE III.

ARLEQUIN.

QUand on a un peu d'esprit, on accomode tout; un butord auroit été chagriner son Maître sans lui en demander honnêtement le privilége. A cette heure, si je lui cause du chagrin, ce sera de bonne amitié, au moins. Mais voilà cette Princesse avec sa Camarade.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE *à Arlequin.*

IL me ſemble avoir vû de loin ton Maître avec toi.

ARLEQUIN.

Il vous a ſemblé la vérité, Madame ; & quand cela ne ſeroit pas, je ne ſuis pas là pour vous dédire.

LA PRINCESSE.

Va le chercher, & dis-lui que j'ai à lui parler.

ARLEQUIN.

J'y cours, Madame, (*il va & revient.*) ſi je ne le trouve pas, qu'eſt-ce que je lui dirai ?

LA PRINCESSE.

Il ne peut pas encore être loin, tu le trouveras ſans doute.

ARLEQUIN *à part.*

Bon, je vais tout d'un coup chercher le Seigneur Frédéric.

SCENE V.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chere Hortenſe, apparemment que ma rêverie eſt contagieuſe; car vous devenez rêveuſe auſſi bien que moi.

HORTENSE.

Que voulez-vous, Madame? je vous vois rêver, & cela me donne un air penſif; je vous copie de figure.

LA PRINCESSE

Vous copiez ſi bien qu'on s'y méprendroit: quant à moi, je ne ſuis point tranquile, le rapport que vous me faites de Lélio ne me ſatisfait pas. Un homme à qui vous avez fait appercevoir que je l'aime, un homme à qui j'ai cru voir du penchant pour moi, devroit à votre diſcours donner malgré lui quelques marques de joie, & vous ne me parlez que de ſon profond reſpect; cela eſt bien froid.

HORTENSE.

Mais, Madame, ordinairement le reſpect n'eſt ni chaud, ni froid; je ne lui ai

pas dit crûment, la Princeſſe vous aime; il ne m'a pas répondu crûment, j'en ſuis charmé: il ne lui a pas pris des tranſports: mais il m'a paru pénetré d'un profond reſpect. J'en reviens toûjours à ce reſpect, & je le trouve en ſa place.

LA PRINCESSE.

Vous êtes femme d'eſprit, lui avez-vous ſenti quelque ſurpriſe agréable?

HORTENSE.

De la ſurpriſe? oui, il en a montré; à l'égard de ſavoir ſi elle étoit agréable ou non, quand un homme ſent du plaiſir, & qu'il ne le dit point, il en auroit un jour entier ſans qu'on le devinât: mais enfin pour moi, je ſuis fort contente de lui.

LA PRINCESSE *soûriant d'un air forcé.*

Vous êtes fort contente de lui, Hortenſe; n'y auroit-il rien d'équivoque là-deſſous? Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

HORTENSE.

Ce que ſignifie, je ſuis contente de lui? cela veut dire... En vérité, Madame, cela veut dire que je ſuis contente de lui; on ne ſauroit expliquer cela qu'en le répétant Comment feriez-vous pour dire autrement? Je ſuis ſatisfaite de ce qu'il m'a répondu ſur votre chapitre, l'aimez-vous mieux de cette façon-là?

LA PRINCESSE.

Cela eſt plus clair.

HORTENSE.

C'eſt pourtant la même choſe.

LA PRINCESSE.

Ne vous fâchez point, je ſuis dans une ſituation d'eſprit qui mérite un peu d'indulgence. Il me vient des idées fâcheuſes, déraiſonnables ; je crains tout, je ſoupçonne tout : je crois que j'ai été jalouſe de vous, oui de vous-même, qui êtes la meilleure de mes amies, qui méritez ma confiance, & qui l'avez Vous êtes aimable, Lélio l'eſt auſſi, vous vous êtes vûs tous deux, vous m'avez fait un rapport de lui qui n'a pas rempli mes eſpérances ; je me ſuis égarée là-deſſus, j'ai vû mille chimeres, vous étiez déja ma rivale. Qu'eſt ce que c'eſt que l'amour, ma chere Hortenſe ! où eſt l'eſtime que j'ai pour vous, la juſtice que je dois vous rendre ? me reconnoiſſez-vous ? ne ſont-ce pas là les foibleſſes d'un enfant que je rapporte ?

HORTENSE.

Oui, mais les foibleſſes d'un enfant de votre âge ſont dangereuſes, & je voudrois bien n'avoir rien à démêler avec elles.

LA PRINCESSE.

Ecoutez, je n'ai pas tant de tort ; tantôt

pendant

pendant que nous étions à cette Fête, Lélio n'a presque regardé que vous, vous le savez bien.

HORTENSE.

Moi, Madame ?

LA PRINCESSE.

Hé bien, vous n'en convenez pas : cela est mal entendu, par exemple, il sembleroit qu'il y a du mystere ; n'ai-je pas remarqué que les regards de Lélio vous embarrassoient, & que vous n'osiez pas le regarder, par considération pour moi sans doute ? ... Vous ne me répondez pas ?

HORTENSE.

C'est que je vous vois en train de remarquer, & si je réponds, j'ai peur que vous ne remarquiez encore quelque chose dans ma réponse : cependant je n'y gagne rien; car vous faites une remarque sur mon silence. Je ne sai plus comment me conduire ; si je me tais, c'est du mystere ; si je parle, autre mystere ; enfin je suis mystere depuis les pieds jusqu'à la tête. En vérité je n'ose pas me remuer, j'ai peur que vous n'y trouviez un équivoque : quel étrange amour que le vôtre, Madame ! je n'en ai jamais vû de cette humeur-là.

LA PRINCESSE.

Encore une fois je me condamne : mais

vous n'êtes pas mon amie pour rien, vous êtes obligée de me ſupporter; j'ai de l'amour en un mot, voilà mon excuſe.

HORTENSE.

Mais, Madame, c'eſt plus mon amour que le vôtre; de la maniere dont vous le prenez, il me fatigue plus que vous; ne pourriez vous me diſpenſer de votre confidence? Je me trouve une paſſion ſur les bras qui ne m'appartient pas, peut-on de fardeau plus ingrat?

LA PRINCESSE *d'un air ſérieux.*

Hortenſe, je vous croyois plus d'attachement pour moi, & je ne ſai que penſer, après tout, du dégoût que vous témoignez, quand je répare mes ſoupçons à votre égard par l'aveu franc que je vous en fais: mon amour vous déplaît trop; je n'y comprends rien, on diroit preſque que vous en avez peur.

HORTENSE.

Ah la déſagréable ſituation! que je ſuis malheureuſe, de ne pouvoir ouvrir ni fermer la bouche en ſûreté! Que faudra-t-il donc que je devienne? les remarques me ſuivent, je n'y ſaurois tenir; vous me déſeſperez, je vous tourmente, toûjours je vous fâcherai en parlant, toûjours je vous fâcherai en ne diſant mot; je ne ſaurois

donc me corriger. Voilà une querelle fondée pour l'éternité ; le moyen de vivre ensemble ? j'aimerois mieux mourir. Vous me trouvez rêveuse, après cela il faut que je m'explique ; Lélio m'a regardée, vous ne savez que penser, vous ne me comprenez pas : vous m'estimez, vous me croyez fourbe ; haine, amitié, soupçon, confiance, le calme, l'orage, vous me mettez tout ensemble ; je m'y perds, la tête me tourne, je ne sai où je suis : je quitte la partie, je me sauve, je m'en retourne, dussiez-vous prendre mon voyage pour une finesse.

LA PRINCESSE *la caressant.*

Non, ma chere Hortense, vous ne me quitterez point, je ne veux point vous perdre, je veux vous aimer, je veux que vous m'aimiez ; j'abjure toutes mes foiblesses, vous êtes mon amie, je suis la vôtre, & cela durera toûjours.

HORTENSE.

Madame, cet amour-là nous brouillera ensemble, vous le verrez ; laissez-moi partir, comptez que je fais pour le mieux.

LA PRINCESSE.

Non, ma chere, je vais faire arrêter tous vos équipages, vous ne vous servirez que des miens ; & pour plus de sûreté, à

toutes les portes de la Ville vous trouverez des Gardes qui ne vous laisseront passer qu'avec moi. Nous irons quelquefois nous promener ensemble, voilà tous les voyages que vous ferez : point de mutinerie, je n'en rabatterai rien. A l'égard de Lélio, vous continuerez de le voir avec moi, ou sans moi, quand votre amie vous en priera.

HORTENSE.

Moi, voir Lélio, Madame ? & si Lélio me regarde ? il a des yeux ; & si je le regarde, j'en ai aussi, ou bien si je ne le regarde pas ? car tout est égal avec vous. Que voulez-vous que je fasse dans la compagnie d'un homme avec qui toute fonction de mes deux yeux est interdite ? les fermerai-je ? les détournerai-je ? voilà tout ce qu'on en peut faire, & rien de tout cela ne vous convient. D'ailleurs s'il a toûjours ce profond respect qui n'est pas de votre goût, vous vous en prendrez à moi, vous me direz encore, cela est bien froid ; comme si je n'avois qu'à lui dire, Monsieur, soyez plus tendre : ainsi son respect, ses yeux & les miens, voilà trois choses que vous ne me passerez jamais. Je ne sai si pour vous accommoder il me suffiroit d'être aveugle, sourde & muette ; je ne se-

rois peut-être pas encore à l'abri de votre chicane.

LA PRINCESSE.

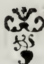
Toute cette vivacité-là ne me fait point de peur : je vous connois, vous êtes bonne, mais impatiente, & quelque jour vous & moi nous rirons de ce qui nous arrive aujourd'hui.

HORTENSE.

Souffrez que je m'éloigne pendant que vous aimez ; au lieu de rire de mon séjour, nous rirons de mon absence, n'est-ce pas la même chose ?

LA PRINCESSE.

Ne m'en parlez plus, vous m'affligez. Voici Lélio qu'apparemment Arlequin aura averti de ma part ; prenez de grace un air moins triste : je n'ai qu'un mot à lui dire ; après l'instruction que vous lui avez donnée, nous jugerons bien-tôt de ses sentimens par la maniere dont il se comportera dans la suite. Le don de ma main lui fait un beau rang : mais il peut avoir le cœur pris.



SCENE VI.

LELIO, HORTENSE, LA PRINCESSE.

LELIO.

JE me rends à vos ordres, Madame, Arlequin m'a dit que vous ſouhaitiez me parler.

LA PRINCESSE.

Je vous attendois, Lélio, vous ſavez quelle eſt la commiſſion de l'Ambaſſadeur du Roi de Caſtille; qu'on eſt convenu d'en délibérer aujourd'hui. Frédéric s'y trouvera: mais c'eſt à vous ſeul à décider: il s'agit de ma main que le Roi de Caſtille demande, vous pouvez l'accorder ou la refuſer. Je ne vous dirai point quelles ſeroient mes intentions là-deſſus, je m'en tiens à ſouhaiter que vous les deviniez: j'ai quelques ordres à donner, je vous laiſſe un moment avec Hortenſe; à peine vous connoiſſez-vous encore: elle eſt mon amie, & je ſuis bien-aiſe que l'eſtime que j'ai pour vous ait ſon aveu.

SCENE VII

HORTENSE, LELIO.

LELIO.

ENfin, Madame, il eſt tems que vous décidiez de mon ſort, il n'y a point de momens à perdre. Vous venez d'entendre la Princeſſe; elle veut que je prononce ſur le mariage qu'on lui propoſe. Si je refuſe de le conclurre, c'eſt entrer dans ſes vûes, & lui dire que je l'aime; ſi je le conclus, c'eſt lui donner des preuves d'une indifférence dont elle cherchera les raiſons. La conjoncture eſt preſſante: que réſolvez-vous en ma faveur? il faut que je me dérobe d'ici inceſſamment: mais vous, Madame y reſterez-vous? je puis vous offrir un aſyle où vous ne craindrez perſonne. Oſerai-je eſpérer que vous conſentirez aux meſures promptes & néceſſaires....?

HORTENSE.

Non, Monſieur, n'eſpérez rien, je vous prie, ne parlons plus de votre cœur, & laiſſez le mien en repos; vous le troublez, je ne ſai ce qu'il eſt devenu, je n'entends parler que d'amour à droit & à gauche,

il m'environne, il m'obſede, & le vôtre au bout du compte eſt celui qui me preſſe le plus.

LELIO.

Quoi, Madame! c'en eſt donc fait? mon amour vous fatigue, & vous me rebutez.

HORTENSE.

Si vous cherchez à m'attendrir, je vous avertis que je vous quitte; je n'aime point qu'on exerce mon courage.

LELIO.

Ah, Madame! il ne vous en faut pas beaucoup pour réſiſter à ma douleur.

HORTENSE.

Eh, Monſieur, je ne ſai point ce qu'il m'en faut, & ne trouve point à propos de le ſavoir; laiſſez-moi me gouverner, chacun ſe ſent, briſons là-deſſus.

LELIO.

Il n'eſt que trop vrai que vous pouvez m'écouter ſans aucun riſque.

HORTENSE.

Il n'eſt que trop vrai! Oh je ſuis plus difficile en vérités que vous, & ce qui eſt trop vrai pour vous, ne l'eſt pas aſſez pour moi. Je crois que j'irois loin avec vos ſûretés, ſur-tout avec un garant comme vous. En vérité, Monſieur, vous n'y ſongez,

pas, il n'eſt que trop vrai ! Si cela étoit ſi vrai, j'en ſaurois quelque choſe, car vous me forcez à vous dire plus que je ne veux, & je ne vous le pardonnerai pas.

LELIO.

Si vous ſentez quelque heureuſe diſpoſition pour moi, qu'ai-je fait depuis tantôt qui puiſſe mériter que vous la combattiez ?

HORTENSE.

Ce que vous avez fait ? Pourquoi me rencontrez-vous ici ? qu'y venez-vous chercher ? Vous êtes arrivé à la Cour, vous avez plû à la Princeſſe, elle vous aime, vous dépendez d'elle, j'en dépens de même, elle eſt jalouſe de moi : voilà ce que vous avez fait, Monſieur, & il n'y a point de remede à cela puiſque je n'en trouve point.

LELIO *étonné.*

La Princeſſe eſt jalouſe de vous ?

HORTENSE.

Oui, très-jalouſe : peut-être actuellement ſommes-nous obſervés l'un & l'autre, & après cela vous venez me parler de votre paſſion, vous voulez que je vous aime ; vous le voulez, & je tremble de ce qui en peut arriver : car enfin on ſe laſſe, j'ai beau vous dire que cela ne ſe peut pas, que mon cœur vous ſeroit inutile ; vous

ne m'écoutez point, vous vous plaiſez à me pouſſer à bout. Eh, Lélio, qu'eſt-ce que c'eſt que votre amour ? vous ne me ménagez point; aime-t-on les gens quand on les perſécute ? quand ils ſont plus à plaindre que nous, quand ils ont leurs chagrins & les nôtres, quand ils ne nous font un peu de mal que pour éviter de nous en faire davantage ? Je refuſe de vous aimer, qu'eſt-ce que j'y gagne ? Vous imaginez-vous que j'y prends plaiſir ? non Lélio, non, le plaiſir n'eſt pas grand : vous êtes un ingrat, vous devriez me remercier de mes refus, vous ne les méritez pas. Dites-moi, qu'eſt-ce qui m'empêche de vous aimer ? cela eſt-il ſi difficile ? n'ai-je pas le cœur libre ? n'êtes-vous pas aimable ? ne m'aimez-vous pas aſſez ? que vous manque-t-il ? vous n'êtes pas raiſonnable. Je vous refuſe mon cœur avec le péril qu'il y a de l'avoir ; mon amour vous perdroit : voilà pourquoi vous ne l'aurez point, voilà d'où me vient ce courage que vous me reprochez, & vous vous plaignez de moi, & vous me demandez encore que je vous aime : expliquez-vous donc, que me demandez-vous ? que vous faut-il ? qu'appellez - vous aimer ? je n'y comprends rien.

LELIO *vivement.*

C'eſt votre main qui manque à mon bonheur.

HORTENSE *tendrement.*

Ma main.... ah ! je ne périrois pas ſeule, & le don que je vous en ferois me coûteroit mon époux, & je ne veux pas mourir en perdant un homme comme vous. Non, ſi je faiſois jamais votre bonheur, je voudrois qu'il durât long-tems.

LELIO *animé.*

Mon cœur ne peut ſuffire à toute ma tendreſſe, Madame, prêtez-moi de grace un moment d'attention, je vais vous inſtruire.

HORTENSE.

Arrêtez, Lélio ; j'enviſage un malheur qui me fait frémir, je ne ſache rien de ſi cruel que votre obſtination ; il me ſemble que tout ce que vous me dites m'entretient de votre mort. Je vous avois prié de laiſſer mon cœur en repos, vous n'en faites rien : voilà qui eſt fini, pourſuivez, je ne vous crains plus. Je me ſuis d'abord contentée de vous dire que je ne pouvois pas vous aimer, cela ne vous a pas épouvanté : mais je ſai des façons de parler plus poſitives, plus intelligibles, & qui aſſurément vous guériront de toute eſpéran-

ce. Voici donc à la lettre ce que je penſe ; & ce que je penſerai toûjours. C'eſt que je ne vous aime point, & que je ne vous aimerai jamais. Ce diſcours eſt net, je le crois ſans replique ; il ne reſte plus de queſtion à faire, je ne ſortirai point delà, je ne vous aime point, vous ne me plaiſez point : ſi je ſavois une maniere de m'expliquer plus dure ; je m'en ſervirois pour vous punir de la douleur que je ſouffre à vous en faire. Je ne penſe pas qu'à préſent vous ayez envie de parler de votre amour, ainſi changeons de ſujet.

LELIO.

Oui, Madame, je vois bien que votre reſolution eſt priſe : la ſeule eſpérance d'être uni pour jamais avec vous, m'arrêtoit encore ici ; je m'étois flaté, je l'avoue : mais c'eſt bien peu de choſe que l'intérêt que l'on prend à un homme à qui l'on peut parler comme vous le faites. Quand je vous apprendrois qui je ſuis, celà ne ſerviroit de rien, vos refus n'en ſeroient que plus affligeans. Adieu, Madame, il n'y a plus de ſéjour ici pour moi, je parts dans l'inſtant, & ne vous oublierai jamais. (*il s'éloigne.*)

HORTENSE *pendant qu'il s'en va.*

Oh ! je ne ſai plus où j'en ſuis, je n'avois

pas prévu ce coup-là. (*Elle l'appelle*) Lélio ?

LELIO. *revenant.*

Que me voulez-vous, Madame ?

HORTENSE.

Je n'en ſai rien ; vous êtes au déſeſpoir, vous m'y mettez, je ne ſai encore que cela.

LELIO.

Vous me haïrez, ſi je ne vous quitte.

HORTENSE.

Je ne vous hais plus quand vous me quittez.

LELIO

Daignez donc conſulter votre cœur.

HORTENSE.

Vous voyez bien les conſeils qu'il me donne ; vous partez, je vous rappelle ; je vous rappellerai ; ſi je vous renvoie : mon cœur ne finira rien.

LELIO.

Eh, Madame, ne me renvoyez plus ; nous échapperons aiſément à tous les malheurs que vous craignez : laiſſez-moi vous expliquer mes meſures, & vous dire que ma naiſſance. . . .

HORTENSE *vivement.*

Non, je me retrouve enfin, je ne veux plus rien entendre : échapper a nos mal-

heurs? ne s'agit-il pas de ſortir d'ici? le pourrons nous? n'a-t-on pas les yeux ſur nous? ne ſerez-vous pas arrêté? Adieu, je vous dois la vie, je ne vous devrai rien ſi vous ne ſauvez la vôtre. Vous dites que vous m'aimez; non, je n'en crois rien ſi vous ne partez. Partez donc, ou ſoyez mon ennemi mortel; partez, ma tendreſſe vous l'ordonne, ou reſtez ici, l'homme du monde le plus haï de moi, & le plus haïſſable que je connoiſſe. (*Elle s'en va comme en colere.*)

LELIO *d'un ton de dépit*

Je partirai donc, puiſque vous le voulez: mais vous prétendez me ſauver la vie, & vous n'y réuſſirez pas.

HORTENSE *ſe retournant de loin.*

Vous me rappellez donc à votre tour?

LELIO.

J'aime autant mourir que de ne vous plus voir.

HORTENSE.

Ah! voyons donc les meſures que vous voulez prendre.

LELIO *tranſporté de joie.*

Quel bonheur! je ne ſaurois retenir mes tranſports.

HORTENSE *nonchalamment.*

Vous m'aimez beaucoup, je le ſai bien;

paſſons votre reconnoiſſance, nous dirons cela une autre fois. Venons aux meſures...

LELIO.

Que n'ai-je, au lieu d'une Couronne qui m'attend, l'Empire de la terre à vous offrir!

HORTENSE *avec une ſurpriſe modeſte.*

Vous êtes né Prince? mais vous n'avez qu'à me garder votre cœur, vous ne me donnerez rien qui le vaille: achevons.

LELIO.

J'attends demain *incognito* un Courier du Roi de Leon mon Pere.

HORTENSE.

Arrêtez, Prince, Frédéric vient, l'Ambaſſadeur le ſuit ſans doute. Vous m'informerez tantôt de vos réſolutions.

LELIO.

Je crains encore vos inquiétudes.

HORTENSE.

Et moi je ne crains plus rien, je me ſens l'imprudence la plus tranquile du monde: vous me l'avez donnée, je m'en trouve bien; c'eſt à vous à me la garantir, faites comme vous pourrez.

LELIO.

Tout ira bien, Madame; je ne conclurrai rien avec l'Ambaſſadeur pour gagner du tems, je vous reverrai tantôt.

SCENE VII.

L'AMBASSADEUR, LELIO, FREDERIC.

FREDERIC *à part à l'Ambaſſadeur.*

VOus ſentirez, (j'en ſuis ſûr) juſqu'où va l'audace de ſes eſpérances.

L'AMBASSADEUR *à Lélio.*

Vous ſavez, Monſieur, ce qui m'amene ici, & votre habileté me répond du ſuccès de ma commiſſion. Il s'agit d'un mariage entre votre Princeſſe & le Roi de Caſtille mon Maître. Tout invite à le conclurre, jamais union ne fut peut-être plus néceſſaire; vous n'ignorez pas les juſtes droits que les Rois de Caſtille prétendent avoir ſur une partie de cet Etat, par les alliances ...

LELIO.

Laiſſons-là ces droits hiſtoriques, Monſieur, je ſai ce que c'eſt; & quand on voudra, la Princeſſe en produira de même valeur ſur les Etats du Roi votre Maître. Nous n'avons qu'à relire auſſi les alliances

paſſées,

paſſées, vous verrez qu'il y aura quelqu'une de vos Provinces qui nous appartiendra.

FREDERIC.

Effectivement vos droits ne ſont pas fondés, & il n'eſt pas beſoin d'en appuyer le mariage dont il s'agit.

L'AMBASSADEUR.

Laiſſons-les donc pour le préſent, j'y conſens : mais la trop grande proximité des deux Etats entretient depuis vingt ans des guerres qui ne finiſſent que pour des inſtans, & qui recommenceront bien-tôt entre deux Nations voiſines, & dont les interêts ſe croiſeront toujours. Vos peuples ſont fatigués, mille occaſions vous ont prouvé que vos reſſources ſont inégales aux nôtres : la paix que nous venons de faire avec vous, vous la devez à des circonſtances qui ne ſe rencontreront pas toûjours. Si la Caſtille n'avoit été occupée ailleurs, les choſes auroient bien changé de face.

LELIO.

Point du tout ; il en auroit été de cette guerre comme de toutes les autres. Depuis tant de ſiecles que cet Etat ſe défend contre le vôtre, où ſont vos progrès ? je n'en vois point qui puiſſent juſtifier cette grande inégalité de forces dont vous parlez.

L'AMBASSADEUR.

Vous ne vous êtes ſoutenus que par des ſecours étrangers.

LELIO.

Ces mêmes ſecours dans bien des occaſions vous ont auſſi rendu de grands ſervices ; & voilà comment ſubſiſtent les Etats, la politique de l'un arrête l'ambition de l'autre.

FREDERIC.

Retranchons-nous ſur des choſes plus effectives, ſur la tranquilité durable que ce mariage aſſureroit aux deux peuples qui ne ſeroient plus qu'un, & qui n'auroient plus qu'un même Maître.

LELIO.

Fort bien ; mais nos peuples n'ont-ils pas leurs lois particulieres ? êtes-vous ſûr, Monſieur, qu'ils voudront bien paſſer ſous une domination étrangere, & peut-être ſe ſoûmettre aux coûtumes d'une Nation qui leur eſt antipathique ?

L'AMBASSADEUR.

Déſobéiront-ils à leur Souveraine ?

LELIO.

Ils lui déſobéiront par amour pour elle.

FREDERIC.

En ce cas-là il ne ſera pas difficile de les réduire.

LELIO.

Y pensez-vous, Monsieur ? S'il faut les opprimer pour les rendre tranquiles comme vous l'entendez, ce n'est pas de leur Souveraine que doit leur venir un pareil repos ; il n'appartient qu'à la fureur d'un ennemi, de leur faire un présent si funeste.

FREDERIC *à part à l'Ambassadeur.*

Vous voyez des preuves de ce que je vous ai dit.

L'AMBASSADEUR *à Lélio.*

Votre avis est donc de rejetter le mariage que je propose ?

LELIO.

Je ne le rejette point : mais il mérite réflexion. Il faut examiner mûrement les choses, après quoi je conseillerai à la Princesse ce que je jugerai de mieux pour sa gloire, & pour le bien de ses peuples : le Seigneur Frédéric dira ses raisons, & moi les miennes.

FREDERIC.

On décidera sur les vôtres.

L'AMBASSADEUR *à Lélio.*

Me permettrez-vous de vous parler à cœur ouvert ?

LELIO.

Vous êtes le Maître.

L'AMBASSADEUR.

Vous êtes ici dans une belle ſituation, & vous craignez d'en ſortir ſi la Princeſſe ſe marie : mais le Roi mon Maître eſt aſſez grand Seigneur pour vous dédommager, & j'en réponds pour lui.

LELIO *froidement.*

Ah ! de grace, ne citez point ici le Roi votre Maître : ſoupçonnez-moi tant que vous voudrez de manquer de droiture ; mais ne l'aſſociez point à vos ſoupçons. Quand nous faiſons parler les Princes, Monſieur, que ce ſoit toûjours d'une maniere noble & digne d'eux ; c'eſt un reſpect que nous leur devons, & vous me faites rougir pour le Roi de Caſtille.

L'AMBASSADEUR.

Arrêtons-là. Une diſcuſſion là-deſſus nous meneroit trop loin ; il ne me reſte qu'un mot à vous dire, & ce n'eſt plus le Roi de Caſtille, c'eſt moi qui vous parle à préſent. On m'a averti que je vous trouverois contraire au mariage dont il s'agit, tout convenable, tout néceſſaire qu'il eſt, ſi jamais la Princeſſe veut épouſer un Prince ; on a prévû les difficultés que vous faites, & l'on prétend que vous avez vos raiſons pour les faire : raiſons ſi hardies

que je n'ai pû les croire, & qui ſont fondées, dit-on, ſur la confiance dont la Princeſſe vous honore.

LELIO.

Vous m'allez encore parler à cœur ouvert, Monſieur, & ſi vous m'en croyez, vous n'en ferez rien; la franchiſe ne vous réüſſit pas, le Roi votre Maître s'en eſt mal trouvé tout à l'heure, & vous m'inquiétez pour la Princeſſe.

L'AMBASSADEUR

Ne craignez rien; loin de manquer moi-même à ce que je lui dois, je ne veux que l'apprendre à ceux qui l'oublient.

LELIO.

Voyons; j'en ſai tant là-deſſus que je ſuis en état de corriger vos leçons-mêmes. Que dit-on de moi?

L'AMBASSADEUR.

Des choſes hors de toute vraiſemblance.

FREDERIC.

Ne les expliquez point, je crois ſavoir ce que c'eſt; on me les a dites auſſi, & j'en ai ri comme d'une chimere.

LELIO, *regardant Frédéric.*

N'importe, je ſerai bien aiſe de voir juſqu'où va la lâche inimitié de ceux dont je bleſſe ici les yeux, que vous connoiſſez

comme moi, & à qui j'aurois fait bien du mal ſi j'avois voulu; mais qui ne valent pas la peine qu'un honnête homme ſe venge. Revenons.

L'AMBASSADEUR.

Non, le Seigneur Frédéric a raiſon, n'expliqu'ons rien; ce ſont des illuſions. Un homme d'eſprit comme vous, dont la fortune eſt déja ſi prodigieuſe, & qui la mérite, ne ſauroit avoir des ſentimens auſſi périlleux que ceux qu'on vous attribuë: la Princeſſe n'eſt ſans doute que l'objet de vos reſpects; mais le bruit qui court ſur votre compte vous expoſe, & pour le détruire je vous conſeillerois de porter la Princeſſe à un mariage avantageux à l'Etat.

LELIO.

Je vous ſuis très-obligé de vos conſeils, Monſieur; mais j'ai regret à la peine que vous prenez de m'en donner. Juſqu'ici les Ambaſſadeurs n'ont jamais été les Précepteurs des Miniſtres chez qui ils vont, & je n'oſe renverſer l'ordre: quand je verrai votre nouvelle méthode bien établie, je vous promets de la ſuivre.

L'AMBASSADEUR.

Je n'ai pas tout dit. Le Roi de Caſtille a pris de l'inclination pour la Princeſſe.

ſur un Portrait qu'il en a vû ; c'eſt en amant que ce jeune Prince ſouhaite un mariage, que la raiſon, l'égalité d'âge & la politique doivent preſſer de part & d'autre. S'il ne s'acheve pas, ſi vous en détournez la Princeſſe par des motifs qu'elle ne ſait pas, faites du moins qu'à ſon tour ce Prince ignore les ſecretes raiſons qui s'oppoſent en vous à ce qu'il ſouhaite ; la vengeance des Princes peut porter loin, ſouvenez-vous-en.

LELIO

Encore une fois je ne rejette point votre propoſition, nous l'examinerons plus à loiſir : mais ſi les raiſons ſecrettes que vous voulez dire étoient réelles, Monſieur, je ne laiſſerois pas que d'embarraſſer le reſſentiment de votre Prince : il ſeroit plus difficile de ſe venger de moi que vous ne penſez.

L'AMBASSADEUR *outré.*

De vous ?

LELIO *froidement.*

Oüi de moi.

L'AMBASSADEUR.

Doucement, vous ne ſavez pas à qui vous parlez.

LELIO.

Je ſai qui je ſuis, en voilà aſſez.

L'AMBASSADEUR.

Laiſſez-là ce que vous êtes, & ſoyez ſûr que vous me devez reſpect.

LELIO.

Soit, & moi je n'ai, ſi vous le voulez, que mon cœur pour tout avantage; mais les égards que l'on doit à la ſeule vertu, ſont auſſi légitimes que les reſpects que l'on doit aux Princes; & fuſſiez-vous le Roi de Caſtille-même, ſi vous êtes généreux, vous ne ſauriez penſer autrement. Je ne vous ai point manqué de reſpect, ſuppoſé que je vous en doive: mais les ſentimens que je vous montre depuis que je vous parle, méritoient de votre part plus d'attention que vous ne leur en avez donné; cependant je continuerai à vous reſpecter, puiſque vous dites qu'il le faut, ſans pourtant en examiner moins ſi le mariage dont il s'agit eſt vraiment convenable. *Il ſort fierement.*

SCENE VIII.

FREDERIC, L'AMBASSADEUR.

FREDERIC.

LA maniere dont vous venez de lui parler me fait préſumer bien des choſes ; peut-être ſous le titre d'Ambaſſadeur nous cachez-vous . . .

L'AMBASSADEUR.

Non, Monſieur, il n'y a rien à préſumer, c'eſt un ton que j'ai crû pouvoir prendre avec un avènturier que le ſort a élevé.

FREDERIC.

Eh bien, que dites-vous de cet homme-là ?

L'AMBASSADEUR.

Je dis que je l'eſtime.

FREDERIC.

Cependant ſi nous ne le renverſons, vous ne pouvez réüſſir ; ne joindrez-vous pas vos efforts aux nôtres ?

L'AMBASSADEUR.

J'y conſens, à condition que nous ne tenterons rien qui ſoit indigne de nous ;

je veux le combattre généreusement comme il le mérite.

FREDERIC.

Toutes actions sont généreuses quand elles tendent au bien général.

L'AMBASSADEUR.

Ne vous en fiez pas à vous ; vous haïssez Lélio, & la haine entend mal à faire des maximes d'honneur. Je tâcherai de voir aujourd'hui la Princesse : Je vous quitte, j'ai quelques dépêches à faire, nous nous reverrons tantôt.

SCENE IX.

FREDERIC, ARLEQUIN

arrivant tout essoufflé.

FREDERIC *à part.*

MOnsieur l'Ambassadeur me paroît bien scrupuleux : mais voici Arlequin qui accourt à moi.

ARLEQUIN.

Par-la-mardi, Monsieur le Conseiller, il y a long-tems que je galope après vous ;

vous êtes plus difficile à trouver qu'une botte de foin dans une aiguille.

FREDERIG.

Je ne me ſuis pourtant pas écarté, as-tu quelque choſe à me dire ?

ARLEQUIN.

Attendez, je crois que j'ai laiſſé ma reſpiration par les chemins, Ouf....

FREDERIC.

Reprens haleine.

ARLEQUIN.

Oh dame, cela ne ſe prend pas avec la main. Ohi, ohi. Je vous ai été chercher au Palais, dans les ſalles, dans les cuiſines; je trotois par-ci, je trotois par-là, je trotois par-tout, & y allons vîte, & boutte, & garre, n'avez-vous pas vû le Seigneur Frédéric ? Hé non mon ami. Où diable eſt-il donc ? que la peſte l'étouffe ; & puis je cours encore, patati patata, je jure, je rencontre un porteur d'eau, je renverſe ſon eau : n'avez-vous pas vû le Seigneur Frédéric ? attends, attends, je vais te donner du Seigneur Frédéric par les oreilles ; moi je m'enfuis. Par la ſambleu, morbleu, ne ſeroit-il pas au cabaret ? J'y entre, je trouve du vin, je bois chopine, je m'appaiſe & puis je reviens, & puis vous voilà.

FREDERIC.

Acheve, ſais-tu quelque choſe ? tu me donnes bien de l'impatience.

ARLEQUIN.

Cent mille écus ne ſeroient pas dignes de me payer ma peine, pourtant j'en rabattrai beaucoup.

FREDERIC.

Je n'ai point d'argent ſur moi, mais je t'en promets au ſortir d'ici.

ARLEQUIN.

Pourquoi eſt-ce que vous laiſſez votre bourſe à la maiſon ? Si j'avois ſû cela, je ne vous aurois pas trouvé ; car pendant que j'y ſuis, il faut que je vous tienne.

FREDERIC.

Tu n'y perdras rien, parle : que ſais-tu ?

ARLEQUIN.

De bonnes choſes, c'eſt du nanan.

FREDERIC.

Voyons.

ARLEQUIN.

Cet argent promis m'envoye des ſcrupules : ſi vous pouviez me donner des gages ; ce petit diamant qui eſt à votre petit doigt, par exemple, quand cela promet de l'argent, cela tient parole.

FREDERIC.

Prends, le voilà pour garant de la mienne, ne me fais plus languir.

ARLEQUIN.

Vous êtes honnête homme, & votre bague aussi. Or donc, tantôt Monsieur Lélio, qui vous méprise que c'est une bénédiction, il parloit à lui tout seul...

FREDERIC.

Bon.

ARLEQUIN.

Oui, bon. Voilà la Princesse qui vient. Dirai-je tout devant elle.

FREDERIC *après avoir rêvé.*

Tu m'en fais venir l'idée. Oui, mais ne dis rien de tes engagemens avec moi. Je vais parler le premier, conforme-toi à ce que tu m'entendras dire.



SCENE X.

LA PRINCESSE, HORTENSE, FREDERIC, ARLEQUIN.

LA PRICESSE.

EH bien, Frédéric, qu'a-t-on conclu avec l'Ambaſſadeur ?

FREDERIC.

Madame, Monſieur Lélio panche à croire que ſa propoſition eſt recevable.

LA PRINCESSE.

Lui ! ſon ſentiment eſt que j'épouſe le Roi de Caſtille ?

FREDERIC.

Il n'a demandé que le tems d'examiner un peu la choſe.

LA PRINCESSE.

Je n'aurois pas crû qu'il dût penſer comme vous le dites.

ARLEQUIN *derriere elle.*

Il en penſe ma foi bien d'autres.

LA PRINCESSE *à Arlequin.*

Ah te voilà ! (*à Frédéric*) Que faites-vous de ſon Valet ici ?

FREDERIC.

Quand vous êtes arrivée, Madame, il venoit, disoit-il, me déclarer quelque chose qui vous concerne, & que le zéle qu'il a pour vous l'oblige de découvrir. Monsieur Lélio y est mêlé ; mais je n'ai pas eu encore le tems de savoir ce que c'est.

LA PRINCESSE.

Sachons-le ? de quoi s'agit-il ?

ARLEQUIN.

C'est que, voyez-vous, Madame, il n'y a mardi point de chanson à cela, je suis bon serviteur de votre Principauté.

HORTENSE.

Eh quoi, Madame, pouvez-vous prêter l'oreille aux discours de pareilles gens ?

LA PRINCESSE.

On s'amuse de tout : continuë.

ARLEQUIN.

Je n'entends ni à dia, ni à hurhaut, quand on ne vous rend pas la révérence qui vous appartient.

LA PRINCESSE.

A merveille ; mais viens au fait sans compliment.

ARLEQUIN.

Oh dame ! quand on vous parle à vous autres, ce n'est pas le tout que d'ôter son

chapeau, il faut bien mettre en avant quelque petite faribole au bout; à cette heure voilà mon hiſtoire. Vous ſaurez donc, avec votre permiſſion, que tantôt j'écoutois Monſieur Lélio, qui faiſoit la converſation des fous; car il parloit tout ſeul. Il étoit devant moi, & moi derriere. Or ne vous déplaiſe, il ne ſavoit pas que j'étois là; il ſe viroit, je me virois, c'étoit une farce. Tout d'un coup il ne s'eſt plus viré, & puis s'eſt mis à dire comme cela, ouf, je ſuis diablement embarraſſé. Moi j'ai deviné qu'il avoit de l'embarras; quand il a eu dit cela, il n'a rien dit davantage, il s'eſt promené, enſuite il lui a pris un grand friſſon.

HORTENSE.

En vérité, Madame, vous m'étonnez.

LA PRINCESSE.

Que veux-tu dire, un friſſon?

ARLEQUIN.

Oui, il a dit, je tremble, & ce n'étoit pas pour des prunes, le gaillard; car, a-t-il repris, j'ai lorgné ma gentille Maîtreſſe pendant cette belle fête: & ſi cette Princeſſe, qui eſt plus fine qu'un merle, a vû troter ma prunelle, mon affaire va mal, j'en dis du mirlirot. Là-deſſus autre promanade, enſuite autre converſation.

Par la ventrebleu, a-t-il dit, j'ai du guignon : je ſuis amoureux de cette gracieuſe perſonne, & ſi la Princeſſe vient à le ſavoir, & y allons donc, nous verrons beau train, je ſerai un joli mignon ; elle ſera capable de me friponner ma Mie. Jour de Dieu ! ai-je dit en moi-même, friponner c'eſt le fait des larrons, & non pas d'une Princeſſe qui eſt fidele comme l'or. Vertuchou, qu'eſt-ce que c'eſt que tout ce tripotage-là ? toutes ces paroles-là ont mauvaiſe mine ; mon Patron ſonge à malice, & il faut avertir cette pauvre Princeſſe, à qui on en feroit paſſer quinze pour quatorze. Je ſuis donc venu comme un honnête garçon, & voilà que je vous découvre le pot aux roſes ; mais je vous dis la ſignification du diſcours, & le tout *gratis*, ſi cela vous plaît.

HORTENSE *à part.*

Quelle aventure !

FREDERIC *à la Princeſſe.*

Madame, vous m'avez dit quelquefois que je préſumois mal de Lélio, voyez l'abus qu'il fait de votre eſtime.

LA PRINCESSE.

Taiſez-vous, je n'ai que faire de vos réflexions. (*à Arlequin*) Pour toi je vais t'apprendre à trahir ton Maître, à te mê-

ler de choſes que tu ne devois pas entendre, & à me compromettre dans l'impertinente répétition que tu en fais ; une étroite priſon me répondra de ton ſilence.

ARLEQUIN *ſe mettant à genoux.*

Ah ! ma bonne Dame, ayez pitié de moi, arrachez-moi la langue, & laiſſez-moi la clé des champs. Miſéricorde, ma Reine, je ne ſuis qu'un butord, & c'eſt ce miſérable Conſeiller de malheur qui m'a broüillé avec votre charitable perſonne.

LA PRINCESSE.

Comment cela ?

FREDERIC.

Madame, c'eſt un Valet qui vous parle, & qui cherche à ſe ſauver ; je ne ſai ce qu'il veut dire.

HORTENSE.

Laiſſez, laiſſez-le parler, Monſieur.

ARLEQUIN *à Frédéric.*

Allez, je vous ai bien dit que vous ne valiez rien, & vous ne m'avez pas voulu croire. Je ne ſuis qu'un chetif Valet, & ſi pourtant je voulois être homme de bien ; & lui qui eſt riche & grand Seigneur, il n'a jamais eu le cœur d'être honnête homme.

FREDERIC.

Il va vous en impoſer, Madame.

LA PRINCESSE.

Taiſez-vous, vous dis-je, je veux qu'il parle.

ARLEQUIN.

Tenez, Madame, voilà comme cela eſt venu. Il m'a trouvé comme jallois tout droit devant moi. Veux-tu me faire un plaiſir, m'a-t-il dit ? Hélas ! de toute mon ame ; car je ſuis bon & ſerviable, de mon naturel. Tien, voilà une piſtole, grand merci ; en voilà encore une autre, donnez, mon brave homme ; prends encore cette poignée de piſtoles ; & oui-da, mon bon Monſieur. Veux-tu me rapporter ce que tu entendras dire à ton Maître ? Et pourquoi cela ? Pour rien, par curioſité. Oh non, mon Compere, non. Mais je te donnerai tant de bonnes drogues, je te ferai ci, je te ferai cela, je ſai une fille qui eſt jolie, qui eſt dans ſes meubles, je la tiens dans ma manche, je te la garde. Oh oh, montrez-la pour voir. Je l'ai laiſſée au logis ; mais ſuis moi, tu l'auras. Non non, Brocanteur, non. Quoi ! tu ne veux pas d'une jolie fille ? .. A la vérité Madame, cette fille-là me trotoit dans l'ame, il me ſembloit que je la voyois, qu'elle

étoit blanche, potelée. Quelle ſatisfaction ! je trouvois cela bien friand ; je bataillois, je bataillois comme un Céſar ; vous m'auriez mangé de plaiſir en voyant mon courage ; à la fin je ſuis chû. Il me doit encore une penſion de cent écus par an, & j'ai déja reçû la fillette, que je ne puis pas vous montrer, parce qu'elle n'eſt pas là ; ſans compter une prophétie qui a parlé, à ce qu'ils diſent, de mon argent, de ma fortune & de ma friponnerie.

LA PRINCESSE.

Comment s'appelle-t-elle cette fille ?

ARLEQUIN.

Liſette. Ah ! Madame, ſi vous voyiez ſa face, vous ſeriez ravie ; avec cette créature-là, il faut que l'honneur d'un homme plie bagage, il n'y a pas moyen.

FREDERIC.

Un miſérable comme celui-là, peut-il imaginer tant d'impoſtures ?

ARLEQUIN.

Tenez, Madame, voilà encore ſa bague qu'il m'a miſe en gage pour de l'argent qu'il me doit donner tantôt. Regardez mon innocence : vous qui êtes une Prin-

ceſſe, ſi on vous donnoit tant d'argent, de penſions, de bagues & un joli garçon, eſt-ce que vous y pourriez tenir ? mettez la main ſur la conſcience. Je n'ai rien inventé, j'ai dit ce que Monſieur Lélio a dit.

HORTENSE *à part.*

Juſte Ciel ?

LA PRINCESSE *à Frédéric en s'en allant.*

Je verrai ce que je dois faire de vous, Frédéric; mais vous êtes le plus indigne, & le plus lâche de tous les hommes.

ARLEQUIN.

Hélas ! delivrez-moi de la priſon.

LA PRINCESSE.

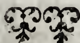
Laiſſe-moi.

HORTENSE *déconcertée.*

Voulez-vous que je vous ſuive, Madame ?

LA PRINCESSE.

Non, Madame, reſtez, je ſuis bien-aiſe d'être ſeule : mais ne vous écartez point.



SCENE XI.

ARLEQUIN, FREDERIC, HORTENSE.

ARLEQUIN.

ME voilà bien accommodé, je ſuis un bel oiſeau, j'aurai bon air en cage : & puis après cela fiez-vous aux prophéties, prenez des penſions, & aimez les filles. Pauvre Arlequin ! adieu la joie, je n'uſerai plus de ſouliers, on va m'enfermer dans un étui à cauſe de ce Saraſin-là. (*en montrant Frédéric.*)

FREDERIC.

Que je ſuis malheureux ! Madame, vous n'avez jamais paru me vouloir du mal : dans la ſituation où m'a mis un zele imprudent pour les interêts de la Princeſſe, puis-je eſpérer de vous une grace ?

HORTENSE *outré.*

Oui-da, Monſieur, faut-il demander qu'on vous ôte la vie, pour vous délivrer du malheur d'être deteſté de tous les hommes ? Voilà, je penſe, tout le ſervice qu'on peut vous rendre, & vous pouvez compter ſur moi.

SCENE XII.

LELIO, HORTENSE, FREDERIC, ARLEQUIN.

FREDERIC.

QUe vous ai-je fait, Madame?

ARLEQUIN *voyant Lélio.*

Ah! mon Maître bien-aimé, venez que je vous baise les piés, je ne suis pas digne de vous baiser les mains. Vous savez bien le privilége que vous m'avez donné tantôt; hé bien, ce privilége est ma perdition: pour deux ou trois petites miettes de paroles que j'ai lâchées de vous à la Princesse, elle veut que je garde la chambre, & j'allois faire mes fiançailles.

LELIO.

Que signifient les paroles qu'il a dites, Madame? je m'apperçois qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans le Palais; les Gardes m'ont reçu avec une froideur qui m'a surpris: qu'est-il arrivé?

HORTENSE.

Votre Valet, payé par Frédéric, a rapporté à la Princeſſe ce qu'il vous a entendu dire dans un moment où vous vous croyiez ſeul.

LELIO.

Eh, qu'a-t-il rapporté?

HORTENSE.

Que vous aimiez certaine Dame; que vous aviez peur que la Princeſſe ne vous l'eût vû regarder pendant la fête, & ne vous l'otât ſi elle ſavoit que vous l'aimiez,

LELIO.

Et cette Dame l'a-t-on nommée?

HORTENSE.

Non: mais apparemment on la connoît bien, & voilà l'obligation que vous avez à Frédéric, dont les préſens ont corrompu votre Valet.

ARLEQUIN.

Oui, c'eſt fort bien dit, il m'a corrompu; j'avois le cœur plus net qu'une perle; j'étois tout-à-fait gentil: mais depuis que je l'ai fréquenté, je vaux moins d'écus que je ne valois de mailles.

FREDERIC *ſe retirant de ſon abſtraction.*

Oui, Monſieur, je vous l'avouerai encore une fois, j'ai cru bien ſervir l'Etat & la Princeſſe en tâchant d'arrêter votre fortune;

tune : ſuivez ma conduite, elle me juſtifie. Je vous ai prié de travailler à me faire premier Miniſtre, il eſt vrai : mais quel pouvoit être mon deſſein ? ſuis-je dans un âge à ſouhaiter un emploi ſi fatiguant ? Non, Monſieur, trente années d'exercice m'ont raſſaſié d'Emplois & d'Honneurs : il ne me faut que du repos : mais je voulois m'aſſurer de vos idées, & voir ſi vous aſpiriez vous-même au rang que je feignois de ſouhaiter. J'allois dans ce cas parler à la Princeſſe, & la détourner, autant que j'aurois pû, de remettre tant de pouvoir entre des mains dangereuſes, & tout-à-fait inconnues. Pour achever de vous pénétrer, je vous ai offert ma fille, vous l'avez refuſée ; je l'avois prévu, & j'ai tremblé du projet dont je vous ai ſoupçonné ſur ce refus, & du ſuccès que pouvoit avoir ce projet même : car enfin, vous avez la faveur de la Princeſſe, vous êtes jeune & aimable, tranchons le mot ; vous pouvez lui plaire, & jetter dans ſon cœur de quoi lui faire oublier ſes véritables intérêts & les nôtres, qui étoient qu'elle épousât le Roi de Caſtille. Voilà ce que j'appréhendois, & la raiſon de tous les efforts que j'ai faits contre vous ; vous m'avez cru jaloux de vous, quand je n'étois inquiet que pour le bien public. Je ne vous

le reproche pas, les vûes jalouſes & ambitieuſes ne ſont que trop ordinaires à mes pareils; & ne me connoiſſant pas, il vous étoit permis de me confondre avec eux, de méconnoître un zele aſſez rare, & qui d'ailleurs ſe montroit par des actions équivoques. Quoi qu'il en ſoit, tout loüable qu'il eſt ce zele, je me vois prêt d'en être la victime; j'ai combattu vos deſſeins, parce qu'ils m'ont paru dangereux : peut-être êtes-vous digne qu'ils réuſſiſſent, & la maniere dont vous en uſerez avec moi dans l'état où je ſuis, l'uſage que vous ferez de votre crédit auprès de la Princeſſe, enfin la deſtinée que j'éprouverai, décidera de l'opinion que je dois avoir de vous. Si je péris après d'auſſi loüables intentions que les miennes, je ne me ſerai point trompé ſur votre compte, je périrai du moins avec la conſolation d'avoir été l'ennemi d'un homme qui en effet n'étoit pas vertueux. Si je ne péris pas au contraire, mon eſtime, ma reconnoiſſance & mes ſatisfactions vous attendent.

ARLEQUIN.

Il n'y aura donc que moi qui reſterai un fripon, faute de ſavoir faire une harangue.

LELIO *à Frédéric.*

Je vous ſauverai ſi je puis, Frédéric ; vous me faites du tort : mais l'honnête homme n'eſt pas méchant, & je ne ſaurois refuſer ma pitié aux opprobres dont vous couvre votre caractere.

FRÉDERIC.

Votre pitié !.. adieu, Lélio, peut-être à votre tour aurez vous beſoin de la mienne. *Il s'en va.*

LELIO *à Arlequin.*

Va m'attendre.

Arlequin ſort en pleurant.

SCENE XIII.

LELIO, HORTENSE.

LELIO.

VOus l'avez prévu, Madame, mon amour vous met dans le péril, & je n'oſe preſque vous regarder.

HORTENSE.

Quoi ! lon va peut-être me ſéparer d'avec vous, & vous ne voulez pas me regarder, ni voir combien je vous aime ; montrez-moi du moins combien vous m'aimez ; je veux vous voir.

LELIO *lui baiſant la main.*

Je vous adore.

HORTENSE.

J'en dirai autant que vous, ſi vous le voulez, cela ne tient à rien; je ne vous verrai plus, je ne me gêne point, je dis tout.

LELIO.

Quel bonheur! mais qu'il eſt traverſé. Cependant, Madame, ne vous allarmez point, je vais déclarer qui je ſuis à la Princeſſe & lui avoüer....

HORTENSE.

Lui dire qui vous êtes..... je vous le défends, c'eſt une ame violente, elle vous aime, elle ſe flatoit que vous l'aimiez, elle vous auroit épouſé, tout inconnu que vous lui êtes; elle verroit à préſent que vous lui convenez, vous êtes dans ſon Palais ſans ſecours, vous m'avez donné votre cœur, tout cela ſeroit affreux pour elle: vous péririez, j'en ſuis ſûre; elle eſt déja jalouſe, elle deviendroit furieuſe, elle en perdroit l'eſprit; elle auroit raiſon de le perdre, je le perdrois comme elle, & toute la terre le perdroit: je ſens cela, mon amour le dit; fiez-vous à lui, il vous connoît bien. Se voir enlever un homme com-

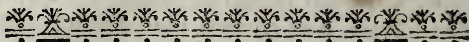
me vous ! vous ne ſavez pas ce que c'eſt, j'en frémis, n'en parlons plus. Laiſſez-vous gouverner, réglons-nous ſur les événemens, je le veux, peut-être allez-vous être arrêté ; ne reſtons point ici, je ſuis mourante de frayeur pour vous. Mon cher Prince, que vous m'avez donné d'amour ! N'importe, je vous le pardonne, ſauvez-vous, je vous en promets encore davantage. Adieu, ne reſtons point à préſent enſemble, peut-être nous verrons-nous plus libres.

LELIO.

Je vous obéis : mais ſi l'on s'en prend à vous, vous devez me laiſſer faire.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

HORTENSE *seul.*

LA Princesse m'envoie chercher; que je crains la conversation que nous aurons ensemble! que me veut-elle ? auroit-elle encore découvert quelque chose : il a fallu me servir d'Arlequin, qui m'a paru fidéle. On n'a permis qu'à lui de voir Lélio, m'auroit-il trahi ? l'auroit-on surpris ? Voici quelqu'un, retirons-nous : c'est peut-être la Princesse, & je ne veux pas qu'elle me voie dans ce moment-ci.

SCENE II.

ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

IL ſemble que vous vous défiez de moi, Arlequin, vous ne m'apprenez rien de ce qui vous regarde : la Princeſſe vous a envoyé tantôt chercher, eſt-elle encore fâchée contre nous ? qu'a-t-elle dit ?

ARLEQUIN.

D'abord elle ne m'a rien dit, elle m'a regardé d'un air ſuffiſant : moi, la peur m'a pris, je me tenois comme cela tout dans un tas ; enſuite elle m'a dit, approche : j'ai donc avancé un pié, & puis un autre pié, & puis un troiſieme pié, & de pié en pié je me ſuis trouvé vers elle mon chapeau ſur mes deux mains.

LISETTE.

Après. ..

ARLEQUIN.

Après nous ſommes entrés en converſation ; elle m'a dit, veux-tu que je te pardonne ce que tu as fait ; tout comme

il vous plaira, ai-je dit, je n'ai rien à vous commander, ma bonne Dame : elle a répondu, va-t'en dire à Hortenſe que ton Maître, à qui on t'a permis de parler, t'a donné en ſecret ce billet pour elle, tu me rapporteras ſa réponſe. Madame, dormez en repos, & tenez-vous gaillarde : vous voyez le premier homme du monde pour donner une bourde, vous ne la donneriez pas mieux que moi ; car je mens à faire plaiſir, foi de garçon d'honneur.

LISETTE.

Vous avez pris le billet ?

ARLEQUIN.

Oüi bien promptement.

LISETTE.

Et vous l'avez porté à Hortenſe ?

ARLEQUIN.

Oui : mais la prudence m'a pris, & j'ai fait une réflexion : j'ai dit, par la mardi, c'eſt que cette Princeſſe avec Hortenſe veut éprouver ſi je ſerai encore un coquin.

LISETTE.

Hé bien à quoi vous a conduit cette réflexion-là ? avez-vous dit à Hortenſe que ce billet venoit de la Princeſſe, & non pas de Monſieur Lélio ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez deviné, ma Mie.

LISETTE.

Et vous croyez qu'Hortenſe eſt de concert avec la Princeſſe, & qu'elle lui rendra compte de votre ſincérité ?

ARLEQUIN.

Et quoi donc ? elle ne l'a pas dit : mais plus fin que moi n'eſt pas bête.

LISETTE.

Qu'a-t-elle répondu à votre meſſage ?

ARLEQUIN.

Oh, elle a voulu m'enjoler, en me diſant que j'étois un honnête garçon : enſuite elle a fait ſemblant de griffonner un papier pour Monſieur Lélio.

LISETTE.

Qu'elle vous a recommandé de lui rendre.

ARLEQUIN.

Oui, mais il n'aura pas beſoin de lunettes pour le lire, c'eſt encore une attrape qu'on me fait.

LISETTE.

Et qu'en ferez-vous donc ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſai rien ; mon cœur eſt dans l'embarras là-deſſus.

LISETTE.

Il faut abſolument le remettre à la Princeſſe, Arlequin, n'y manquez pas ; ſon intention n'étoit pas que vous avoüaſſiez

que ce billet venoit d'elle : par bonheur que votre aveu n'a ſervi qu'à perſuader à Hortenſe qu'elle pouvoit ſe fier à vous ; peut-être même ne vous auroit-elle pas donné un billet pour Lélio ſans cela ; votre imprudence a réuſſi : mais encore une fois, remettez la réponſe à la Princeſſe, elle ne vous pardonnera qu'à ce prix.

ARLEQUIN.

Votre foi ?

LISETTE.

J'entens du bruit, c'eſt peut-être elle qui vient pour vous le demander. Adieu, vous me direz ce qui en ſera arrivé.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE,

ARLEQUIN.

TAntôt on vouloit m'empriſonner pour une fourberie ; & à cette heure pour une fourberie on me pardonne. Quel galimathias que l'honneur de ce pays-ci !

LA PRINCESSE.

As-tu vû Hortenſe ?

ARLEQUIN.

Oui, Madame, je lui ai menti, ſuivant votre ordonnance.

LA PRINCESSE.

A-t-elle fait réponſe?

ARLEQUIN.

Notre tromperie va à me rveille, j'ai un billet doux pour Monſieur Lélio.

LA PRINCESSE.

Juſte Ciel! donne vîte & retire-toi.

ARLEQUIN. *après avoir fouillé dans toutes ſes poches, les vuide, & en tire toutes ſortes de brimborions.*

Ah! le maudit Tailleur! qui m'a fait des poches percées. Vous verrez que la Lettre aura paſſé par ce trou-là. Attendez, attendez, j'oubliois une poche, la voilà. Non, peut-être que je l'aurai oubliée à l'Office, où j'ai été pour me rafraîchir.

LA PRINCESSE.

Vas la chercher, & me l'apporte ſur le champ.

SCENE IV.

LA PRINCESSE.

INdigne amie tu lui fais réponſe, & me voici convaincue de ta trahiſon ; tu ne l'aurois jamais avoüé ſans ce malheureux ſtratagème qui ne m'inſtruit que trop. Allons, pourſuivons mon projet, privons l'ingrat de ſes honneurs, qu'il ait la douleur de voir ſon ennemi en ſa place, promettons ma main au Roi de Caſtille, & puniſſons après les deux perfides de la honte dont ils me couvrent. La voici contraignons-nous en attendant le billet qui doit la convaincre.

SCENE V.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

HORTENSE.

JE me rends à vos ordres, Madame, on m'a dit que vous vouliez me parler.

LA PRINCESSE.

Vous jugez bien que dans l'état où je ſuis,

j'ai besoin de consolation, Hortense; & ce n'est qu'a vous seule à qui je puisse ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Hélas! Madame, je n'ose vous assurer que vos chagrins sont les miens.

LA PRINCESSE *à part.*

Je le sai bien, perfide.... *haut.* Je vous ai confié mon secret comme à la seule amie que j'aie au monde; Lélio ne m'aime point, vous le savez.

HORTENSE.

On auroit de la peine à se l'imaginer, & à votre place, je voudrois encore m'éclaircir; il entre peut-être dans son cœur plus de timidité que d'indifférence.

LA PRINCESSE.

De la timidité, Madame! votre amitié pour moi vous fournit des motifs de consolation bien foibles, ou vous êtes bien distraite.

HORTENSE.

On ne peut être plus attentive que je le suis, Madame.

LA PRINCESSE.

Vous oubliez pourtant les obligations que je vous ai: lui, n'oser me dire qu'il m'aime! eh, ne l'avez-vous pas informé de ma part des sentimens que j'avois pour lui?

HORTENSE.

J'y penſois tout à l'heure, Madame : mais je crains de l'en avoir mal informé. Je parlois pour une Princeſſe ; la matiere étoit délicate, je vous aurai peut-être un peu trop ménagée, je me ſerai expliquée d'une maniere obſcure, Lélio ne m'aura pas entendue, & ce ſera ma faute.

LA PRINCESSE.

Je crains à mon tour que votre ménagement pour moi n'ait été plus loin que vous ne dites : peut-être ne l'avez vous pas entretenu de mes ſentimens ; peut-être l'avez vous trouvé prévenu pour une autre ; & vous qui prenez à mon cœur un interêt ſi tendre, ſi généreux, vous m'avez fait un myſtere de tout ce qui s'eſt paſſé : c'eſt une diſcrétion prudente, dont je vous crois très-capable.

HORTENSE.

Je lui ai dit que vous l'aimiez, Madame, ſoyez-en perſuadée.

LA PRINCESSE.

Vous lui avez dit que je l'aimois, & il ne vous a pas entendue, dites-vous ! ce n'eſt pourtant pas s'expliquer d'une maniere énigmatique : je ſuis outrée, je ſuis trahie, mépriſée, & par qui, Hortenſe ?

HORTENSE.

Madame, je puis vous être importune en ce moment-ci, je me retirerai ſi vous voulez.

LA PRINCESSE.

C'eſt moi qui vous ſuis à charge, notre converſation vous fatigue, je le ſens bien: mais cependant reſtez, vous me devez un peu de complaiſance.

HORTENSE.

Hélas! Madame, ſi vous liſiez dans mon cœur, vous verriez combien vous m'inquiétez.

LA PRINCESSE *à part.*

Ah! je n'en doute pas... Arlequin ne vient point.. *haut.* Calmez cependant vos inquiétudes ſur mon compte: ma ſituation eſt triſte, à la vérité, j'ai été le jouet de l'ingratitude & de la perfidie; mais j'ai pris mon parti, il ne me reſte plus qu'à découvrir ma rivale, & cela va être fait; vous auriez pû me la faire connoître, ſans doute, mais vous la trouvez trop coupable, & vous avez raiſon.

HORTENSE.

Votre rivale! mais en avez-vous une, ma chere Princeſſe? Ne ſeroit-ce pas moi que vous ſoupçonneriez encore? parlez-moi franchement, c'eſt moi, vos ſoup-

çons continuent. Lélio, disiez-vous tantôt, m'a regardée pendant la fête, Arlequin en dit autant, vous me condamnez là-dessus, vous n'envisagez que moi : voilà comment l'amour juge. Mais mettez-vous l'esprit en repos, souffrez que je me retire comme je le voulois. Je suis prête à partir tout à l'heure, indiquez-moi l'endroit où vous voulez qne j'aille, ôtez-moi la liberté, s'il est nécessaire, rendez-la ensuite à Lélio, faites-lui un accueil obligeant, rejettez sa détention sur quelques faux avis, montrez-lui dès aujourd'hui plus d'estime, plus d'amitié que jamais, & de cette amitié qui le frappe, qui l'avertisse de vous étudier ; & dans trois jours, dans vingt-quatre heures peut-être saurez-vous à quoi vous en tenir avec lui ; vous voyez comment je m'y prends avec vous, voilà de mon côté tout ce que je puis faire. Je vous offre tout ce qui dépend de moi pour vous calmer, bien mortifiée de n'en pouvoir faire davantage.

LA PRINCESSE.

Non, Madame, la vérité-même ne peut s'expliquer d'une maniere plus naïve. Et que seroit-ce donc que votre cœur, si vous étiez coupable après cela ? Calmez-vous, j'attends des preuves incontestables de vo-

tre innocence ; à l'égard de Lélio, je donne sa place à Frédéric, qui n'a péché, j'en suis sûre, que par excès de zele. Je l'ai envoyé chercher, & je veux le charger du soin de mettre Lélio où il ne pourra me nuire ; il m'échapperoit s'il étoit libre, & me rendroit la fable de toute la terre.

HORTENSE.

Ah ! voilà d'étranges résolutions, Madame.

LA PRINCESSE.

Elles sont judicieuses.

SCENE VI.

LA PRINCESSE, HORTENSE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdame, c'est là le billet que Madame Hortense m'a donné .... la voilà pour le dire elle-même.

HORTENSE.

Oh Ciel !

LA PRINCESSE.

Va-t'en. *Il s'en va.*

HORTENSE.

Souvenez-vous que vous êtes généreuse.

LA PRINCESSE *lit*.

» Arlequin est le seul par qui je puisse
» vous avertir de ce que j'ai à vous dire,
» tout dangereux qu'il est peut-être de s'y
» fier; il vient de me donner une preuve
» de fidélité, sur laquelle je crois pouvoir
» hasarder ce billet pour vous, dans le
» péril où vous êtes. Demandez à parler à
» la Princesse, plaignez-vous avec dou-
» leur de votre situation, calmez son cœur,
» & n'oubliez rien de ce qui pourra lui
» faire espérer qu'elle touchera le vôtre....
» Devenez libre, si vous voulez que je vi-
» ve; fuyez après, & laissez à mon amour
» le soin d'assurer mon bonheur & le vô-
» tre.

LA PRINCESSE *continue*.

Je ne sai où j'en suis.

HORTENSE.

C'est lui qui m'a sauvé la vie.

LA PRINCESSE.

Et c'est vous qui m'arrachez la mienne. Adieu, je vais me résoudre à ce que je dois far e.

HORTENSE.

Arrêtez un moment, Madame, je suis moins coupable que vous ne pensez....

Elle fuit . . . elle ne m'écoute point : cher Prince, qu'allez-vous devenir ? . . je me meurs, c'eſt moi, c'eſt mon amour qui vous perd ! mon amour ah juſte Ciel ! mon ſort ſera-t-il de vous faire périr ? cherchons-lui par-tout du ſecours. Voici Frédéric ; eſſayons de le gagner lui-même.

SCENE VII.

FREDERIC, HORTENSE.

HORTENSE.

SEigneur, je vous demande un moment d'entretien.

FREDERIC.

J'ai ordre d'aller trouver la Princeſſe, Madame.

HORTENSE.

Je le ſai, & je n'ai qu'un mot à vous dire. Je vous apprends que vous allez remplir la place de Lélio.

FREDERIC.

Je l'ignorois : mais ſi la Princeſſe le veut, il faudra bien obéir.

HORTENSE.

Vous haïſſez Lélio ; il ne mérite plus votre haine, il eſt à plaindre aujourd'hui.

FREDERIC.

J'en ſuis fâché, mais ſon malheur ne me ſurprend point ; il devoit même lui arriver plutôt : ſa conduite étoit ſi hardie...

HORTENSE.

Moins que vous ne croyez, Seigneur ; c'eſt un homme eſtimable, plein d'honneur.

FREDERIC.

A l'égard de l'honneur, je n'y touche pas, j'attends toujours à la derniere extrémité pour décider contre les gens là-deſſus.

HORTENSE.

Vous ne le connoiſſez pas ; ſoyez perſuadé qu'il n'avoit nulle intention de vous nuire.

FREDERIC.

J'aurois beſoin pour cet article-là d'un peu plus de crédulité que je n'en ai, Madame.

HORTENSE.

Laiſſons donc cela, Seigneur ; mais me croyez vous ſincere ?

FREDERIC.

Oui, Madame, très-ſincere, c'eſt un

titre que je ne pourrois vous diſputer ſans injuſtice ; tantôt quand je vous ai demandé votre protection, vous m'avez donné des preuves de franchiſe qui ne ſouffrent pas un mot de réplique.

HORTENSE.

Je vous régardois alors comme l'auteur d'une intrigue qui m'étoit fâcheuſe : mais achevons. La Princeſſe a des deſſeins contre Lélio, dont elle doit vous charger : détournez-la de ces deſſeins, obtenez d'elle que Lélio ſorte dès à préſent de ſes Etats ; vous n'obligerez point un ingrat : ce ſervice que vous lui rendrez, que vous me rendrez à moi-même, le fruit n'en ſera pas borné pour vous au ſeul plaiſir d'avoir fait une bonne action ; je vous en garantis des récompenſes au deſſus de ce que vous pourriez vous imaginer, & telles enfin que je n'oſe vous le dire.

FREDERIC.

Des récompenſes, Madame ! quand j'aurois l'ame intereſſée, que pourrois-je attendre de Lélio ? mais graces au Ciel je n'envie ni ſes biens, ni ſes emplois : ſes emplois j'en accepterai l'embarras, s'il le faut, par dévouement aux intérêts de la Princeſſe ; à l'égard de ſes biens, l'acquiſition en a été trop rapide & trop aiſée à faire, je n'en voudrois pas, quand il ne tiendroit

qu'à moi de m'en ſaiſir, je rougirois de les mêler avec les miens; c'eſt à l'Etat à qui ils appartiennent, & c'eſt à l'Etat à les reprendre.

HORTENSE.

Ah Seigneur! que l'Etat s'en ſaiſiſſe, de ces biens dont vous parlez, ſi on les lui trouve.

FREDERIC.

Si on les lui trouve? c'eſt fort bien dit, Madame; car les aventuriers prennent leurs meſures: il eſt vrai que lorſque l'on les tient, on peut les engager à révéler leur ſecret.

HORTENSE.

Si vous ſaviez de qui vous parlez, vous changeriez bien de langage; je n'oſe en dire plus, je jetterois peut-être Lélio dans un nouveau péril. Quoi qu'il en ſoit, les avantages que vous trouveriez à le ſervir n'ont point de rapport à ſa fortune préſente; ceux dont je vous entretiens ſont d'une autre ſorte, & bien ſupérieurs, je vous le repete, vous ne ferez jamais rien qui puiſſe vous en apporter de ſi grands, je vous en donne ma parole; croyez-moi, vous m'en remercierez.

FREDERIC.

Madame, modérez l'intérêt que vous

prenez à lui ; ſupprimez des promeſſes dont vous ne remarquez pas l'excès, & qui ſe décréditent d'elles-mêmes. La Princeſſe a fait arrêter Lélio, & elle ne pouvoit ſe déterminer à rien de plus ſage ; ſi avant que d'en venir là, elle m'avoit demandé mon avis ; ce qu'elle a fait, j'aurois crû, je vous jure, être obligé en conſcience de lui conſeiller de le faire ; cela poſé, vous voyez quel eſt mon devoir dans cette occaſion-ci, Madame, la conſéquence eſt aiſée à tirer.

HORTENSE.

Très-aiſée, Seigneur Frédéric, vous avez raiſon ; dès que vous me renvoyez à votre conſcience, tout eſt dit ; je ſai quelle eſpece de devoirs ſa délicateſſe peut vous dicter.

FREDERIC.

Sur ce pié-là, Madame, loin de conſeiller à la Princeſſe de laiſſer échapper un homme auſſi dangereux que Lélio, & qui pourroit le devenir encore, vous approuverez que je lui montre la néceſſité qu'il y a de m'en laiſſer diſpoſer d'une maniere qui ſera douce pour Lélio, & qui pourtant remédiera à tout.

HORTENSE.

Qui remédiera à tout... (*à part*) Le

ſcelerat ! *haut.* Je ſuis curieuſe, Seigneur Frédéric, de ſavoir par quelles voies vous rendriez Lélio ſuſpect ; voyons de grace juſqu'où l'induſtrie de votre iniquité pourroit tromper la Princeſſe ſur un homme auſſi ennemi du mal que vous l'êtes du bien ; car voilà ſon portrait & le vôtre.

FREDERIC.

Vous vous emportez ſans ſujet, Madame ; encore une fois cachez vos chagrins ſur le ſort de cet inconnu, ils vous feroient tort, & je ne voudrois pas que la Princeſſe en fût informée. Vous êtes du ſang de nos Souverains. Lélio travailloit à ſe rendre maître de l'Etat, ſon malheur vous conſterne : tout cela ameneroit des réflexions qui pourroient vous embarraſſer

HORTENSE.

Allez, Frédéric, je ne vous demande plus rien, vous êtes trop méchant pour être à craindre ; votre méchanceté vous met hors d'état de nuire à d'autres qu'à vous-même ; à l'égard de Lélio, ſa deſtinée, non plus que la mienne ne relevera jamais de la lâcheté de vos pareils.

FREDERIC.

Madame, je crois que vous voudrez bien me diſpenſer d'en écouter davantage ;

ge; je puis me paſſer de vous entendre achever mon éloge. Voici Monſieur l'Ambaſſadeur, & vous me permettrez de le joindre.

SCENE VIII.

L'AMBASSADEUR, HORTENSE, FREDERIC.

HORTENSE.

IL me ſera raiſon de vos refus. Seigneur, daignez m'accorder une grace, je vous la demande avec la confiance que l'Ambaſſadeur d'un Roi ſi vanté, me paroît mériter. La Princeſſe eſt irritée contre Lélio; elle a deſſein de le mettre entre les mains du plus grand ennemi qu'il ait ici, c'eſt Frédéric. Je réponds cependant de ſon innocence : vous en dirai-je encore plus, Seigneur? Lélio m'eſt cher ; c'eſt un aveu que je donne au péril où il eſt, le tems vous prouvera que j'ai pû le faire. Sauvez Lélio, Seigneur, engagez la Princeſſe à vous le confier, vous ſerez charmé de

l'avoir ſervi quand vous le connoîtrez, & le Roi de Caſtille même vous ſaura gré du ſervice que vous lui rendrez.

FREDERIC.

Dès que Lélio eſt deſagréable à la Princeſſe, & qu'elle l'a jugé coupable, Monſieur l'Ambaſſadeur n'ira point lui faire une priere qui lui déplairoit.

L'AMBASSADEUR.

J'ai meilleure opinion de la Princeſſe, elle ne déſaprouvera pas une action qui d'elle-même eſt loüable. Oui, Madame, la confiance que vous avez en moi me fait honneur, je ferai tous mes efforts pour la rendre heureuſe.

HORTENSE.

Je vois la Princeſſe qui arrive, & je me retire, ſûre de vos bontés.



SCENE IX.

LA PRINCESSE, FREDERIC, L'AMBASSADEUR.

LA PRINCESSE.

QU'on dise à Hortense de venir, & qu'on amene Lélio.

L'AMBASSADEUR.

Madame, puis-je espérer que vous voudrez bien obliger le Roi de Castille ? Ce Prince, en me chargeant des intérêts de son cœur auprès de vous, m'a recommandé encore d'être secourable à tout le monde ; c'est donc en son nom que je vous prie de pardonner à Lélio les sujets de colere que vous pouvez avoir contre lui : quoi qu'il ait mis quelque obstacle aux desirs de mon Maître, il faut que je lui rende justice ; il m'a paru très-estimable, & je saisis avec plaisir l'occasion qui s'offre de lui être utile.

FREDERIC.

Rien de plus beau que ce que fait Monsieur l'Ambassadeur pour Lélio, Madame ; mais je m'expose encore à vous dire qu'il

y a du risque à le rendre libre.

L'AMBASSADEUR.

Je le crois incapable de rien de criminel.

LA PRINCESSE.

Laissez-nous, Frédéric.

FREDERIC.

Souhaitez-vous que je revienne, Madame ?

LA PRINCESSE.

Il n'est pas nécessaire.

SCENE X.

L'AMBASSADEUR, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

LA priere que vous me faites auroit suffi, Monsieur, pour m'engager à rendre la liberté à Lélio, quand même je n'y aurois pas été déterminée : mais votre recommandation doit hâter mes résolutions, & je ne l'envoie chercher que pour vous satisfaire.

SCENE XI.

LELIO, HORTENSE *entrent.*

LA PRINCESSE.

LElio, je croyois avoir à me plaindre de vous : mais je me ſuis détrompée. Pour vous faire oublier le chagrin que je vous ai donné, vous aimez Hortenſe, elle vous aime, & je vous unis enſemble. *A l'Ambaſſadeur.* Pour vous, Monſieur, qui m'avez prié ſi généreuſement de pardonner à Lélio ; vous pouvez informer le Roi votre Maître, que je ſuis prête à recevoir ſa main, & à lui donner la miènne ; j'ai grande idée d'un Prince qui ſait ſe choiſir des Miniſtres auſſi eſtimables que vous l'êtes, & ſon cœur ...

L'AMBASSADEUR.

Madame, il ne me ſiéroit pas d'en entendre davantage, c'eſt le Roi de Caſtille lui-même qui reçoit le bonheur dont vous le comblez.

LA PRINCESSE.

Vous, Seigneur ! ma main eſt bien dûe

à un Prince qui la demande d'une maniere si galante & si peu attendue.

LELIO.

Pour moi, Madame, il ne me reste plus qu'à vous jurer une reconnoissance éternelle. Vous trouverez dans le Prince de Leon tout le zele qu'il eut pour vous en qualité de Ministre ; je me flatte qu'à son tour le Roi de Castille voudra bien accepter mes remerciemens.

LE ROI DE CASTILLE.

Prince, votre rang ne me surprend point, il répond aux sentimens, que vous m'avez montrés.

LA PRINCESSE *à Hortense.*

Allons, Madame; de si grands évenemens méritent bien qu'on se hâte de les terminer.

ARLEQUIN.

Pourtant sans moi, il y auroit eu encore du tapage.

LELIO.

Suis-moi, j'aurai soin de toi.

Fin du dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, la Comédie intitulée, *Le Prince Traveſti*, ou l'*Illuſtre Aventurier*, qui peut être imprimée. A Paris le 2. Mars 1727.

BLANCHARD.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Théâtre Italien*: j'ai examiné en particulier les différentes Pieces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce trois Novembre mil ſept cens vingt-huit.

DANCHET.

LA FAUSSE SUIVANTE, *OU* LE FOURBE PUNI.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le Samedi 8 *Juillet* 1724.



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.

PIECES DU THEATRE ITALIEN *de M. DE MARIVAUX, qui se vendent chez le même Libraire.*

Arlequin poli par l'Amour, Comédie.
La Surprise de l'Amour, Comédie.
La double Inconstance, Comédie.
Le Prince travesti, Comédie.
La Fausse Suivante, Comédie.
L'Isle des Esclaves, Comédie.
L'Héritier de Village, Comédie.
Le Jeu de l'Amour & du Hazard, Comédie.

Le même Libraire vend aussi:

Le Théâtre Italien, ou Recueil général de toutes les Comédies & Scènes Françoises, représentées par les Comédiens Italiens du Roi, avec les airs gravés & les Figures à chaque Comédie, par Gherardi, *in*-12. *6 vol. figures*. 1741.

Le nouveau Théâtre Italien, ou Recueil des Piéces représentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, depuis leur établissement en 1716, jusqu'à présent: avec les airs des Vaudevilles gravés à la fin de chaque Volume. *9 vol. in*-12. 1733.

Les Parodies du Théâtre Italien, avec les airs gravés, 4 *vol. in*-12. 1738.

Les Comédies purement Italiennes, représentées par les Comédiens Italiens, sous le titre de Nouveau Théâtre Italien de Riccoboni, avec les Traductions Françoises. 3 *vol. in*-12. 1733.

Le Théâtre de Mlle. Barbier. *in*-12. 1745.

Le Théâtre de M. de Brueys. *in*-12. 3 *vol.* 1735.

Le Théâtre de M. Palaprat. *in*-12. 1735.

Les Oeuvres de M. du Fresny. *in*-12. 4 *vol.*



ACTEURS.

LA COMTESSE.

LELIO.

LE CHEVALIER.

TRIVELIN, Valet du Chevalier.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

FRONTIN, autre Valet du Chevalier.

PAYSANS & Payſannes.

DANSEURS & Danſeuſes.

La Scéne eſt devant le Château de la Comteſſe.



LA FAUSSE SUIVANTE, *OU* LE FOURBE PUNI.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, TRIVELIN.

FRONTIN.

JE penſe que voilà le Seigneur Trivelin : c'eſt lui-même. Eh ! comment te porte-tu, mon cher ami ?

TRIVELIN.

A merveille, mon cher Frontin, à merveille. Je n'ai rien perdu des vrais biens

que tu me connoiſſois ; ſanté admirable, & grand appétit : mais toi, que fais-tu à préſent ? Je t'ai vu dans un petit négoce qui t'alloit bien-tôt rendre Citoyen de Paris : l'as-tu quitté ?

FRONTIN.

Je ſuis culbuté, mon enfant ; mais toi-même, comment la fortune t'a-t'elle traité depuis que je ne t'ai vû ?

TRIVELIN.

Comme tu ſçais qu'elle traite tous les gens de mérite.

FRONTIN.

Cela veut dire très-mal

TRIVELIN.

Oui. Je lui ai pourtant une obligation : c'eſt qu'elle m'a mis dans l'habitude de me paſſer d'elle : je ne ſens plus ſes diſgraces, je n'envie point ſes faveurs, & cela me ſuffit : un homme raiſonnable n'en doit pas demander davantage. Je ne ſuis pas heureux ; mais je ne me ſoucie pas de l'être : voilà ma façon de penſer.

FRONTIN.

Diantre, je t'ai toujours connu pour un garçon d'eſprit, & d'une intrigue admirable ; mais je n'aurois jamais ſoupçonné que tu deviendrois Philoſophe. Malpeſte, que tu es avancé ! tu mépriſe déja les biens de ce monde !

TRIVELIN.

Doucement, mon ami, doucement : ton admiration me fait rougir, j'ai peur de ne la pas mériter ; le mépris que je crois avoir pour les biens, n'eſt peut-être qu'un beau verbiage ; & à te parler confidemment, je ne conſeillerois encore à perſonne de laiſſer les ſiens à la diſcrétion de ma philoſophie ; j'en prendrois, Frontin, je le ſens bien, j'en prendrois à la honte de mes réfléxions. Le cœur de l'homme eſt un grand fripon.

FRONTIN.

Hélas ! je ne ſçaurois nier cette vérité-là, ſans bleſſer ma conſcience.

TRIVELIN.

Je ne la dirois pas à tout le monde ; mais je ſçai bien que je parle pas à un profane.

FRONTIN.

Eh ! dis-moi, mon ami, qu'eſt-ce que c'eſt que ce paquet-là que tu portes ?

TRIVELIN.

C'eſt le triſte bagage de ton ſerviteur ; ce paquet enferme toutes mes poſſeſſions.

FRONTIN.

On ne peut pas les accuſer d'occuper trop de terrain.

TRIVELIN.

Depuis quinze ans que je roule dans le

monde, tu ſçais combien je me ſuis tourmenté; combien j'ai fait d'efforts pour arriver à un état fixe. J'avois entendu dire que les ſcrupules nuiſoient à la fortune; je fis tréve avec les miens, pour n'avoir rien à me reprocher. Etoit-il queſtion d'avoir de l'honneur? j'en avois: falloit-il être fourbe? j'en ſoupirois, mais j'allois mon train. Je me ſuis vû quelquefois à mon aiſe; mais le moyen d'y reſter avec le jeu, le vin & les femmes? comment ſe mettre à l'abri de ces fleaux-là?

FRONTIN.

Cela eſt vrai.

TRIVELIN.

Que te dirai-je enfin? tantôt maître, tantôt valet, toujours prudent, toujours induſtrieux, ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes gens par goût; traité poliment ſous une figure, menacé d'étriviéres ſous une autre, changeant à propos de métier, d'habits, de caractéres, de mœurs, riſquant beaucoup, réſiſtant peu, libertin dans le fond, réglé dans la forme, démaſqué par les uns, ſoupçonné par les autres, à la fin équivoque à tout le monde; j'ai tâté de tout, je dois par tout: mes créanciers ſont de deux eſpéces; les uns ne ſçavent pas que je leur dois, les autres le ſçavent

& le ſçauront long-tems. J'ai logé par tout, ſur le pavé, chez l'aubergiſte, au cabaret, chez le bourgeois, chez l'homme de qualité, chez moi, chez la Juſtice, qui m'a ſouvent recueilli dans mes malheurs ; mais ſes appartemens ſont trop triſtes, & je n'y faiſois que des retraites : enfin, mon ami, après quinze ans de ſoins, de travaux & de peines, ce malheureux paquet eſt tout ce qui me reſte ; voilà ce que le monde m'a laiſſé. L'ingrat ! après ce que j'ai fait pour lui, tout ce paquet ne vaut pas une piſtole.

FRONTIN.

Ne t'afflige point, mon ami. L'article de ton récit qui m'a paru le plus déſagréable, ce ſont les retraites chez la Juſtice ; mais ne parlons plus de cela. Tu arrives à propos ; j'ai un parti à te propoſer : cependant qu'as-tu fait depuis deux ans que je ne t'ai vû ? & d'où ſors-tu à préſent ?

TRIVELIN.

Primo. Depuis que je ne t'ai vû, je me ſuis jetté dans le ſervice.

FRONTIN.

Je t'entens ; tu t'es fait ſoldat : ne ſerois-tu pas déſerteur par hazard ?

TRIVELIN.

Non, mon habit d'ordonnance étoit une livrée.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Avant que de me réduire tout-à-fait à cet état humiliant, je commençai par vendre ma garderobe.

FRONTIN.

Toi, une garderobe ?

TRIVELIN.

Oui, c'étoit trois ou quatre habits que j'avois trouvé convenables à ma taille chez les Fripiers, & qui m'avoient ſervi à figurer en honnête homme : je crus devoir m'en défaire, pour perdre de vuë tout ce qui pouvoit me rappeller ma grandeur paſſée : quand on renonce à la vanité, il n'en faut pas faire à deux fois. Qu'eſt-ce que c'eſt que ſe ménager des reſſources ? Point de quartier ; je vendis tout : ce n'eſt pas aſſez, j'allai tout boire.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Oui, mon ami, j'eus le courage de faire deux ou trois débauches ſalutaires, qui me vuiderent ma bourſe, & me garantirent ma perſévérance dans la condition que j'allois embraſſer ; de ſorte que j'avois le plaiſir de penſer en m'enyvrant que c'étoit la raiſon

qui me verſoit à boire. Quel nectar ! Enſuite, un beau matin, je me trouvai ſans un ſol : comme j'avois beſoin d'un prompt ſecours, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, un de mes amis que je rencontrai me propoſa de me mener chez un honnête particulier qui étoit marié, & qui paſſoit ſa vie à étudier des langues mortes ; cela me convenoit aſſez, car j'ai de l'étude. Je reſtai donc chez lui. Là, je n'entendis parler que de Sciences ; & je remarquai que mon Maître étoit épris de paſſion pour certains Quidans, qu'il appelloit des Anciens, & qu'il avoit une ſouveraine antipatie pour d'autres, qu'il appelloit des Modernes : je me fis expliquer tout cela.

FRONTIN.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que les Anciens & les Modernes ?

TRIVELIN.

Des Anciens ; attends, il y en a un dont je ſçais le nom, & qui eſt le capitaine de la bande ; c'eſt comme qui te diroit un Homere. Connois-tu cela ?

FRONTIN.

Non.

TRIVELIN.

C'eſt dommage ; car c'étoit un homme qui parloit bien Grec.

FRONTIN.

Il n'étoit donc pas François cet homme-là ?

TRIVELIN.

Oh que non : je penſe qu'il étoit de Quebec, quelque part dans cette Egypte, & qu'il vivoit du tems du Déluge : nous avons encore de lui de fort belles Satyres ; & mon Maître l'aimoit beaucoup, lui & tous les honnêtes gens de ſon tems, comme Virgile, Neron, Plutarque, Ulyſſe & Diogene.

FRONTIN.

Je n'ai jamais entendu parler de cette race-là : mais voilà de vilains noms.

TRIVELIN.

De vilains noms ! c'eſt que tu n'y es pas accoutumé : ſçais-tu bien qu'il y a plus d'eſprit dans ces noms-là que dans le Royaume de France ?

FRONTIN.

Je le crois. Et que veulent dire les Modernes ?

TRIVELIN.

Tu m'écartes de mon ſujet ; mais n'importe : les Modernes, c'eſt comme qui diroit. . . . toi, par exemple.

FRONTIN.

Ho, ho, je ſuis un moderne, moi !

TRIVELIN.

Oui vraiment tu es un moderne, & des plus modernes ; il n'y a que l'enfant qui vient de naître qui l'eſt plus que toi, car il ne fait que d'arriver.

FRONTIN.

Eh ! pourquoi ton Maître nous haïſſoit-il ?

TRIVELIN.

Parce qu'il vouloit qu'on eut quatre mille ans ſur la tête pour valoir quelque choſe. Oh ! moi, pour gagner ſon amitié, je me mis à admirer tout ce qui me paroiſſoit ancien ; j'amois les vieux meubles, je louois les vieilles modes, les vieilles eſpéces, les médailles les lunettes ; je me coëffois chez les crieuſes de vieux chapeaux ; je n'avois commerce qu'avec des vieillards ; il étoit charmé de mes inclinations ; j'avois la clef de la cave, où logeoit un certain vin vieux qu'il appelloit ſon vin grec : il m'en donnoit quelquefois ; & j'en détournois auſſi quelques bouteilles, par amour louable pour tout ce qui étoit vieux, non que je négligeâſſe le vin nouveau ; je n'en demandois point d'autre à ſa femme, qui vraiment eſtimoit bien autrement les modernes que les anciens ; & par complaiſance pour ſon goût, j'en empliſſois auſſi

quelques bouteilles, ſans lui en faire ma cour.

FRONTIN.

A merveille.

TRIVELIN.

Qui n'auroit pas cru que cette conduite auroit dû me concilier ces deux eſprits ? Point du tout, ils s'apperçurent du ménagement judicieux que j'avois pour chacun d'eux; ils m'en firent un crime : le mari crut les anciens inſultés par la quantité du vin nouveau que j'avois bû ; il m'en fit mauvaiſe mine : la femme me chicanna ſur le vin vieux ; j'eus beau m'excuſer, les gens de parti n'entendent point de raiſon, il fallut les quitter, pour avoir voulu me partager entre les anciens & les modernes. Avois-je tort ?

FRONTIN.

Non, tu avois obſervé toutes les régles de la prudence humaine. Mais je ne puis en écouter davantage : je dois aller coucher ce ſoir à Paris, où l'on m'envoye, & je cherchois quelqu'un qui tînt ma place auprès de mon Maître pendant mon abſence ; veux-tu que je te préſente ?

TRIVELIN.

Oui-da. Et qu'eſt-ce que c'eſt que ton Maître ? fait-il bonne chere ? car dans

l'état où je ſuis, j'ai beſoin d'une bonne cuiſine.

FRONTIN.

Tu ſeras content; tu ſerviras la meilleure fille.....

TRIVELIN.

Pourquoi donc l'appelle-tu ton Maître?

FRONTIN.

Ah! foin de moi! Je ne ſçais ce que je dis, je rêve à autre choſe.

TRIVELIN.

Tu me trompe, Frontin.

FRONTIN.

Ma foi oui, Trivelin. C'eſt une fille habillée en homme dont il s'agit; je voulois te le cacher; mais la vérité m'eſt échappée, & je me ſuis blouſé comme un ſot; ſois diſcret, je te prie.

TRIVELIN.

Je le ſuis dès le berceau. C'eſt donc une intrigue que vous conduiſez tous deux ici, cette fille-là & toi?

FRONTIN.

Oui. (*à part*) Cachons-lui ſon rang. (*haut*) Mais la voilà qui vient; retire-toi à l'écart, afin que je lui parle.

SCENE II.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

EH bien ! m'avez-vous trouvé un domeſtique ?

FRONTIN.

Oui, Mademoiſelle, j'ai rencontré. . . .

LE CHEVALIER.

Vous m'impatientez avec votre Demoiſelle : ne ſçauriez-vous m'appeller Monſieur ?

FRONTIN.

Je vous demande pardon, Mademoiſelle. . . . . je veux dire, Monſieur. J'ai trouvé un de mes amis qui eſt fort brave garçon ; il ſort actuellement de chez un Bourgeois de campagne qui vient de mourir, & il eſt là qui attend que je l'appelle pour offrir ſes reſpects.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez peut-être pas eu l'imprudence de lui dire qui j'étois.

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, mettez-vous l'eſprit en repos, je ſçais garder un ſecret. *bas.* Pourvu qu'il ne m'échape pas. *haut.* Souhaitez-vous

vous que mon ami s'approche?

LE CHEVALIER.

Je le veux bien ; mais partez ſur le champ pour Paris.

FRONTIN.

Je n'attens que vos dépêches.

LE CHEVALIER.

Je ne trouve point à propos de vous en donner, vous pourriez les perdre ; ma ſœur à qui je les adreſſerois pourroit les égarer auſſi, & il n'eſt pas beſoin que mon avanture ſoit ſçûë de tout le monde. Voici votre commiſſion, écoutez-moi : vous direz à ma ſœur, qu'elle ne ſoit point en peine de moi ; qu'à la derniere partie de Bal où mes amies m'amenerent dans le déguiſement où me voilà, le hazard me fit connoître le Gentilhomme que je n'avois jamais vû, qu'on diſoit être encore en Province, & qui eſt ce Lelio avec qui par lettres le mari de ma ſœur a preſque arrêté mon mariage : que ſurpriſe de le trouver à Paris ſans que nous le ſçûſſions ; & le voyant avec une Dame, je réſolus ſur le champ de profiter de mon déguiſement pour me mettre au fait de l'état de ſon cœur & de ſon caractere : qu'enfin nous liâmes amitié enſemble auſſi promptement que des Cavaliers peuvent le faire, & qu'il m'engagea à le ſuivre le lendemain

à une partie de campagne chez la Dame avec qui il étoit, & qu'un de ſes parens accompagnoit ; que nous y ſommes actuellement ; que j'ai déja découvert des choſes qui méritent que je les ſuive avant que de me déterminer à épouſer Lelio : que je n'aurai jamais d'intérêt plus ſérieux. Partez, ne perdez point de tems ; faites venir ce Domeſtique que vous avez arrêté : dans un inſtant, j'irai voir ſi vous êtes parti.

SCENE III.

LE CHEVALIER.

JE regarde le moment où j'ai connu Lelio, comme une faveur du Ciel dont je veux profiter, puiſque je ſuis ma maîtreſſe, & que je ne dépends plus de perſonne. L'avanture où je me ſuis miſe ne ſurprendra point ma ſœur : elle ſçait la ſingularité de mes ſentimens. J'ai du bien ; il s'agit de le donner avec ma main & mon cœur : ce ſont de grands préſens ; & je veux ſçavoir à qui je les donne.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, FRONTIN, TRIVELIN.

FRONTIN, *au Chevalier.*

LE voilà, Monſieur. (*bas à Trivelin*) Garde-moi le ſecret.

TRIVELIN.

Je te le rendrai mot pour mot, comme tu me l'as donné, quand tu voudras.

SCENE V.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

LE CHEVALIER.

APprochez ; comment vous appellez-vous ?

TRIVELIN.

Comme vous voudrez, Monſieur : Bourguignon, Champagne, Poitevin, Picard, tout cela m'eſt indifférent ; le nom ſous lequel j'aurai l'honneur de vous ſervir, ſera toujours le plus beau nom du monde.

LE CHEVALIER.

Sans compliment : quel eſt le tien à toi ?

TRIVELIN.

Je vous avouë que je ferois quelque difficulté de le dire, parce que dans ma famille je ſuis le premier du nom qui n'ait pas diſpoſé de la couleur de ſon habit : mais peut-on porter rien de plus galand que vos couleurs ? il me tarde d'en être chamaré ſur toutes les coutures.

LE CHEVALIER, *à part.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce langage-là ? Il m'inquiéte.

TRIVELIN.

Cependant, Monſieur, j'aurai l'honneur de vous dire que je m'appelle Trivelin. C'eſt un nom que j'ai reçû de pere en fils très-correctement, & dans la derniere fidelité ; & de tous les Trivelins qui furent jamais, votre ſerviteur en ce moment s'eſtime le plus heureux de tous.

LE CHEVALIER.

Laiſſez-là vos politeſſes ; un Maître ne demande à ſon Valet que l'attention dans ce à quoi il l'employe.

TRIVELIN.

Son Valet ! le terme eſt dur ; il frappe mes oreilles d'un ſon diſgracieux : ne purgera-t'on jamais le diſcours de tous ces noms odieux ?

LE CHEVALIER.

La délicateſſe eſt ſinguliere !

TRIVELIN.

De grace, ajuſtons-nous, convenons d'une formule plus douce.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il ſe moque de moi. (*haut*) Vous riez, je penſe.

TRIVELIN.

C'eſt la joye que j'ai d'être à vous, qui l'emporte ſur la petite mortification que je viens d'eſſuyer.

LE CHEVALIER.

Je vous avertis, moi, que je vous renvoye, & que vous ne m'êtes bon à rien.

TRIVELIN.

Je ne vous ſuis bon à rien ; ah ! ce que vous dites-là ne peut pas être ſérieux.

LE CHEVALIER.

A part. Cet homme-là eſt un extravagant. *A Trivelin.* Retirez-vous.

TRIVELIN.

Non, vous m'avez piqué ; je ne vous quitterai point, que vous ne ſoyez convenu avec moi, que je vous ſuis bon à quelque choſe.

LE CHEVALIER.

Retirez-vous, vous dis-je.

TRIVELIN.

Où vous attendrai-je ?

LE CHEVALIER.

Nulle part.

TRIVELIN.

Ne badinons point, le tems se passe, & nous ne décidons rien.

LE CHEVALIER.

Sçavez-vous bien, mon ami, que vous risquez beaucoup ?

TRIVELIN.

Je n'ai pourtant qu'un écu à perdre.

LE CHEVALIER.

Ce coquin-là m'embarrasse. *Il fait comme s'il s'en alloit.* Il faut que je m'en aille. (*haut*) Tu me suis ?

TRIVELIN.

Vraiment oui, je soutiens mon caractere : ne vous ai-je pas dit que j'étois opiniâtre ?

LE CHEVALIER.

Insolent !

TRIVELIN.

Cruel !

LE CHEVALIER.

Comment, cruel !

TRIVELIN.

Oui, cruel ; c'est un reproche tendre que je vous fais ; continuez, vous n'y êtes

pas, j'en viendrai juſqu'aux ſoupirs, vos rigueurs me l'annoncent.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçai plus que penſer de tout ce qu'il me dit.

TRIVELIN.

Ah, ah, ah! vous rêvez, mon Cavalier, vous délibérez; votre ton baiſſe, vous devenez traitable, & nous nous accommoderons, je le vois bien; la paſſion que j'ai de vous ſervir eſt ſans quartier; premierement cela eſt dans mon ſang, je ne ſçaurois me corriger.

LE CHEVALIER, *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Il me prend envie de te traiter comme tu le mérite.

TRIVELIN.

Fy! ne geſticulez point de cette maniere-là; ce geſte-là n'eſt point de votre compétence; laiſſez-là cette arme qui vous eſt étrangere; votre œil eſt plus redoutable que ce fer inutile qui vous pend au côté.

LE CHEVALIER.

Ah! je ſuis trahie.

TRIVELIN.

Maſque, venons au fait; je vous connois.

LE CHEVALIER.

Toi ?

TRIVELIN.

Oui, Frontin vous connoiſſoit pour nous deux.

LE CHEVALIER.

Le coquin ! Et t'a-t'il dit qui j'étois ?

TRIVELIN.

Il m'a dit que vous étiez une fille, & voilà tout ; & moi je l'ai crû, car je ne chicane ſur la qualité de perſonne.

LE CHEVALIER.

Puiſqu'il m'a trahie, il vaut autant que je t'inſtruiſe du reſte.

TRIVELIN.

Voyons ; pourquoi êtes-vous dans cet équipage là ?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt point pour faire du mal.

TRIVELIN.

Je le crois bien : ſi c'étoit pour cela, vous ne déguiſeriez pas votre ſexe ; ce ſeroit perdre vos commodités.

LE CHEVALIER.

A part. Il faut le tromper. *haut.* Je t'avouë que j'avois envie de te cacher la vérité, parce que mon déguiſement regarde une Dame de condition, ma Maîtreſſe, qui a des vûës ſur un M. Lélio, que tu verras, & qu'elle

qu'elle voudroit détacher d'une inclination qu'il a pour une Comteſſe à qui appartient ce Château.

TRIVELIN.

Eh! quelle eſpece de commiſſion vous donne-t'elle auprès de ce Lelio? l'emploi me paroît gaillard, Soubrette de mon ame.

LE CHEVALIER.

Point du tout; ma charge ſous cet habit-ci, eſt d'attaquer le cœur de la Comteſſe; je puis paſſer, comme tu vois, pour un aſſez joli Cavalier; & j'ai déja vû les yeux de la Comteſſe s'arrêter plus d'une fois ſur moi. Si elle vient à m'aimer, je la ferai rompre avec Lelio; il reviendra à Paris, on lui propoſera ma Maîtreſſe qui y eſt, elle eſt aimable, il la connoît, & les nôces ſeront bien-tôt faites.

TRIVELIN.

Parlons à préſent à rez-de-chauſſée. As-tu le cœur libre?

LE CHEVALIER.

Oui.

TRIVELIN.

Et moi auſſi; ainſi de compte arrêté, cela fait deux cœurs libres, n'eſt-ce pas?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Ergo, je conclus que nos deux cœurs ſoient déſormais camarades.

LE CHEVALIER.

Bon.

TRIVELIN.

Et je conclus encore toujours auſſi judicieuſement, que comme deux amis doivent s'obliger en tout ce qu'ils peuvent, tu m'avance deux mois de récompenſe ſur l'exacte diſcrétion que je promets d'avoir; je ne parle point du ſervice domeſtique que je te rendrai ſur cet article, c'eſt à l'amour à me payer mes gages.

LE CHEVALIER, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, voilà déja ſix louis d'or d'avance pour ta diſcrétion; & en voilà déja trois pour tes ſervices.

TRIVELIN, *d'un air indifférent.*

J'ai aſſez de cœur pour refuſer ces trois derniers louis-là; mais donne, la main qui me les préſente étourdit ma générofité.

LE CHEVALIER.

Voici Monſieur Lelio, retire-toi, & va-t'en m'attendre à la porte de ce Château où nous logeons.

TRIVELIN.

Souvien-toi, ma friponne, à ton tour,

que je ſuis ton Valet ſur la ſcène, & ton Amant dans les couliſſes ; tu me donneras des ordres en public, & des ſentimens dans le tête à tête.

Il ſe retire en arriere, quand Lelio entre avec Arlequin. Les Valets ſe rencontrant, ſe ſaluent.

SCENE VI.

LELIO, LE CHEVALIER, ARLEQUIN, TRIVELIN, *derriere leurs Maîtres.*

LELIO, *vient d'un air rêveur.*

LE CHEVALIER, *à part.*

LE voilà plongé dans une grande rêverie.

ARLEQUIN, *à Trivelin derriere eux.*

Vous m'avez l'air d'un bon vivant.

TRIVELIN.

Mon air ne vous ment pas d'un mot, & vous êtes fort bon phiſionomiſte.

LELIO, *ſe retournant vers Arlequin, & appercevant le Chevalier.*

Arlequin.... Ah! Chevalier, je vous cherchois.

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous, Lelio? je vous vois en-

veloppé dans une distraction qui m'inquiéte.

LELIO.

Je vous dirai ce que c'est. *A Arlequin.* Arlequin, n'oublie pas d'avertir les Musiciens de se rendre ici tantôt.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur. *A Trivelin.* Allons boire, pour faire aller notre amitié plus vîte.

TRIVELIN.

Allons, la recette est bonne ; j'aime assez votre maniere de hâter le cœur.

SCENE VII.

LELIO, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH bien ! mon cher, de quoi s'agit-il ? qu'avez-vous ? puis-je vous être utile à quelque chose ?

LELIO.

Très-utile.

LE CHEVALIER.

Parlez.

LELIO.

Etes-vous mon ami ?

LE CHEVALIER.

Vous méritez que je vous dise non,

puisque vous me faites cette question-là.

LELIO.

Ne te fâche point, Chevalier; ta vivacité m'oblige : mais passe-moi cette question-là, j'en ai encore une à te faire.

LE CHEVALIER.

Voyons.

LELIO.

Es-tu scrupuleux ?

LE CHEVALIER.

Je le suis raisonnablement.

LELIO.

Voilà ce qu'il me faut : tu n'as pas un honneur mal entendu sur une infinité de bagatelles qui arrêtent les sots ?

LE CHEVALIER, *à part.*

Fy, voilà un vilain début.

LELIO.

Par exemple, un Amant qui dupe sa Maîtresse pour se débarrasser d'elle, en est-il moins honnête homme, à ton gré ?

LE CHEVALIER.

Quoi ! il ne s'agit que de tromper une femme ?

LELIO.

Non vraiment.

LE CHEVALIER.

De lui faire une perfidie ?

LELIO.

Rien que cela.

LE CHEVALIER.

Je croyois pour le moins que tu voulois mettre le feu à une Ville. Eh! comment donc! trahir une femme, c'eſt avoir une action glorieuſe par devers ſoi.

LELIO, *gaiement.*

Oh! parbleu puiſque tu le prends ſur ce ton-là, je te dirai que je n'ai rien à me reprocher; & ſans vanité, tu vois un homme couvert de gloire.

LE CHEVALIER, *étonné & comme charmé.*

Toi, mon ami? ah! je te prie, donne-moi le plaiſir de te regarder à mon aiſe; laiſſe-moi contempler un homme chargé de crimes ſi honorables. Ah! petit traître, vous êtes bien heureux d'avoir de ſi brillantes indignités ſur votre compte.

LELIO, *riant.*

Tu me charmes de penſer ainſi; vien que je t'embraſſe: ma foi, à ton tour, tu m'as tout l'air d'avoir été l'écueil de bien des cœurs. Fripon, combien de réputations as-tu bleſſées à mort dans ta vie? combien as-tu déſeſpéré d'Arianes? dis.

LE CHEVALIER.

Hélas! tu te trompes: je ne connois point d'avantures plus communes que les miennes; j'ai toujours eu le malheur de ne

trouver que des femmes très-ſages.

LELIO.

Tu n'as trouvé que des femmes très-ſages ! où diantre t'es-tu donc fourré ? tu as fait là des découvertes bien ſingulieres. Après cela, qu'eſt-ce que ces femmes-là gagnent à être ſi ſages ? il n'en eſt ni plus, ni moins : ſommes-nous heureux ? nous le diſons ; ne le ſommes-nous pas ? nous mentons ; cela revient au même pour elles : quant à moi, j'ai toujours dit plus de verités que de menſonges.

LE CHEVALIER.

Tu traites ces matieres-là avec une légéreté qui m'enchante.

LELIO.

Revenons à mes affaires ; quelque jour je te dirai de mes eſpiégleries, qui te feront rire. Tu es un cadet de maiſon, & par conſéquent tu n'es pas extrêmement riche.

LE CHEVALIER.

C'eſt raiſonner juſte.

LELIO.

Tu es beau & bien fait : devine à quel deſſein je t'ai engagé à nous ſuivre avec tous tes agrémens : c'eſt pour te prier de vouloir bien faire ta fortune.

LE CHEVALIER.

J'exauce ta priere. A préſent dis-moi

la fortune que je vais faire.

LELIO.

Il s'agit de te faire aimer de la Comtesse, & d'arriver à la conquête de sa main par celle de son cœur.

LE CHEVALIER.

Tu badines; ne sçais-je pas que tu l'aimes, la Comtesse?

LELIO.

Non: je l'aimois ces jours passés; mais j'ai trouvé à propos de ne plus l'aimer.

LE CHEVALIER.

Quoi! lorsque tu as pris de l'amour, & que tu n'en veux plus, il s'en retourne comme cela sans plus de façon; tu lui dis va-t'en; & il s'en va? Mais, mon ami, tu as un cœur impayable!

LELIO.

En fait d'amour, j'en fais assez ce que je veux. J'aimois la Comtesse, parce qu'elle est aimable; je devois l'épouser, parce qu'elle est riche, & que je n'avois rien de mieux à faire: Mais derniérement, pendant que j'étois à ma Terre, on m'a proposé en mariage une Demoiselle de Paris, que je ne connois point, & qui me donne douze mille livres de rente: la Comtesse n'en a que six. J'ai donc calculé que six valoient moins que douze: Oh! l'amour que j'a-

vois pour elle pouvoit-il honnêtement tenir bon contre un calcul ſi raiſonnable ? Cela auroit été ridicule : ſix doivent reculer devant douze, n'eſt-il pas vrai ? Tu ne me répons rien.

LE CHEVALIER.

Et que diantre veux-tu que je réponde à une régle d'arithmétique ; il n'y a qu'à ſçavoir compter pour voir que tu as raiſon.

LELIO.

C'eſt cela même.

LE CHEVALIER.

Mais qu'eſt-ce qui t'embarraſſe là-dedans ? Faut-il tant de cérémonie pour quitter la Comteſſe ? Il s'agit d'être infidéle, d'aller la trouver, de lui porter ton calcul, de lui dire : Madame, comptez vous-même, voyez ſi je me trompe ; voilà tout. Peut-être qu'elle pleurera, qu'elle maudira l'arithmétique, qu'elle te traitera d'indigne, de perfide ; cela pourroit arrêter un poltron : mais un brave homme comme toi, au-deſſus des bagatelles de l'honneur, ce bruit-là l'amuſe ; il écoute, s'excuſe négligemment, & ſe retire en faiſant une révérence très-profonde, en Cavalier poli, qui ſçait avec quel reſpect il doit recevoir en pareil cas les titres de fourbe & d'ingrat.

LELIO.

Oh! parbleu de ces titres-là, j'en ſuis fourni, & je ſçais faire la révérence. Madame la Comteſſe auroit déja reçu la mienne, s'il ne tenoit plus qu'à cette politeſſe : mais il y a une petite épine qui m'arrête ; c'eſt que, pour achever l'achat que j'ai fait d'une nouvelle Terre il y a quelque tems, Madame la Comteſſe m'a prêté dix mille écus, dont elle a mon billet.

LE CHEVALIER.

Ah! tu as raiſon, c'eſt une autre affaire ; je ne ſçache point de révérence qui puiſſe acquitter ce billet-là : le titre de débiteur eſt bien ſérieux, vois-tu : celui d'infidéle n'expoſe qu'à des reproches, l'autre à des aſſignations ; cela eſt différent, & je n'ai point de recette pour ton mal.

LELIO.

Patience : Madame la Comteſſe croit qu'elle va m'épouſer, elle n'attend plus que l'arrivée de ſon frere ; & outre la ſomme de dix mille écus dont elle a mon billet, nous avons encore fait antérieurement à cela un dédit entre elle & moi de la même ſomme : ſi c'eſt moi qui romps avec elle, je lui devrai le billet & le dédit ; & je voudrois bien ne payer ni l'un ni l'autre : m'entends-tu ?

LE CHEVALIER.

A part. Ah, l'honnête homme! *haut.* Oui, je commence à te comprendre. Voici ce que c'eſt : Si je donne de l'amour à la Comteſſe, tu crois qu'elle aimera mieux payer le dédit, en te rendant ton billet de dix mille écus, que de t'épouſer ; de façon que tu gagneras dix mille écus avec elle : n'eſt-ce pas cela ?

LELIO.

Tu entres, on ne peut pas mieux, dans mes idées.

LE CHEVALIER.

Elles ſont très-ingénieuſes, très-lucratives, & dignes de couronner ce que tu appelles tes eſpiégleries. En effet, l'honneur que tu as fait à la Comteſſe en ſoupirant pour elle, vaut dix mille écus comme un ſol.

LELIO.

Elle n'en donneroit pas cela, ſi je m'en fiois à ſon eſtimation.

LE CHEVALIER.

Mais crois-tu que je puiſſe ſurprendre le cœur de la Comteſſe ?

LELIO.

Je n'en doute pas.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'ai pas lieu d'en douter non plus.

LELIO.

Je me ſuis apperçu qu'elle aime ta com-

pagnie : elle te louë ſouvent, te trouve de l'eſprit ; il n'y a qu'à ſuivre cela.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas une grande vocation pour ce mariage-là.

LELIO.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Par mille raiſons ; parce que je ne pourrai jamais avoir de l'amour pour la Comteſſe : ſi elle ne vouloit que de l'amitié, je ſerois à ſon ſervice ; mais n'importe.

LELIO.

Eh ! qui eſt-ce qui te prie d'avoir de l'amour pour elle ? Eſt-il beſoin d'aimer ſa femme ? ſi tu ne l'aime pas, tant pis pour elle ; ce ſont ſes affaires, & non pas les tiennes.

LE CHEVALIER.

Bon ! mais je croyois qu'il falloit aimer ſa femme, fondé ſur ce qu'on vivoit mal avec elle, quand on ne l'aimoit pas.

LELIO.

Eh ! tant mieux quand on vit mal avec elle, cela vous diſpenſe de la voir ; c'eſt autant de gagné.

LE CHEVALIER.

Voilà qui eſt fait, me voilà prêt à exécuter ce que tu ſouhaites ; ſi j'épouſe la Comteſſe, j'irai me fortifier avec le brave Lelio

dans le dédain qu'on doit à ſon épouſe.

LELIO.

Je t'en donnerai un vigoureux exemple, je t'en aſſure. Crois-tu, par exemple, que j'aimerai la Demoiſelle de Paris, moi? Une quinzaine de jours tout au plus, après quoi je crois que j'en ſerai bien las.

LE CHEVALIER.

Eh! donne-lui le mois tout entier à cette pauvre femme, à cauſe de ſes douze mille livres de rente.

LELIO.

Tant que le cœur m'en dira.

LE CHEVALIER.

T'a-t'on dit qu'elle fût jolie?

LELIO.

On m'écrit qu'elle eſt belle; mais de l'humeur dont je ſuis, cela ne l'avance pas de beaucoup: ſi elle n'eſt pas laide, elle le deviendra, puiſqu'elle ſera ma femme; cela ne lui peut manquer.

LE CHEVALIER.

Mais, dis-moi, une femme ſe dépite quelquefois.

LELIO.

En ce cas-là, j'ai une Terre écartée qui eſt le plus beau déſert du monde, où Madame iroit calmer ſon eſprit de vengeance.

LE CHEVALIER.

Oh! dès que tu as un désert, à la bonne heure, voilà son affaire. Diantre! l'ame se tranquilise beaucoup dans une solitude; on y joüit d'une certaine mélancolie, d'une douce tristesse, d'un repos de toutes les couleurs; elle n'aura qu'à choisir.

LELIO.

Elle en sera la maîtresse.

LE CHEVALIER.

L'heureux tempérament! Mais j'apperçois la Comtesse; je te recommande une chose; feins toujours de l'aimer: si tu te montrois inconstant, cela intéresseroit sa vanité, elle courroit après toi, & me laisseroit là.

LELIO.

Je me gouvernerai bien, je vais au-devant d'elle. *Il va au-devant de la Comtesse, qui ne paroît pas encore.*

SCENE VIII.

LE CHEVALIER.

SI j'avois épousé le Seigneur Lelio, je serois tombée en de bonnes mains! Donner douze mille livres de rente pour acheter le séjour d'un désert. Oh! vous

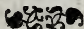
êtes trop cher, Monſieur Lelio ; & j'aurai mieux que cela au même prix. Mais puiſque je ſuis en train, continuons pour me divertir & punir ce fourbe-là, & pour en débarraſſer la Comteſſe.

SCENE IX.

LA COMTESSE, LELIO, LE CHEVALIER.

LELIO, *à la Comteſſe en entrant.*

J'Attendois nos Muſiciens, Madame, & je cours les preſſer moi-même : Je vous laiſſe avec le Chevalier ; il veut nous quitter, ſon ſéjour ici l'embarraſſe, je crois qu'il vous craint, cela eſt de bon ſens, & je ne m'en inquiéte point ; je vous connois, mais il eſt mon ami ; notre amitié doit durer plus d'un jour ; & il faut bien qu'il ſe faſſe au danger de vous voir : je vous prie de le rendre plus raiſonnable ; je reviens dans l'inſtant.



SCENE X.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

QUoi ! Chevalier, vous prenez de pareils prétextes pour nous quitter ? Si vous nous disiez les véritables raisons qui pressent votre retour à Paris, on ne vous retiendroit peut-être pas.

LE CHEVALIER.

Mes véritables raisons, Comtesse ? ma foi, Lelio vous les a dites.

LA COMTESSE.

Comment ! que vous vous défiez de votre cœur auprès de moi ?

LE CHEVALIER.

Moi, m'en défier ! je m'y prendrois un peu tard ; est-ce que vous m'en avez donné le tems ? Non, Madame, le mal est fait ; il ne s'agit plus que d'en arrêter le progrès.

LA COMTESSE, *riant.*

En vérité, Chevalier, vous êtes bien à plaindre ; & je ne sçavois pas que j'étois si dangereuse.

LE CHEVALIER.

Oh ! que si ; je ne vous dis rien là dont

tous

tous les jours votre miroir ne vous accuſe d'être capable : il doit vous avoir dit que vous aviez des yeux qui violeroient l'hoſpitalité avec moi, ſi vous m'ameniez ici.

LA COMTESSE.

Mon miroir ne me flatte pas, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Parbleu ! je l'en défie ; il ne vous prêtera jamais rien ; la nature y a mis bon ordre, & c'eſt elle qui vous a flattée.

LA COMTESSE.

Je ne vois point que ce ſoit avec tant d'excès.

LE CHEVALIER.

Comteſſe, vous m'obligeriez beaucoup de me donner votre façon de voir ; car avec la mienne, il n'y a pas moyen de vous rendre juſtice.

LA COMTESSE, *riant.*

Vous êtes bien galant.

LE CHEVALIER.

Ah ! je ſuis mieux que cela ; ce ne ſeroit-là qu'une bagatelle.

LA COMTESSE.

Cependant ne vous gênez point, Chevalier ; quelque inclination, ſans dou-

te, vous rappelle à Paris, & vous vous ennuyeriez avec nous.

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai point d'inclination à Paris, si vous n'y venez pas. *Il lui prend la main.* A l'égard de l'ennui, si vous sçaviez l'art de m'en donner auprès de vous, ne me l'épargnez pas, Comtesse; c'est un vrai présent que vous me ferez, ce sera même une bonté; mais cela vous passe, & vous ne donnez que de l'amour : voilà tout ce que vous sçavez faire.

LA COMTESSE.

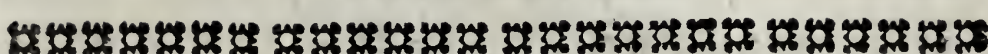
Je le fais assez mal.

SCENE XI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LELIO, &c.

LELIO.

NOus ne pouvons avoir notre divertissement que tantôt, Madame; mais en revanche, voici une noce de Village, dont tous les Acteurs viennent pour vous divertir. *Au Chevalier.* Ton Valet & le mien sont à la tête, & menent le branle.



DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

CHantons tous l'agriable emplette
Que Lucas a fait de Colette ;
Qu'il eſt heureux ce garçon-là !
J'aimerois bien le mariage,
Sans un petit défaut qu'il a.
Par lui la fille la plus ſage,
Zeſte, vous vient entre les bras,
Et boute, & garre, allons courage,
Rien n'eſt ſi biau que le tracas
Des fins premiers jours du ménage ;
Mais morgué, ça ne dure pas,
Le cœur vous faille, & c'eſt dommage.

UN PAYSAN.

Que dis-tu, gente Mathurine,
De cette nôce que tu vois ?
T'agace-t'elle un peu ? pour moi,
Il me ſemble voir à ta mine
Que tu ſens un je ne ſçai quoi.
L'ami Lucas & la couſine
Riront tant qu'ils pourront tous deux,
En ſe gauſſant des médiſeux :
Dis la vérité, Mathurine,
Ne ferois-tu pas bien comme eux ?

MATHURINE.

Voyez le biau diſcours à faire,
De demander en pareil cas,
Que fais-tu, que ne fais-tu pas?
Eh! Colin, ſans tant de myſtere
Marions-nous, tu le ſçauras:
A préſent ſi j'étois ſincere,
Je vais ſouvent dans le valon,
Tu m'y ſuivrois, malin garçon:
On n'y trouve point de Notaire,
Mais on y trouve du gazon.

On danſe.

BRANLE.

QU'on diſe tout ce qu'on voudra,
Tout cy, tout ça,
Je veux tâter du mariage,
En arrive ce qui pourra,
Tout cy, tout ça,
Par la ſangué j'ons bon courage,
Ce courage, dit-on, s'en va,
Tout cy, tout ça,
Morguenne il faut voir cela.



Ma Claudine un jour me conta
Tout cy, tout ça,
Que ſa mere en courroux contre elle

Lui défendoit qu'elle m'aima,
Tout cy, tout ça;
Mais auſſi-tôt me dit la belle,
Entrons dans bocage-là,
Tout cy, tout ça;
Nous verrons ce qu'il en ſera.



Quand elle y fut elle chanta
Tout cy, tout ça;
Berger, dis-moi que ton cœur m'aime,
Et le mien auſſi te dira
Tout cy, tout ça,
Combien ſon amour eſt extrême,
Après elle me regarda
Tout cy, tout ça,
D'un doux regard qui m'acheva.



Mon cœur à ſon tour lui chanta
Tout cy, tout ça,
Une chanſon qui fut ſi tendre,
Que cent fois elle ſoupira
Tout cy, tout ça,
Du plaiſir qu'elle eut de m'entendre:
Ma chanſon tant recommença
Tout cy, tout ça,
Tant qu'enfin la voix me manqua.

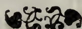
Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *seul.*

ME voici comme de moitié dans une intrigue assez douce, & d'un assez bon rapport ; car il m'en revient déja de l'argent & une Maîtresse : ce beau commencement-là promet encore une plus belle fin. Or, moi qui suis un habile homme, est-il naturel que je reste ici les bras croisés ? ne ferai-je rien qui hâte le succès du projet de ma chere Suivante ? Si je disois au Seigneur Lelio que le cœur de la Comtesse commence à capituler pour le Chevalier, il se dépiteroit plus vîte, & partiroit pour Paris où on l'attend. Je lui ai déja témoigné que je souhaiterois avoir l'honneur de lui parler : mais le voilà qui s'entretient avec la Comtesse, attendons qu'il ait fait avec elle.



SCENE II.

LELIO, LA COMTESSE. *Ils entrent tous deux comme continuant de ſe parler.*

LA COMTESSE.

NOn, Monſieur, je ne vous comprens point : vous liez amitié avec le Chevalier, vous me l'amenez ; & vous voulez enſuite que je lui faſſe mauvaiſe mine ? Qu'eſt-ce que c'eſt que cette idée-là ? Vous m'avez dit vous-même que c'étoit un homme aimable, amuſant : & effectivement j'ai jugé que vous aviez raiſon.

LELIO.

Effectivement. Cela eſt donc bien effectif ? Eh bien, je ne ſçai que vous dire ; mais voilà un effectivement qui ne devroit pas ſe trouver là, par exemple.

LA COMTESSE.

Par malheur il s'y trouve.

LELIO.

Vous me raillez, Madame.

LA COMTESSE.

Voulez-vous que je reſpecte votre antipatie pour effectivement ? Eſt-ce qu'il

n'eſt pas bon François ? l'a-t'on proſcrit de la langue ?

LELIO.

Non, Madame ; mais il marque que vous êtes un peu trop perſuadée du mérite du Chevalier.

LA COMTESSE.

Il marque cela ? Oh ! il a tort, & le procès que vous lui faites eſt raiſonnable ; mais vous m'avouerez qu'il n'y a pas de mal à ſentir ſuffiſamment le mérite d'un homme, quand le mérite eſt réel ; & c'eſt comme j'en uſe avec le Chevalier.

LELIO.

Tenez, ſentir eſt encore une expreſſion qui ne vaut pas mieux ; ſentir eſt trop : c'eſt connoître qu'il faudroit dire.

LA COMTESSE.

Je ſuis d'avis de ne dire plus mot ; & d'attendre que vous m'ayez donné la liſte des termes ſans reproches que je dois employer : je crois que c'eſt le plus court ; il n'y a que ce moyen-là qui puiſſe me mettre en état de m'entretenir avec vous.

LELIO.

Eh ! Madame, faites grace à mon amour.

LA COMTESSE.

Supportez donc mon ignorance ; je ne ſçavois pas la différence qu'il y avoit entre

entre connoître & ſentir.

LELIO.

Sentir, Madame, c'eſt le ſtile du cœur; & ce n'eſt pas dans ce ſtile-là que vous devez parler du Chevalier.

LA COMTESSE.

Ecoutez, le vôtre ne m'amuſe point; il eſt froid, il me glace; & ſi vous voulez même, il me rebute.

LELIO, *à part.*

Bon! je retirerai mon billet.

LA COMTESSE.

Quittons-nous, croyez-moi; je parle mal, vous ne me répondez pas mieux; cela ne fait pas une converſation amuſante.

LELIO.

Allez-vous rejoindre le Chevalier?

LA COMTESSE.

Lelio, pour prix des leçons que vous venez de me donner, je vous avertis, moi, qu'il y a des momens où vous feriez bien de ne pas vous montrer; entendez-vous?

LELIO.

Vous me trouvez donc bien inſupportable?

LA COMTESSE.

Epargnez-vous ma réponſe; vous auriez à vous plaindre de la valeur de

mes termes, je le ſens bien.

LELIO.

Et moi, je ſens que vous vous retenez; vous me diriez de bon cœur que vous me haïſſez.

LA COMTESSE.

Non; mais je vous le dirai bien-tôt, ſi cela continuë; & cela continuera ſans doute.

LELIO.

Il ſemble que vous le ſouhaitiez.

LA COMTESSE.

Hum, vous ne feriez pas languir mes ſouhaits.

LELIO, *d'un air fâché & vif.*

Vous me déſolez, Madame.

LA COMTESSE.

Je me retiens, Monſieur, je me retiens. *Elle veut s'en aller.*

LELIO.

Arrêtez, Comteſſe, vous m'avez fait l'honneur d'accorder quelque retour à ma tendreſſe.

LA COMTESSE.

Ah! le beau détail où vous entrez là.

LELIO.

Le dédit même qui eſt entre nous...

LA COMTESSE *fâchée.*

Eh bien! ce dédit vous chagrine, il n'y

a qu'à le rompre ; que ne me difiez-vous cela fur le champ ? il y a une heure que vous biaifez pour arriver là.

LELIO.

Le rompre ! J'aimerois mieux mourir : ne m'affure-t'il pas votre main ?

LA COMTESSE.

Et qu'eft-ce que c'eft que ma main fans mon cœur ?

LELIO.

J'efpere avoir l'un & l'autre.

LA COMTESSE.

Pourquoi me déplaifez-vous donc ?

LELIO.

En quoi donc ai-je pû vous déplaire ? Vous aurez de la peine à le dire vous-même.

LA COMTESSE.

Vous êtes jaloux, premiérement.

LELIO.

Eh ! morbleu, Madame, quand on aime....

LA COMTESSE.

Ah ! quel emportement !

LELIO.

Peut-on s'empêcher d'être jaloux ? Autrefois vous me reprochiez que je ne l'étois pas affez ; vous me trouviez trop

tranquille : me voici inquiet ; & je vous déplais.

LA COMTESSE.

Achevez, Monſieur ; concluez que je ſuis une capricieuſe : voilà ce que vous voulez dire, je vous entens bien ; le compliment que vous me faites eſt digne de l'entretien dont vous me régalez depuis une heure : & après cela vous me demandez en quoi vous me déplaiſez ? ah, l'étrange caractere !

LELIO.

Mais je ne vous appelle pas capricieuſe, Madame ; je dis ſeulement que vous vouliez que je fuſſe jaloux : aujourd'hui je le ſuis, pourquoi le trouvez-vous mauvais ?

LA COMTESSE.

Eh bien ! vous direz encore que vous ne m'appellez pas fantaſque ?

LELIO.

De grace, répondez.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, on n'a jamais dit à une femme ce que vous me dites là ; & je n'ai vu que vous dans la vie qui m'ayiez trouvé ſi ridicule.

LELIO, *regardant autour de lui.*

Je chercherois volontiers à qui vous

parlez, Madame; car ce diſcours-là ne peut pas s'adreſſer à moi.

LA COMTESSE.

Fort bien! me voilà devenuë viſionnaire à préſent : continuez, Monſieur, continuez; vous ne voulez pas rompre le dédit, cependant c'eſt moi qui ne veux plus, n'eſt-il pas vrai?

LELIO.

Que d'induſtrie pour vous ſauver d'une queſtion fort ſimple, à laquelle vous ne pouvez répondre!

LA COMTESSE.

Oh! je n'y ſçaurois tenir; capricieuſe, ridicule, viſionnaire & de mauvaiſe foi! le portrait eſt flatteur! je ne vous connoiſſois pas, Monſieur Lelio, je ne vous connoiſſois pas; vous m'avez trompée. Je vous paſſerois de la jalouſie; je ne parle pas de la vôtre, elle n'eſt pas ſupportable; c'eſt une jalouſie terrible, odieuſe, qui vient du fond du tempérament, du vice de votre eſprit; ce n'eſt pas délicateſſe chez vous, c'eſt mauvaiſe humeur naturelle; c'eſt précisément caractere. Oh! ce n'eſt pas là la jalouſie que je vous demandois; je voulois une inquiétude douce, qui a ſa ſource dans un cœur timide & bien touché, & qui n'eſt

qu'une louable méfiance de ſoi-même. Avec cette jalouſie-là, Monſieur, on ne dit point d'invectives aux perſonnes que l'on aime ; on ne les trouve ni ridicules, ni fourbes, ni fantaſques ; on craint ſeulement de n'être pas toujours aimé, parce qu'on ne croit pas être digne de l'être. Mais cela vous paſſe ; ces ſentimens-là ne ſont pas du reſſort d'une ame comme la vôtre. Chez vous, c'eſt des emportemens, des fureurs, ou pur artifice ; vous ſoupçonnez injurieuſement ; vous manquez d'eſtime, de reſpect, de ſoumiſſion ; vous vous appuyez ſur un dédit ; vous fondez vos droits ſur des raiſons de contrainte. Un dédit, Monſieur Lelio ! des ſoupçons ! & vous appellez cela de l'amour ? C'eſt un amour à faire peur. Adieu.

LELIO.

Encore un mot, vous êtes en colere ; mais vous reviendrez ; car vous m'eſtimez dans le fond.

LA COMTESSE.

Soit ; j'en eſtime tant d'autres. Je ne regarde pas cela comme un grand mérite, d'être eſtimable ; on n'eſt que ce qu'on doit être.

LELIO.

Pour nous accommoder, accordez-moi une grace; vous m'êtes chere, le Chevalier vous aime, ayez pour lui un peu plus de froideur; insinuez-lui qu'il nous laisse, qu'il s'en retourne à Paris.

LA COMTESSE.

Lui insinuer qu'il nous laisse; c'est-à-dire, lui glisser tout doucement une impertinence qui me fera tout doucement passer dans son esprit pour une femme qui ne sçait pas vivre. Non, Monsieur; vous m'en dispenserez, s'il vous plaît. Toute la subtilité possible n'empêchera pas un compliment d'être ridicule quand il l'est; vous me le prouvez par le vôtre. C'est un avis que je vous insinuë tout doucement, pour vous donner un petit essai de ce que vous appellez maniere insinuante. *Elle se retire.*

SCENE III.

LELIO, TRIVELIN.

LELIO, *en riant.*

ALlons, allons, cela va très-rondement; j'épouserai les douze mille livres de rente. Mais voilà le Valet du

Chevalier. *A Trivelin.* Il m'a paru tantôt que tu avois quelque chose à me dire.

TRIVELIN.

Oui, Monsieur ; pardonnez à la liberté que je prens. L'équipage où je suis ne prévient pas en ma faveur : cependant tel que vous me voyez, il y a là-dedans le cœur d'un honnête homme, avec une extrême inclination pour les honnêtes gens.

LELIO.

Je le crois.

TRIVELIN.

Moi-même, & je le dis avec un souvenir modeste, moi-même autrefois j'ai été du nombre de ces honnêtes gens ; mais vous sçavez, Monsieur, à combien d'accidens nous sommes sujets dans la vie : le sort m'a joué ; il en a joué bien d'autres : l'histoire est remplie du récit de ses mauvais tours : Princes, Héros, il a tout mal mené : & je me console de mes malheurs avec de tels confreres.

LELIO.

Tu m'obligerois de retrancher tes réflexions, & de venir au fait.

TRIVELIN.

Les infortunés sont un peu babillards, Monsieur ; ils s'attendrissent aisément sur

leurs avantures. Mais je coupe court ; & ce petit préambule me ſervira, s'il vous plaît, à m'attirer un peu d'eſtime, & donnera du poids à ce que je vais vous dire.

LELIO.

Soit.

TRIVELIN.

Vous ſçavez que je fais la fonction de domeſtique auprès de Monſieur le Chevalier.

LELIO.

Oui.

TRIVELIN.

Je ne demeurerai pas long-tems avec lui, Monſieur ; ſon caractere donne trop de ſcandale au mien.

LELIO.

Eh ! que lui trouve-tu de mauvais ?

TRIVELIN.

Que vous êtes différent de lui ! A peine vous ai-je vu, vous ai-je entendu parler, que j'ai dit en moi-même : Ah, quelle ame franche ! que de netteté dans ce cœur-là !

LELIO.

Tu vas encore t'amuſer à mon éloge, & tu ne finiras point.

TRIVELIN.

Monſieur, la vertu vaut bien une petite parenthèſe en ſa faveur.

LELIO.

Venons donc au reſte à préſent.

TRIVELIN.

De grace ſouffrez qu'auparavant nous convenions d'un petit article.

LELIO.

Parle.

TRIVELIN.

Je ſuis fier; mais je ſuis pauvre; qualités, comme vous jugez bien, très-difficiles à accorder l'une avec l'autre, & qui pourtant ont la rage de ſe trouver preſque toujours enſemble; voilà ce qui me paſſe.

LELIO.

Pourſuis. A quoi nous menent ta fierté & ta pauvreté?

TRIVELIN.

Elles nous menent à un combat qui ſe paſſe entr'elles. La fierté ſe défend d'abord à merveilles; mais ſon ennemie eſt bien preſſante: bien-tôt la fierté plie, recule, fuit, & laiſſe le champ de bataille à la pauvreté, qui ne rougit de rien, & qui ſollicite en ce moment votre libéralité.

LELIO.

Je t'entends ; tu me demande quelque argent pour récompenſe de l'avis que tu vas me donner.

TRIVELIN.

Vous y êtes : les ames généreuſes ont cela de bon, qu'elles devinent ce qu'il vous faut, & vous épargnent la honte d'expliquer vos beſoins : que cela eſt beau !

LELIO.

Je conſens à ce que tu demande, à une condition, à mon tour ; c'eſt que le ſecret que tu m'apprendras vaudra la peine d'être payé ; & je ſerai de bonne foi là-deſſus : Dis à préſent.

TRIVELIN.

Pourquoi faut-il que la rareté de l'argent ait ruiné la généroſité de vos pareils ? Quelle miſere ! Mais n'importe, votre équité me rendra ce que votre œconomie me retranche ; & je commence : Vous croyez le Chevalier votre intime & fidéle ami, n'eſt-ce pas ?

LELIO.

Oui, ſans doute.

TRIVELIN.

Erreur.

LELIO.

En quoi donc ?

TRIVELIN.

Vous croyez que la Comteſſe vous aime toujours ?

LELIO.

J'en ſuis perſuadé.

TRIVELIN.

Erreur ; trois fois erreur.

LELIO.

Comment ?

TRIVELIN.

Oui, Monſieur, vous n'avez ni ami, ni Maîtreſſe. Quel brigandage dans ce monde ! La Comteſſe ne vous aime plus : le Chevalier vous a eſcamoté ſon cœur ; il l'aime ; il en eſt aimé : c'eſt un fait, je le ſçai, je l'ai vu, je vous en avertis ; faites-en votre profit & le mien.

LELIO.

Eh ! dis-moi, as-tu remarqué quelque choſe qui te rende ſûr de cela ?

TRIVELIN.

Monſieur, on peut ſe fier à mes obſervations : tenez, je n'ai qu'à regarder une femme entre deux yeux, je vous dirai ce qu'elle ſent & ce qu'elle ſentira, le tout à une virgule près. Tout ce qui ſe paſſe dans ſon cœur s'écrit ſur ſon viſage ; & j'ai tant étudié cette écriture-là, que je la lis tout auſſi couramment que

la mienne. Par exemple ; tantôt pendant que vous vous amuſiez dans le Jardin à cueillir des fleurs pour la Comteſſe, je racommodois près d'elle une paliſſade, & je voyois le Chevalier ſautillant, rire, & folâtrer avec elle. Que vous êtes badin, lui diſoit-elle, en ſouriant négligemment à ſes enjoüemens ! Tout autre que moi n'auroit rien remarqué dans ce ſourire-là, c'étoit un chifre ; ſçavez-vous ce qu'il ſignifioit ? Que vous m'amuſez agréablement, Chevalier ! que vous êtes aimable dans vos façons ! ne ſentez-vous pas que vous me plaiſez ?

LELIO.

Cela eſt bon ; mais rapporte-moi quelque choſe que je puiſſe expliquer, moi, qui ne ſuis pas ſi ſçavant que toi.

TRIVELIN.

En voici qui ne demande nulle condition. Le Chevalier continuoit, lui voloit quelques baiſers, dont ont ſe fâchoit, & qu'on n'eſquivoit pas. Laiſſez-moi donc, diſoit-elle, avec un viſage indolent, qui ne faiſoit rien pour ſe tirer d'affaires, qui avoit la pareſſe de reſter expoſé à l'injure ; mais en vérité vous n'y ſongez-pas, ajoutoit-elle enſuite. Et moi tout en racommodant ma paliſſade, j'ex-

pliquois ce *vous n'y ſongez pas*, & ce *laiſſez moi donc*, & je voyois que cela vouloit dire : courage, Chevalier, encore un baiſer ſur le même ton ; ſurprenez-moi toujours, afin de ſauver les bienſéances : je ne dois conſentir à rien ; mais ſi vous êtes adroit, je n'y ſçaurois que faire, ce ne ſera pas ma faute.

LELIO.

Oui-dà, c'eſt quelque choſe que des baiſers.

TRIVELIN.

Voici le plus touchant. Ah, la belle main ! s'écrie-t'il enſuite ; ſouffrez que je l'admire. Il n'eſt pas néceſſaire. De grace. Je ne veux point. Ce nonobſtant la main eſt priſe, admirée, careſſée, cela va tout de ſuite ; arrêtez-vous : point de nouvelles. Un coup d'évantail part làdeſſus, coup galant qui ſignifie, ne lâchez point ; l'évantail eſt ſaiſi : nouvelles pirateries ſur la main qu'on tient ; l'autre vient à ſon ſecours ; autant de pris encore par l'ennemi : mais je ne vous comprens point, finiſſez-donc. Vous en parlez bien à votre aiſe, Madame. Alors la Comteſſe de s'embarraſſer ; le Chevalier de la regarder tendrement ; elle de rougir ; lui de s'animer ; elle de ſe fâcher ſans

colere ; lui de ſe jetter à ſes genoux ſans repentance ; elle de pouſſer honteuſement un demi ſoupir ; lui de ripoſter effrontément par un tout entier ; & puis vient du ſilence, & puis des regards qui ſont bien tendres, & puis d'autres qui n'oſent pas l'être, & puis.... qu'eſt-ce que cela ſignifie, Monſieur ? Vous le voyez bien, Madame : levez-vous donc : me pardonnez-vous ? ah, je ne ſçai. Le procès en étoit là quand vous êtes venu, mais je crois maintenant les parties d'accord : Qu'en dites-vous ?

LELIO.

Je dis que ta découverte commence à prendre forme.

TRIVELIN.

Commence à prendre forme ! & juſqu'où prétendez-vous donc que je la conduiſe pour vous perſuader ? Je déſeſpere de la pouſſer jamais plus loin ; j'ai vû l'amour naiſſant ; quand il ſera grand garçon, j'aurai beau l'attendre auprès de la paliſſade, au diable s'il y vient badiner ; or il grandira au moins, s'il n'eſt déja grandi, car il m'a paru aller bon train, le gaillard.

LELIO.

Fort bon train, ma foi.

TRIVELIN.

Que dites-vous de la Comteſſe ? ne l'auriez-vous pas épouſée ſans moi ? Si vous aviez vû de quel air elle abandonnoit ſa main blanche au Chevalier !

LELIO.

En vérité, te paroiſſoit-il qu'elle y prît goût ?

TRIVELIN.

Oui, Monſieur. *à part.* On diroit qu'il en prend auſſi lui. *à Lelio.* Eh bien, trouvez-vous que mon avis mérite ſalaire ?

LELIO.

Sans difficulté. Tu es un coquin.

TRIVELIN, *à part.*

Sans difficulté, tu es un coquin : voilà un prélude de reconnoiſſance bien bizarre !

LELIO.

Le Chevalier te donneroit cent coups de bâton, ſi je lui diſois que tu le trahis : oh ! ces coups de bâton que tu mérite, ma bonté te les épargne. Je ne dirai mot. Adieu, tu dois être content, te voilà payé.

SCENE

SCENE IV.

TRIVELIN.

JE n'avois jamais vu de monnoye frappée à ce coin-là. Adieu, Monſieur; je ſuis votre ſerviteur; que le Ciel veuille vous combler des faveurs que je mérite. De toutes les grimaces que m'a fait la fortune, voilà certes la plus comique. Me payer en exemption de coups de bâton! c'eſt ce qu'on appelle faire argent de tout. Je n'y comprens rien: je lui dis que ſa Maîtreſſe le plante-là, il me demande ſi elle y prend goût. Eſt-ce que notre Chevalier m'en feroit accroire? & feroient-ils tous deux meilleurs amis que je ne penſe?

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à part.*

INterrogeons un peu Arlequin là-deſſus. *haut.* Ah, te voilà! Où vas-tu?

ARLEQUIN.

Voir s'il y a des lettres pour mon Maître.

TRIVELIN.

Tu me parois occupé : à quoi eſt-ce que tu rêves ?

ARLEQUIN.

A des louis d'or.

TRIVELIN.

Diantre ! tes réflexions ſont de riche étoffe.

ARLEQUIN.

Et je te cherchois auſſi pour te parler.

TRIVELIN.

Et que veux-tu de moi ?

ARLEQUIN.

T'entretenir de louis d'or.

TRIVELIN.

Encore des louis d'or ! Mais tu as une mine d'or dans ta tête.

ARLEQUIN.

Dis-moi, mon ami, où as-tu pris toutes ces piſtoles que je t'ai vu tantôt tirer de ta poche pour payer la bouteille de vin que nous avons bûë au cabaret du Bourg ? Je voudrois bien ſçavoir le ſecret que tu as pour en faire.

TRIVELIN.

Mon ami, je ne pourrai guéres te donner le ſecret d'en faire ; je n'ai jamais poſſédé que le ſecret de le dépenſer.

ARLEQUIN.

Oh ! j'ai auſſi un ſecret qui eſt bon pour cela, moi ; je l'ai appris au cabaret en perfection.

TRIVELIN.

Oui-dà, on fait ſon affaire avec du vin, quoique lentement ; mais en y joignant une pincée d'inclination pour le beau ſexe, on y réuſſit bien autrement.

ARLEQUIN.

Ah, le beau ſexe ! on ne trouve point de cet ingredient-là ici.

TRIVELIN.

Tu n'y demeureras pas toujours. Mais de grace inſtruis-moi d'une choſe à ton tour : Ton Maître & Monſieur le Chevalier s'aiment-ils beaucoup ?

ARLEQUIN.

Oui.

TRIVELIN.

Fy ! Se témoignent-ils de grands empreſſemens ? ſe font-ils beaucoup d'amitié ?

ARLEQUIN.

Ils ſe diſent, Comment te porte-tu ; à ton ſervice ; & moi auſſi ; j'en ſuis bien aiſe : après cela, ils dînent & ſoupent enſemble ; & puis, Bon ſoir ; je te ſouhaite une bonne nuit ; & puis ils ſe couchent, & puis

ils dorment, & puis le jour vient : eſt-ce que tu veux qu'ils ſe diſent des injures ?

TRIVELIN.

Non, mon ami ; c'eſt que j'avois quelque petite raiſon de te demander cela, par rapport à quelque avanture qui m'eſt arrivée ici.

ARLEQUIN.

Toi ?

TRIVELIN.

Oui, j'ai touché le cœur d'une aimable perſonne ; & l'amitié de nos Maîtres prolongera notre ſéjour ici.

ARLEQUIN.

Et où eſt-ce que cette rare perſonne-là habite avec ſon cœur ?

TRIVELIN.

Ici, te dis-je : mal peſte ! c'eſt une affaire qui m'eſt de conſéquence.

ARLEQUIN.

Quel plaiſir ! Elle eſt jeune ?

TRIVELIN.

Je lui crois dix-neuf à vingt ans.

ARLEQUIN.

Ah, le tendron ! Elle eſt jolie ?

TRIVELIN.

Jolie ! quelle maigre épithète ! Vous lui manquez de reſpect : ſçachez qu'elle eſt charmante, adorable, digne de moi.

ARLEQUIN, *touché.*

Ah, mamour! friandiſe de mon ame!

TRIVELIN.

Et c'eſt de ſa main mignonne que je tiens ces louis d'or dont tu parles, & que le don qu'elle m'en a fait me rend ſi précieux.

ARLEQUIN *à ce mot laiſſe aller ſes bras.*

Je n'en puis plus.

TRIVELIN, *à part.*

Il me divertit, je veux le pouſſer juſqu'à l'évanouiſſement. *haut.* Ce n'eſt pas le tout, mon ami; ſes diſcours ont charmé mon cœur; de la maniere dont elle m'a peint, j'avois honte de me trouver ſi aimable. M'aimerez-vous, me diſoit-elle? puis-je compter ſur votre cœur?

ARLEQUIN, *tranſporté.*

Oui, ma Reine.

TRIVELIN.

A qui parl es-tu?

ARLEQUIN.

A elle; j'ai crû qu'elle m'interrogeoit.

TRIVELIN, *riant.*

Ah, ah, ah! Pendant qu'elle me parloit, ingénieuſe à me prouver ſa tendreſſe, elle foüilloit dans ſa poche pour en tirer cet or qui fait mes délices. Prenez, m'a-t'elle dit, en me le gliſſant dans

la main ; & comme poliment j'ouvrois ma main avec lenteur : prenez donc, s'eſt-elle écriée ; ce n'eſt-là qu'un échantillon du coffre fort que je vous deſtine : alors je me ſuis rendu ; car un échantillon ne ſe refuſe point.

ARLEQUIN, *jette ſa bate & ſa ceinture à terre, & ſe jettant à genoux il dit.*

Ah ! mon ami, je tombe à tes pieds pour te ſupplier en toute humilité, de me montrer ſeulement la face royale de cette incomparable fille, qui donne un cœur & des louis d'or du Perou avec : peut-être me fera-t'elle auſſi préſent de quelque échantillon : je ne veux que la voir, l'admirer, & puis mourir content.

TRIVELIN.

Cela ne ſe peut pas, mon enfant, il ne faut pas régler tes eſpérances ſur mes avantures. Vois-tu bien, entre le Baudet & le Cheval d'Eſpagne, il y a quelque différence.

ARLEQUIN.

Hélas ! je te regarde comme le premier Cheval du monde.

TRIVELIN.

Tu abuſes de mes comparaiſons : je te permets de m'eſtimer, Arlequin, mais ne me louë jamais.

ARLEQUIN.

Montre-moi donc cette fille. . . .

TRIVELIN.

Cela ne ſe peut pas ; mais je t'aime, & tu te ſentiras de ma bonne fortune : dès aujourd'hui je te fonde une bouteille de Bourgogne pour autant de jours que nous ſerons ici.

ARLEQUIN, *demi pleurant.*

Une bouteille par jour, cela fait trente bouteilles par mois : pour me conſoler dans ma douleur, donne-moi en argent la fondation du premier mois.

TRIVELIN.

Mon fils, je ſuis bien aiſe d'aſſiſter à chaque payement.

ARLEQUIN, *en s'en allant, & pleurant.*

Je ne verrai donc point ma Reine ? Où êtes-vous donc, petit louis d'or de mon ame ? Hélas ! je m'en vais vous chercher par tout, hi, hi, hi, hi. *Et puis d'un ton net :* Veux-tu aller boire le premier mois de fondation ?

TRIVELIN.

Voilà mon Maître, je ne ſçaurois ; mais va m'attendre. *Arlequin s'en va, en recommençant, hi, hi, hi, hi.*

SCENE VI.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

TRIVELIN.

JE lui ai renversé l'esprit, ha, ha, ha, ha, le pauvre garçon ! il n'est pas digne d'être associé à notre intrigue.

LE CHEVALIER *vient, & Trivelin dit :*

Ah ! vous voilà, Chevalier sans pareil. Eh bien, notre affaire va-t'elle bien ?

LE CHEVALIER, *comme en colere.*

Fort bien, Mons Trivelin : mais je vous cherchois pour vous dire que vous ne valez rien.

TRIVELIN.

C'est bien peu de chose que rien : & vous me cherchiez tout exprès pour me dire cela ?

LE CHEVALIER.

En un mot, tu es un coquin.

TRIVELIN.

Vous voilà dans l'erreur de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Un fourbe, de qui je me vengerai.

TRIVELIN.

Mes vertus ont cela de malheureux, qu'elles

qu'elles n'ont jamais été connuës de personne.

LE CHEVALIER.

Je voudrois bien ſçavoir de quoi vous vous mêlez, d'aller dire à Monſieur Lelio que j'aime la Comteſſe ?

TRIVELIN.

Comment, il vous a rapporté ce que je lui ai dit ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Vous me faites plaiſir de m'en avertir. Pour payer mon avis, il avoit promis de ſe taire ; il a parlé, la dette ſubſiſte.

LE CHEVALIER.

Fort bien ! C'étoit donc pour tirer de l'argent de lui, Monſieur le faquin ?

TRIVELIN.

Monſieur le faquin ! Retranchez ces petits agrémens-là de votre diſcours ; ce ſont des fleurs de Réthorique qui m'entêtent : Je voulois avoir de l'argent ; cela eſt vrai.

LE CHEVALIER.

Eh ! ne t'en avois-je pas donné ?

TRIVELIN.

Ne l'avois-je pas pris de bonne grace ? de quoi vous plaignez-vous ? votre argent eſt-il inſociable ? ne pouvoit-il pas s'ac-

commoder avec celui de Monſieur Lelio?

LE CHEVALIER.

Prens-y garde, ſi tu retombes encore dans la moindre impertinence, j'ai une Maîtreſſe, qui aura ſoin de toi, je t'en aſſure.

TRIVELIN.

Arrêtez, ma diſcrétion s'affoiblit; je l'avouë; je la ſens infirme; il ſera bon de la rétablir par un baiſer ou deux.

LE CHEVALIER.

Non.

TRIVELIN.

Convertiſſons donc cela en autre choſe.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçaurois.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez point, je ne puis me réſoudre à vous dire le mot de l'énigme. *Le Chevalier tire ſa montre.* Ah, ah, tu la devineras; tu n'y es plus; le mot n'eſt pas une montre; la montre en approche pourtant, à cauſe du métal.

LE CHEVALIER.

Eh! je vous entends à merveille; qu'à cela ne tienne.

TRIVELIN.

J'aime pourtant mieux un baiſer.

LE CHEVALIER.

Tiens ; mais obſerve ta conduite.

TRIVELIN.

Ah, friponne ! tu triches ma flamme ; tu t'eſquives, mais avec tant de grâce, qu'il faut me rendre.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, TRIVELIN, ARLEQUIN, *qui vient, a écouté la fin de la Scéne par derriere ; dans le tems que le Chevalier donne de l'argent à Trivelin, d'une main il prend l'argent, & de l'autre, il embraſſe le Chevalier.*

ARLEQUIN.

AH, je la tiens ! ah, mamour ! je me meurs ! cher petit lingot d'or, je n'en puis plus. Ah, Trivelin ! je ſuis heureux.

TRIVELIN.

Et moi volé.

LE CHEVALIER.

Je ſuis au déſeſpoir, mon ſecret eſt découvert.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi vous contempler, caſſette de mon ame. Quelle eſt jolie ! mignarde, mon cœur s'en va, je me trouve mal,

vîte un échantillon pour me remettre ; ah, ah, ah, ah !

LE CHEVALIER, *à Trivelin.*

Débarrasse-moi de lui ; que veut-il dire avec son échantillon ?

TRIVELIN.

Bon, bon, c'est de l'argent qu'il demande.

LE CHEVALIER.

S'il ne tient qu'à cela pour venir à bout du dessein que je poursuis, emmene-le, & engage-le au secret ; voilà de quoi le faire taire. *A Arlequin.* Mon cher Arlequin, ne me découvre point, je te promets des échantillons tant que tu voudras ; Trivelin va t'en donner ; suis-le, & ne dis mot ; tu n'aurois rien si tu parlois.

ARLEQUIN.

Malpeste ! je serai sage : m'aimerez-vous, petit homme ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Allons, mon fils, tu te souviens bien de la bouteille de fondation ; allons la boire.

ARLEQUIN, *sans bouger.*

Allons.

TRIVELIN.

Vien donc. *Au Chevalier.* Allez votre

chemin, & ne vous embarrassez de rien.

ARLEQUIN, *en s'en allant.*

Ah ! la belle trouvaille, la belle trouvaille !

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *seul un moment.*

A Tout hazard, continuons ce que j'ai commencé ; je prends trop de plaisir à mon projet pour l'abandonner ; dût-il m'en coûter encore vingt pistoles, je veux tâcher d'en venir à bout. Voici la Comtesse ; je la croi dans de bonnes dispositions pour moi ; achevons de la déterminer. Vous me paroissez bien triste, Madame ; qu'avez-vous ?

LA COMTESSE, *à part.*

Eprouvons ce qu'il pense. *Au Chevalier.* Je viens vous faire un compliment qui me déplaît ; mais je ne sçaurois m'en dispenser.

LE CHEVALIER.

Ah ! notre conversation débute mal, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez pû remarquer que je vous voyois ici avec plaisir ; & s'il ne tenoit

qu'à moi, j'en aurois encore beaucoup à vous y voir.

LE CHEVALIER.

J'entends; je vous épargne le reste; & je vais coucher à Paris.

LA COMTESSE.

Ne vous en prenez pas à moi, je vous le demande en grace.

LE CHEVALIER.

Je n'examine rien; vous ordonnez, j'obéis.

LA COMTESSE.

Ne dites point que j'ordonne.

LE CHEVALIER.

Eh! Madame, je ne vaux pas la peine que vous vous excusiez; & vous êtes trop bonne.

LA COMTESSE.

Non, vous dis-je; & si vous voulez rester, en vérité vous êtes le maître.

LE CHEVALIER.

Vous ne risquez rien à me donner carte blanche; je sçais le respect que je dois à vos véritables intentions.

LA COMTESSE.

Mais, Chevalier, il ne faut pas respecter des chimeres.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien de plus poli que ce discours-là.

LA COMTESSE.

Il n'y a rien de plus déſagréable que votre obſtination à me croire polie; car il faudra, malgré moi, que je la ſois : je ſuis d'un ſexe un peu fier. Je vous dis de reſter, je ne ſçaurois aller plus loin; aidez-vous.

LE CHEVALIER *à part.*

Sa fierté ſe meurt; je veux l'achever. *haut.* Adieu, Madame, je craindrois de prendre le change; je ſuis tenté de demeurer, & je fuis le danger de mal interpréter vos honnêtetés. Adieu; vous renvoyez mon cœur dans un terrible état.

LA COMTESSE.

Vit-on jamais un pareil eſprit, avec ſon cœur qui n'a pas le ſens commun?

LE CHEVALIER, *ſe retournant.*

Du moins, Madame, attendez que je ſois parti, pour marquer un dégoût à mon égard.

LA COMTESSE.

Allez, Monſieur, je ne ſçaurois attendre : allez à Paris chercher des femmes qui s'expliquent plus préciſément que moi, qui vous prient de reſter en termes formels, qui ne rougiſſent de rien : Pour moi, je me ménage; je ſçais ce que je me

dois ; & vous partirez, puiſque vous avez la fureur de prendre tout de travers.

LE CHEVALIER.

Vous ferai-je plaiſir de reſter ?

LA COMTESSE.

Peut-on mettre une femme entre le oui & le non ? Quelle bruſque alternative ! Y a-t'il rien de plus haïſſable qu'un homme qui ne ſçauroit deviner ? Mais allez-vous-en, je ſuis laſſe de tout faire.

LE CHEVALIER, *faiſant ſemblant de s'en aller.*

Je devine donc ; je me ſauve.

LA COMTESSE.

Il devine, dit-il ; il devine, & s'en va ; la belle pénétration ! Je ne ſçais pourquoi cet homme m'a plû. Lelio n'a qu'à le ſuivre ; je le congédie ; je ne veux plus de ces importuns-là chez moi. Ah ! que je haïs les hommes à préſent ! qu'ils ſont inſupportables ! j'y renonce de bon cœur.

LE CHEVALIER, *comme revenant ſur ſes pas.*

Je ne ſongeois pas, Madame, que je vais dans un pays où je puis vous rendre quelques ſervices ; n'avez-vous rien à m'y commander ?

LA COMTESSE.

Oui-dà ; oubliez que je ſouhaitois que vous reſtaſſiez ici : voilà tout.

LE CHEVALIER.

Voilà une commiſſion qui m'en donne une autre, c'eſt celle de reſter ; & je m'en tiens à la derniere.

LA COMTESSE.

Comment ! vous comprenez cela ? quel prodige ! En vérité il n'y a pas moyen de s'étourdir ſur les bontés qu'on a pour vous ; il faut ſe réſoudre à les ſentir, ou nous laiſſer là.

LE CHEVALIER.

Je vous aime, & ne préſume rien en ma faveur.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas que vous préſumiez rien non plus.

LE CHEVALIER.

Il eſt donc inutile de me retenir, Madame ?

LA COMTESSE.

Inutile ? Comme il prend tout ! mais il faut bien obſerver ce qu'on vous dit.

LE CHEVALIER.

Mais auſſi, que ne vous expliquez-vous franchement ? Je pars, vous me retenez ; je crois que c'eſt pour quelque choſe qui

en vaudra la peine : point du tout ; c'eſt pour me dire, Je n'entends pas que vous préſumiez rien non plus : n'eſt-ce pas là quelque choſe de bien tentant ? Et moi, Madame, je n'entends point vivre comme cela ; je ne ſçaurois, je vous aime trop.

LA COMTESSE.

Vous avez là un amour bien mutin : il eſt bien preſſé.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ma faute ; il eſt comme vous me l'avez donné.

LA COMTESSE.

Voyons donc. Que voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Vous plaire.

LA COMTESSE.

Hé bien, il faut eſpérer que cela viendra.

LE CHEVALIER.

Moi, me jetter dans l'eſpérance ! Oh que non ! je ne donne point dans un pays perdu ; je ne ſçaurois où je marche.

LA COMTESSE.

Marchez, marchez ; on ne vous égarera pas.

LE CHEVALIER.

Donnez-moi votre cœur pour compa-

gnon de voyage, & je m'embarque.

LA COMTESSE.

Hum, nous n'irons peut-être pas loin enſemble.

LE CHEVALIER.

Hé, par où devinez-vous cela!

LA COMTESSE.

C'eſt que je vous crois volage.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez fait peur ; j'ai cru votre ſoupçon plus grave : mais pour volage, s'il n'y a que cela qui vous retienne, partons; quand vous me connoîtrez mieux, vous ne me reprocherez pas ce défaut-là.

LA COMTESSE.

Parlons raiſonnablement: vous pourrez me plaire, je n'en diſconviens pas; mais eſt-il naturel que vous plaiſiez tout d'un coup!

LE CHEVALIER.

Non. Mais ſi vous vous réglez avec moi ſur ce qui eſt naturel, je ne tiens rien; je ne ſçaurois obtenir votre cœur que gratis: ſi j'attends que je l'aye gagné, nous n'aurons jamais fait ; je connois ce que vous valez & ce que je vaux.

LA COMTESSE.

Fiez-vous à moi, je ſuis généreuſe, je vous ferai peut-être grace.

LE CHEVALIER.

Rayez le peut-être ; ce que vous dites en ſera plus doux.

LA COMTESSE.

Laiſſons-le, il n'eſt peut-être là que par bienſéance.

LE CHEVALIER.

Le voilà un peu mieux placé, par exemple.

LA COMTESSE.

C'eſt que j'ai voulu vous raccommoder avec lui.

LE CHEVALIER.

Venons au fait : M'aimerez-vous ?

LA COMTESSE.

Mais, au bout du compte, m'aimez-vous, vous-même ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame ; j'ai fait ce grand effort-là.

LA COMTESSE.

Il y a ſi peu de tems que vous me connoiſſez, que je ne laiſſe pas d'en être ſurpriſe.

LE CHEVALIER.

Vous ſurpriſe ! Il fait jour, le ſoleil nous luit, cela ne vous ſurprend-t'il pas auſſi ? car je ne ſçai que répondre à de pareils diſcours, moi. Eh ! Madame ;

faut-il vous voir plus d'un moment pour apprendre à vous adorer ?

LA COMTESSE.

Je vous croi, ne vous fâchez point ; ne me chicanez pas davantage.

LE CHEVALIER.

Oui, Comteſſe, je vous aime ; & de tous les hommes qui peuvent aimer, il n'y en a pas un dont l'amour ſoit ſi pur, ſi raiſonnable ; je vous en fais ſerment ſur cette belle main, qui veut bien ſe livrer à mes careſſes. Regardez-moi, Madame ; tournez vos beaux yeux ſur moi ; ne me volez point le doux embarras que j'y fais naître. Ah, quels regards ! qu'ils ſont charmans ! Qui eſt-ce qui auroit jamais dit qu'ils tomberoient ſur moi ?

LA COMTESSE.

En voilà aſſez : rendez-moi ma main ; elle n'a que faire là ; vous parlerez bien ſans elle.

LE CHEVALIER.

Vous me l'avez laiſſé prendre, laiſſez-moi la garder.

LA COMTESSE.

Courage ; j'attends que vous ayez fini.

LE CHEVALIER.

Je ne finirai jamais.

LA COMTESSE.

Vous me faites oublier ce que j'avois à vous dire : je ſuis venuë tout exprès, & vous m'amuſez toujours. Revenons : vous m'aimez, voilà qui va fort bien ; mais comment ferons-nous ? Lelio eſt jaloux de vous.

LE CHEVALIER.

Moi, je le ſuis de lui ; nous voilà quittes.

LA COMTESSE.

Il a peur que vous ne m'aimiez.

LE CHEVALIER.

C'eſt un nigaud d'en avoir peur ; il devroit en être ſûr.

LA COMTESSE.

Il craint que je ne vous aime.

LE CHEVALIER.

Eh ! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? je le trouve plaiſant : il falloit lui dire que vous m'aimiez, pour le guérir de ſa crainte.

LA COMTESSE.

Mais, Chevalier, il faut le penſer pour le dire.

LE CHEVALIER.

Comment ! ne m'avez-vous pas dit tout-à-l'heure, que vous me ferez grace ?

LA COMTESSE.

Je vous ai dit peut-être.

LE CHEVALIER.

Ne ſçavois-je pas bien que le maudit peut-être me joueroit un mauvais tour ? Eh ! que faites-vous donc de mieux, ſi vous ne m'aimez pas ? Eſt-ce encore Lelio qui triomphe ?

LA COMTESSE.

Lelio commence bien à me déplaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il achéve donc, & nous laiſſe en repos.

LA COMTESSE.

C'eſt le caractere le plus ſingulier.

LE CHEVALIER.

L'homme le plus ennuyant.

LA COMTESSE.

Et bruſque avec cela ; toujours inquiet ; je ne ſçai quel parti prendre avec lui.

LE CHEVALIER.

Le parti de la raiſon.

LA COMTESSE.

La raiſon ne plaide plus pour lui, non plus que le cœur.

LE CHEVALIER.

Il faut qu'il perde ſon procès.

LA COMTESSE.

Me le conseillez-vous ? Je crois qu'effectivement, il en faut venir là.

LE CHEVALIER.

Oui : mais de votre cœur, qu'en ferez-vous après ?

LA COMTESSE.

De quoi vous mêlez-vous ?

LE CHEVALIER.

Parbleu, de mes affaires.

LA COMTESSE.

Vous le sçaurez trop tôt.

LE CHEVALIER.

Morbleu !

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous ?

LE CHEVALIER.

C'est que vous avez des longueurs qui me désesperent.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes bien impatient, Chevalier ! personne n'est comme vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Madame, on est ce que l'on peut quand on vous aime.

LA COMTESSE.

Attendez, je veux vous connoître mieux.

LE CHEVALIER.

Je suis vif, & je vous adore ; me voilà

là tout entier; mais trouvons un expédient qui vous mette à votre aise. Si je vous déplais, dites-moi de partir, & je pars, il n'en sera plus parlé: Si je puis espérer quelque chose, ne me dites rien, je vous dispense de me répondre, votre silence sera ma joye, & il ne vous en coûtera pas une syllabe; vous ne sçauriez prononcer à moins de frais.

LA COMTESSE.

Ah!

LE CHEVALIER.

Je suis content.

LA COMTESSE.

J'étois pourtant venuë pour vous dire de nous quitter; Lelio m'en avoit prié.

LE CHEVALIER.

Laissons-là Lelio, sa cause ne vaut rien.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LELIO *arrive en faisant au Chevalier des signes de joye.*

LELIO.

TOut beau, Monsieur le Chevalier, tout beau: Laissons-là Lelio, dites-vous; vous le méprisez bien. Ah! graces

au Ciel, & à la bonté de Madame, il n'en sera rien, s'il vous plaît; Lelio qui vaut mieux que vous, restera; & vous vous en irez. Comment morbleu? que dites-vous de lui, Madame? Ne suis-je pas entre les mains d'un ami bien scrupuleux? son procédé n'est-il pas édifiant?

LE CHEVALIER.

Eh! que trouvez-vous de si étrange à mon procédé, Monsieur? Quand je suis devenu votre ami, ai-je fait vœu de rompre avec la beauté, les graces & tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde? Non parbleu; votre amitié est belle & bonne, mais je m'en passerai mieux que d'amour pour Madame: vous trouvez un rival: eh bien! prenez patience; en êtes-vous étonné? Si Madame n'a pas la complaisance de s'enfermer pour vous, vos étonnemens ont tout l'air d'être fréquens, & il faudra bien que vous vous y accoutumiez.

LELIO.

Je n'ai rien à vous répondre: Madame aura soin de me vanger de vos louables entreprises. *A la Comtesse.* Voulez-vous bien que je vous donne la main, Madame? car je ne vous crois pas extrémement amusée des discours de Monsieur.

LA COMTESSE *serieuse & se retirant.*

Où voulez-vous que j'aille ? nous pouvons nous promener ensemble ; je ne me plains pas du Chevalier : s'il m'aime, je ne sçaurois me fâcher de la maniere dont il le dit, & je n'aurois tout au plus à lui reprocher que la médiocrité de son goût.

LE CHEVALIER.

Ah ! j'aurai plus de partisans de mon goût, que vous n'en aurez de vos reproches, Madame.

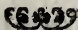
LELIO, *en colere.*

Cela va le mieux du monde, & je jouë ici un fort aimable personnage : je ne sçais qu'elles sont vos vûës, Madame, mais ....

LA COMTESSE.

Ah ! je n'aime pas les emportés ; je vous reverrai quand vous serez plus calme.

Elle sort.



SCENE X.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO *regarde aller la Comteſſe : quand elle ne paroît plus, il ſe met à éclater de rire.*

AH, ah, ah, ah! Voilà une femme bien dupe ! qu'en dis-tu ? ai-je bonne grace à faire le jaloux ? *La Comteſſe reparoît ſeulement pour voir ce qui ſe paſſe.*

LELIO *dit bas.*

Elle revient pour nous obſerver.... *haut.* Nous verrons ce qu'il en ſera, Chevalier ; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Bas. Ah, l'excellent fourbe !... *haut.* Adieu, Lelio ; vous le prendrez ſur le ton qu'il vous plaira, je vous en donne ma parole. Adieu. *Ils s'en vont chacun de leur côté.*

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entre en pleurant.*

HI, hi, hi, hi. . . . .

LELIO.

Di-moi donc pourquoi tu pleures; je veux le ſçavoir abſolument.

ARLEQUIN *plus fort.*

Hi, hi, hi, hi. . . .

LELIO.

Mais quel eſt le ſujet de ton affliction?

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur, voilà qui eſt fini, je ne ſerai plus gaillard.

LELIO.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Faute d'avoir envie de rire.

LELIO.

Et d'où vient que tu n'as plus envie de rire, imbécile?

ARLEQUIN.

A cauſe de ma triſteſſe.

LELIO.

Je te demande ce qui te rend triſte.

ARLEQUIN.

C'eſt un grand chagrin, Monſieur.

LELIO.

Il ne rira plus parce qu'il eſt triſte, & il eſt triſte à cauſe d'un grand chagrin : te plaira-t'il de t'expliquer mieux ? Sçais-tu bien que je me fâcherai à la fin.

ARLEQUIN.

Hélas ! je vous dis la vérité. *Il ſoupire.*

LELIO.

Tu me la dis ſi ſottement, que je n'y comprens rien : t'a-t'on fait du mal ?

ARLEQUIN.

Beaucoup de mal.

LELIO.

Eſt-ce qu'on t'a battu ?

ARLEQUIN.

Pû ! bien pis que tout cela, ma foi.

LELIO.

Bien pis que tout cela ?

ARLEQUIN.

Oui, quand un pauvre homme perd de l'or, il faut qu'il meure ; & je mourrai auſſi, je n'y manquerai pas.

LELIO.

Que veut dire de l'or ?

ARLEQUIN.

De l'or du Perou ; voilà comme on dit qu'il s'appelle.

LELIO.

Eſt-ce que tu en avois ?

ARLEQUIN.

Eh, vraiment oui ! voilà mon affaire : je n'en ai plus, je pleure ; quand j'en avois, j'étois bien aiſe.

LELIO.

Qui eſt-ce qui te l'avoit donné, cet or ?

ARLEQUIN.

C'eſt Monſieur le Chevalier qui m'avoit fait préſent de cet échantillon-là.

LELIO.

De quel échantillon ?

ARLEQUIN.

Eh ! je vous le dis.

LELIO.

Quelle patience il faut avoir avec ce nigaud-là ! Sçachons pourtant ce que c'eſt. Arlequin, fais tréve à tes larmes ; ſi tu te plains de quelqu'un, j'y mettrai ordre ; mais éclaircis-moi la choſe. Tu me parles d'un or du Perou ; après cela d'un échantillon : je n'entends point ; ré-

ponds-moi précisément : Le Chevalier t'a-t'il donné de l'or ?

ARLEQUIN.

Pas à moi ; mais il l'avoit donné devant moi à Trivelin pour me le rendre en main propre : mais cette main propre n'en a point tâté ; le fripon a tout gardé dans la sienne, qui n'étoit pas plus propre que la mienne.

LELIO.

Cet or étoit-il en quantité ? Combien de louis y avoit-il ?

ARLEQUIN.

Peut-être quarante ou cinquante ; je ne les ai pas comptés.

LELIO.

Quarante ou cinquante ! Et pourquoi le Chevalier te faisoit-il ce présent-là ?

ARLEQUIN.

Parce que je lui avois demandé un échantillon.

LELIO.

Encore ton échantillon ?

ARLEQUIN.

Eh, vraiment oui ! Monsieur le Chevalier en avoit aussi donné à Trivelin.

LELIO.

Je ne sçaurois débrouiller ce qu'il veut dire : il y a cependant quelque chose là-

dedans

dedans qui peut me regarder. Réponds-moi: Avois-tu rendu au Chevalier quelque ſervice qui l'engageât à te récompenſer?

ARLEQUIN.

Non; mais j'étois jaloux de ce qu'il aimoit Trivelin, de ce qu'il avoit charmé ſon cœur, & mis de l'or dans ſa bourſe; & moi, je voulois auſſi avoir le cœur charmé & la bourſe pleine.

LELIO.

Quel étrange galimatias me fais-tu-là?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai que tout cela.

LELIO.

Quel rapport y a-t'il entre le cœur de Trivelin & le Chevalier? Le Chevalier a-t'il de ſi grands charmes? Tu parles de lui comme d'une femme.

ARLEQUIN.

Tant y a qu'il eſt raviſſant, & qu'il fera auſſi rafle de votre cœur quand vous le connoîtrez. Allez pour voir lui dire, Je vous connois, & je garderai le ſecret; vous verrez ſi ce n'eſt pas un échantillon qui vous viendra ſur le champ; & vous me direz ſi je ſuis fou.

LELIO.

Je n'y comprends rien. Mais qui eſt-il, le Chevalier ?

ARLEQUIN.

Voilà juſtement le ſecret qui fait avoir un préſent quand on le garde.

LELIO.

Je prétends que tu me le diſes, moi.

ARLEQUIN.

Vous me ruineriez, Monſieur; il ne me donneroit plus rien, ce charmant petit ſemblant d'homme; & je l'aime trop pour le fâcher.

LELIO.

Ce petit ſemblant d'homme! Que veut-il dire ! & que ſignifie ſon tranſport? En quoi le trouves-tu donc plus charmant qu'un autre ?

ARLEQUIN.

Ah, Monſieur ! on ne voit point d'homme comme lui; il n'y en a point dans le monde, c'eſt folie que d'en chercher : mais ſa maſcarade empêche de voir cela.

LELIO.

Sa maſcarade ! ce qu'il me dit là me fait naître une penſée que toutes mes réflexions fortifient : le Chevalier a de certains traits, un certain minois... Mais voici Trivelin ; je veux le forcer à me dire

la vérité, s'il la ſçait; j'en tirerai meilleure raiſon que de ce butor-là. *A Arlequin.* Va-t'en; je tâcherai de te faire ravoir ton argent. *Arlequin part en lui baiſant la main & ſe plaignant.*

SCENE II.

LELIO, TRIVELIN.

TRIVELIN *entre en rêvant; & voyant Lelio, il dit à part:*

VOici ma mauvaiſe paye : la phyſionomie de cet homme-là m'eſt devenuë fâcheuſe; promenons-nous d'un autre côté.

LELIO *l'appelle.*

Trivelin, je voudrois bien te parler.

TRIVELIN.

A moi, Monſieur? ne pourriez-vous pas remettre cela? j'ai actuellement un mal de tête qui ne me permet de converſation avec perſonne.

LELIO.

Bon, bon, c'eſt bien à toi à prendre garde à un petit mal de tête : approche.

TRIVELIN.

Je n'ai ma foi rien de nouveau à vous apprendre au moins.

LELIO *va à lui, & le prenant par le bras.*

Viens donc.

TRIVELIN.

Eh bien, de quoi s'agit-il ? Vous reprocheriez-vous la récompenſe que vous m'avez donnée tantôt ? Je n'ai jamais vu de bienfaît dans ce goût-là ; voulez-vous rayer ce petit trait-là de votre vie ? tenez ce n'eſt qu'une vétille ; mais les vétilles gâtent tout.

LELIO.

Ecoute, ton verbiage me déplaît.

TRIVELIN.

Je vous diſois bien que je n'étois pas en état de paroître en compagnie.

LELIO.

Et je veux que tu répondes poſitivement à ce que je te demanderai : je réglerai mon procédé ſur le tien.

TRIVELIN.

Le vôtre ſera donc court ; car le mien ſera bref. Je n'ai vaillant qu'une replique, qui eſt, que je ne ſçais rien : vous voyez bien que je ne vous ruinerai pas en interrogation.

LELIO.

Si tu me dis la vérité, tu n'en ſeras pas fâché.

TRIVELIN.

Sçauriez-vous encore quelques coups de bâton à m'épargner ?

LELIO, *fierement.*

Finiſſons.

TRIVELIN, *s'en allant.*

J'obéis.

LELIO.

Où vas-tu ?

TRIVELIN.

Pour finir une converſation, il n'y a rien de mieux que de la laiſſer là ; c'eſt le plus court, ce me ſemble.

LELIO.

Tu m'impatientes, & je commence à me fâcher. Tiens-toi là; écoute, & me réponds.

TRIVELIN, *à part.*

A qui en a cè diable d'homme-là ?

LELIO.

Je crois que tu jure entre tes dents ?

TRIVELIN.

Cela m'arrive quelquefois par diſtraction.

LELIO.

Crois-moi, traitons avec douceur enſemble, Trivelin, je t'en prie.

TRIVELIN.

Oui-dà, comme il convient à d'honnêtes gens.

LELIO.

Y a-t'il long-tems que tu connois le Chevalier ?

TRIVELIN.

Non ; c'eſt une nouvelle connoiſſance ; la vôtre & la mienne ſont de la même date.

LELIO.

Sçais-tu qui il eſt ?

TRIVELIN.

Il ſe dit cadet d'un aîné Gentilhomme ; mais les titres de cet aîné, je ne les ai point vus : ſi je les vois jamais, je vous en promets copie.

LELIO.

Parle-moi à cœur ouvert.

TRIVELIN.

Je vous la promets, vous dis-je, je vous en donne ma parole ; il n'y a point de ſûreté de cette force-là nulle part.

LELIO.

Tu me caches la vérité ; le nom de Chevalier qu'il porte eſt un faux nom.

TRIVELIN.

Seroit-il l'aîné de ſa famille ? Je l'ai cru réduit à une légitime : voyez ce que c'eſt.

LELIO.

Tu bats la campagne : ce Chevalier mal nommé, avouë-moi que tu l'aimes.

TRIVELIN.

Eh ! je l'aime par la régle générale qu'il faut aimer tout le monde : voilà ce qui le tire d'affaire auprès de moi.

LELIO.

Tu t'y ranges avec plaisir, à cette régle-là.

TRIVELIN.

Ma foi, Monsieur, vous vous trompez ; rien ne me coûte tant que mes devoirs : plein de courage pour les vertus inutiles, je suis d'une tiédeur pour les nécessaires qui passe l'imagination : qu'est-ce que c'est que nous ! N'êtes-vous pas comme moi, Monsieur ?

LELIO, *avec dépit.*

Fourbe, tu as de l'amour pour ce faux Chevalier.

TRIVELIN.

Doucement, Monsieur : diantre ! ceci est sérieux.

LELIO.

Tu sçais quel est son sexe.

TRIVELIN.

Expliquons-nous : de sexe, je n'en connois que deux ; l'un qui se dit raisonnable, l'autre qui nous prouve que cela n'est pas vrai : duquel des deux le Chevalier est-il ?

LELIO, *le prenant par le bouton.*

Puiſque tu m'y forces, ne perds rien de ce que je vais te dire. Je te ferai périr ſous le bâton, ſi tu me jouë davantage : m'entends-tu ?

TRIVELIN.

Vous êtes clair.

LELIO.

Ne m'irrite point ; j'ai dans cette affaire-ci un intérêt de la derniere conſéquence ; il y va de ma fortune : & tu parleras, ou je te tuë.

TRIVELIN.

Vous me tuerez ſi je ne parle ? Hélas ! Monſieur, ſi les babillards ne mourroient point, je ſerois éternel, ou perſonne ne le ſeroit.

LELIO.

Parle donc.

TRIVELIN.

Donnez-moi un ſujet ; quelque petit qu'il ſoit, je m'en contente, & j'entre en matiere.

LELIO, *tirant ſon épée.*

Ah, tu ne veux pas ! voici qui te rendra plus docile.

TRIVELIN, *faiſant l'effrayé.*

Fy donc ! Sçavez-vous bien que vous

me feriez peur, ſans votre phyſionomie d'honnête homme.

LELIO, *le regardant.*

Coquin que tu es!

TRIVELIN.

C'eſt mon habit qui eſt un coquin; pour moi, je ſuis un brave homme : mais avec cet équipage-là, on a de la probité en pure perte ; cela ne fait ni honneur ni profit.

LELIO, *remettant ſon épée.*

Va, je tâcherai de me paſſer de l'aveu que je te demandois : mais je te trouverai ; & tu me répondras de ce qui m'arrivera de fâcheux.

TRIVELIN.

En quelque endroit que nous nous rencontrions, Monſieur, je ſçais ôter mon chapeau de bonne grace, je vous en garantis la preuve; & vous ſerez content de moi.

LELIO, *en colere.*

Retire-toi.

TRIVELIN, *s'en allant.*

Il y a une heure que je vous l'ai propoſé.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LELIO *rêveur.*

LE CHEVALIER.

EH bien mon ami, la Comteſſe écrit actuellement des lettres pour Paris : elle deſcendra bien-tôt, & veut ſe promener avec moi, m'a-t'elle dit. Sur cela, je viens t'avertir de ne nous pas interrompre quand nous ſerons enſemble, & d'aller bouder d'un autre côté, comme il appartient à un jaloux. Dans cette converſation-ci, je vais mettre la derniere main à notre grand œuvre, & achever de la réſoudre. Mais je voudrois que toutes tes eſpérances fûſſent remplies : & j'ai ſongé à une choſe ; le dédit que tu as d'elle eſt-il bon ? Il y a des dédits mal conçus & qui ne ſervent de rien : montre-moi le tien, je m'y connois ; en cas qu'il y manquât quelque choſe, on pourroit prendre des meſures.

LELIO, *à part.*

Tâchons de le démaſquer.

LE CHEVALIER.

Réponds-moi donc : A qui en as-tu ?

LELIO.

Je n'ai point le dédit ſur moi : Mais parlons d'autre choſe.

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t'il de nouveau ? Songes-tu encore à me faire épouſer quelque autre femme avec la Comteſſe ?

LELIO.

Non. Je penſe à quelque choſe de plus ſérieux ; je veux me couper la gorge.

LE CHEVALIER.

Diantre ! quand tu te mêles du ſérieux, tu le traites à fond : & que t'a fait ta gorge, pour la couper ?

LELIO.

Point de plaiſanterie.

LE CHEVALIER.

A part. Arlequin auroit-il parlé ! *A Lelio.* Si ta réſolution tient, tu me feras ton légataire, peut-être ?

LELIO.

Vous ſerez de la partie dont je parle.

LE CHEVALIER.

Moi ! je n'ai rien à reprocher à ma gorge ; & ſans vanité, je ſuis content d'elle.

LELIO.

Et moi, je ne ſuis point content de vous ; & c'eſt avec vous que je veux m'égorger.

LE CHEVALIER.

Avec moi ?

LELIO.

Vous-même.

LE CHEVALIER, *riant & le poussant de la main.*

Ah, ah, ah, ah ! Va te mettre au lit & te faire ſaigner ; tu es malade.

LELIO.

Suivez-moi.

LE CHEVALIER, *lui tâtant le pouls.*

Voilà un pouls qui dénote un tranſport au cerveau ; il faut que tu ayes reçu un coup de ſoleil.

LELIO.

Point tant de raiſons ; ſuivez-moi, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Encore un coup, va te coucher, mon ami.

LELIO.

Je vous regarde comme un lâche, ſi vous ne marchez.

LE CHEVALIER, *avec pitié.*

Pauvre homme ! après ce que tu me dis-là, tu es du moins heureux de n'avoir plus le bon ſens.

LELIO.

Oui, vous êtes auſſi poltron qu'une femme.

LE CHEVALIER.

A part. Tenons ferme. *A Lelio.* Lelio, je vous croi malade ; tant pis pour vous, ſi vous ne l'êtes pas.

LELIO, *avec dédain.*

Je vous dis que vous manquez de cœur, & qu'une quenoüille ſiéroit mieux à votre côté qu'une épée.

LE CHEVALIER.

Avec une quenoüille, mes pareils vous battroient encore.

LELIO.

Oui, dans une ruelle.

LE CHEVALIER.

Par-tout. Mais ma tête s'échauffe ; vérifions un peu votre état. Regardez-moi entre deux yeux : je crains encore que ce ne ſoit un accès de fiévre. Voyons. *Lelio le regarde.* Oui, vous avez quelque choſe de fou dans le regard ; & je n'ai pû m'y tromper. Allons, allons : mais que je ſçache du moins en vertu de quoi je vais vous rendre ſage.

LELIO.

Non ; paſſons dans ce petit bois, je vous le dirai là.

LE CHEVALIER.

Hâtons-nous donc. *à part.* S'il me voit réſoluë, il ſera peut-être poltron. *Ils mar-*

tous deux. Quand ils ſont prêts de ſortir du Théâtre, LELIO *ſe retourne, regarde le Chevalier, & dit :*

Vous me ſuivez donc ?

LE CHEVALIER.

Qu'appellez-vous, je vous ſuis ! qu'eſt-ce que cette réflexion ? Eſt ce qu'il vous plairoit à préſent de prendre le tranſport au cerveau pour excuſe. Oh ! il n'eſt plus tems : raiſonnable ou fou, malade ou ſain, marchez, je veux filer ma quenouille ; je vous arracherois morbleu d'entre les mains des Médecins, voyez-vous. Pourſuivons.

LELIO, *le regardant avec attention.*

C'eſt donc tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Ne nous amuſons point, vous dis-je ; vous devriez être expédié.

LELIO, *revenant au Théâtre.*

Doucement, mon ami ; expliquons-nous à préſent.

LE CHEVALIER, *lui ſerrant la main.*

Je vous regarde comme un ladre, ſi vous héſitez davantage.

LELIO, *à part.*

Je me ſuis ma foi trompé ; c'eſt un Chevalier, & des plus réſolus.

LE CHEVALIER.

Vous êtes plus poltron qu'une femme.

LELIO.

Parbleu, Chevalier, je t'en ai cru une; voilà la vérité. De quoi t'aviſes-tu auſſi d'avoir un viſage à toilette ? il n'y a point de femme à qui ce viſage-là n'allât comme un charme : tu es maſqué en coquette.

LE CHEVALIER.

Maſque vous-même : vîte au bois.

LELIO.

Non, je ne voulois faire qu'une épreuve. Tu as chargé Trivelin de donner de l'argent à Arlequin, je ne ſçai pourquoi.

LE CHEVALIER, *ſérieuſement.*

Parce qu'étant ſeul, il m'avoit entendu dire quelque choſe de notre projet qu'il pouvoit rapporter à la Comteſſe; voilà pourquoi, Monſieur....

LELIO.

Je ne devinois pas. Arlequin m'a tenu auſſi des diſcours qui ſignifioient que tu étois fille ; ta beauté me l'a fait d'abord ſoupçonner : mais je me rends. Tu es beau, & encore plus brave : embraſſons-nous, & reprenons notre intrigue.

LE CHEVALIER.

Quand un homme comme moi eſt en train, il a de la peine à s'arrêter.

LELIO.

Tu as encore cela de commun avec la femme.

LE CHEVALIER.

Quoiqu'il en ſoit, je ne ſuis curieux de tuer perſonne : je vous paſſe votre mépriſe ; mais elle vaut bien une excuſe.

LELIO.

Je ſuis ton ſerviteur, Chevalier ; & je te prie d'oublier mon incartade.

LE CHEVALIER.

Je l'oublie, & ſuis ravi que notre réconciliation m'épargne une affaire épineuſe, & ſans doute un homicide : notre duel étoit poſitif ; & ſi j'en fais jamais un, il n'aura rien à démêler avec les Ordonnances.

LELIO.

Ce ne ſera pas avec moi, je t'en aſſure.

LE CHEVALIER.

Non, je te le promets.

LELIO, *lui donnant la main.*

Touche-là : je t'en garantis autant.

Arlequin arrive & ſe trouve là.

SCENE IV.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE vous demande pardon, ſi je vous ſuis importun, Monſieur le Chevalier ; mais ce larron de Trivelin ne veut pas me rendre l'argent que vous lui avez donné pour moi : j'ai pourtant été bien diſcret. Vous m'avez ordonné de ne pas dire que vous étiez fille : demandez à Monſieur Lelio ſi je lui en ai dit un mot. Il n'en ſçait rien ; & je ne lui apprendrai jamais.

LE CHEVALIER, *étonné.*

Peſte ſoit du faquin ! je n'y ſçaurois plus tenir.

ARLEQUIN, *triſtement.*

Comment, faquin ! c'eſt donc comme cela que vous m'aimez ? *à Lelio.* Tenez, Monſieur, écoutez mes raiſons : Je ſuis venu tantôt, que Trivelin lui diſoit, Que tu es charmante, ma poule ! Baiſe-moi ; Non ; Donnes-moi donc de l'argent. Enſuite il a avancé la main pour prendre cet argent : mais la mienne étoit là ; & il eſt tombé dedans. Quand le Chevalier a vu

que j'étois là, Mon fils, m'a-t'il dit, n'apprends pas au monde que je ſuis une fillette. Non, mamour; mais donnez-moi votre cœur. Prends, a-t'elle repris. Enſuite elle a dit à Trivelin de me donner de l'or. Nous avons été boire enſemble, le cabaret en eſt témoin; & je reviens exprès pour avoir l'or & le cœur; & voilà qu'on m'appelle un faquin! *Le Chevalier rêve.*

LELIO.

Va-t'en, laiſſe-nous, & ne dis mot à perſonne.

ARLQUIN *ſort.*

Ayez donc ſoin de mon bien. Hé, hé, hé!

SCENE V.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO.

EH bien, Monſieur le Duéliſte, qui ſe battra ſans bleſſer les Ordonnances, je vous crois; qu'avez-vous à me répondre?

LE CHEVALIER.

Rien. Il ne ment pas d'un mot.

LELIO.

Vous voilà bien déconcertée, ma mie.

LE CHEVALIER.

Moi déconcertée ! pas un petit brin, graces au ciel : Je ſuis une femme ; & je ſoutiendrai mon caractere.

LELIO.

Ah, ah ! il s'agit de ſçavoir à qui vous en voulez ici.

LE CHEVALIER.

Avouez que j'ai du guignon. J'avois bien conduit tout cela ; rendez-moi juſtice : je vous ai fait peur avec mon minois de coquette ; c'eſt le plus plaiſant.

LELIO.

Venons au fait : J'ai eu l'imprudence de vous ouvrir mon cœur.

LE CHEVALIER.

Qu'importe, je n'ai rien vu dedans qui me faſſe envie.

LELIO.

Vous ſçavez mes projets.

LE CHEVALIER.

Qui n'avoient pas beſoin d'un confident comme moi, n'eſt-il pas vrai ?

LELIO.

Je l'avouë.

LE CHEVALIER.

Ils ſont pourtant beaux : J'aime ſur tout cet hermitage & cette laideur immanquable dont vous gratifierez votre épouſe.

quinze jours après votre mariage ; il n'y a rien de tel.

LELIO.

Votre mémoire eſt fidelle : mais paſſons. Qui êtes-vous ?

LE CHEVALIER.

Je ſuis fille, aſſez jolie comme vous voyez, & dont les agrémens ſeront de quelque durée, ſi je trouve un mari qui me ſauve le déſert & le terme des quinze jours : voilà ce que je ſuis ; & par deſſus le marché, preſque auſſi méchante que vous.

LELIO.

Oh ! pour celui-là, je vous le céde.

LE CHEVALIER.

Vous avez tort ; vous méconnoiſſez vos forces.

LELIO.

Qu'êtes-vous venu faire ici ?

LE CHEVALIER.

Tirer votre portrait, afin de le porter à certaine Dame qui l'attend pour ſçavoir ce qu'elle fera de l'original.

LELIO.

Belle miſſion !

LE CHEVALIER.

Pas trop laide : Par cette miſſion-là, c'eſt une tendre brebis qui échappe au loup, & douze mille livres de rente de ſauvées,

qui prendront parti ailleurs : petites bagatelles, qui valoient bien la peine d'un déguisement.

LELIO, *intrigué.*

Qu'est-ce que c'est que tout cela signifie ?

LE CHEVALIER.

Je m'explique : La brebis, c'est ma Maîtresse ; les douze mille livres de rente, c'est son bien, qui produit ce calcul si raisonnable de tantôt ; & le loup qui eût dévoré tout cela, c'est vous, Monsieur.

LELIO.

Ah ! je suis perdu.

LE CHEVALIER.

Non : vous manquez votre proye, voilà tout : il est vrai qu'elle étoit assez bonne ; mais aussi pourquoi êtes-vous loup ? ce n'est pas ma faute. On a sçu que vous étiez à Paris incognito ; on s'est défié de votre conduite. Là-dessus on vous suit ; on sçait que vous êtes au bal ; j'ai de l'esprit & de la malice, on m'y envoye ; on m'équique comme vous me voyez pour me mettre à portée de vous connoître : j'arrive, je fais ma charge, je deviens votre ami, je vous connois, je trouve que vous ne valez rien : j'en rendrai compte ; il n'y a pas un mot à redire.

LELIO.

Vous êtes donc la femme de chambre de la Demoiſelle en queſtion ?

LE CHEVALIER.

Et votre très-humble ſervante.

LELIO.

Il faut avouer que je ſuis bien malheureux !

LE CHEVALIER.

Et moi bien adroite. Mais, dites-moi, vous repentez-vous du mal que vous vouliez faire, ou de celui que vous n'avez pas fait ?

LELIO.

Laiſſons cela. Pourquoi votre malice m'a-t'elle encore ôté le cœur de la Comteſſe ? Pourquoi conſentir à jouer auprès d'elle le perſonnage que vous y faites ?

LE CHEVALIER.

Pour d'excellentes raiſons. Vous cherchiez à gagner dix mille écus avec elle, n'eſt-ce pas ? Pour cet effet, vous reclamiez mon induſtrie : & quand j'aurois conduit l'affaire près de ſa fin, avant de terminer je comptois de vous rançonner un peu, & d'avoir ma part au pillage, ou bien de tirer finement le dédit d'entre vos mains, ſous prétexte de le voir, pour vous le revendre une centaine de piſtoles

payées comptant, ou en billets payables au porteur, ſans quoi j'aurois menacé de vous perdre auprès des douze mille livres de rente, & de réduire votre calcul à zero. Oh! mon projet étoit fort bien entendu : Moi payée, crac, je décampois avec mon petit gain, & le portrait qui m'auroit encore valu quelque petit revenant-bon auprès de ma Maîtreſſe : tout cela joint à mes petites œconomies, tant ſur mon voyage que ſur mes gages, je devenois, avec mes agrémens, un petit parti d'aſſez bonne défaite, ſauf le loup. J'ai manqué mon coup, j'en ſuis bien fâchée : cependant vous me faites pitié, vous.

LELIO.

Ah! ſi tu voulois....

LE CHEVALIER.

Vous vient-il quelque idée? cherchez.

LELIO.

Tu gagnerois encore plus que tu n'eſpérois.

LE CHEVALIER.

Tenez, je ne fais point l'hypocrite ici; je ne ſuis pas, non plus que vous, à un tour de fourberie près; je vous ouvre auſſi mon cœur; je ne crains pas de ſcandaliſer le vôtre; & nous ne nous ſoucierons pas

de nous eſtimer ; ce n'eſt pas la peine entre gens de notre caractere : Pour concluſion, faites ma fortune ; & je dirai que vous êtes un honnête homme. Mais convenons de prix pour l'honneur que je vous fournirai : il vous en faut beaucoup.

LELIO.

Eh ! demande-moi ce qu'il te plaira, je te l'accorde.

LE CHEVALIER.

Motus au moins ; gardez-moi un ſecret éternel. Je veux deux mille écus, je n'en rabattrois pas un ſol ; moyennant quoi, je vous laiſſe ma Maîtreſſe, & j'acheve avec la Comteſſe. Si nous nous accommodons, dès ce ſoir, j'écris une lettre à Paris, que vous dicterez vous-même : vous vous y ferez tout auſſi beau qu'il vous plaira, je vous mettrai à même. Quand le mariage ſera fait, devenez ce que vous pourrez, je ſerai nantie & vous auſſi, les autres prendront patience.

LELIO.

Je te donne les deux mille écus, avec mon amitié.

LE CHEVALIER.

Oh ! pour cette nippe-là, je vous la troquerai contre cinquante piſtoles, ſi vous voulez.

LELIO.

Contre cent, ma chere fille.

LE CHEVALIER.

C'eſt encore mieux ; j'avouë même qu'elle ne les vaut pas.

LELIO.

Allons, ce ſoir nous écrirons.

LE CHEVALIER.

Oui. Mais mon argent, quand me le donnerez-vous ?

LELIO *tire une bague.*

Voici une bague pour les cent piſtoles du troc d'abord.

LE CHEVALIER.

Bon. Venons aux deux mille écus.

LELIO.

Je te ferai mon billet tantôt.

LE CHEVALIER.

Oui, tantôt ! Madame la Comteſſe va venir ; & je ne veux point finir avec elle que je n'aye toutes mes ſûretés. Mettez-moi le dédit en main, je vous le rendrai tantôt pour votre billet.

LELIO *le tirant.*

Tiens, le voilà.

LE CHEVALIER.

Ne me trahiſſez jamais.

LELIO.

Tu es folle.

LE CHEVALIER.

Voici la Comteſſe. Quand j'aurai été quelque tems avec elle, revenez en colere la preſſer de décider hautement entre vous & moi ; & allez-vous-en, de peur qu'elle ne nous voye enſemble.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'Allois vous trouver, Comteſſe.

LA COMTESSE.

Vous m'avez inquiétée, Chevalier : J'ai vu de loin Lelio vous parler ; c'eſt un homme emporté ; n'ayez point d'affaire avec lui, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, c'eſt un original. Sçavez-vous qu'il ſe vante de vous obliger à me donner mon congé ?

LA COMTESSE.

Lui ! s'il ſe vantoit d'avoir le ſien, cela ſeroit plus raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Je lui ai promis qu'il l'auroit, & vous dégagerez ma parole : il eſt encore de bonne heure ; il peut gagner Paris, & y

arriver au ſoleil couchant : expédions-le, ma chere ame.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes qu'un étourdi, Chevalier ; vous n'avez pas de raiſon.

LE CHEVALIER.

De la raiſon ! que voulez-vous que j'en faſſe avec de l'amour ? Il va trop ſon train pour elle. Eſt-ce qu'il vous en reſte encore de la raiſon, Comteſſe ? me feriez-vous ce chagrin-là ? Vous ne m'aimeriez guéres.

LA COMTESSE.

Vous voilà dans vos petites folies : vous ſçavez qu'elles ſont aimables ; & c'eſt ce qui vous raſſure : il eſt vrai que vous m'amuſez. Quelle différence de vous à Lelio, dans le fond !

LE CHEVALIER.

Oh ! vous ne voyez rien. Mais revenons à Lelio : Je vous diſois de le renvoyer aujourd'hui ; l'amour vous y condamne ; il parle, il faut obéir.

LA COMTESSE.

Eh bien, je me révolte : qu'en arrivera-t'il ?

LE CHEVALIER.

Non : vous n'oſeriez.

LA COMTESSE.

Je n'oſerois ? Mais voyez avec quelle

hardieſſe il me dit cela !

LE CHEVALIER.

Non, vous dis-je, je ſuis ſûr de mon fait ; car vous m'aimez ; votre cœur eſt à moi ; j'en ferai ce que je voudrai, comme vous ferez du mien ce qu'il vous plaira : c'eſt la régle ; & vous l'obſerverez, c'eſt moi qui vous le dis.

LA COMTESSE.

Il faut avouer que voilà un fripon bien ſûr de ce qu'il vaut. Je l'aime ; mon cœur eſt à lui ! Il vous dit cela avec une aiſance admirable : on ne peut pas être plus perſuadé qu'il l'eſt.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas le moindre petit doute ; c'eſt une confiance que vous m'avez donnée ; & j'en uſe ſans façon, comme vous voyez ; & je conclus toujours que Lelio partira.

LA COMTESSE.

Eh ! vous n'y ſongez pas. Dire à un homme qu'il s'en aille !

LE CHEVALIER.

Me refuſer ſon congé, à moi qui le demande, comme s'il ne m'étoit pas dû ?

LA COMTESSE.

Badin !

LE CHEVALIER.

Tiéde amante !

LA COMTESSE.

Petit tyran !

LE CHEVALIER.

Cœur révolté, vous rendrez-vous ?

LA COMTESSE.

Je ne sçaurois, mon cher Chevalier ; j'ai quelques raisons pour en agir plus honnêtement avec lui.

LE CHEVALIER.

Des raisons, Madame, des raisons ! & qu'est-ce que c'est que cela ?

LA COMTESSE.

Ne vous allarmez point ; c'est que je lui ai prêté de l'argent.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! vous en auroit-il fait une reconnoissance qu'on n'ose montrer en Justice ?

LA COMTESSE.

Point du tout ; j'en ai son billet.

LE CHEVALIER.

Joignez-y un Sergent, vous voilà payée.

LA COMTESSE.

Il est vrai ; mais....

LE CHEVALIER.

Hay ! hay ! voilà un mais qui a l'air honteux.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc que je vous di-

ſe? Pour m'aſſurer de cet argent-là, j'ai conſenti que nous fiſſions lui & moi un dédit de la ſomme.

LE CHEVALIER.

Un dédit, Madame! Ah! c'eſt un vrai tranſport d'amour que ce dédit-là; c'eſt une faveur, il me pénétre; il me trouble; je ne ſuis pas le maître.

LA COMTESSE.

Ce miſérable dédit, pourquoi faut-il que je l'aye fait? Voilà ce que c'eſt que ma facilité pour un homme haïſſable, que j'ai toujours deviné que je haïrois: j'ai toujours eu certaine antipatie pour lui; & je n'ai jamais eu l'eſprit d'y prendre garde.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame! il s'eſt bien accommodé de cette antipatie-là: il en a fait un amour bien tendre! Tenez, Madame, il me ſemble que je le vois à vos genoux; que vous l'écoutez avec plaiſir; qu'il vous jure de vous adorer toujours; que vous le payez du même ſerment; que ſa bouche cherche la vôtre, & que la vôtre ſe laiſſe trouver, car voilà ce qui arrive: enfin je vous vois ſoupirer, je vois vos yeux s'arrêter ſur lui, tantôt vifs, tantôt languiſſans, toujours pénétrés d'amour, & d'un

amour qui croît toujours ; & moi je me meurs : ces objets-là me tuent;comment ferai-je pour les perdre de vuë?Cruel dédit ! te verrai-je toujours ? qu'il me va coûter de chagrins, & qu'il me fait dire de folies !

LA COMTESSE.

Courage, Monſieur, rendez-nous tous deux la victime de vos chimeres. Que je ſuis malheureuſe, d'avoir parlé de ce maudit dédit ! Pourquoi faut-il que je vous aye cru raiſonnable ? Pourquoi vous ai-je vu ? Eſt-ce que je mérite tout ce que vous me dites ? Pouvez-vous vous plaindre de moi ? ne vous aimai-je pas aſſez ? Lelio doit-il vous chagriner ? l'ai-je aimé autant que je vous aime ? Où eſt l'homme plus chéri que vous l'êtes ? plus ſûr, plus digne de l'être toujours ? Et rien ne vous perſuade ; & vous vous chagrinez ; vous n'entendez rien ; vous me déſolez : que voulez-vous que nous devenions ? comment vivre avec cela ? dites-moi donc.

LE CHEVALIER *à part.*

Le ſuccès de mes impertinences me ſurprend. *haut.* C'en eſt fait, Comteſſe, votre douleur me rend mon repos & ma joye : combien de choſes tendres ne venez-vous pas de me dire ? Cela eſt inconcevable : je ſuis charmé : reprenons notre humeur gaye;

allons, oublions tout ce qui s'eſt paſſé.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi eſt-ce que je vous aime tant ? qu'avez-vous fait pour cela ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! moins que rien ; tout vient de votre bonté.

LA COMTESSE.

C'eſt que vous êtes plus aimable qu'un autre apparemment.

LE CHEVALIER.

Pour tout ce qui n'eſt pas comme vous, je le ſerois peut-être aſſez ; mais je ne ſuis rien pour ce qui vous reſſemble : non, je ne pourrai jamais payer votre amour ; en vérité je n'en ſuis pas digne.

LA COMTESSE.

Comment donc faut-il être fait pour le mériter ?

LE CHEVALIER.

Oh ! voilà ce que je ne vous dirai pas.

LA COMTESSE.

Aimez-moi toujours ; & je ſuis contente.

LE CHEVALIER.

Pourrez-vous ſoutenir un goût ſi ſobre ?

LA COMTESSE.

Ne m'affligez plus ; tout ira bien.

LE CHEVALIER.

Je vous le promets : mais que Lelio s'en aille.

LA COMTESSE.

J'aurois ſouhaité qu'il prît ſon parti de lui-même, à cauſe du dédit ; ce ſeroit dix mille écus que je vous ſauverois, Chevalier ; car enfin, c'eſt votre bien que je ménage.

LE CHEVALIER.

Périſſent tous les biens du monde, & qu'il parte : rompez avec lui la premiere ; voilà mon bien.

LA COMTESSE.

Faites-y réflexion.

LE CHEVALIER.

Vous héſitez encore ; vous avez peine à me le ſacrifier ? Eſt-ce là comme on aime ? Oh ! qu'il vous manque encore de choſes, pour ne laiſſer rien à ſouhaiter à un homme comme moi !

LA COMTESSE.

Eh bien, il ne me manquera plus rien ; conſolez-vous.

LE CHEVALIER.

Il vous manquera toujours pour moi.

LA COMTESSE.

Non, je me rends ; je renverrai Lelio ; & vous dicterez ſon congé.

LE CHEVALIER.

Lui direz-vous qu'il ſe retire ſans cérémonie?

LA COMTESSE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Non, ma chere Comteſſe, vous ne le renverrez pas; il me ſuffit pas que vous y conſentiez; votre amour eſt à toute épreuve; & je diſpenſe votre politeſſe d'aller plus loin; c'en ſeroit trop: c'eſt à moi à avoir ſoin de vous, quand vous vous oubliez pour moi.

LA COMTESSE.

Je vous aime: cela veut tout dire.

LE CHEVALIER.

M'aimer, cela n'eſt pas aſſez, Comteſſe: diſtinguez-moi un peu de Lelio, à qui vous l'avez dit peut-être auſſi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc que je vous diſe?

LE CHEVALIER.

Un je vous adore, auſſi-bien il vous échappera demain: avancez-le-moi d'un jour; contentez ma petite fantaiſie: dites.

LA COMTESSE.

Je veux mourir s'il ne me donne envie de le dire. Vous devriez être hon-

teux d'exiger celà au moins.

LE CHEVALIER.

Quand vous me l'aurez dit, je vous en demanderai pardon.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il me perſuadera.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher amour, régalez ma tendreſſe de ce petit trait-là; vous ne riſquez rien avec moi : laiſſez ſortir ce mot-là de votre belle bouche ; voulez-vous que je lui donne un baiſer pour l'encourager ?

LA COMTESSE.

Ah, çà ! laiſſez-moi : ne ſerez-vous jamais content ? Je ne vous plaindrai rien quand il en ſera tems.

LE CHEVALIER.

Vous êtes attendrie, profitez de l'inſtant ; je ne veux qu'un mot : voulez-vous que je vous aide ; dites comme moi : Chevalier, je vous adore.

LA COMTESSE.

Chevalier, je vous adore. Il me fait faire tout ce qu'il veut.

LE CHEVALIER *à part.*

Mon ſexe n'eſt pas mal foible. *haut.* Ah ! que j'ai de plaiſir, mon cher amour ! Encore une fois.

LA COMTESSE.

Soit : mais ne me demandez plus rien après.

LE CHEVALIER.

Hé, que craignez-vous que je vous demande ?

LA COMTESSE.

Que ſçai-je, moi ? Vous ne finiſſez point. Taiſez-vous.

LE CHEVALIER.

J'obéis, je ſuis de bonne compoſition ; & j'ai pour vous un reſpect que je ne ſçaurois violer.

LA COMTESSE.

Je vous épouſe : en eſt-ce aſſez ?

LE CHEVALIER.

Bien plus qu'il ne me faut, ſi vous me rendez juſtice.

LA COMTESSE.

Je ſuis prête à vous jurer une fidélité éternelle ; & je perds les dix mille écus de bon cœur.

LE CHEVALIER.

Non, vous ne les perdrez point, ſi vous faites ce que je vais vous dire. Lelio viendra certainement vous preſſer d'opter entre lui & moi ; ne manquez pas de lui dire que vous conſentez à l'épouſer ; je veux que vous le connoiſſiez à fond ; laiſſez-moi

vous conduire, & ſauvons le dédit : vous verrez ce que c'eſt que cet homme-là. Le voici; je n'ai pas le tems de m'expliquer davantage.

LA COMTESSE.

J'en agirai comme vous le ſouhaitez.

SCENE VII.

LELIO, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LELIO.

PErmettez, Madame, que j'interrompe pour un moment votre entretien avec Monſieur. Je ne viens point me plaindre; & je n'ai qu'un mot à vous dire. J'aurois cependant un aſſez beau ſujet de parler: & l'indifférence avec laquelle vous vivez avec moi, depuis que Monſieur, qui ne me vaut pas. . . . .

LE CHEVALIER.

Il a raiſon.

LELIO.

Finiſſons. Mes reproches ſont raiſonnables, mais je vous déplais; je me ſuis promis de me taire, & je me tais quoi qu'il m'en coûte. Que ne pourrois-je pas vous dire: pourquoi me trouvez-vous

haïſſable ? pourquoi me fuyez-vous ? que vous ai-je fait ? Je ſuis au déſeſpoir.

LE CHEVALIER.

Ah, ah, ah, ah, ah !

LELIO.

Vous riez, Monſieur le Chevalier ; mais vous prenez mal votre tems, & je prendrai le mien pour vous répondre.

LE CHEVALIER.

Ne te fâches point, Lelio. Tu n'avois qu'un mot à dire, qu'un petit mot ; & en voilà plus de cent de bon compte, & rien ne s'avance : cela me réjouit.

LA COMTESSE.

Remettez-vous, Lelio, & dites-moi tranquillement ce que vous voulez ?

LELIO.

Vous prier de m'apprendre qui de nous deux il vous plaît de conſerver, de Monſieur ou de moi : prononcez, Madame, mon cœur ne peut plus ſouffrir d'incertitude.

LA COMTESSE.

Vous êtes vif, Lelio ; mais la cauſe de votre vivacité eſt pardonnable, & je vous veux plus de bien que vous ne penſez. Chevalier, nous avons juſqu'ici plaiſanté enſemble, il eſt tems que cela finiſſe ; vous m'avez parlé de votre amour,

je ſerois fâchée qu'il fût ſérieux : je dois ma main à Lelio, & je ſuis prête à recevoir la ſienne. Vous plaindrez-vous encore?

LELIO.

Non, Madame, vos réfléxions ſont à mon avantage, & ſi j'oſois.....

LA COMTESSE.

Je vous diſpenſe de me remercier, Lelio; je ſuis ſûre de la joye que je vous donne. *à part.* Sa contenance eſt plaiſante.

UN VALET.

Voilà une lettre qu'on vient d'apporter de la poſte, Madame.

LA COMTESSE.

Donnez; voulez-vous bien que je me retire un moment pour la lire? c'eſt de mon frere.

SCENE VIII.

LELIO, LE CHEVALIER.

LELIO.

QUe diantre ſignifie cela? elle me prend au mot : que dites-vous de ce qui ſe paſſe-là?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en dis? rien : je crois que je

rêve, & je tâche de me réveiller.

LELIO.

Me voilà en belle poſture, avec ſa main qu'elle m'offre, que je lui demande avec fracas, & dont je ne me ſoucie point. Mais ne me trompez-vous point ?

LE CHEVALIER.

Ah! que dites-vous-là ? Je vous ſers loyalement, ou je ne ſuis pas ſoubrette ; ce que nous voyons là, peut venir d'une choſe : pendant que nous nous parlions, elle me ſoupçonnoit d'avoir quelque inclination à Paris, je me ſuis contenté de lui répondre galamment là-deſſus ; elle a tout d'un coup pris ſon ſérieux, vous êtes entré ſur le champ, & ce qu'elle en fait n'eſt ſans doute qu'un reſte de dépit, qui va ſe paſſer ; car elle m'aime.

LELIO.

Me voilà fort embarraſſé.

LE CHEVALIER.

Si elle continuë à vous offrir ſa main, tout le remede que j'y trouve c'eſt de lui dire que vous l'épouſerez, quoique vous ne l'aimiez plus : tournez-lui cette impertinence-là d'une maniere polie : ajoutez que ſi elle ne veut pas, le dédit ſera ſon affaire.

LELIO.

LELIO.

Il y a bien du bizarre dans ce que tu me proposes là.

LE CHEVALIER.

Du bizarre ? depuis quand êtes-vous si délicat ? Est-ce que vous reculez pour un mauvais procédé de plus qui vous sauve dix mille écus ? Je ne vous aime plus, Madame ; cependant je veux vous épouser : ne le voulez-vous pas ? payez le dédit, donnez-moi votre main ou de l'argent : Voilà tout.

SCENE DERNIERE.

LELIO, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

LElio, mon frere ne viendra pas sitôt ; ainsi il n'est plus question de l'attendre ; & nous finirons quand vous voudrez.

LE CHEVALIER, *bas à Lelio.*

Courage, encore une impertinence, & puis c'est tout.

LELIO.

Ma foi, Madame, oserai-je vous parler franchement ? je ne trouve plus mon coeur dans sa situation ordinaire.

LA COMTESSE.

Comment donc ? expliquez-vous, ne m'aimez-vous plus ?

LELIO.

Je ne dis pas cela tout-à-fait ; mais mes inquiétudes ont un peu rebuté mon cœur.

LA COMTESSE.

Et que ſignifie donc ce grand étalage de tranſports que vous venez de me faire ? Qu'eſt devenu votre déſeſpoir ? n'étoit-ce qu'une paſſion de Théâtre ? Il ſembloit que vous alliez mourir, ſi je n'y avois mis ordre. Expliquez-vous, Madame, je n'en puis plus, je ſouffre. . . . .

LELIO.

Ma foi, Madame, c'eſt que je croyois que je ne riſquerois rien, & que vous me refuſeriez.

LA COMTESSE.

Vous êtes un excellent Comédien. Et le dédit, qu'en ferons-nous, Monſieur ?

LELIO.

Nous le tiendrons, Madame ; j'aurai l'honneur de vous épouſer.

LA COMTESSE.

Quoi donc ! vous m'épouſerez, & vous ne m'aimez plus ?

LELIO.

Cela n'y fait de rien, Madame; cela ne doit pas vous arrêter.

LA COMTESSE.

Allez, je vous méprise, & ne veux point de vous.

LELIO.

Et le dédit, Madame, vous voulez donc bien l'acquitter?

LA COMTESSE.

Qu'entends-je! Lelio, où est la probité?

LE CHEVALIER.

Monsieur ne pourra guéres vous en dire des nouvelles, je ne crois pas qu'elle soit de sa connoissance; mais il n'est pas juste qu'un misérable dédit vous brouille ensemble: tenez, ne vous gênez plus ni l'un ni l'autre, le voilà rompu. Ha, ha, ha!

LELIO.

Ah, fourbe!

LE CHEVALIER.

Ha, ha, ha! consolez-vous, Lelio, il vous reste une Demoiselle de douze mille livres de rente, ha, ha! on vous a écrit qu'elle étoit belle, on vous a trompé; car la voilà, mon visage est l'original du sien.

LA COMTESSE.

Ah ! juſte ciel !

LE CHEVALIER.

Ma métamorphoſe n'eſt pas du goût de vos tendres ſentimens, ma chere Comteſſe ; je vous aurois mené aſſez loin, ſi j'avois pû vous tenir compagnie : voilà bien de l'amour de perdu ; mais en revanche voilà une bonne ſomme de ſauvée : je vous conterai le joli petit tour qu'on vouloit vous jouer.

LA COMTESSE.

Je n'en connois point de plus triſte que celui que vous me jouez vous-même.

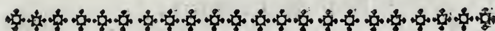
LE CHEVALIER.

Conſolez-vous, vous perdez d'aimables eſpérances ; je ne vous les avois données que pour votre bien. Regardez le chagrin qui vous arrive comme une petite punition de votre inconſtance : vous avez quitté Lelio moins par raiſon que par légéreté, & cela mérite un peu de correction. A votre égard, Seigneur Lelio, voici votre bague, vous me l'avez donnée de bon cœur, & j'en diſpoſe en faveur de Trivelin & d'Arlequin. Tenez, mes enfans, vendez cela & partagez-en l'argent.

TRIVELIN & ARLEQUIN.
Grand merci.

TRIVELIN.
Voici les Musiciens qui viennent vous donnner la fête qu'ils ont promise.

LE CHEVALIER.
Voyez-la, puisque vous êtes ici : vous partirez après ; ce sera toujours autant de pris.



DIVERTISSEMENT.

CEt amour dont nos cœurs se laissent enflammer,
Ce charme si touchant, ce doux plaisir d'aimer,
Est le plus grand des biens que le Ciel nous dispense.
Livrons-nous donc sans résistance
A l'objet qui vient nous charmer.
Au milieu des transports dont il remplit notre ame,
Jurons-lui mille fois une éternelle flamme :
Mais n'inspire-t'il plus ces aimables transports ?
Trahissons aussi-tôt nos sermens sans remords.
Ce n'est plus à l'objet qui cesse de nous plaire
Que doivent s'adresser les sermens qu'on a faits ;
C'est à l'Amour qu'on les fit faire,
C'est lui qu'on a juré de ne quitter jamais.

PREMIER COUPLET.

JUrer d'aimer toute sa vie,
N'est pas un rigoureux tourment.
Sçavez-vous ce qu'il signifie ?
Ce n'est ni Philis, ni Sylvie,
Que l'on doit aimer constamment,
C'est l'objet qui nous fait envie.

DEUXIE'ME COUPLET.

Amans, si votre caractere,
Tel qu'il est, se montroit à nous,
Quel parti prendre, & comment faire ?
Le célibat est bien austére ;
Faudroit-il se passer d'Epoux ?
Mais il nous est trop nécessaire.

TROISIE'ME COUPLET.

Mesdames, vous allez conclure,
Que tous les hommes sont maudits :
Mais doucement & point d'injure ;
Quand nous ferons votre peinture,
Elle est, je vous en avertis,
Cent fois plus drôle, je vous jure.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, une Comédie qui a pour titre *la Fauſſe Suivante, ou le Traître puni*, & j'ai crû que l'impreſſion en ſeroit agréable au Public. Fait à Paris ce ſixiéme Août mil ſept cent vingt quatre.

DANCHET.

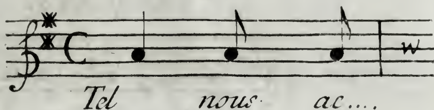
APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Théâtre Italien*; j'ai examiné en particulier les différentes piéces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3 Novembre 1728.

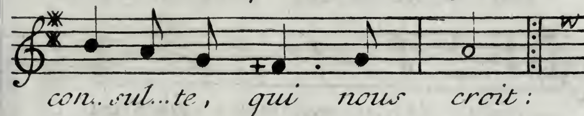
DANCHET.

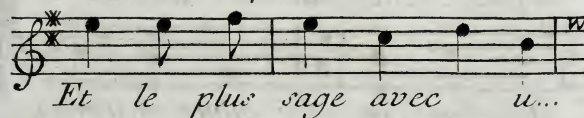
VAUDEVILLES

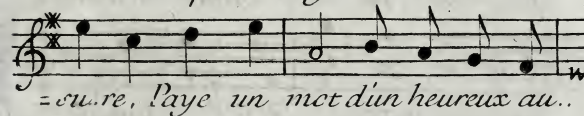
Le Jaloux

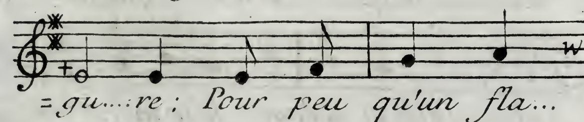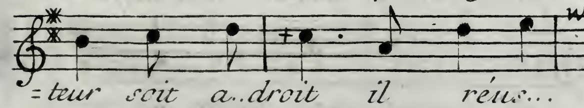




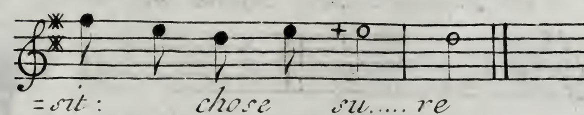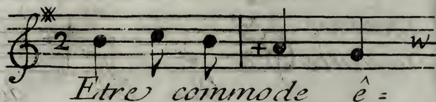






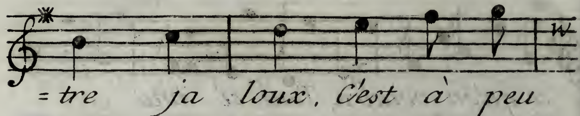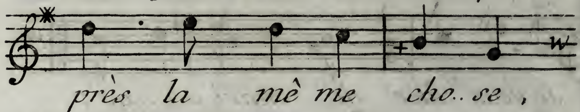




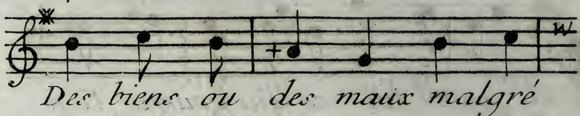


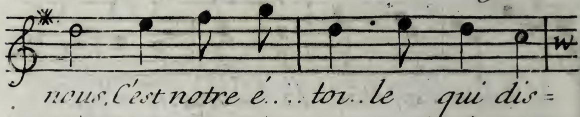
VAUDEVILLES



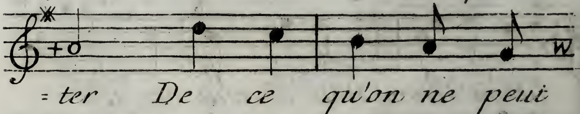


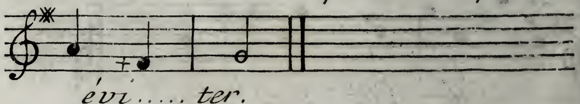












To. 3. N. The. Ital.

VAUDEVILLES

La fausse Suivante

Que l'on dise ce qu'on voudra, Tout ci tout ça, Je veux tâter du mari...a...ge: En ar..ri..ve ce qui pourra, Tout ci, tout ça, Par la sangué j'ons bon cou..ra...ge; Le cou..ra..ge dit-on s'en va Tout ci, tout ça, Mor=guenne il faut voir ça.

Ju-rer d'aimer toute la
vie, N'est pas un ri...gou...
=reux serment: Sçavés vous ce qu'il
si...gni...fie? Ce n'est n'y Philis,
n'y Sil..vie Que l'ón doit aimer,
Refrain
constamment, C'est l'objet
qui nous fait en vi...e. C'est l'ob=
=jet qui nous fait en vi...e.

Fin du 3.e Volume N. Th. Ital.



